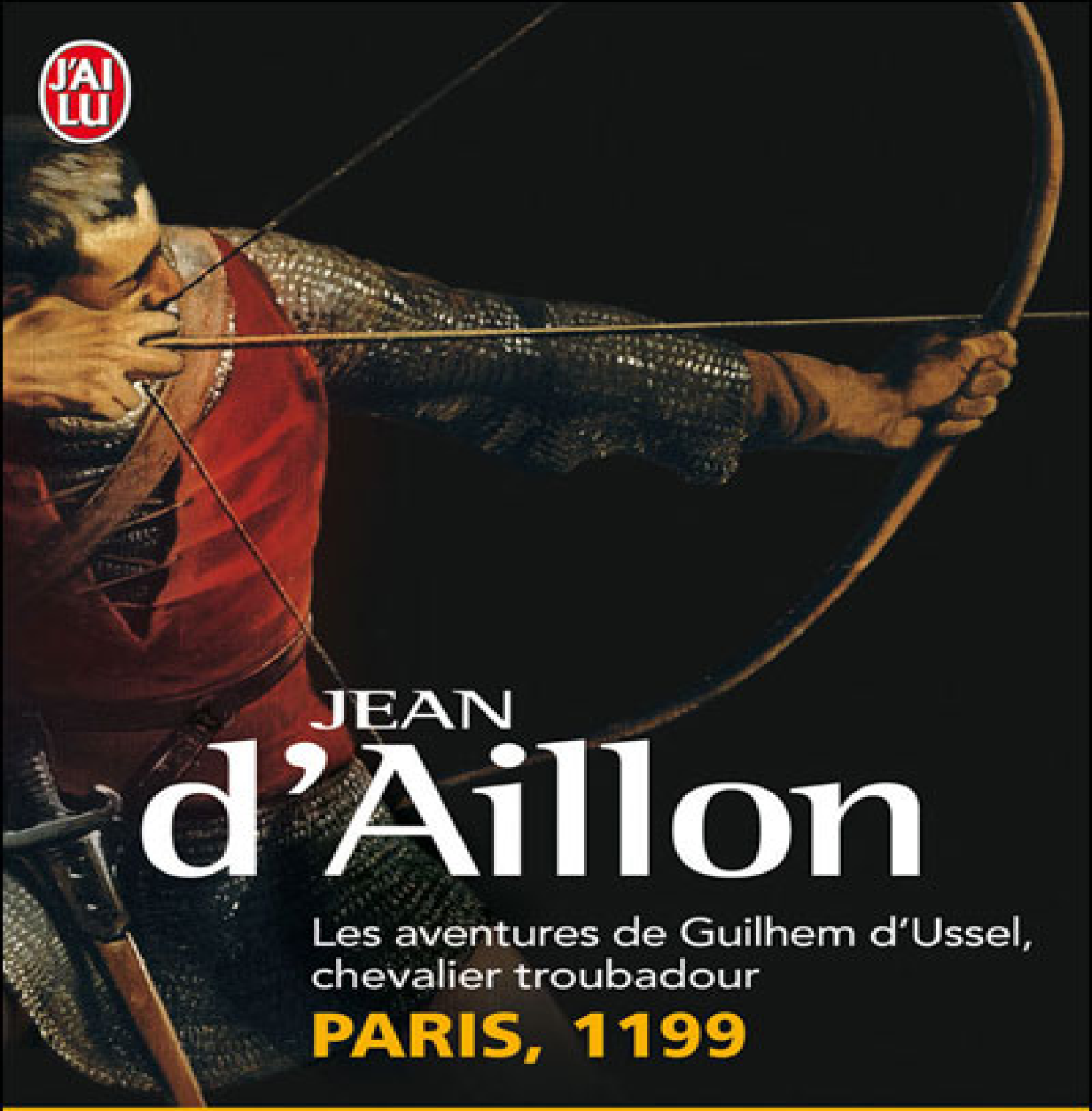


JEAN

d'Aillon

Les aventures de Guilhem d'Ussel, chevalier troubadour

PARIS, 1199

Enquêtes et complots au cœur du Moyen Âge

Jean d'Aillon est né en 1948 et vit à Aix-en-Provence Docteur d'État en sciences économiques, il a fait une grande partie de sa carrière à l'université en tant qu'enseignant en histoire économique et en macroéconomie, puis dans l'administration des Finances.

Il a été responsable durant plusieurs années de projets de recherche en économie, en statistique et en intelligence artificielle au sein de la Commission européenne.

Il a publié une vingtaine de romans historiques autour d'intrigues criminelles. Il a démissionné de l'administration des Finances en 2007 pour se consacrer à l'écriture.

Ses romans sont traduits en tchèque, en russe et en espagnol.

OceanofPDF.com

Du même auteur

Aux Éditions le Grand-Châtelet

La Devineresse
Le Duc d'Otrante et les Compagnons du Soleil
Juliette et les Cézanne

Aux Éditions Le Masque

Attentat à Aquae Sextiae
Le complot des Sarmates
L'Archiprêtre et la Cité des Tours
Nostradamus et le dragon de Raphaël
Le Mystère de la Chambre bleue
La Conjuration des Importants
La Lettre volée
L'Exécuteur de la Haute Justice
L'Énigme du Clos Mazarin
L'Enlèvement de Louis XIV
Le Dernier Secret de Richelieu
Le Vie de Louis Fronsac
L'obscure mort des ducs
Marius Granet et le trésor du Palais Comtal

Aux Éditions Jean-Claude Lattès

La Conjecture de Fermat
Le Captif au masque de Fer
Les Ferrets de la reine
L'Homme aux rubans noirs
La guerre des trois Henri
Les Rapines du duc de Guise
La Guerre des amoureuses
La ville qui n'aimait pas son roi

Aux Éditions J'ai lu

Les aventures de Guilhem d'Ussel, chevalier troubadour
Marseille, 1198
Paris, 1199

OceanofPDF.com

Les aventures de Guilhem d'Ussel, chevalier troubadour

Paris, 1199

© Jean Louis Roos, 2009

OceanofPDF.com

JEAN
D'AILLON

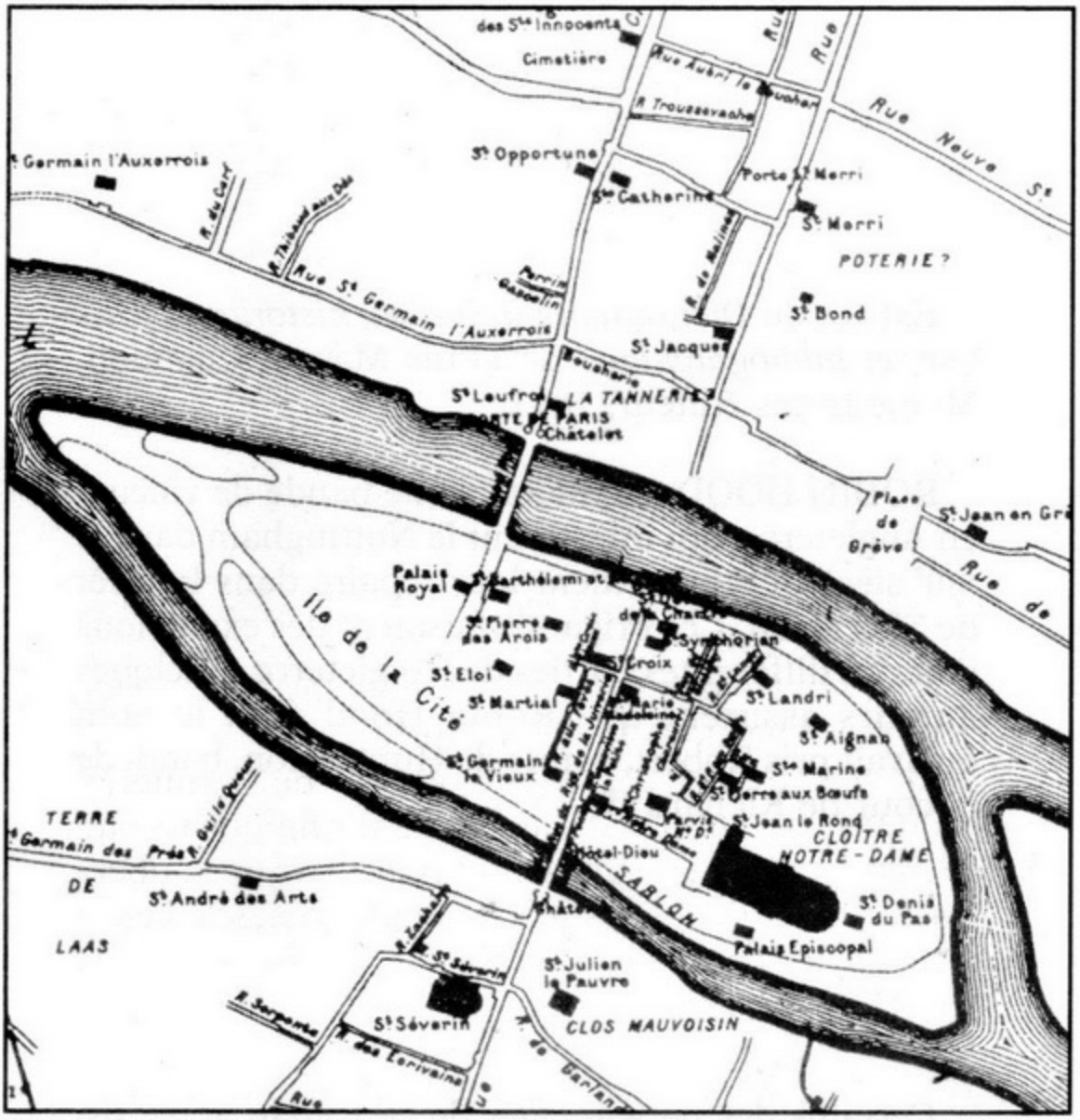
Les aventures de Guilhem d'Ussel, chevalier troubadour

Paris, 1199

ROMAN

OceanofPDF.com

OceanofPDF.com



In Louis Halphen, *Paris sous les premiers Capétiens (987-1223), étude de topographie historique*, Éditeur E. Leroux, Paris, 1909.

OceanofPDF.com

Extrait du *Dictionnaire universel, historique, critique, et bibliographique* de Louis Mayeul Chaudon, Marne frères éditeur, 1811.

ROBIN HOOD, capitaine d'une bande de voleurs en Angleterre, qui infestèrent le Nottingham dans le XIII^{e} siècle, et qui avaient leur repaire dans la forêt de Sherwood. Ces brigands faisaient des excursions dans les différentes parties de l'Angleterre. Quelques auteurs assurent que Robin Hood était le nom qu'avait pris Robert, comte de Huntington, banni de la cour de Richard I^{er}.

Certains des personnages de ce roman apparaissent dans *Ivanhoé,* de sir Walter Scott, et dans *Robin des Bois, prince des voleurs,* d'Alexandre Dumas.

OceanofPDF.com

Chapitre 1

23 mars 1199

La troupe d'une centaine de chevaliers, écuyers, valets d'armes et sergents s'étalait sur plus de cent toises. Sales et hirsutes, c'étaient des hommes rudes et sanguinaires. La moitié d'entre eux étaient à cheval et le reste à pied. Entre les chevaliers et la piétaille avançait une dizaine de chariots, aux lourdes roues de bois, tirés par des bœufs, et un convoi de mules bâtées qui haletaient sous l'effort.

En tête marchaient des porteurs de bannières brodées du triple léopard d'or d'Angleterre sur gueule écarlate, puis plusieurs chevaliers en haubert et camail, avec des casques coniques à nasal. Leurs écuyers, gardiens de leur écu et de leur lance, les escortaient à quelques pas.

Derrière eux chevauchaient deux nobles seigneurs. Le plus corpulent portait un haubert de mailles de fer recouvert d'une ample robe vert foncé descendant jusqu'à ses heuses de cuir. Marquée de la croix blanche des croisés, cette cotte était barrée d'un double baudrier de cuir où pendaient une épée de taille à double tranchant et un coutelas. Comme il faisait encore froid, en ce milieu d'après-midi, il avait sur les épaules un manteau rouge doublé d'hermine blanche, fermé par une agrafe d'or.

Ce chevalier était plus ventripotent que musculeux. Si sa large nuque protégée par un camail témoignait de sa force et de sa vigueur, à quarante ans passés, sa massive corpulence révélait surtout les

excès de nourriture et de boisson. On ne pouvait distinguer ses traits sous son heaume conique entièrement doré, surmonté d'une couronne d'or.

Celui qui chevauchait à côté de lui était plus petit, mais à l'évidence plus vigoureux, bien qu'il eût certainement le même âge que son compagnon. Vêtu plus simplement d'un haubert de mailles couvert d'une cotte courte, la mine sombre, le regard féroce, très brun avec un long nez au milieu d'une barbe enchevêtrée qui rejoignait ses sourcils, il était particulièrement effrayant à cause de son casque conique dont le cimier, peint en rouge et noir, représentait un terrifiant dragon aux ailes déployées.

Tous deux montaient de puissants palefrois caparaçonnés. À leur selle pendaient une hache et une épée à deux mains. Derrière suivaient leurs écuyers avec leurs lances et leurs écus, l'un rouge aux trois léopards, l'autre blanc palé de rouge, au dragon semblable à celui du casque. Deux palefrois de rechange, complètement harnachés, les suivaient.

Au-delà, c'était une longue file de chevaliers et d'écuyers, puis les gros chariots, le convoi de mules et enfin la piétaille d'arbalétriers et d'hommes d'armes porteurs de haches, de masses et de fauchards.

Le chemin de six pieds de large montait lentement au milieu de collines de châtaigniers et de chênes, avec un sous-bois d'aubépines et de houx.

Personne ne parlait, car le seigneur au cimier en forme de dragon avait prévenu qu'il tuerait lui-même quiconque ferait le moindre bruit. Une telle menace de sa part n'était jamais vaine. Même les oiseaux s'arrêtaient de chanter au passage de la horde. Pourtant ce lourd silence fut rompu par des bêlements plaintifs quand, d'un chemin de traverse, quelques moutons apparurent ainsi qu'un molosse qui se mit à aboyer rageusement en apercevant la troupe.

— Edward ! cria le chevalier au dragon. Empêche le berger de donner l'alerte !

Immédiatement, un des chevaliers saisit la lance que lui tendait son écuyer et s'élança au galop. Au même moment apparut, derrière le chien, un jeune pâtre qui ne devait pas avoir douze ans. Lui aussi découvrit la troupe. Son visage trahit immédiatement sa terreur et il prit ses jambes à son cou.

Mais il ne pouvait échapper au cavalier qui le rattrapa rapidement. En aboyant, le chien tentait de mordre les jambes du

palefroi, aussi le chevalier lui donna-t-il un coup de lance pour l'écarter. Immédiatement après, il transperça l'enfant puis, ayant retiré sa lance sanglante, il éventra le chien blessé qui s'en prenait toujours à lui. Les moutons s'égaillèrent tandis que le meurtrier attendait ses compagnons, ignorant les deux corps auxquels il venait de prendre la vie.

La troupe arriva enfin au sommet de l'éminence. Maintenant le chevalier au cimier de dragon était en tête. Il avait fait replier les bannières et dissimuler les écus. Devant eux, le chemin se poursuivait en contrebas, puis remontait jusqu'à une autre éminence où se dressait un château. En vérité, ce n'était qu'un donjon rond entouré d'une courtine bordée d'un hourd de bois au sommet duquel claquait une bannière à trois lions d'azur : les armes du vicomte de Limoges. En contrebas, quelques masures se serraient autour d'une clôture destinée à éloigner les loups et autres animaux sauvages. Une rivière serpentait au-devant. La forêt avait été défrichée tout autour et on apercevait des paysans qui bêchaient à la houe ou tiraient des araires. La campagne paraissait calme et tranquille. Personne au village n'imaginait ce qui allait arriver.

— Nous voici enfin à Châlus, noble sire, fit le chevalier au dragon à son compagnon qui s'approchait de lui.

Celui-ci ôta son heaume, dévoilant une épaisse barbe taillée en pointe, un nez busqué et des yeux ardents sous de larges sourcils. Il avait une singulière expression de dureté sinistre, tempérée pourtant par une bouche aimable qui témoignait certainement de qualités de cœur. Il tendit son casque à son écuyer.

— Je commençais à me rouiller, Mercadier, fit-il. Te semble-t-il qu'on nous ait repérés ?

— Non, noble sire, on aurait entendu des cors. Je propose d'attendre la tombée de la nuit avant d'envoyer les arbalétriers à pied.

Le chevalier au heaume couronné approuva et descendit de sa selle. Un écuyer l'aida à ôter sa cotte et à détacher les aiguillettes de son haubert. Après quoi le chevalier alla uriner contre un arbre.

Une heure plus tard, comme il commençait à faire sombre, les premiers fantassins avancèrent. Ils étaient à mi-chemin du château quand les cavaliers s'élancèrent à leur suite.

Les guetteurs du donjon ne pouvaient manquer de les voir. Ils donnèrent l'alerte. Au son du cor et d'une cloche, quelques habitants

du village se réfugièrent dans le château en abandonnant leurs biens, mais la plupart choisirent de rester après avoir reconnu les armes des cavaliers aux léopards d'Angleterre. Châlus était fief de Limoges, vassal des Plantagenêt. Que risquaient-ils ?

La troupe tomba sur eux. En peu de temps, tout fut terminé. Ceux qui n'avaient pas été tués furent pendus aux arbres pour faire peur aux assiégés, tandis que femmes et filles étaient données à la troupe.

Les enfants et les vieillards furent enfermés dans une grange pour servir d'esclaves durant le siège.

Pendant que les soldats pillaient les maisons et abusaient des femmes, un héraut s'approcha du pont-levis, restant quand même hors de portée de flèche ou de carreau.

— Votre noble seigneur suzerain et souverain Richard d'Angleterre est là pour faire justice, cria-t-il. Vous avez trouvé le trésor romain du proconsul Lucius Capreolus et vous avez refusé de le lui remettre, contrairement aux coutumes féodales. Le noble roi Richard prendra ce château et n'accordera pas merci.

Un homme apparut en haut du donjon.

— Je suis Pierre Basile, chevalier et gardien de ce château qui m'a été confié par le noble comte Achard, cria-t-il. Le trésor est une statuette d'or que je suis prêt à remettre à Richard, duc d'Aquitaine et suzerain de mon maître, en échange de la levée du siège.

À l'écart, l'homme au cimier en forme de dragon, celui qui se nommait Mercadier, sourit avec cruauté, tandis que son compagnon s'approchait du héraut.

— Vous me reconnaissez, félons ? Je suis Richard Plantagenêt, et je vous le promets, il n'y aura pas de quartier. Ainsi Adhémar de Limoges saura ce qu'il en coûte de se rebeller contre moi. Quant au trésor, je sais qu'il ne s'agit pas d'une seule statuette mais de douze ! Même au bord de la mort, vous essayez de me tromper, aussi vous paierez le prix de la félonie. Mon capitaine Mercadier et ses Brabançons vous apprendront comment on châtie les renégats.

En haut du donjon, Pierre Basile devint livide comme un trépassé et se retint de trembler. Le capitaine Mercadier, surnommé l'ennemi du genre humain, avait la réputation d'écorcher vifs ses prisonniers. Basile se tourna vers Pierre Brun, seigneur d'un château voisin, venu lui prêter main-forte pour mettre le donjon en défense.

— Qui aurait pensé qu'ils arriveraient si vite ? Comment prévenir le vicomte ? lui demanda-t-il d'une voix blanche.

Le comte Achard, seigneur du château de Châlus, était parti quelques jours plus tôt pour Limoges demander de l'aide à leur suzerain, le vicomte Adhémar. Achard, comme tous les teneurs de fiefs, savait que Richard Plantagenêt se préparait à lancer une offensive dans le Poitou et le Limousin pour punir ses vassaux qui s'affranchissaient de sa tutelle afin de se rapprocher du roi de France. Achard voulait convaincre Adhémar de rassembler l'ost et de demander le soutien de Philippe Auguste. Si l'armée du Plantagenêt n'était pas trop nombreuse, c'était peut-être l'opportunité de le battre et, pour les barons limougeauds, de rejoindre le royaume de France.

Mais le Cœur de Lion était arrivé bien plus tôt qu'on ne l'attendait.

En effet, Richard voulait une offensive rapide, aussi avait-il envoyé simultanément de petites compagnies d'une cinquantaine de lances sur Angoulême, Brive, Aubusson et les principales places fortes du Poitou et du Limousin. Cette tactique inattendue reposait sur la terreur qu'il suscitait. Chacun dans le pays se souvenait du sort des trois mille prisonniers qu'il avait faits à Limoges lors d'une précédente révolte : un tiers d'entre eux avaient eu la tête coupée, un autre tiers avaient été noyés dans la Vienne, le reste avait eu les yeux crevés. Le roi d'Angleterre escomptait que les garnisons des villes et des châteaux se rendraient sans combattre pour éviter d'être massacrées.

Mais il y aurait une exception. Même si Châlus se livrait, Richard avait décidé d'exercer sur ses défenseurs une effroyable punition. Ceci pour deux raisons : d'abord il fallait donner à ses vassaux infidèles une leçon qu'ils n'oublieraient pas, ensuite il devait punir le seigneur Achard pour ne pas lui avoir remis le trésor qu'il avait découvert. C'était, disait-on, douze grandes statues d'or trouvées dans un champ. Le roi d'Angleterre en avait exigé la moitié, mais Achard lui avait répondu qu'il n'y avait qu'une statuette. Le seigneur de Châlus paierait son mensonge et sa forfaiture de la vie de ses hommes et de ses villageois, avait décidé le Plantagenêt.

Dans le château, la terreur avait laissé place au désespoir. Comment défendre la place avec moins de quarante hommes ?

— Mettons le donjon en défense, décida Brun. Les murs sont solides et ils n'ont ni onagres[1] ni balistes[2]. Quel est l'état des provisions ?

— Nous n'en manquerons pas, car le seigneur avait fait saler deux douzaines de porcs. Il y a aussi du fourrage dans la grange et beaucoup de poules et de canards dans la cour. Nous avons du vin, des fruits et des légumes dans les celliers en sous-sol.

— La citerne ?

— Elle est pleine.

— C'est bien, dit Brun, rassuré, faites monter des pierres sur les hourds. Ils s'épuiseront avant nous et notre seigneur sera vite de retour avec des renforts.

Ce travail exténuant permit à Basile de ne pas trop penser à son père, à sa mère et à ses deux frères restés dans le village. Une heure plus tôt, il avait reconnu ses frères pendus au grand arbre, mais il n'avait vu ni son père ni sa mère. Si Dieu était miséricordieux, il leur avait permis de fuir, ou au moins de trouver une mort rapide.

Quand il jugea avoir fait tout ce qui était possible pour la défense du château, il monta au dernier étage du donjon pour y prendre quelques heures de repos. Il y avait fait porter une paillasse qu'il partagerait avec Brun et deux sergents. Là, après avoir vérifié que le flacon de verre des Templiers était toujours dans son coffre, il s'allongea, espérant trouver le sommeil. Mais les souvenirs des dernières heures écoulées l'en empêchèrent.

Les deux Templiers anglais qui se rendaient en Flandre en revenant de Palestine étaient arrivés la veille. Ils voyageaient très simplement, sans faste ni escorte comme il se doit quand on est au service du Seigneur. Le calme régnait alors à Châlus, même si l'inquiétude rongeait déjà les habitants du château. Basile avait été ravi de leur arrivée. À peine les deux moines soldats avaient-ils passé le pont-levis qu'il les interrogeait pour savoir s'ils avaient rencontré une armée en chemin.

Les Templiers avaient répondu avoir entendu parler d'une expédition de Richard Cœur de Lion contre ses vassaux limougeauds, mais n'avoir croisé aucune troupe, ce qui avait rassuré les défenseurs.

Durant le souper, les Templiers avaient parlé de l'Orient et des batailles auxquelles ils avaient participé, parfois à un contre dix, mais

qu'ils avaient toujours gagnées, car Dieu était avec les croisés. Après le repas, Basile était resté seul avec eux et leur avait avoué ses angoisses : il était terrorisé. Si Richard venait avec une armée avant qu'il ne reçoive des secours, comment défendrait-il le château qu'on lui avait laissé en garde ?

Il avait interrogé les moines soldats : eux qui avaient guerroyé contre des infidèles bien plus nombreux que les armées chrétiennes, n'avaient-ils pas des conseils à lui donner ?

Le plus âgé, un grand maître du Temple, n'avait pas répondu tout de suite, comme si la réponse l'embarrassait. Mais Basile avait insisté, aussi le Templier lui avait-il énigmatiquement conseillé de prendre exemple sur les créatures du Seigneur.

Comme Basile ne comprenait pas, le grand maître s'était expliqué plus clairement :

— J'ai observé en Orient que, dans son infinie sagesse, Dieu a permis aux plus faibles de se défendre. Certaines créatures sont petites et fragiles, mais pourtant capables de provoquer la mort.

Il avait cité des poissons, des araignées, des scorpions et des serpents.

Pierre Basile l'avait écouté avec attention, surtout quand le Templier lui avait raconté comment le capitaine d'une place assiégée avait obtenu la levée du siège en blessant le chef ennemi avec une flèche trempée dans du venin de vipère. Leur commandant mort, les mahométans avaient abandonné.

— C'est un moyen diabolique ! s'était offusqué Basile en se signant. L'Église condamne de telles pratiques qui peuvent valoir l'excommunication.

— Croyez-vous ? avait demandé le Templier d'une voix douce.

Il avait planté son regard dans le sien :

— Dites-moi, gracieux chevalier, qui a créé les animaux venimeux… Dieu ou Satan ?

— Notre Seigneur est le créateur de toutes choses, avait reconnu Basile.

— Donc, il a créé le venin ! avait affirmé le grand maître en écartant les mains. Et s'il l'a fait, n'était-ce pas pour que ses créatures l'utilisent ?

— Sans doute…

— Aussi, en les imitant, ne faisons-nous pas que respecter la volonté de Notre Seigneur ?

Basile avait d'abord considéré le grand maître avec indécision, y recherchant une mise à l'épreuve ou une raillerie, mais seules la noblesse et la franchise se révélaient dans ses rudes traits. Dans son manteau blanc, avec l'imposante croix rouge sur l'épaule, le Templier forçait le respect. Basile avait alors éprouvé la certitude qu'il représentait l'Église et la Foi.

— Je n'y avais jamais songé, noble grand maître. Mais après ce que vous venez de me faire comprendre, j'utiliserai sans tourment un tel procédé, avait-il reconnu. Cependant, je n'ai aucun moyen pour empoisonner mes carreaux d'arbalète ! À moins que je n'essaie d'attraper quelques vipères demain…

Le grand maître avait hésité un instant avant de proposer :

— Nous sommes anglais, noble Basile, mais nous désapprouvons cette offensive que mène le roi Richard contre ses vassaux. Un suzerain doit défendre ses gens, et non vouloir les exterminer. Nous autres, Templiers, avons toujours été du côté des faibles contre les méchants.

— Vous resteriez avec nous pour combattre Richard ? avait-il demandé, plein d'espoir.

— Non, car on nous attend. Mais je ramène d'Acre quelques flacons de poisons afin que les médecins de notre ordre y trouvent des antidotes. Bien que ce soit un sacrifice important, car ces poisons sont fort rares, je peux vous en laisser un si cela peut vous sauver.

Les deux Templiers étaient partis le lendemain à l'aube, quelques heures avant l'arrivée de Richard Cœur de Lion.

OceanofPDF.com

Chapitre 2

Le siège débuta le lendemain aux premiers rayons de soleil. Mercadier ordonna aux plus habiles de ses soldats de construire des mantelets avec le bois des maisons du village. C'étaient des charpentes de sept pieds de haut, huit de large, et seize de long auxquelles des charretiers plaçaient des roues. Ces machines s'approcheraient de l'enceinte pour permettre aux sapeurs, bien protégés au-dessous, de creuser des mines.

Le château étant sur un édicule, il n'y avait pas de fossé sinon sous le pont-levis. Celui-ci, relevé, formait une porte, avec une herse de bois derrière. Le capitaine des routiers envoya les survivants du village combler la fosse avec des pierres et des gravats pour que ses hommes puissent utiliser un bélier. En haut des hourds, les assiégés ne pourraient les en empêcher, sauf à tuer leurs parents ou leurs amis.

Avant de commencer ces grands travaux qui prendraient du temps, Richard décida d'un assaut. L'expérience lui avait appris que le vacarme des trompettes et les bravades de ses hommes jurant d'écorcher et de détrancher les prisonniers terrorisaient souvent les assiégés au point qu'ils n'avaient plus le courage de se défendre.

Bien sûr, il y aurait des pertes. Mais les hommes se remplaçaient facilement et Richard s'inquiétait surtout de l'arrivée des renforts du vicomte Adhémar, puisque ayant conçu toute sa campagne guerrière sur la rapidité et la surprise, il avait éclaté l'armée de ses mercenaires en petites compagnies. Il devait donc prendre Châlus au plus vite

pour se mettre à l'abri dans la forteresse pendant qu'il attendrait de nouvelles troupes.

Surtout, il était persuadé que la prise de Châlus serait chose aisée, car, en interrogeant les paysans survivants, il avait appris que la garnison était insuffisante pour couvrir toute la courtine.

Une partie de la matinée fut occupée à repérer un endroit favorable. Vers midi, les arbalétriers et les archers de Richard noyèrent les remparts de flèches dont beaucoup étaient enflammées pour mettre le feu aux hourds. Il n'y eut que peu de riposte tant l'adversaire semblait être dans le plus grand désespoir, aussi Mercadier envoya-t-il les hommes à pied à l'assaut, avec des échelles.

Mais Basile et Brun, s'ils avaient été économes de leurs flèches, ne le furent pas des pierres entreposées sur les hourds. Après plusieurs échelles brisées et une dizaine d'assaillants meurtris ou morts, Richard arrêta l'assaut sous les cris de victoire des assiégés.

Il avait affaire à des hommes plus courageux qu'il ne l'avait pensé et il était inutile de perdre plus de soldats, conclut-il. Aussi, dans l'attente de l'arrivée de renforts, décida-t-il du creusement d'une mine et choisit l'endroit où la muraille reposait sur une levée de terre qui s'effondrerait facilement.

Dès le lendemain, les deux mantelets, recouverts de draps de laine trempés dans la rivière, s'approchèrent de l'enceinte. À l'abri au-dessous, les sapeurs commencèrent à creuser, tandis que les arbalétriers tiraient sur les défenseurs qui lançaient des pierres sur les machines de siège.

En même temps, les prisonniers du village construisaient le bélier destiné à enfoncer le pont-levis relevé et la herse. Comme la main-d'œuvre manquait, Mercadier envoya des hommes capturer les colporteurs et les pèlerins qui traversaient le pays.

Au troisième jour, le creusement des mines n'avait que peu avancé, car les mineurs étaient souvent blessés par les pierres que les assiégés jetaient sur les mantelets, malgré les tirs des arbalétriers. L'une des machines avait même été en partie incendiée par un mélange de suif et de soufre enflammé. Quelques hommes s'étaient pourtant parvenus à étayer le début d'un tunnel avec du bois sec entouré de sarments imprégnés de graisse. Quand le passage serait suffisamment large, ils y mettraient le feu pour provoquer l'écroulement du pan de muraille au-dessus.

Le 26 mars, lendemain de l'Annonciation, Richard entendit la messe donnée par son chapelain dans l'une des maisons transformée en chapelle. Ce matin-là, le roi d'Angleterre n'avait pas enfilé son lourd haubert. Il n'y avait plus d'escarmouche avec les défenseurs du château et, la veille, personne n'avait tiré de flèches ou de carreaux sur eux. Sans doute les assiégés n'en avaient-ils plus, avait conclu Mercadier.

— Dans combien de temps la place sera-t-elle à nous ? lui demanda Richard avec impatience, en sortant du service religieux.

Il détestait cette guerre de machines dans laquelle s'illustrait si bien son vieil ennemi Philippe, le roi de France. Lui aurait aimé que l'adversaire fasse une sortie, que tout se règle dans un sanglant face à face, à la hache et à l'épieu.

— Dans deux jours, trois au plus, la mine provoquera une brèche dans la muraille, noble sire. Je ne peux utiliser le bélier pour l'instant, car trop de nos hommes ont été blessés. Tant que mon lieutenant Geoffroy Le Mulet ne sera pas arrivé avec les renforts, je dois être économe de vos troupes.

— Mais une fois à l'intérieur de la courtine, la place ne sera pas encore nôtre. Ils se réfugieront dans le donjon. À trois toises du sol, son entrée est hors d'atteinte !

— Nous construirons une tour de cette hauteur, et nous briserons la porte.

— Combien de temps ? gronda le roi.

— Trois jours pour faire une tour solide en utilisant le bois des mantelets. Il faut aussi qu'elle soit suffisamment large pour qu'une vingtaine d'hommes puissent s'y tenir et, éventuellement, utiliser un bélier si la porte est trop solide pour la briser à coups de hache.

— C'est trop long ! ragea Richard.

— Si vous ne craignez pas de nouvelles pertes, nous pourrions tenter de les attirer dans un piège, proposa Mercadier.

— Comment ça ?

— Cachons nos chevalliers dans les maisons près du pont-levis, puis enfermons quelques femmes et enfants du village dans l'une d'elles de telle façon que Basile nous voie. Ensuite, nous donnerons un assaut du côté opposé. C'est bien le diable s'il ne tentait pas une sortie pour délivrer les prisonniers. À ce moment-là, les chevaliers se jetteront sur eux et les tailleront en pièces.

— Bonne idée ! Faisons-le tout de suite.

— Ce n'est pas possible, sire. Il faut attendre la nuit pour cacher les chevaliers et leurs chevaux, sinon les défenseurs se douteront de ce que l'on prépare. Ils ne nous quittent pas des yeux, de là-haut. Si nous allions plutôt examiner l'endroit le plus favorable pour cet assaut simulé ? Ensuite, nous préparerons l'endroit où enfermer nos prisonniers.

On le garnira de branchages pour y mettre facilement le feu, ainsi Basile sera obligé de les secourir s'il ne veut pas qu'ils brûlent vifs.

— Ton plan me paraît excellent, fit le roi après un instant de réflexion. Attendons donc encore un jour, mais demain, je veux les voir tous pendus là, ajouta-t-il en montrant le grand chêne où se balançaient quelques corps que picoraient les oiseaux.

Ils dînèrent dans la tente de Richard avec les autres chevaliers auxquels Mercadier expliqua son dessein, ensuite ils montèrent à cheval pour faire le tour du château. L'endroit de l'assaut devait être éloigné du pont-levis, mais il fallait aussi que les gens à pied puissent s'y rendre rapidement, dès que Basile et ses hommes feraient une sortie.

Le roi était toujours sans haubert ni camail, seulement coiffé de son heaume surmonté de la couronne royale. Mercadier le lui fit remarquer mais Richard lui répliqua qu'un sergent d'armes était toujours près de lui pour le protéger avec un écu.

La troupe partit.

Sur un des hourds, Pierre Basile tentait de ranimer le courage de ses hommes. Ils n'avaient plus beaucoup de pierres, plus de flèches et seulement une centaine de carreaux d'arbalète. Les morts avaient été nombreux, car il n'y avait rien pour soigner les blessures. Si le seigneur Achard n'arrivait pas, ils tiendraient à peine quelques jours de plus.

C'est alors qu'il aperçut, à quelque quatre cents pieds, un petit groupe de cavaliers suivi de quelques archers. Ayant reconnu le roi d'Angleterre à la couronne sur son casque, Pierre Basile songea à Lambert de Cadoc devenu fameux pour avoir blessé Richard Cœur de Lion avec un carreau d'arbalète.

Cela s'était produit trois ans plus tôt. En dépit d'un traité de paix entre Philippe Auguste et le Plantagenêt, Richard avait repris les hostilités en Normandie où il usait de la plus sauvage cruauté envers les prisonniers français auxquels il faisait arracher les yeux. Quand il

s'était présenté devant le château de Gaillon, les défenseurs, comme à Châlus maintenant, savaient qu'ils n'auraient aucune pitié à attendre de lui.

Philippe Auguste avait confié ce château à Lambert de Cadoc, un chef de Brabançons qui avaient longtemps terrorisé la Normandie, le Poitou et le Limousin. C'était un homme audacieux et fin tireur. Un jour où Richard examinait les courtines pour faire creuser une mine, Cadoc lui avait tiré dessus avec une arbalète, le touchant à l'épaule. La blessure n'avait pas été mortelle, mais suffisamment grave pour que le Plantagenêt abandonne le siège.

Pourquoi ne pas renouveler cet exploit ? se dit Basile. De plus, il avait le poison des Templiers. S'il touchait le Plantagenêt, il débarrasserait définitivement la terre de ce démon.

Basile alla chercher quelques carreaux d'arbalète, de courtes flèches de bois avec une extrémité en métal ébarbée, puis se rendit dans sa chambre, sortit le flacon des Templiers et y trempa les pointes dentelées. Retourné sur le hourd, il prit une arbalète, l'arma avec un carreau empoisonné et la posa à ses pieds.

Il observa alors que la troupe royale était largement hors de portée de son arbalète. Il fallait que le roi d'Angleterre se rapproche. Pour l'y inciter, il se plaça devant une ouverture du hourd, bien visible avec une rondache[3] à la main.

— Richard ! Tu n'es pas un lion bien courageux pour rester si loin de nous ! cria-t-il. On devrait t'appeler cœur de mouton !

Mercadier fit signe à un de ses hommes de tirer sur l'insolent. L'archer s'exécuta mais étant trop loin, Basile arrêta facilement le trait qui se planta mollement dans la rondache.

— Si ce maraud croit que j'ai peur ! Approchons-nous ! décida Richard, furieux.

— Pierre, reste devant le roi ! ordonna Mercadier au sergent qui tenait l'écu royal.

Ils avancèrent vers le château. Quand celui-ci fut à portée, plusieurs archers tirèrent sur l'effronté qui continuait à se montrer et à les défier en les abreuvant d'insultes. Pourtant, Basile parvenait à chaque fois à se protéger avec le bouclier.

Richard se dressa alors sur ses étriers et le salua d'un signe de la main.

— Tu es adroit, compaing ! lui cria-t-il. Mais ça ne t'empêchera pas de finir pendu !

Jugeant l'instant favorable, Basile s'était baissé et avait saisi l'arbalète. Il se redressa et tira quasiment sans viser.

Toute la troupe entendit le sifflement et le bras de Richard retomba brusquement. Comme le roi était debout sur ses étriers, le bouclier du sergent d'arme ne lui protégeait pas le haut du corps.

— Ce démon m'a touché, fit-il en portant la main à son épaule, juste près du cou.

Mercadier s'approcha, vit le carreau sortir du haut de l'épaule et la cotte se rougir. Mais la flèche s'était plantée dans le muscle, c'était une blessure insignifiante.

— Ils vont le payer, ragea-t-il en levant un poing. Descendez, sire, je vais retirer ce fer et vous panser. Henri, file chercher le chirurgien ! ordonna-t-il à un des chevaliers.

Déjà deux écuyers aidaient leur roi. La blessure devait être douloureuse, car Richard grimaçait. Ils l'accompagnèrent sous un arbre, hors de portée d'une autre flèche.

Le roi s'assit sur une pierre. On lui ôta son casque, tandis que Mercadier examinait la blessure.

— C'est douloureux mais bénin, noble sire.

— Je sais que ce n'est rien ! Ce chien de Cadoc m'a déjà touché au même endroit, mais cela m'a immobilisé un mois et j'ai dû lever le siège du château ! grommela Richard.

— Il serait prudent que le trait ne reste pas dans la plaie, fit Mercadier en grimaçant, il pourrait être empoisonné. Voulez-vous que je le retire ?

— Tu as raison, enlève-le.

Mercadier attrapa l'extrémité du carreau et tira brusquement. Richard ne put se retenir de hurler mais la courte flèche ne vint pas et le bois se cassa. La cotte du roi devint écarlate.

— Une dent de la pointe s'est accrochée à l'os, grimaça Mercadier en appuyant sa main sur l'épaule pour faire cesser l'hémorragie. Il faudra trancher pour la sortir.

Un sergent d'arme déchira un morceau de tissu et fit un sommaire bandage. En serrant les dents, Richard remonta sur son cheval et ils rentrèrent au camp. On installa le roi dans sa tente et, l'ayant fait déshabiller, le chirurgien examina la blessure.

— Ce sera douloureux de sortir ce carreau, noble sire, prévint-il, embarrassé.

La corpulence de Richard était telle que le carreau était noyé dans la graisse de l'épaule. De plus, à cause de l'intervention de Mercadier, ne dépassait plus qu'un bout de bois brisé.

— C'est parce que vous n'y connaissez rien ! le bouscula le capitaine mercenaire. Il suffit de pousser le trait et de le faire traverser. Je tirerai avec une pince, vous en avez une ?

— Oui, mais… Le roi va beaucoup saigner, et souffrir. Les chairs seront abîmées.

— Je le ferai moi-même, puisque vous en êtes incapable !

Ce chirurgien venait de Paris où il avait étudié la médecine avec Gilles de Corbeil, le médecin du roi de France. Il n'était pas ignare et il connaissait bien l'anatomie. Mais chez les routiers de Mercadier, les chirurgiens étaient généralement des forgerons, aussi le traitait-on en valet, bien que ce soit Richard qui l'ait choisi. Il ne pouvait que s'incliner s'il ne voulait pas finir pendu.

Mercadier prit un poinçon du chirurgien servant à sonder les plaies et demanda au roi de se mettre sur le côté. Ensuite, d'un geste brusque, il enfonça le carreau qui ressortit dans le dos en emportant un morceau de chair sanguinolente. Richard hurla et perdit connaissance.

Avec la pince, le mercenaire tira complètement le fer avant d'annoncer, plein de suffisance :

— C'est fini ! Vous voyez que ce n'était pas grand-chose. Pansez-le maintenant. Demain, il n'aura plus mal.

Le chirurgien fit un emplâtre de soufre, de poivre, d'ortie et de graisse de porc, mélange souverain pour ce genre de blessure, et on laissa le roi se reposer dans sa tente.

Le lendemain, en enlevant l'emplâtre, le chirurgien constata que la plaie avait beaucoup enflé. Malgré cela Richard Cœur de Lion, qui avait moins mal, se leva et se fit habiller avant de sortir voir les travaux du siège.

À cause de la blessure, Mercadier avait reporté le plan prévu la veille et mis plus d'hommes dans le creusement de la mine. Voyant son roi debout, il décida d'organiser un grand banquet pour fêter sa guérison. Le soir, le vin coula à profusion et la fête se termina dans la débauche avec les ribaudes qui suivaient la troupe.

Dans la nuit, ce fut la douleur qui fit émerger le roi des brumes de l'alcool. Appelé, le chirurgien examina la plaie qui avait encore

gonflé et lui donna du pavot. Richard ne pouvait plus bouger ni bras ni tête.

Le matin, Mercadier vint à son tour regarder la blessure. Elle était si puante que le chef des Brabançons conseilla un autre remède : la faire lécher par un chien. On alla donc chercher un animal. Le soir, la plaie était complètement purulente. Le chirurgien essaya un cataplasme d'épeautre, de coquelicot et de verveine avec du miel, mais seul le pavot calma un peu la douleur de Richard.

Le jour suivant, les chairs avaient noirci et un pus épais s'écoulait. Mercadier ordonna qu'on lave la plaie à l'urine. Comme le roi était inconscient, sous l'effet de la drogue, il annonça au chirurgien qu'il avait envoyé un messager à dame Aliénor, la mère de Richard, à l'abbaye de Fontevrault, à cinquante lieues de là.

Le chirurgien approuva en silence. Depuis la veille, il était persuadé que la blessure était empoisonnée et ne savait plus que faire. Il avait remarqué des taches violettes, caractéristiques d'une fleur de renoncule qu'on appelait le casque de Jupiter. Son suc étalé sur les pointes de flèches provoquait brûlures des chairs et paralysie. C'étaient justement les symptômes que connaissait le roi. Cet empoisonnement pouvait-il être mortel ? Ses connaissances dans les plantes n'étaient pas suffisantes, mais il avait observé que le chien qui avait léché la plaie avait disparu. Était-il allé mourir dans un coin ?

Le soir, il constata que les chairs étaient toutes corrompues et que la gangrène s'était installée. Si la blessure avait été faite à un bras ou une jambe, il l'aurait coupé, mais c'était impossible si près du cou.

Donc, Richard Cœur de Lion allait mourir.

Un peu plus tard, en préparant un cataplasme de graisse mêlée de soufre et d'huile de noix, il songea qu'il devait préparer sa fuite. Une fois le roi mort, il se doutait bien que Mercadier l'accuserait tant la situation deviendrait dangereuse pour le capitaine routier. Le frère du roi, le prince Jean, voudrait immanquablement châtier ceux qui avaient mal soigné son frère.

OceanofPDF.com

Chapitre 3

Après une nuit sans sommeil, le chirurgien décida de rester jusqu'à l'arrivée d'Aliénor. Il alla plusieurs fois ramasser des herbes dans la forêt proche et y dissimula quelques vêtements et de la nourriture. Ainsi, quand il partirait vraiment, personne n'y prêterait attention et on ne découvrirait son départ que bien des heures après sa fuite.

Le roi ne pouvait plus se lever, aussi ne put-il voir la muraille du château s'effondrer trois jours après qu'il eut été blessé. Ce même jour, arrivèrent une centaine d'hommes conduits par un lieutenant de Mercadier, Gilles Le Mulet. Il fallut deux jours de plus pour dresser une tour de bois de trois toises jusqu'à la porte du donjon. Avec le bélier installé à son sommet, la porte fut rapidement enfoncée.

Les combats à l'intérieur furent d'une rare férocité, mais les derniers défenseurs finirent par se rendre, submergés par le nombre. Parmi eux, il y avait le chevalier Pierre Basile.

Mercadier les aurait volontiers torturés, mais c'était à Richard Cœur de Lion de décider de leur supplice.

Bien que l'infection ait gagné tout, son bras devenu entièrement noir, la douleur avait baissé d'intensité grâce à l'absorption fréquente de graines de pavot. Pourtant, malgré la drogue, le roi d'Angleterre gardait toute sa conscience. Sachant que sa fin était proche, il recevait chaque jour des clercs auxquels il dictait ses dernières volontés en attendant l'arrivée de sa mère. Le reste du temps, il

s'entretenait avec des prêtres à qui il faisait part de ses craintes sur l'au-delà. Comment serait-il jugé pour les crimes et les violences qu'il avait commis ? Le roi ne l'avouait pas, mais il avait peur. Toute sa vie, il s'était vanté de venir du diable, et d'y retourner à la fin. Maintenant, cette fanfaronnade le terrorisait.

Richard était justement avec un de ses chapelains quand on lui amena les prisonniers aux pieds desquels le forgeron avait mis des fers. Il les regarda longuement. C'étaient des hommes harassés, blessés ou tuméfiés, qui espéraient seulement que leur mort ne serait pas trop douloureuse.

— Lequel d'entre vous m'a tiré dessus ? demanda enfin le roi.

Si Basile était terrifié, il n'était pas un lâche. Il fit un pas en avant et déclara :

— C'est moi, sire roi.

— Que t'ai-je fait, misérable, pour que tu aies voulu me tuer ?

— Ce que vous m'avez fait ? répondit Basile avec surprise. Vos gens ont tué mon père, ma mère et mes deux frères qui étaient dans le village. Tous étaient vos serviteurs et de braves gens innocents.

Se sachant perdu, il lança alors avec bravade :

— Mon bonheur est complet puisque je les ai vengés. Fais-moi mourir, roi, je brave ta colère.

Mercadier s'avança pour frapper l'insolent, mais le roi l'arrêta d'un regard vitreux. Curieusement, ce fier discours l'avait touché et il ne savait que décider.

C'est alors qu'un des prêtres présents intervint :

— Noble sire, dans sa grande clémence, Dieu pardonne toujours à ceux qui sont miséricordieux.

Richard le considéra un moment, puis il comprit que c'était une épreuve que le Seigneur lui envoyait.

— Mon ami, dit-il à Basile, je te pardonne. Sois libre. De mon cœur généreux, tu seras un exemple. Mercadier, tu lui feras ôter ses fers et donner de l'argent. Quant aux autres, ils se sont bien battus… Qu'on les laisse partir sans plus les faire souffrir.

C'est peu avant Noël, et sous la neige, que Robert de Locksley avait quitté son château de Huntington, aux marches du pays de Galles, pour se rendre à Hereford plaider sa cause auprès du bailli et de l'évêque. Personne à Hereford, ville saxonne qui avait obtenu sa charte de Richard dix ans plus tôt, n'aimait le prince Jean, aussi tant

le bailli que l'évêque avaient reconnu le bien-fondé des revendications de Locksley. Mais ils ne pouvaient s'opposer au Grand trésorier d'Angleterre.

L'injustice que soulevait le comte de Huntington portait sur son scutum[4] qui venait d'augmenter à un niveau déraisonnable. Le scutum était une taxe imposée aux chevaliers qui ne se battaient pas en France et qui servait à payer les mercenaires. Jusqu'à présent, cet impôt était élevé, mais le domaine de Huntington avait pu s'en acquitter. Or la somme exigée cette année couvrait presque la totalité des revenus encaissés. Pour Locksley, c'était encore un des fourbes procédés qu'utilisait le prince Jean — John Lackland[5] comme on l'appelait – qui, en l'absence de son frère, avait la charge du royaume d'Angleterre. Peut-être était-ce pour se venger des avanies que Locksley lui avait fait subir, mais ce n'était certainement pas l'unique raison, car le comte de Huntington n'était pas le seul à être ainsi pressuré. Tous les barons, surtout ceux d'origine saxonne, avaient reçu de telles exigences du Grand trésorier d'Angleterre et ils se doutaient bien que l'argent n'irait pas à Richard, mais resterait dans les mains de Jean qui le gaspillerait avec ses favoris en festins, bijoux et maîtresses.

Les Huntington descendaient directement des rois d'Écosse, aussi l'évêque avait-il conseillé à Locksley de se rendre en France pour convaincre Aliénor, la mère de Richard et de Jean, qui s'était retirée à l'abbaye de Fontevrault. La vieille reine avait encore assez d'autorité pour se faire obéir de son fils dévoyé. En dernier recours, Robert irait parler à Richard, tout en sachant que le roi ne s'intéressait pas aux finances de son royaume, préférant guerroyer contre Philippe Auguste, et qu'il avait donné sa confiance à son chancelier, à son trésorier et malheureusement à son frère. Certes, le Cœur de Lion l'accueillerait avec affection, mais comme il recevait d'innombrables doléances contre le prince Jean, il avait pour règle de les renvoyer devant la cour de Londres.

La comtesse de Huntington, Anna Maria, n'avait pas voulu rester seule au château avec un intendant et des chevaliers qu'elle connaissait peu. Comme Aliénor avait fait part, dans une missive, de son désir de la rencontrer, Locksley avait décidé de l'emmener avec lui.

Le voyage avait pris trois mois. À l'abbaye de Fontevrault, la reine Aliénor les avait reçus avec une grande chaleur. Elle avait

écouté Locksley lui exposer ses difficultés avant de faire venir Pierre Milon, l'abbé de l'abbaye cistercienne de Pin, pour avoir son avis. L'abbé Milon, aumônier de Richard Cœur de Lion, était d'une grande érudition sur les coutumes d'Angleterre. Il examinerait les copies des chartes que Locksley avait apportées et ferait part de ses conclusions à Aliénor.

Un froid matin des derniers jours de mars, la duchesse d'Aquitaine avait rejoint l'abbé et Locksley qui travaillaient dans le scriptorium de l'abbaye. À son expression défaite, Robert avait deviné qu'il s'était passé quelque grave événement.

— Mon fils a été blessé, avait-elle dit d'une voix bouleversée.

Elle portait la simple robe blanche des moniales et son visage avait la couleur du tissu.

— Richard ?

C'était une question inutile. Pour Aliénor, un seul fils comptait : Richard.

— Il assiège un château à Châlus. Il a reçu un carreau d'arbalète dans l'épaule.

— Ce n'est pas la première fois et il a guéri, ma dame, la rassura Locksley.

— Je le sais, mais, d'après le messager, son état serait grave et il a besoin de réconfort. Je vais le rejoindre. Je pars dans une heure.

Bien qu'elle ait soixante-quinze ans, Aliénor se déplaçait continuellement dans son duché.

— Puis-je vous accompagner, dame Aliénor ? demanda Robert de Locksley en s'inclinant. Si je peux faire quelque chose pour mon roi…

— Merci, je savais que je pouvais compter sur vous.

— Je viens aussi, avait décidé l'abbé Milon. Je suis le chapelain de Richard.

Anna Maria était donc restée avec leurs serviteurs et l'un des deux écuyers qui les avaient accompagnés en France. L'autre était parti avec son maître.

Aliénor voyageait en litière, une caisse de bois et d'osier soutenue par deux robustes mules, une à l'avant et l'autre à l'arrière. L'abbé et Locksley, tous deux équipés en guerre avec heaume et haubert, lui tenaient compagnie et la protégeaient en marchant à côté d'elle.

Le voyage avait été éprouvant. Ils avaient eu du mal pour trouver de la nourriture. Beaucoup de châteaux leur avaient refusé l'hospitalité et des bandes de routiers sans maître ou de paysans

ayant tout perdu rançonnaient les campagnes. Ils avaient d'ailleurs été attaqués par une horde de ribauds, mais leur escorte était nombreuse et vaillante. À lui seul, Robert de Locksley avait tué plus de dix assaillants avec son arc.

C'est le mardi 6 avril, à la mi-journée, qu'ils avaient enfin aperçu le donjon de Châlus.

En haut d'une butte, c'était une imposante construction qui dominait la campagne. Elle paraissait imprenable. En s'approchant, Robert de Locksley distingua l'enceinte et un pan de muraille écroulée autour duquel des hommes travaillaient sur des échafaudages. Il devina que c'était par cette brèche que les gens de Richard étaient entrés et qu'on était déjà en train de la réparer.

S'approchant de la clôture de bois du hameau, Aliénor et son escorte découvrirent un corps attaché sur une croix de Saint-André. C'était un homme écorché, sanglant et dévoré par les insectes. Sa peau, détachée après des découpes au ventre, aux bras et aux jambes, était suspendue à quelques pas, telle une répugnante oriflamme. Curieusement son visage paraissait reposé, comme s'il n'avait pas souffert. Dans sa litière, la duchesse d'Aquitaine lui jeta un regard impassible, se signant seulement en murmurant quelque prière. Elle avait reconnu l'exécrable besogne de Mercadier. Si elle estimait le routier pour sa fidélité aux Plantagenêt, elle désapprouvait sa cruauté inutile. L'abbé se signa à son tour, ainsi que toute l'escorte.

À une lieue du château, leur convoi avait rencontré des mercenaires de Mercadier qui contrôlaient les passages depuis Limoges. Le sergent qui les commandait leur avait donné un valet d'armes pour les guider. C'est lui que Locksley interrogea sur l'écorché :

— Qui est-ce ?

— Pierre Basile, celui qui a tiré sur notre roi. Richard avait demandé à Mercadier de le libérer, mais notre chef n'a pas voulu. Par chance pour lui, il est mort de peur peu avant qu'on ne l'écorche.

— Si c'était la volonté de Richard, il fallait la respecter.

— Notre roi est au plus mal, c'est Mercadier qui commande désormais, répliqua le valet. Il a aussi fait pendre tous les défenseurs bien que le Cœur de Lion ait demandé qu'on les libère.

Ils passèrent la clôture. Quelques tentes étaient dressées dans le village où régnait une grande animation. Des soldats renforçaient

l'enceinte de bois, tandis que d'autres transportaient des pierres et de la terre pour consolider la butte. Un forgeron préparait des armes et un charron réparait des roues. Une cuisine avait été aménagée dans une des maisons. On apercevait des lièvres et des volailles embrochées dans une cheminée et d'autres gibiers pendus à des poutres par les pattes. Plus loin, on cuisait de gros pains dans le four banal. Des domestiques et des servantes circulaient, transportant des paniers, des jarres et des marmites. Tout le monde paraissait occupé. Quelques paysans des environs avaient apporté des légumes, d'autres des moutons et des porcs et attendaient d'être payés par un clerc chargé de l'approvisionnement. Locksley aperçut même un baladin avec sa viole. Il remarqua surtout le grand chêne où pendaient deux ou trois douzaines de corps dont plusieurs femmes et enfants. La plupart des hommes avaient les mains coupées. Malgré le fumet des cuisines, on ne sentait que les effluves de la mort.

Cette fois, il ne posa pas de question sur les pendus. À quoi bon en savoir plus ? Ce ne pouvait être que des habitants du village ou les défenseurs du château.

Ils continuèrent jusqu'au pont-levis baissé et entrèrent dans la cour du château. Au fond s'élevait le grand donjon contre lequel s'appuyait un échafaudage de bois. Une échelle de trois toises de haut permettait l'accès à la porte brisée que deux menuisiers s'activaient à réparer. À l'autre extrémité de la cour se dressait une petite chapelle au porche en arc brisé ainsi qu'une grange. En face s'étendait une longue salle adossée à la courtine. Locksley confia son heaume à son écuyer et mit pied à terre avant de s'approcher de la litière d'Aliénor. Un serviteur et un écuyer l'aidaient déjà à descendre, tandis que Mercadier arrivait, venant de la grande salle devant laquelle était dressé l'écu du Cœur de Lion.

Locksley n'avait rencontré le chef des Brabançons qu'une fois, quand il avait rejoint Richard l'année précédente, avant de rentrer en Angleterre. Tout dans le mercenaire lui avait déplu. Sa façon de s'exprimer, son allure, sa férocité, son absence de morale et surtout son habileté à convaincre Richard pour qu'il se laisse aller à ses plus bas instincts.

Le comte de Huntington savait le roi d'Angleterre avide et cruel. Mais si, comme les lions, il aimait le sang, c'était aussi un talentueux troubadour et un chevalier généreux et héroïque qui appréciait la franchise et le courage. C'était pour ces qualités que Robert de

Locksley l'aimait. Pourtant, au retour des Baux, quand il avait revu Richard, il l'avait trouvé changé depuis leur rencontre dans la forêt de Sherwood. Au contact de Mercadier, le roi d'Angleterre avait perdu son éclat. Il était devenu violent, impitoyable et coléreux. S'il avait toujours le cœur d'un lion, il en avait désormais la cruauté et la fourberie. Pour ces raisons, Locksley n'était pas resté avec lui.

— Comment va mon fils ? demanda Aliénor.

— Pas bien, ma reine, grimaça Mercadier en s'agenouillant pour embrasser un pli de sa robe.

Elle le contourna et entra dans la salle, Locksley et l'abbé du Pin derrière elle.

C'était une pièce voûtée et obscure, éclairée uniquement par quelques flambeaux. La puanteur des excréments et des chairs putréfiées y était insoutenable. Pour la première fois, Aliénor comprit que son fils était perdu.

— Richard ! fit-elle d'une voix étranglée en se précipitant vers lui.

Le roi ouvrit les yeux tandis que le chirurgien s'écartait.

— Ma mère bien-aimée, je t'attendais pour que tu recueilles mes dernières volontés, soupira-t-il.

— Mon fils, je ne veux pas que tu meures ! cria-t-elle dans un sanglot.

— Notre Seigneur en a décidé autrement, ma mère, répliqua-t-il d'un ton éteint. Père Milon ! fit-il en reconnaissant l'abbé qui s'approchait. Et vous, Locksley ! Je ne pouvais demander de meilleurs compagnons pour m'aider à franchir le passage.

Il s'adressa à l'abbé :

— Mon père, seul le désir de revoir ma mère m'a fait rester vivant, mais je sens que la vie m'abandonne. Êtes-vous prêt à entendre mes dernières volontés ? Je les ai déjà dictées à un notaire et vous n'aurez qu'à y porter votre sceau. Après, vous m'entendrez en confession.

— Je vous écoute, mon fils, dit le prêtre en s'agenouillant.

— Je quitterai ce monde nu comme j'y suis arrivé. Je remets mon royaume à mon frère Jean.

— Mais Arthur de Bretagne ? intervint Robert de Locksley.

Arthur était le jeune fils posthume de Geoffroy, frère cadet de Richard et aîné du prince Jean. Il avait douze ans. C'était lui l'héritier du trône d'Angleterre et Richard l'avait d'ailleurs déclaré son successeur huit ans plus tôt.

— Arthur n'est pas capable de régner, intervint Aliénor qui détestait Constance de Bretagne, la mère du jeune prince qu'elle accusait de vouloir céder l'héritage des Plantagenêt à Philippe Auguste.

Richard ferma les yeux, comme pour approuver. Ils en avaient déjà parlé. Il doutait de faire le bon choix, mais il ne se sentait plus la force de contrarier sa mère.

— Jean sera un bon roi pour tes sujets, mon fils, j'y veillerai.

— Tu devras l'aider, ma mère, car il est faible. Je veux que le quart de ma fortune soit distribué à mes serviteurs et aux pauvres. Le notaire en a la liste. Le reste ira à mon neveu Othon{6}. Enfin, je veux que mon corps soit enterré à Fontevrault et que mon cœur repose dans ma cathédrale de Rouen. Quant à mes entrailles, qu'elles restent à Châlus.

Il eut un sourire ironique dans lequel Locksley reconnut le roi qu'il avait tant aimé.

— Mon père est à Fontevrault et il est juste que je le rejoigne, expliqua-t-il à son attention. Mon cœur de lion ira à Rouen, car ses habitants ne m'ont jamais trahi. Quant aux gens de ce pays, limousins et poitevins, toujours infidèles et félons, ils ne méritent que mes excréments.

Locksley se força à sourire aussi.

— Huntington, approche-toi. J'ai un ultime service à te demander, et je sais pouvoir te faire confiance. Regarde sur ce coffre.

Locksley se tourna dans la direction indiquée. Sur le meuble se trouvait une statuette d'or d'un pied de haut représentant le dieu Mercure.

— On m'avait raconté qu'un laboureur avait trouvé douze statues d'or, toutes de taille humaine, mais ce n'étaient que des statues de pierre, sauf celle-ci. Je suis venu à Châlus pour ce trésor qui n'existait pas, alors que j'aurais dû conduire mes hommes jusqu'à Limoges. Je meurs pour rien, sinon pour cette statuette, aussi je veux que tu la portes à mon frère, le comte de Mortain{7}. Il la gardera en souvenir de moi.

— Au prince Jean ? demanda Locksley abasourdi.

— Je sais que vous vous êtes querellés, mais c'est du passé et la paix doit désormais régner entre vous. L'Angleterre aura besoin de tous ses enfants pour combattre Philippe. Le roi de France est un

démon. Il est sournois et déloyal, c'est un fourbe dont tu dois te méfier, et mon frère encore plus.

Robert de Locksley ne savait que dire. Il n'avait pas pire ennemi que le prince Jean qui avait toujours agi dans l'ombre contre son frère. Comment pourrait-il lui porter cette statuette ?

— Le comte de Locksley s'acquittera de ton souhait, intervint Aliénor avec fermeté, j'y veillerai aussi.

— Prend cette statuette, Locksley, insista Richard après avoir approuvé sa mère de la tête. Mon frère est en Bretagne, mais il reviendra en Normandie dès qu'il apprendra ma mort. Je veux que tu partes demain pour Rouen, que tu l'attendes et que tu lui prêtes hommage. Maintenant, laisse-nous. Nous avons à parler du royaume et des duchés de Normandie et d'Aquitaine.

Robert s'inclina et sortit.

OceanofPDF.com

Chapitre 4

Locksley resta un moment dans la cour sans savoir que faire, ignorant les soldats en chapel et en broigne qui s'activaient autour de lui. Il était venu demander justice et, non seulement il n'obtenait rien, mais il devait aller prêter hommage à son pire ennemi. Il ne s'en sentait pas capable. Volontairement, il n'avait pas pris la statuette en sortant.

— Vous avez oublié ça, seigneur, fit une voix ironique dans son dos.

Il se retourna, c'était Mercadier qui tenait un sac de cuir. D'après la taille, il devait contenir le Mercure d'or.

— Il ne faudrait pas que ça se reproduise. À partir de maintenant, vous êtes le gardien de ce trésor et vous en répondez sur votre vie. Je vous donnerai demain quatre compagnons qui vous accompagneront à Rouen.

Il interpella un groupe d'hommes qui passait dans la cour.

— Le Mulet, ramène-toi !

Celui qui s'approcha était chevalier, car il portait des éperons de cuivre. De grande taille, large d'épaules, en haubert avec une épée à double tranchant à la ceinture, il avait les cheveux ras et tenait un chapel à nasal à la main. Un coup de lame lui avait fendu le visage et son œil droit n'était qu'une cicatrice boursouflée et violette.

— Le comte de Huntington part demain pour Rouen avec ça ! (Il brandit le sac.) Tu l'accompagnes avec Simon Le Tripier, Thomas Le Tondeur et Robert l'Apôtre.

— Vous avez entendu, compères ? On va se payer du bon temps avec les garcelettes ! lança le borgnat en se gobergeant.

Il avait une voix nasale, déplaisante. Ses trois compagnons s'esclaffèrent en s'approchant.

Locksley les considéra sans rien dire. L'un était petit, râblé, corpulent avec une épaisse moustache qui cachait de flasques bajoues. Sous ses épaisses arcades sourcilières brillaient de petits yeux de cochon rougis par le vin. Un couteau et un tranchoir pendaient à son baudrier. L'autre était grand, légèrement voûté comme s'il craignait perpétuellement de se cogner. En broigne maclée, il tenait une hache à pointe sur l'épaule. Le dernier, un fier-à-bras tout en muscle au visage de cuir bouilli avec une bouche édentée affichait une mine sombre et un regard féroce. Il serrait un fléau d'armes entre le pouce et l'index de sa main droite, seuls doigts qui lui restaient. Une courte épée pendait à sa taille. Pourquoi lui imposait-on ces quatre gredins ?

— Je n'ai besoin de personne pour aller à Rouen, dit Locksley en prenant le sac. J'ai mon écuyer, et mon escorte est à Fontevrault avec mon épouse.

Mercadier leva une main en guise d'avertissement.

— Dieu me damne ! Vous n'avez pas compris, Locksley ? Je suis le chef. Richard a donné des ordres et ils seront exécutés à la lettre.

— Vous n'appliquez que les ordres qui vous conviennent, semble-t-il. Ce Basile ne devait pas être écorché, m'a-t-on dit.

— Foutre de Dieu ! Vous obéirez, ou vous finirez comme lui, est-ce clair ?

Locksley lui jeta un regard glacial.

— Arrêtez de jurer, Mercadier, car le Seigneur finira par ne plus vous pardonner, et gardez-vous de trop m'échauffer la bile ! C'est vous qui n'avez pas compris qui je suis. Voulez-vous qu'on règle ce différend à l'épée maintenant, ou même à la hache ? Je ferai comme j'ai dit ! Maintenant, libre à vous de me laisser ces quatre maroufles. Je ne les refuse pas, car on n'est jamais assez nombreux dans ce pays en guerre, mais ils m'obéiront. Sinon, je les ferai pendre. Est-ce clair ?

Ils se mesurèrent un moment du regard. La bouche de Mercadier frémissait imperceptiblement et ses yeux fulminaient de colère. Soudain, il se tourna avec brusquerie vers le borgnat pour lui demander :

— Qu'as-tu fait du musard, Le Mulet ?

— Le nommé Amaury ? Il travaille au rempart, seigneur. Et si le maçon n'est pas content de lui, il sera branché ce soir et fera la giguedouille au bout de la hart pour nous délasser.

Il éclata de rire et Mercadier approuva de la tête. Il paraissait calmé quand il s'adressa à nouveau à Locksley :

— On vous fera de la place dans les maisons du village pour cette nuit. Le Mulet, occupe-t'en !

— Votre merci, seigneur Mercadier, mais c'est inutile, répondit courtoisement Locksley, comprenant que le capitaine routier avait cédé, mais qu'il ne voulait pas perdre la face. Nous avons des tentes sur nos mules. Il suffit de les faire monter. J'aurai seulement besoin d'un serviteur.

Le capitaine hocha la tête et retourna dans la pièce où se mourait le roi.

— Voulez-vous que je vous montre le village, seigneur comte ? demanda familièrement Le Mulet comme s'il s'adressait à un frère d'armes.

— Volontiers, noble chevalier, répondit Locksley qui jugea que si cet homme restait avec lui quelques semaines, il était inutile de se le mettre à dos.

L'autre l'accompagna jusqu'aux cuisines. C'était la fin de l'après-midi et les entrailles du Saxon criaient de malefaim. Il avala un lapin rôti en compagnie du Mulet, ce qui lui permit de se renseigner sur le siège, sur Richard et sur Mercadier. Il lui demanda aussi qui était ce musard.

— Amaury ? Un pendard qu'on a trouvé dans le camp. Il arrivait de Limoges, jurant qu'il voulait devenir soldat. Le seigneur voulait le pendre mais comme on manque de bras pour réparer le château, on l'a mis au travail.

— Mercadier va rester ici ?

— Il confiera le château à un chevalier qui mérite sa confiance.

— C'est votre cas, non ? Seulement, en m'accompagnant à Rouen, vous perdez tout espoir de l'obtenir, dit Robert de Locksley, pour mettre un peu de fiel dans le cœur du mercenaire.

Le Mulet secoua négativement la tête.

— Avant d'être fait chevalier, j'étais forgeron, seigneur. Voilà pourquoi je n'aurais jamais de château.

Contrarié d'avoir avoué sa roture, Le Mulet s'en alla tandis que Locksley alla vérifier que son écuyer était bien installé et son palefroi bien soigné. Après quoi, il essaya de revoir la reine, mais elle était toujours près de son fils et on ne le laissa pas entrer dans la salle où se mourait le roi. Il se retira donc dans sa tente. On y avait dressé un lit de sangles, une paillasse, et porté le coffre d'osier qui contenait ses affaires. Son écuyer vint l'aider à ôter son haubert et il s'habilla de sa cotte vert foncé et de ses chausses. Assis sur le lit, il se demandait s'il parviendrait à parler à la reine avant son départ quand Mercadier entra brusquement.

— Mon roi est mort, fit-il la voix brisée.

La tente était éclairée par un falot pendu en son milieu et, même s'il n'éclairait guère, Robert de Locksley vit des larmes briller sur le visage du mercenaire. Mercadier était l'ennemi du genre humain mais on ne pouvait l'accuser de n'aimer pas son roi.

Robert de Locksley se signa.

— Je vais le voir, décida-t-il.

— Je suis venu vous chercher, approuva Mercadier.

Toute rancœur avait disparu et Locksley lui en fut reconnaissant. Il boucla son baudrier et prit le sac avec le Mercure d'or avant de suivre le capitaine routier. La nuit tombait.

Richard reposait toujours dans son lit. Son visage affichait maintenant une grande sérénité. Plusieurs prêtres et seigneurs étaient près de lui ainsi qu'Aliénor. Robert de Locksley resta un moment à prier avant de les laisser. Il rentra à sa tente, le cœur serré et plongé dans ses souvenirs. Il s'était passé tant de choses depuis que sa route avait croisé celle de son roi, et pourtant il ne s'était écoulé que cinq ans. Comment aurait-il pu imaginer, lors de leur première rencontre, que le Cœur de Lion mourrait à quarante et un ans ?

— Seigneur, puis-je vous apporter une boisson chaude ? l'interpella une voix, comme il passait devant les cuisines. Un potage de poule, peut-être ?

Il se tourna vers un jeune homme dont les traits restaient dans l'ombre d'un bonnet violet aux bords relevés en pointe.

— Volontiers.

Il entra dans sa tente où l'on avait renouvelé la chandelle de suif de la lanterne. Le valet au bonnet revint peu de temps après avec un bol fumant.

Robert de Locksley l'avala en quelques gorgées, puis le serviteur l'aida à délacer ses heuses et il se coucha tout habillé. Il attacha le sac de cuir avec une lanière à son poignet et le garda serré près de lui. Il s'endormit presque aussitôt.

Dans la brume du sommeil, il entendit les cris et les menaces, puis il sentit qu'on le secouait violemment. À grand-peine, il parvint à ouvrir les yeux. Mercadier le tenait par les épaules. Il puait le vin.

L'odeur le réveilla. Il repoussa le routier et se redressa :

— Qu'est-ce qui vous prend ? ânonna-t-il d'une voix pâteuse qui n'était pas la sienne.

— Où est le sac ?

— Quel sac ? demanda-t-il en se passant la main sur les yeux.

C'est alors qu'il prit conscience que c'est lui qui puait le vin. Ses habits étaient humides.

— Vous avez bu ! Vous n'êtes qu'un ivrogne ! cria Mercadier, écarlate et fou de rage. Où est le sac ? Où est le Mercure ?

La vision encore trouble, Locksley regarda autour de lui. Il faisait jour, l'ouverture de la tente était écartée. Il aperçut Le Mulet qui le considérait avec mépris.

— Je n'ai pas bu, protesta Locksley d'une voix d'ivrogne. Le sac était attaché à ma main… Il a dû tomber par terre.

Il remarqua alors le lacet de cuir toujours à son poignet, mais on l'avait tranché.

— Vous allez payer cher votre ignominie ! Le Mulet, fais garder la tente. Qu'il n'en sorte pas !

Mercadier s'éloigna.

Locksley se leva. La tête lui tournait. Il fit rapidement le tour de la tente mais le sac n'était plus là. Pourquoi avait-il du mal à parler ? Pourquoi l'avait-on aspergé de vin ? Et qui ? En se concentrant, il se souvint d'avoir bu du bouillon et de s'être endormi aussitôt. Dans son esprit embrumé, l'explication vint peu à peu. On avait drogué le bouillon, sans doute avec du pavot.

Comment allait-il se tirer de ce mauvais pas ? Il s'assit sur le lit pour réfléchir. Qui l'avait volé ? Le valet au bonnet à bords relevés était peut-être complice, mais tout semblait avoir été bien organisé par Mercadier. Auquel cas, quoi qu'il dise, il ne pourrait se disculper.

Sa décision fut vite prise. Il devait fuir, retrouver Anna Maria. Mais après ? Rentrer en Angleterre ? Il y serait vite recherché et

redeviendrait un hors-la-loi. C'est alors qu'il songea à Guilhem d'Ussel[8].

À cet instant, la portière de la tente s'ouvrit et Aliénor entra, altière et impavide. Derrière elle suivaient l'abbé du Pin et Mercadier. Le Mulet resta à l'extérieur.

Robert de Locksley s'agenouilla devant la reine et embrassa un pli de sa robe.

— Où est la statuette ? s'enquit-elle avec sévérité.

— Je l'ignore, ma reine. On est entré dans ma tente cette nuit, on a tranché le lien qui attachait le sac à ma main.

— Si vous n'aviez pas bu ! gronda Mercadier.

— Je n'ai pas bu ! On m'a fait boire un philtre, rétorqua Robert de Locksley.

— Bien sûr ! ironisa le capitaine routier. Inutile de l'interroger ainsi, dame Aliénor. Je vais le faire écorcher. Il sera plus bavard, les chairs à nu.

Locksley avait gardé ses armes et saisit son épée :

— Croyez-vous y parvenir facilement ? demanda-t-il agressivement.

— Assez ! ordonna dame Aliénor. Pourquoi dites-vous qu'on vous a drogué, noble comte ?

— On m'a porté un bouillon, hier soir. Un valet avec un bonnet violet. Je me suis endormi aussitôt. Je n'ai pas bu de vin et, habituellement, le moindre bruit me réveille. (Il désigna le bol de terre au sol.) Il devait contenir du pavot.

— Il ment, dame Aliénor ! Votre fils le roi m'a plusieurs fois parlé de Robert de Locksley. Avant d'être chevalier, c'était un fripon qu'on nommait Robin au Capuchon. Il s'est même attaqué à votre fils Jean. C'est toujours un coquin !

— C'est vrai, seigneur de Locksley ?

— C'est vrai, ma reine, mais ma cause était juste, car on avait volé les terres et les titres de mon père. Richard m'avait rendu justice.

— Voleur un jour, voleur toujours ! cria Mercadier.

— Balivernes ! Si j'étais un voleur, croyez-vous que je serais resté là à vous attendre ?

— Vous aviez bu ! Vos complices ont dû vous tromper. Laissez-le-moi, madame, je saurai le faire parler.

— Mercadier, renseignez-vous sur ce domestique au bonnet violet, décida-t-elle. Aujourd'hui, c'est jour de deuil. Que Locksley reste dans sa tente. Il sera jugé demain.

Ils se retirèrent. Il se fit porter un cruchon d'eau et un morceau de pain pour seul repas.

Il ne serait plus là pour le jugement, décida-t-il, car il ne doutait pas qu'il serait condamné. Les faits et son passé étaient contre lui. Mais il ne pouvait rien faire avant la nuit. Il avait son épée, son arc, un carquois plein de flèches, une miséricorde. Il percerait la tente du côté opposé de la porte. Dans l'obscurité, personne ne le remarquerait. Devait-il prendre son cheval ? S'il y parvenait, on le poursuivrait, donc il était préférable qu'il parte à pied, silencieusement. La forêt était proche, et la forêt était son domaine.

Ensuite, où aller ? Retourner à Fontevrault ? L'abbaye était fortifiée et bien gardée. On l'arrêterait trop facilement. Le seul qui pourrait l'aider était Guilhem. Il irait donc au sud, vers Toulouse.

Il se prépara, choisit des vêtements chauds. Il n'avait que peu d'argent, donc il volerait en route. Il devrait aussi abandonner son haubert, son écu et son équipement de chevalier, ainsi que son écuyer. Peut-être celui-ci pourrait-il ramener ses affaires à Fontevrault. Quel serait le comportement d'Aliénor envers lui ? Si elle le croyait coupable, elle détiendrait un otage précieux avec Anna Maria. Il devrait alors la sortir de là-bas, mais Guilhem l'aiderait.

Il dormit durant l'après-midi, jusqu'à ce que la nuit tombe. Le moment favorable serait au plus profond de l'obscurité, quand il n'y aurait plus de bruit dans le village.

Il venait de se réveiller quand la tenture s'écarta. L'abbé Pierre Milon entra, suivi de la mère de Richard en robe de moniale couverte d'un épais manteau brodé fermé par une broche d'or.

L'abbé le vit armé, puis son regard se posa sur ses affaires préparées et sur son arc.

— Vous envisagiez de fuir, seigneur comte ?

— Je ne me laisserai pas écorcher, répliqua sèchement Locksley.

Aliénor eu un sourire sans joie en s'asseyant sur le lit.

— Il y avait bien un valet avec un bonnet violet, dit-elle d'une voix éteinte. Plusieurs domestiques l'ont vu aux cuisines.

— L'a-t-on saisi ?

— Il a disparu. Il s'agissait d'un homme surpris dans le camp hier matin et qui travaillait à la muraille.

Le musard ? se demanda Locksley.

— Mais selon Mercadier, c'est votre complice, poursuivit l'abbé.

— Comment aurais-je pu connaître cet homme ? Je suis arrivé avec vous et je venais d'Angleterre !

— Ce n'est pas pour cela que nous sommes là, intervint Aliénor. Peu importe cette statuette. Dites-lui, mon père…

— Je ne suis ni médecin ni chirurgien, fit Pierre Milon, mais je me suis fait expliquer la blessure du roi et son évolution. J'ai trouvé les explications du chirurgien bien hésitantes et embarrassées, aussi ai-je examiné la plaie. La gangrène s'était répandue mais des taches violettes m'ont intrigué. J'ai alors voulu en parler au chirurgien, mais je ne l'ai plus trouvé. Je l'ai fait chercher et nous venons d'apprendre qu'il a quitté le village, il y a plusieurs heures, prétextant qu'il allait ramasser des herbes. Tout indique qu'il s'est enfui.

Robert de Locksley l'écouta sans mot dire. La fuite du chirurgien ne l'étonnait nullement. Connaissant Mercadier, le pauvre homme devait craindre pour sa vie.

— Mon fils a été empoisonné, intervint alors Aliénor. C'est ce chirurgien qui l'a tué.

— Peut-être a-t-il seulement eu peur…

— D'après Mercadier, l'évolution de la blessure n'était pas naturelle. Le lendemain du jour où il a reçu la flèche, mon fils a festoyé et n'avait plus mal. La pointe de fer avait été retirée, il aurait dû guérir.

— Pourquoi le chirurgien l'aurait-il tué ?

— Cet homme se nomme Célestin et aurait fait ses études avec Gilles de Corbeil, dit l'abbé du Pin. Or, Corbeil est le médecin de Philippe Auguste. Ce chirurgien est certainement aux ordres du roi de France. Il a dû retourner à Paris rendre compte de son crime à son maître.

Locksley resta silencieux un instant. Se pouvait-il que son roi ait été assassiné ?

— Êtes-vous sûr que le roi Richard a été empoisonné ?

— Certain ! Ces taches violettes sont caractéristiques d'une plante vénéneuse. Le casque de Jupiter.

— Je vous ai fait préparer un cheval, comte. Retrouvez ce chirurgien, dit Aliénor.

— Que dira Mercadier ?

— J'en fais mon affaire. Il a toujours obéi aux Plantagenêt. Il fera ce que je lui dirai.

Pour Locksley, cette proposition était une chance inespérée.

— Je prendrai donc la route de Paris. Si je retrouve ce Célestin, que dois-je faire ?

— Le ramener à Fontevrault pour que je l'interroge et le punisse.

— Je le ferai. Mais j'essaierai aussi de trouver mon voleur en chemin, car si je ne peux me disculper je redeviendrai un hors-la-loi en Angleterre. Je n'ai rien à attendre de votre fils Jean. Je dois retrouver cette statuette.

— Vous avez ma confiance. Père Milon, remettez-lui l'argent qui lui sera nécessaire pour son voyage.

L'abbé sortit de son manteau une bourse bien pansue qu'il tendit à Locksley.

— Elle contient cent pièces d'or, dit-il.

— Il y a encore mon épouse et mes gens, demanda Locksley.

— Ils vous attendront à Fontevrault.

— Si ce chirurgien est vraiment à Paris, j'aurai du mal à le trouver en étant seul.

— Je n'ai personne à vous proposer, répliqua Aliénor.

— J'ai pensé à un de mes amis, Guilhem d'Ussel. Il est au service du comte de Toulouse. Le frère d'Anna Maria est son écuyer. Envoyez mon épouse à Toulouse pour le prévenir. Ils me retrouveront à Paris.

Aliénor resta silencieuse. Si elle laissait partir son épouse, rien n'obligerait Locksley à retrouver le chirurgien et à le ramener. Mais elle savait aussi que ce qu'elle demandait au comte de Huntington était presque une mission impossible, car il allait devoir s'attaquer au roi de France. Après tout, son fils Richard lui avait toujours assuré que Huntington était un homme d'honneur.

— Comment ce Guilhem pourrait-il vous aider ?

En quelques mots hachés, Locksley lui expliqua qui étaient Guilhem, Anna Maria et Bartolomeo, et ce qu'ils avaient fait ensemble, aux Baux.

— … Avec eux, vous me donnerez les moyens de réussir, conclut-il.

Elle eut un regard interrogatif à l'attention de l'abbé qui approuva de la tête.

— Je donnerai une escorte à votre épouse pour aller à Toulouse, décida-t-elle, mais ne me décevez pas, Robert de Locksley.

— Je ne connais pas Paris. Où pourrons-nous nous retrouver ? demanda-t-il à l'abbé Milon.

— Je connais l'aubergiste de la Corne de Fer, près de Saint-Merry. Allez-y de ma part.

— Je suis prêt à partir, dit Locksley en saisissant son manteau et ses armes.

L'abbé alla à la portière qui fermait la tente et la souleva. De l'autre côté attendaient des gardes d'Aliénor. Ils se rendirent à l'écurie où le cheval de Locksley était déjà harnaché. On avait même attaché à la selle un sac de provisions, une couverture et une hache.

— Bonne chance, lui dit Aliénor quand il monta sur le palefroi, mais faites attention à vous. Mercadier cherchera peut-être à vous rattraper.

— N'ayez crainte, ma reine, je vous ramènerai l'assassin de Richard. Je m'y engage, et je rendrai la statue d'or à Jean.

Au matin, Mercadier se rendit dans la tente d'Aliénor, maîtrisant à peine sa colère. Elle le reçut sans le faire attendre, sachant ce qu'il allait lui reprocher.

— Le Mulet vient de me dire que vos hommes l'ont saisi hier soir, ainsi que les gardes qui surveillaient Locksley. Vous les avez enfermés pour la nuit et le félon a fui. Qu'est-ce que cela signifie ? lança-t-il avec virulence.

— La duchesse d'Aquitaine n'a pas de comptes à vous rendre, Mercadier, répliqua-t-elle avec hauteur. Je vais pourtant vous dire ceci : mon fils Richard n'est pas mort naturellement. Son chirurgien était au service du roi de France et l'a empoisonné. Il a fui et Locksley va le rattraper. Il m'a aussi promis de retrouver la statue et de me la rendre. Maintenant, laissez-moi prier !

Mercadier inspira plusieurs fois pour tenter de se calmer et éviter de dire des mots irrémissibles qu'il regretterait. Il s'inclina finalement et sortit, le cœur gonflé de rage.

Dehors, Le Mulet attendait.

— Prend Simon, Thomas et Robert l'Apôtre, et retrouvez-moi Locksley. Mort ou vif ! cracha-t-il.

OceanofPDF.com

Chapitre 5

C'était la nouvelle lune mais l'obscurité n'était pas encore totale, aussi Locksley retrouva-t-il sans peine le chemin suivi la veille avec Aliénor et son escorte. Au bout de quelques heures, il pénétra dans une profonde forêt et, sous la voûte des arbres, les ténèbres devinrent telles que le sentier disparut. Il marcha encore un peu dans les sous-bois jusqu'à une clairière entourée d'épaisses broussailles. Ayant attaché son cheval à une souche, il rassembla quelques brassées de fougères et s'y coucha pour la nuit, ne pouvant continuer dans le noir au risque de se perdre.

Aux premières lueurs de l'aube, il prit la direction du nord. La forêt était silencieuse et paraissait déserte. Mais celui qui s'était appelé Robin au Capuchon[9] savait que ce n'était qu'une apparence. D'une main, il tenait les rênes et, de l'autre, son arc avec cinq flèches. En cas de danger, il savait qu'il ne lui faudrait que quelques secondes pour les tirer.

Il écoutait, mais surtout il humait l'air. Des hommes habitaient ces bois, des charbonniers certainement, des braconniers sans doute, des détrousseurs peut-être. L'odeur d'un feu, même éteint, pouvait se percevoir à une lieue parmi la fraîche senteur de l'humus, des bourgeons et des premières fleurs.

Enfin il repéra une légère émanation de brûlé et s'orienta dans sa direction, tout en faisant un large détour pour arriver dans le sens opposé au vent, car il pouvait y avoir des chiens.

Quand il jugea être près du feu, il descendit de son cheval, l'entrava et lui serra un tissu autour de la mâchoire afin qu'il ne puisse hennir.

Il découvrit une dizaine d'hommes dans un campement de huttes de branches. Une charbonnière, couverte de terre, fumait et un gros tas de charbon de bois s'élevait en bordure de la clairière. C'étaient bien des charbonniers, mais les épieux et les haches près de leurs cabanes laissaient penser qu'ils pouvaient aussi s'en prendre aux voyageurs égarés. Il resta un moment à les observer. Vêtus de peaux de bête, les hommes préparaient un nouveau foyer. Deux femmes au visage raviné par la fatigue et les privations cousaient des peaux de loup et quatre jeunes enfants transportaient de la terre. Arc et flèches en main, il s'avança vers eux.

— Bonne journée, compaings, lança-t-il avec bonhomie.

Ils se retournèrent. L'un d'eux, barbu et hirsute, fit quelques pas vers un épieu déposé contre un arbre. Robert de Locksley resta immobile.

L'homme saisit l'épieu. Immédiatement, une flèche vola et fit éclater le manche de l'arme en le clouant contre l'écorce.

Ils restèrent pétrifiés.

— J'ai deux questions, pour chaque bonne réponse je donne un denier, dit-il avec un sourire rassurant.

Celui qui avait tenté de prendre l'épieu hocha lentement la tête.

— Je cherche deux hommes qui viennent du sud, ils ont pu passer par là, hier.

Les charbonniers se regardèrent en faisant la moue. Celui à l'épieu s'exprima alors d'une voix rauque, dans un patois limougeaud que Locksley comprit à peine.

— On n'a vu personne… dommage pour nous, mais on peut chercher… si vous voulez. On connaît la forêt. S'ils y sont, on les trouvera.

— Non, je n'ai pas le temps. Ils ont dû prendre une autre route. Deuxième question : qui peut me guider sur le chemin de la ville de Limoges ?

— Je peux, répondit un jeune homme d'une quinzaine d'années.

— Allons-y, tu auras la pièce. Vous autres, n'essayez pas de me suivre, je ne désire pas vous tuer, mais je suis capable de le faire, et c'est lui qui mourrait le premier.

— On n'est pas des criminels, on est seulement pauvres ! lança la plus âgée des femmes avec agressivité. Mais nous, pourquoi on aurait confiance en vous ?

— Vous avez raison, gracieuse dame.

Il fit passer son arc dans son autre main, tira son escarcelle attachée à son baudrier et prit une pièce qu'il jeta à la femme.

Elle la ramassa et la montra aux autres. Sans doute aucun d'entre eux n'avait vu de denier d'argent.

— Tu peux l'accompagner, Jean, décida la femme.

Ils revinrent vers le cheval. Une fois en selle, Locksley fit marcher son guide devant lui, ce qui lui permettait de rester vigilant. Ils n'échangèrent pas un mot jusqu'à ce que le soleil fût au zénith. À ce moment, ils débouchèrent sur des pâtures où serpentait un chemin vers l'est.

— Vous n'avez qu'à suivre ce sentier, seigneur, dit le jeune. Il vous conduira à la Cité et à la ville de Limoges.

Robert de Locksley le remercia et poursuivit seul. Il arriva en vue des remparts comme la nuit tombait.

Le chemin s'était élargi. Il se mêla aux paysans, colporteurs et autres pèlerins qui se rendaient comme lui à la ville. À la porte, un sergent d'armes interrogeait les inconnus. Il expliqua qu'il se rendait à Paris, venant de Toulouse et qu'il était au service du roi de France. On le crut et on le laissa entrer, car les voyageurs enrichissaient la ville qui en avait bien besoin, ayant brûlé quelques années plus tôt.

Limoges était en pleine reconstruction. Partout se dressaient des échafaudages et des maisons de pierres remplaçaient des charpentes calcinées. Locksley trouva une auberge avec une écurie, sur une place entourée de boucheries. C'était une belle maison à colombages, qui n'avait pas brûlé, où il put avoir une chambre pour lui seul. Comme il ne faisait pas encore nuit, il sortit avec l'espoir confus de rencontrer le barbier chirurgien ou celui qui l'avait volé.

Tandis qu'il marchait le long d'une galerie à arcades, il aperçut deux chevaliers, en manteau blanc à la croix rouge sur l'épaule, sortir d'une grande maison noble aux fenêtres d'étage en baies ogivales divisées par des colonnettes. Les deux Templiers rejoignirent un chevalier en haubert qui les attendait à quelques pas.

Immédiatement, Robert de Locksley se glissa entre deux étals de marchands pour se dissimuler. Stupéfait, il venait de reconnaître

dans le chevalier le seigneur Maurice de Bracy. Quant aux Templiers, l'un d'eux était Albert de Malvoisin.

Des souvenirs enfouis au fond de sa mémoire remontèrent par vagues.

La première fois qu'il avait vu Bracy, celui-ci était avec le prince Jean. Ils assistaient à une joute en lice où s'étaient opposés le chevalier Wilfrid d'Ivanhoé et le chevalier Brian de Bois-Guilbert pour les beaux yeux de la juive Rebecca.

Un tournoi de tir à l'arc avait suivi la joute. À cette époque, spolié de son titre de comte de Huntington, Robert de Locksley n'était que le chef d'une bande de hors-la-loi, de bannis et de serfs en fuite recherchés par le shérif de Nottingham. Ils survivaient difficilement dans la forêt de Sherwood, vivant comme des bêtes et volant les voyageurs qui la traversaient.

Le tournoi avait comme prix un cor de chasse empli de pennies d'argent. C'était une somme bien alléchante qui aurait permis à ses hommes de manger un mois entier, aussi Locksley avait-il demandé de participer à la joute en dépit du danger de se dévoiler, car sa tête était mise à prix.

Enfiévré par ce défi inattendu, le prince avait ajouté à la récompense un baudrier de soie, un médaillon d'argent et vingt nobles d'or. Ces nouvelles gratifications avaient pour but d'encourager son champion, un garde-chasse au service de son ami Albert de Malvoisin. Aiguillonné par ces prix, le forestier, qui se nommait Hubert, s'était surpassé et avait placé sa flèche au centre de la cible. Le prince Jean avait alors déclaré dans un mélange d'ironie et de satisfaction :

— Locksley, veux-tu encore lutter d'adresse avec Hubert, ou préfères-tu céder ton arc, ton baudrier et ton carquois au prévôt des jeux ?

Car la perte de ses armes était la sanction du vaincu.

Sans répondre et sans regarder la cible, Locksley avait bandé son arc et lâché sa flèche qui s'était fichée à deux pouces plus près du centre que celle de Hubert. Le prince, le fiel à la bouche, avait alors menacé le garde-chasse de la potence s'il ne faisait pas mieux. Ce dernier avait juste laissé tomber ces paroles, pour sa défense :,

— Si votre Altesse veut me pendre, elle en a le pouvoir, mais un homme ne peut faire que de son mieux.

Le forestier avait ensuite tiré une nouvelle flèche, cette fois visée avec tant de bonheur quelle avait pénétré dans le centre de la cible.

— Tu ne pourras pas dépasser ce coup-là, Locksley, avait lancé le prince avec un sourire insultant.

— Je vais greffer sa flèche, avait-il répondu dans un sourire.

Ayant lâché la corde, son trait avait fendu en deux la flèche de son rival.

Plein de rage, mais contraint par ses promesses publiques, Jean lui avait donc remis les prix et l'avait laissé libre{10}.

Quelque temps plus tard, Bracy avait enlevé lady Rowena, une noble Saxonne qui aimait le chevalier Ivanhoé. Wilfrid d'Ivanhoé était un ami de Locksley, aussi avait-il rassemblé sa troupe de yeomen et attaqué le château où Bracy s'était réfugié. Il était parvenu à délivrer la Saxonne, mais pas à châtier son ravisseur, ses flèches ayant, par trois fois, rebondi sur l'impénétrable cotte de mailles du chevalier normand.

Robert de Locksley n'avait jamais revu Maurice de Bracy. Il savait seulement qu'il avait été désavoué par le prince Jean et qu'il était désormais en France où il avait prêté allégeance à Philippe Auguste.

Quant à Albert de Malvoisin, Robert de Locksley avait surtout connu son frère Philippe, l'un des meilleurs amis du prince Jean, arrêté sur ordre du roi Richard, puis exécuté pour haute trahison. Albert, son complice, aurait aussi dû perdre sa tête, mais, parce qu'il était Templier, il avait été gracié et exilé d'Angleterre.

Que faisaient Bracy et Malvoisin ensemble à Limoges ?

Intrigué, Locksley les suivit à bonne distance. Il les vit pénétrer dans une grande auberge, sans doute pour souper. Il entra derrière eux, s'efforçant de rester dans l'ombre, ce qui n'était pas difficile tant la salle était obscure et enfumée par sa cheminée. Les voyant s'attabler, il s'installa sur un banc proche en leur tournant le dos.

La salle était bruyante, néanmoins, en tendant l'oreille, Locksley put entendre quelques bribes de la conversation des trois hommes. Ils venaient d'apprendre la mort de Richard Cœur de Lion et avaient décidé de rentrer à Paris. Malvoisin précisa qu'il bénissait le carreau qui avait tué le roi d'Angleterre et l'autre Templier ajouta que le Seigneur avait exaucé ses prières.

Que voulaient-ils dire par là ? Leur présence à Limoges, si près de Châlus, était-elle un hasard ? Étaient-ils complices du chirurgien ?

Il ne pourrait les suivre jusqu'à Paris sans se faire remarquer, mais il se dit qu'il parviendrait bien à les retrouver là-bas.

Il partit le lendemain dans la direction d'Orléans, s'étant fait expliquer le chemin par son aubergiste. Il n'avançait pas très vite, surveillant sans cesse ses arrières et demandant dans chaque village et chaque ferme si on avait vu les deux hommes qu'il cherchait. Il dormit deux nuits dehors, préférant ne pas courir le risque de se retrouver pris au piège si Mercadier le poursuivait.

Il entra dans Argenton un dimanche en fin de matinée ; c'était le troisième ‚jour depuis son départ de Limoges. Le village, construit au bord d'une rivière, avait été pris par Philippe Auguste quelques années plus tôt, lui avait raconté un laboureur en chemin. Depuis, le roi de France avait imposé un de ses vassaux dans le château.

Le soleil était resté dans la brume. Il faisait froid et humide, et Locksley avait envie d'un repas chaud, même s'il n'envisageait pas de passer la nuit dans le village.

Il franchit le pont de bois construit sur des pieux plantés dans la rivière et bordé de maisons au-dessous desquelles tournaient inlassablement des moulins. Le plancher de la dernière arche se relevait à l'aide de grosses chaînes suspendues à deux tours. Ce passage était surveillé par quelques gardes débonnaires coiffés de salade et porteurs de piques.

La messe était terminée. Sur le parvis de l'église au porche voûté, des hommes dirigés par un religieux et des gens d'armes rassemblaient des fagots autour d'un poteau fiché dans le sol. On préparait un bûcher. Il y avait une auberge, à quelques pas, avec pour enseigne un diable assis sur un tonneau. Locksley laissa son cheval à l'écurie proche, qui servait aussi de forge, prit ses armes, son sac et sa couverture et entra dans la salle.

C'était une pièce basse, au sol couvert de paille souillée. Dans une cheminée, devant laquelle sommeillaient deux gros molosses, chauffait une soupe dans une marmite de fer. Il n'y avait qu'une table de planches, entièrement occupée, mais les gens se serrèrent sur un banc pour lui laisser une place.

On lui servit une épaisse soupe sur du pain. Ce ne fut qu'une fois rassasié qu'il interrogea son voisin, tandis que l'aubergiste apportait un autre cruchon de vin à partager avec lui.

— Le bûcher ? C'est pour un hérétique qui a refusé de s'agenouiller devant les reliques de saint Benoît, répondit l'homme qui portait un sayon de bure à capuche.

Il cracha par terre avant de se signer et d'ajouter en s'adressant à l'aubergiste :

— Pas vrai, Bertrand ?

Le cabaretier, homme rondouillard à la lippe épaisse et aux sourcils touffus, cala ses mains sur ses hanches avant de commencer :

— Pour la Saint-Benoît[11] (il se signa) le prieuré[12] sort le morceau d'ongle de l'index du saint, acheté à un pèlerin revenant de Rome. La relique circule dans le pays pendant une semaine et elle a été montrée ici aujourd'hui. Tout le monde doit s'agenouiller sur son passage, même notre seigneur. Pensez donc : saint Benoît ! Pourtant, ce matin, un des voyageurs qui logeait ici et qui était dehors quand est passée la procession a refusé de vénérer l'ongle. En plus, cet impie n'était même pas allé à la messe ! Notre prêtre l'a fait saisir par les gens du seigneur et l'a interrogé devant l'église. Le mécréant a osé affirmer que nous étions des idolâtres et qu'il aimait trop saint Benoît pour croire à la divinité de son ongle. Il a même dit que c'était nous qui étions hérétiques, car Jésus n'avait jamais demandé de vénérer les rognures (l'aubergiste se signa à nouveau). Comme le seigneur n'est pas là en ce moment, l'intendant du château a confirmé le châtiment décidé par notre prêtre. L'hérétique va être brûlé.

— Vous perdez un client, remarqua Robert de Locksley, avec philosophie.

— Rassurez-vous, il m'avait payé. De plus, quand on l'a arrêté, il a laissé son manteau et son bonnet violet (il désigna les vêtements pendus à un clou). J'ai aussi son sac dans la chambre, mais je l'ai fouillé et il n'y avait rien dedans qui ait de la valeur.

À la mention du bonnet violet, Robert de Locksley s'était figé. Il lança un regard dans la direction indiquée. Le bonnet semblait bien être le même que celui de l'homme qui lui avait servi le bouillon.

— Quel genre d'homme était cet hérétique qui se moque de la sainteté de Benoît ?

— Jeune, une vingtaine d'années. Personne ne le connaissait. Il est arrivé hier soir venant de Limoges, m'a-t-il dit.

— Vous le vendriez ce bonnet ? J'ai besoin d'une autre coiffe.

— Sûr, vous voulez que je vous l'apporte ?

— Inutile, j'y vais.

Maîtrisant son excitation, Locksley se leva pour examiner la coiffe et la houppelande. Il n'y avait pas de doute. C'était le chapeau de son voleur !

— Quand va-t-on le brûler ?

— Dans une heure ou deux, il est au château en ce moment. Vous passez la nuit ici ?

— Puisqu'il y a une place de libre, pourquoi pas ? fit Locksley.

— Finissez de manger, je vais vous montrer la chambre. On dort à six dans le lit mais vous ne serez que trois. Les autres sont des moines de saint Benoît qui prient en ce moment à l'église.

Robert de Locksley termina rapidement la soupe tant il avait hâte d'aller voir la chambre. Si cet homme était son voleur, la statuette était quelque part. L'avait-il cachée avant d'entrer dans Argenton, ou était-elle encore dans la chambre ?

Ayant fini, il laissa le vin à son voisin, tout content de l'aubaine, paya le dîner et la chambre et monta par une échelle à la suite de l'aubergiste qui portait ses affaires. La pièce occupait tout l'étage avec un lit à rideaux de deux toises de large. Son hôte l'ayant laissé, Locksley entreprit de tout fouiller. Outre le lit, il n'y avait que deux gros coffres et des escabelles[13]. La grande couchette avait deux matelas de crin.

À peine souleva-t-il le premier qu'il vit le sac. Sans même l'ouvrir, il fut certain que la statuette d'or y était encore. Satisfait, il s'assit sur le matelas pour réfléchir à ce qu'il devait faire.

Son voleur allait être puni et il aurait dû être satisfait. Pourtant, il se sentait mal à l'aise. Cinq ans plus tôt, il n'aurait jamais abandonné un voleur de sa bande à la justice. Il s'efforça de chasser cette idée absurde. Cet homme n'était pas à lui. Au contraire, non seulement il l'avait volé, mais il aurait pu être la cause de son supplice !

Tout de même, un voleur ne méritait pas de mourir brûlé vif. Une mort atroce, uniquement pour ne pas s'être incliné devant une rognure d'ongle vendue par quelque fripouille à des moines trop crédules. Et puis, Locksley avait envie de connaître celui qui avait eu l'audace de s'introduire dans le camp de Mercadier pour voler le roi d'Angleterre. Cela témoignait d'une incroyable témérité. Après tout,

ne disait-on pas en Angleterre : *le diable rit quand un voleur en vole un autre !*

Ayant pris sa décision, il se leva du lit, reprit ses affaires et ses armes, saisit le sac contenant le Mercure d'or et redescendit l'échelle.

Devant l'église, le bûcher était terminé et les spectateurs commençaient à arriver par petits groupes. Un homme âgé préparait une torche de joncs séchés en l'enduisant de résine. Un autre étalait des morceaux de suif animal sur les fagots pour qu'ils s'embrasent rapidement et que la fumée étouffe vite le supplicié.

Locksley alla jusqu'au pont. Les gardes ne s'intéressaient qu'à ce qui se passait sur la place et iraient certainement assister à l'exécution. Mais allaient-ils laisser le pont-levis abaissé ? Il en examina le mécanisme : un tambour de bois manipulé avec des perches permettait de tirer les chaînes et une clavette laissait tourner le tambour en sens inverse.

C'était le même dispositif qu'à son château de Huntington.

Satisfait de savoir qu'il pourrait faire descendre le pont-levis si c'était nécessaire, Locksley revint à l'écurie où il expliqua à un palefrenier qu'il partait, mais qu'auparavant il voulait assister à l'exécution de l'hérétique. Il fit seller sa bête et attacha ses affaires et le sac avec la statuette d'or à la selle. Puis il prit son arc, tendit la corde et dissimula quelques flèches sous son manteau. Après quoi, il s'installa devant le porche de l'écurie.

Les badauds continuaient à arriver, certains le visage grave, d'autres plus réjouis. Des hommes assuraient un semblant d'ordre, forçant surtout les enfants à s'éloigner du bûcher. Du château, Locksley vit descendre des femmes et des jeunes filles en chaperon et mentonnière de lin, accompagnées d'un chapelain et de jeunes gens endimanchés. Quelques instants plus tard, d'une autre rue, arriva un âne monté par un individu garrotté chevauchant à l'envers. Quatre hommes d'armes avec casque conique et épieu l'entouraient. Derrière ce cortège suivait un prêtre et deux hommes en robe noire, la cinquantaine et l'expression grave. L'un d'eux devait être le prévôt, l'autre était un clerc tonsuré, sans doute le représentant du seigneur. Le prisonnier sur l'âne ne pouvait être que son voleur.

Quand ils arrivèrent devant le bûcher, le silence se fit dans la foule. Locksley vit alors arriver les gardes du pont-levis qui avaient abandonné leur surveillance et laissé le pont baissé.

On fit descendre le prisonnier de son âne. Bien qu'il eût les mains liées, il se débattit avec vigueur. Le prêtre lui proposa d'entrer dans l'église pour se confesser. Non seulement il refusa mais il se mit à jurer et à blasphémer de façon épouvantable, appelant même le diable à son aide.

La foule commença alors à l'injurier. Certains lui crachèrent dessus. Pendant ce temps l'homme à la torche allumait son flambeau avec un briquet à amadou. Sous les huées, deux gardes poussèrent l'hérétique vers le lieu du supplice. Locksley prit son cheval par le mors et s'éloigna en direction du pont, puis il grimpa sur une borne de pierre, cinq flèches prêtes. Personne ne fit attention à lui quand il banda l'arc. À l'instant où l'homme tonsuré s'approchait du bûcher, une flèche traversa une des larges manches de sa robe et se ficha dans le poteau prévu pour l'exécution. Déséquilibré sous la violence du coup, le clerc resta cloué par le tissu. Sans attendre le résultat de son premier tir, Locksley avait tiré une seconde flèche qui arracha la torche des mains du bourreau et la fit tomber dans les fagots. Les joncs enflammés se détachèrent et le bois enduit de suif s'embrasa.

Le clerc immobilisé se mit à hurler. En un instant, ce fut l'affolement, le désordre et l'épouvante. Les plus courageux écartèrent les fagots embrasés pour éviter au clerc de subir le supplice prévu pour le blasphémateur. Les autres s'écartèrent ou s'enfuirent.

Personne n'avait encore remarqué le tireur. Dans la confusion, le prisonnier bouscula ceux qui le tenaient, lança un coup de pied à l'un et donna un coup de tête à l'autre. Libre, il détala vers le pont sur la Creuse, donc vers Locksley qui se trouvait sur son chemin.

Les autres gardes, qui avaient vu sa fuite, se lancèrent en désordre à sa poursuite, mais l'incendie des fagots enfumait déjà toute la placette et ils coururent dans toutes les directions.

— Qui bouge est mort ! cria Locksley, menaçant de son arc ceux qui se précipitaient vers lui.

Ils s'arrêtèrent, pétrifiés de surprise, sauf l'un d'eux qui se précipita sur lui en brandissant une francisque.

Locksley tira. La flèche se ficha en vibrant dans le manche de la hache et l'audacieux se figea à son tour, tandis que le prisonnier arrivait en titubant, les yeux rougis par la fumée et la terreur. Locksley lui fit signe de monter en selle, ayant déjà une nouvelle flèche sur la corde. Mais cette fois personne ne bougea.

S’agrippant au pommeau avec ses mains liées, le voleur se hissa péniblement sur la monture. Locksley sauta à son tour en croupe, mettant la bête au galop d’un coup d’éperon. Derrière lui, la foule avait enfin compris qu’il s’agissait d’une évasion et hurlait des menaces et des imprécations. Les plus courageux s’élancèrent à leur poursuite en criant : « Levez le pont ! Levez le pont ! »

Mais comme les gardes avaient abandonné leur poste, personne ne pouvait exécuter cet ordre. Le cheval s’engouffra sur le tablier de bois qu’il traversa pour déboucher sur l’autre rive.

— Connaissez-vous le chemin d’Orléans ? cria Locksley à son compagnon.

— Par là ! montra le jeune homme de ses deux mains.

Guidant sa monture vers la route indiquée, Locksley fit encore galoper sa bête un moment avant de la mettre plus lentement au trop.

— Ils vont nous rattraper ! s’inquiéta le garçon.

— Nous n’irons pas loin à cette allure. Et s’ils nous poursuivent, tant pis pour eux.

Ils avancèrent ainsi un moment avant que le garçon ne demande :

— Pourquoi m’avez-vous sauvé, noble seigneur ?

— Tu ne m’as pas reconnu, mon garçon ?

— Non… qui êtes-vous ?

Locksley se souvint combien la tente était sombre dans le camp de Mercadier. Son voleur n’avait pas eu l’occasion de l’examiner avec attention, quand il l’avait abordé.

— C’est moi que tu as drogué, coquin !

L’autre resta silencieux. Devinant qu’il n’était peut-être pas sauvé, il dit au bout d’un moment, d’un ton penaud :

— Je n’ai plus la statuette, noble seigneur, elle est restée dans la chambre de l’auberge.

— Je sais.

Locksley entendit alors des galops, il poussa plus vite son cheval jusqu’à ce que le chemin soit dégagé sur une centaine de toises. Il arrêta alors sa monture.

— Que faites-vous, noble seigneur ?

— Descends, ils arrivent.

— Je ne veux pas ! glapit le garçon.

— Ne sois pas stupide, je ne vais pas t’abandonner, saute !

D’un coup d’épaule, il le fit tomber et mit pied à terre à son tour.

— Mets-toi là, fit-il en lui montrant un endroit à l’écart où il pourrait le surveiller.

L’autre obéit, toujours les mains garrottées.

Locksley banda son arc et plaça une flèche, en gardant plusieurs autres en main.

Les cavaliers arrivaient. Ils étaient quatre. Voyant les fuyards et le cheval au milieu du chemin, ils s’arrêtèrent.

— Descendez de cheval ! leur cria Locksley.

L’un d’eux se mit à rire, tandis qu’un autre criait :

— Rendez-vous et notre seigneur sera peut-être indulgent, vous ne pouvez aller loin !

— Plus loin que vous, répliqua Locksley, lâchant la flèche qui pénétra dans le garrot de la monture de celui qui venait de parler. La bête s’écroula avec son cavalier.

— Descendez de cheval ou vous perdez tous la vie ! ajouta-t-il, une nouvelle flèche encochées.

Lentement, les poursuivants obtempérèrent, tandis que celui qui était par terre se redressait péniblement.

— Envoyez-nous un cheval !

L’un des hommes frappa la croupe d’une bête qui trottina vers eux.

— Maintenant, rentrez chez vous et remerciez Dieu de vous avoir laissé la vie.

Ils montèrent sur les deux chevaux restants et partirent. Dès qu’ils furent hors de vue, Locksley sortit sa miséricorde et trancha les liens du garçon.

— Prends le cheval qu’ils nous ont offert, dit-il, et va te faire pendre ailleurs.

— Vous me laissez partir, seigneur ?

— Que ferais-je de toi ? demanda le Saxon en haussant les épaules.

— Avez-vous trouvé la statuette, noble seigneur ?

— Oui.

— Vous allez retourner chez Mercadier ?

— Non, mes affaires m’appellent à Paris.

— Je suis de Paris, noble seigneur ! On pourrait faire la route ensemble, proposa le garçon. Vous avez certainement besoin d’un guide.

Locksley sourit en secouant négativement la tête.

— Tu penses pouvoir me voler une deuxième fois ?

— Non, seigneur. Simplement, vous m'avez sauvé la vie et je suis à vous tant que je n'aurai pas payé cette dette. Si vous allez à Paris, je pourrais rester à votre service.

— Tu connais vraiment la route ?

— Je l'ai prise en venant à Châlus.

En parlant, ils étaient remontés en selle.

— Où pouvons-nous dormir ?

— En nous pressant nous pouvons arriver à Château Raoul{14} à la tombée de la nuit.

— On nous laissera entrer ?

— Je le pense, je m'y suis arrêté en venant de Paris.

Ils mirent les montures au trot.

Pendant qu'ils chevauchaient côte à côte, le garçon fit des confidences. Il s'appelait Amaury Le Trébuchet et son père était tisserand à Paris, dans le quartier du Monceau-Saint-Gervais. Il avait fait une bêtise, plus jeune, ayant tenté de tromper les gardes du métier de la draperie en leur faisant croire que du drap avec un nombre insuffisant de fils de chaîne était un lainage de qualité. Il avait été exposé au pilori pour cette fraude et son père l'avait chassé. Depuis, il vivait de rapines, étant assez adroit pour tromper les gens.

Il raconta cela sans fausse honte, avec une surprenante franchise.

— Je cherchais depuis longtemps une occasion de m'enrichir et de ne plus vivre de petits larcins, seigneur. Or, il y a un mois, j'appris qu'on avait découvert un trésor à Châlus. Je décidai donc de me l'approprier. Après toutes sortes d'aventures, et après avoir perdu un cheval que j'avais volé, j'arrivai à Châlus. Je n'avais aucun plan, ignorant tout du trésor et de celui qui le possédait.

Robert de Locksley sourit devant l'audace insensée du garçon.

— Le château avait été pris par Mercadier. C'était un avantage pour ce que je voulais faire, car le désordre régnait. Je m'introduisis dans le camp, cherchant à me faire engager comme soldat, mais je fus attrapé par un nommé Robert l'Apôtre qui me conduisit à son capitaine.

— Le Mulet ?

— Je vois que vous le connaissez ! J'étais persuadé que ma fin était proche, puisqu'ils voulaient me pendre. Mais je parvins à les

convaincre que je leur serai plus utile vivant que mort. Ils m'envoyèrent travailler à la muraille alors qu'arrivait la mère de Richard Cœur de Lion. À la fin de la journée, comme j'allais souper avec mes compagnons, un sergent m'apprit que le roi vous avait confié la statuette d'or. Je ne pouvais laisser échapper cette chance. J'avais des feuilles de pavot cousues dans ma cotte, car j'en avais déjà utilisé pour endormir les gens. J'allai aux cuisines en expliquant que j'étais votre domestique. J'y fis chauffer les feuilles dans une petite marmite qu'on me donna, puis je demandai du bouillon que je vous portai comme je vous l'avais proposé.

— On ne t'a jamais interrogé ? Pointant on ne te connaissait pas !

— Je vous l'ai dit, seigneur, j'ai le talent de convaincre les sots. Je ne sais pas pourquoi, la plupart des gens croient tout ce que je raconte ! Je serais capable de faire avaler la mer et les poissons à un crédule.

De nouveau, Locksley ne put se retenir de sourire. Amaury était un voleur comme il les aimait.

— Parfois, ton prétendu talent est pourtant impuissant, mon garçon, dit-il. Les juges d'Argenton ne t'ont guère écouté.

— C'était différent, je n'étais pas moi-même, répliqua énigmatiquement le jeune homme.

— Donc j'ai bu ce bouillon, et ensuite ? demanda Locksley.

— Vous vous êtes endormi et je suis revenu. J'ai vidé sur vous un flacon de vin pour cacher l'effet de la drogue, puis j'ai pris le sac attaché à votre poignet après avoir vérifié qu'il contenait la statue. Ensuite j'ai demandé un cheval à l'écurie en inventant une histoire à dormir debout. On m'a laissé passer au corps de garde quand j'ai annoncé que j'étais un messager pour Mercadier. J'étais plein d'allégresse, enfin riche !

— Sauf que tu ne t'es pas agenouillé devant la procession, et sans moi tu brûlerais à présent.

— Mon père m'a appris à ne pas adorer les idoles, c'est la seule chose que j'ai retenue de son éducation. C'était une erreur, je le reconnais, mais je ne la regrette pas et je n'ai pas demandé pardon au prêtre. Je hais l'idolâtrie.

Robert de Locksley songea que son compagnon était décidément curieux. Malhonnête et menteur, mais avec des principes qui l'auraient conduit au bûcher.

— À Paris, je rechercherai quelqu'un, pourras-tu m'aider ?

— Je resterai à votre service, seigneur. Vous ne pourrez trouver meilleur serviteur.

— Si tu essaies de me voler, je te ferai danser la giguedouille au bout d'une branche, le prévint Locksley d'un ton badin.

— Je n'essaierai pas, je vous le promets, noble seigneur.

Locksley n'en crut rien, mais n'insista pas. Il avait maintenant hâte d'arriver, car le ciel était complètement noir et le temps avait fraîchi. Un orage se préparait, à moins qu'il ne neigeât bientôt, et il s'inquiétait de passer la nuit dehors.

Ils croisaient ou rattrapaient de plus en plus souvent des pèlerins et des colporteurs qui s'écartaient sur leur passage. Il y avait aussi quelques ânes et des mules lourdement chargés, parfois escortés d'hommes armés.

Après deux heures de trot, ils arrivèrent en vue du Château Raoul et se joignirent à un marchand dont la charrette à deux roues tirée par un mulet gris transportait des pièces de drap. L'homme, au caractère jovial et à la face couperosée par le froid, était accompagné de quatre valets d'armes pour protéger sa marchandise. Il se rendait à une foire à Bourges et faisait souvent la route depuis Lijnoges.

Construite par Raoul de Déols, Château Raoul était une forteresse de bois et de pierre entourée d'une bourgade d'artisans. Le drapier, intarissable bavard qui accompagnait ses paroles de grands gestes, leur expliqua que le dernier seigneur de Déols était mort vingt ans auparavant en revenant de croisade, ne laissant qu'une fille de cinq ans, otage des Anglais. Dix ans plus tôt, Philippe Auguste s'était emparé du château, ce qui avait été une chance pour les marchands comme lui, car, depuis, les routes étaient devenues sûres même s'il restait les loups.

Ils entrèrent facilement dans le petit bourg. Amaury fut particulièrement convaincant, se présentant comme le valet du seigneur de Locksley se rendant à Paris au service du roi de France. Le drapier, qui était connu, confirma qu'ils étaient ses amis.

Le village n'avait qu'une auberge. En vérité un simple chauffoir, c'est-à-dire une grande salle sombre et enfumée, au sol couvert de paille sur lequel les voyageurs pouvaient passer la nuit. Ayant laissé leurs chevaux à une écurie, Locksley et Amaury soupèrent à la table commune avec des pèlerins et le drapier. Sur les conseils de ce dernier, Locksley obtint de l'hôtelier un petit bouge sous les combles où on lui mit une paillasse. Il dormit seul, couché sur la trappe, le sac

contenant la statue d'or, sa miséricorde et son épée près de lui, tandis qu'Amaury restait dans le chauffoir.

Le matin, quand il descendit dans la salle par l'échelle, il découvrit la neige. Il en était tombé plus d'un pied[15] dans la nuit et la tempête continuait. Ils décidèrent donc d'attendre la fin de la tourmente.

Vers midi, le soleil apparut. Tandis qu'ils préparaient leurs chevaux dans l'écurie, un voyageur jura dans la rue. Robert de Locksley crut reconnaître la voix haut perchée et poussa Amaury derrière un gros tas de foin, lui-même s'accroupissant pour qu'on ne le voie point.

Deux hommes d'armes au manteau couvert de neige entrèrent dans l'écurie, tenant leur monture à la main. Le plus petit ôta son casque, dévoilant son épaisse moustache et ses bajoues tombantes. Le grand était borgne avec une cicatrice boursouflée et violette. Il saisit la hache accrochée à la selle et, d'une voix nasale et déplaisante, donna ordre aux palefreniers de soigner leurs chevaux avant de partir vers la grande salle.

C'étaient Simon Le Tripier et Gilles Le Mulet. Mercadier avait donc lancé ses hommes à leur poursuite.

— Partons ! dit Robert de Locksley à Amaury.

OceanofPDF.com

Chapitre 6

Ils passèrent la porte Saint-Jacques le vendredi 30 avril peu après none[16]. Le voyage avait été bien plus long qu'Amaury ne l'avait prévu, car ils avaient évité les grandes voies afin d'égarer les hommes de Mercadier. À Château Raoul, Simon Le Tripier et Gilles Le Mulet avaient certainement interrogé l'aubergiste et découvert que le voleur de la statuette et Robert de Locksley voyageaient ensemble, ce qui avait dû confirmer, à leurs yeux, qu'ils étaient complices. L'un d'eux était certainement parti chercher du renfort, tandis que l'autre les suivait.

Pourtant, comme Locksley n'avait aperçu personne d'inquiétant derrière eux, il s'était rassuré. Ils avaient évité les auberges et ne s'étaient arrêtés que dans les châteaux où un casque était accroché à la porte ou sur leur pont-levis, signe qu'on y acceptait les chevaliers errants. Chaque fois, Locksley s'était présenté comme comte de Huntington et avait été bien reçu. Il était sûr que leur suiveur n'avait pu faire de même et avait bon espoir qu'il ait perdu leur trace.

Près de Paris, ils avaient été hébergés par le seigneur de Fresnes, qui n'avait pas caché combien il se sentait honoré de recevoir un noble anglais, bien qu'il ait été surpris de découvrir qu'un comte voyageait si simplement. Robert de Locksley lui avait seulement dit que ses gens étaient restés à Fontevrault avec son épouse et qu'il venait à Paris pour une affaire personnelle. Les liens entre les familles anglaises, normandes et françaises étaient tels que personne ne s'en était étonné.

Après Fresnes, le chemin vers Paris n'était plus bordé que de champs cultivés, de maisons fortes, de moulins fortifiés ou de petits bourgs protégés par des clôtures de bois. Ils avaient même longé une grande enceinte, alors qu'ils apercevaient déjà les toits des églises de la capitale. Locksley avait interrogé son compagnon sur ce village fortifié d'où plusieurs clochers dépassaient des murailles.

— C'est le bourg Saint-Marcel, et les tours sont celles des églises Saint-Marcel et Saint-Hippolyte. Saint-Marcel est une censive[17] de l'abbaye Sainte-Geneviève dont vous voyez le clocher là-bas, devant nous.

— Sainte Geneviève protège Paris, m'a-t-on dit, remarqua Robert de Locksley.

— Oui, c'est elle qui a sauvé les Parisiens des Huns.

Au détour du chemin sur lequel circulaient bon nombre de voyageurs à pied, à dos d'âne ou en chariot, ils débouchèrent sur un immense chantier. Partout se dressaient des échafaudages sur lesquels s'activait une armée de maçons et de carriers. Devant eux, des charrois aux larges roues pleines, chargés de pierres déjà taillées et tirés par des bœufs, encombraient le passage. Un large mur sortait du sol et s'étendait de chaque côté, paraissant devoir séparer la ville et la campagne. Tout au long, des charpentiers édifiaient de nouveaux échafaudages de poteaux et des cordiers assemblaient sur le sol les torons des câbles nécessaires pour les attacher.

— Votre roi construit une muraille ?

— Oui, seigneur. Elle est presque terminée, sur l'autre rive de la rivière. Depuis quelques semaines, les travaux ont commencé de ce côté-ci. Tout au long de la courtine, il y aura des portes fortifiées et des tours rondes comme celle-ci.

Il désigna une tour en construction qui n'avait encore que deux toises de haut.

— C'est un travail colossal, remarqua Robert de Locksley, surtout si votre ville de Paris est aussi grande qu'on le dit. À Londres, la seule muraille est l'ancien mur romain.

— Paris est la plus grande ville du monde, assura fièrement Amaury, et cette muraille, ce sont les bourgeois qui l'ont payée, dont mon père. Derrière, nous serons toujours en sécurité !

Sauf des voleurs et des truands comme toi qui vivent à l'intérieur ! songea ironiquement Locksley.

Comme ils attendaient pour passer qu'un gros charroi finisse de décharger ses pierres, le Saxon observa les ouvriers qui creusaient de profondes tranchées de part et d'autre de la voie. Au fond d'un de ces fossés, les maçons avaient déjà dressé deux murs de pierres claires soigneusement équarries, liés entre eux par des mœllons noyés dans de la chaux. L'épaisseur totale de la future muraille était d'une dizaine de pieds, ce qui en ferait une enceinte formidable, surtout si elle s'élevait de plusieurs toises.

Le passage fut enfin libre. Ils s'engagèrent dans un large chemin plat bordé d'enclos, de jardins, de vignobles et de maisons à pans de bois, aux toits couverts de chaume, devant lesquelles grimpaient de belles treilles.

— Nous sommes dans la rue Saint-Jacques, seigneur, expliqua Amaury.

Le nombre de charrettes et de charrois était tel qu'ils n'allaient que lentement et devaient s'arrêter chaque fois qu'un gros véhicule à ridelles, empli de pierre, de bois, de fourrage ou de barriques, en croisait un autre.

La rue était couverte d'une boue noire, épaisse, gluante et puante dans laquelle chiens et pourceaux, qu'on laissait divaguer, fouillaient pour y trouver quelque morceau de carcasse abandonné.

À mesure qu'ils avançaient, les maisons devinrent plus nombreuses et plus serrées. Locksley découvrit alors les premières boutiques : des échoppes d'artisans, de serruriers, d'enlumineurs et d'imagiers. Les églises et les oratoires s'intercalaient entre les maisons au soubassement de pierre blanche et aux bois de colombages sculptés et peints de couleurs vives.

Puis ce fut le chemin lui-même qui changea. Sous le crottin et la boue, le sol apparut couvert de pierres dures. Ce dallage permettait aux charrettes de rouler plus facilement. Bien sûr, les étroites voies transversales restaient sales, malodorantes et creusées d'ornières, mais la rue dallée donnait une impression de richesse et de solidité.

— Je n'avais jamais vu une rue ainsi recouverte de pierres, s'exclama Robert de Locksley.

— Mon père m'a dit qu'il y a dix ans, notre roi Philippe était à une fenêtre de son Palais tandis que passait un gros chariot. Il avait plu pendant des semaines et la rue était défoncée d'ornières pleines de crottes. Le chariot aurait provoqué une telle puanteur que notre roi a convoqué les bourgeois et le prévôt de Paris pour leur ordonner

de faire paver toutes les rues et les places de la ville. Mais cela coûte si cher que quatre rues seulement on été couvertes depuis !

— Où est cette auberge de la Corne de Fer ? demanda Locksley.

— Encore loin, seigneur. Au bout de cette rue se trouve le Petit pont qui permet d'entrer dans l'île. Nous la traverserons jusqu'à un autre pont, bien plus grand. La rive de l'autre côté s'appelle d'ailleurs l'Outre-Grand-Pont. Il y a là plusieurs bourgs. Au couchant, c'est le Monceau Saint-Germain-l'Auxerrois, au nord, le bourg l'Abbé, et à l'orient, le bourg Thibourg et le Beau bourg. Mais le plus important est le Monceau-Saint-Gervais. C'est là qu'est Saint-Merry et la Corne de Fer, l'auberge où vous voulez aller.

Ils longèrent un moment une enceinte fortifiée avec tours et merlons sur laquelle s'appuyaient des boutiques aux tablettes multicolores. Derrière les hauts remparts Locksley aperçut le sommet d'une église entourée d'échafaudages.

— C'est Saint-Jean-de-Latran ! expliqua Amaury qui avait surpris son regard, l'église de la commanderie des hospitaliers de Saint-Jean, qui n'est pas encore terminée.

Un peu plus bas, un cimetière s'étendait sur leur gauche avec, en retrait, une petite église.

— Saint-Séverin, annonça seulement Amaury, en la désignant.

En face, une ruelle conduisait à un petit vignoble.

La rue Saint-Jacques se terminait sur une vieille enceinte ruinée bordée d'habitations, dont une grande apothicairerie. Au milieu de cette courtine, une large tour ronde s'avançait et protégeait un sombre passage voûté qui la traversait apparemment de part en part. Il devait y avoir un octroi, car une longue file de gens, de voitures et d'animaux attendaient.

— Cette tour est le Petit-Châtelet, c'est le seul passage pour entrer dans l'île sur cette rive, sauf si on traverse en barque, expliqua Amaury. Vous devrez payer une obole pour aller de l'autre côté.

— Il y a plus de maisons dans l'île que dans la rue que nous avons suivie ?

— L'île de la Cité est le cœur de la ville, répondit Amaury. C'est là que se trouve le Palais du roi, et aussi la nouvelle cathédrale en construction dont vous voyez les charpentes là-bas.

Il désigna à droite des échafaudages qui dépassaient des toits.

Ce fut enfin leur tour d'entrer dans le sombre passage. Ils en ressortirent sur un pont de pierre au tablier de bois, bordé d'étroites

et hautes maisons à pans de bois. Leurs étages en encorbellement transformaient le pont en une sorte de tunnel d'où on n'apercevait qu'une minuscule portion de ciel.

— Le précédent pont était en bois, expliqua Amaury. Il a été emporté par une crue et monseigneur de Sully, notre évêque, a fait reconstruire les arches en pierre.

Sous les encorbellements des maisons à colombages, les échoppes vendaient surtout de la mercerie, des aiguilles, de la bonneterie et des chapeaux. Chacune avait un petit étal de bois de couleur vive devant lequel s'arrêtaient les badauds, ce qui gênait le croisement des véhicules. Locksley fut déçu de ne pas apercevoir la rivière alors que sur le grand pont de Londres, malgré les maisons innombrables, on pouvait par endroits voir couler les flots de la Tamise.

Ils débouchèrent dans une rue plus étroite et plus encombrée que la rue Saint-Jacques, et encore plus souillée de déjections. La plupart des gros chariots qui les précédaient tournèrent ;à droite dans une voie conduisant à un immense chantier dont Locksley aperçut les échafaudages et les grandes grues à roue. C'était certainement à ce chantier qu'étaient destinés les chargements de pierres et de bois. Amaury surprit le regard de son compagnon :

— C'est notre nouvelle cathédrale, Notre-Dame. C'est aussi monseigneur de Sully qui en a décidé la construction. D'aussi loin que je me souvienne, je l'ai toujours vue en travaux, mais depuis quelques mois la charpente est enfin couverte et les messes peuvent y être célébrées.

Ils tournèrent à gauche dans la rue suivante qui n'était qu'un tunnel tant elle était étroite, avec des étages en saillie empêchant la lumière de pénétrer. Ils prirent ensuite, à main droite, une voie plus large qui longeait de hautes fortifications surmontées de merlons et bordées de tours rondes en poivrières.

— Voici le Palais de notre roi, expliqua Amaury, mais il n'y vient pas souvent. En ce moment, il est dans son manoir de Vincennes.

Une rampe avec un pont dormant permettait l'accès à une cour au fond de laquelle Robert de Locksley aperçut plusieurs édifices en pierre et un donjon sans aucune ouverture.

À l'extrémité de la rue, les tours étaient plus larges et plus hautes en bordure du fleuve. L'enceinte entourant la Cité était longée par des lices et percée d'une ouverture vers un nouveau pont.

— Combien de ponts y a-t-il à Paris ? demanda Locksley, qui ne comprenait pas le détour qu'ils avaient fait.

— Seulement deux, seigneur. Celui que l'on a pris depuis la rue Saint-Jacques et celui-là qu'on appelle le Grand pont. Il y avait un ancien pont romain de ce côté, dans le prolongement de celui qu'on a franchi au Petit-Châtelet, mais il a été incendié par les Normands quand ils ont assiégé la Cité. Depuis il ne reste qu'une passerelle de bois qui permet d'aller aux moulins construits entre les arches, mais on ne peut la traverser qu'à pied. À mi-bras du fleuve, la passerelle peut être enlevée pour laisser passer les barques, c'est pourquoi on l'appelle mi-brais.

Ils franchirent le Grand pont couvert de maisons serrées les unes contre les autres. La plupart étaient des boutiques de changeurs. Comme Locksley s'en étonnait, Amaury lui expliqua que c'était le père du roi qui avait décidé de regrouper sur ce pont les changeurs de Paris. Ils devaient lui verser vingt sous par an de redevance.

Le pont était en pierre et ils débouchèrent sur une placette fortifiée où se dressaient une petite chapelle et un châtelet aux tours rondes. Le passage se poursuivait sous la petite forteresse.

— Ce château a été construit pour empêcher les Normands d'entrer dans l'île, expliqua Amaury comme ils s'enfonçaient sous le porche sombre. Il est plus grand que celui de la rue Saint-Jacques, aussi l'appelle-t-on le Grand-Châtelet, mais avec la nouvelle enceinte de notre roi Philippe, il ne sert plus que de prison et de logis pour le prévôt de Paris et le guet.

De l'autre côté s'étendait une place grouillante de populace. D'une malpropreté repoussante, elle était bordée de boucheries et d'écorcheries aux façades en saillie sur lesquelles pendaient, à des crochets, des carcasses de moutons, de vaches et de cochons couvertes de mouches. Des chiens et des pourceaux erraient partout, rongeant os et chairs abandonnés. Dans de petits enclos, des moutons attendaient d'être égorgés en bêlant tristement. D'autres l'étaient déjà et leurs peaux sanguinolentes étaient suspendues à des piques. Dans de grandes marmites fumantes à l'odeur écœurante, des hommes et des femmes faisaient fondre la graisse pour en obtenir le suif.

— Ici, c'est l'Outre-Grand-Pont. Là-bas, c'est le Monceau-Saint-Gervais, fit Amaury en désignant une porte fortifiée à l'autre extrémité de la place.

Avant, les bouchers étaient dans l'île, mais le roi les a fait se déplacer ici où ils ont plus de place et sont plus près des pâturages de Saint-Denis (il désigna une rue par laquelle un troupeau de moutons arrivait).

Pendant qu'ils traversaient prudemment la place encombrée, il poursuivit :

— Quand j'étais enfant, mon grand-père m'a dit qu'il y a cinquante ou soixante ans, je ne sais plus, le roi et son fils étaient venus ici pour vérifier la solidité de l'enceinte, car, à cette époque, un talus avec une palissade et des tours encerclait le Monceau-Saint-Gervais, fief du comte de Meulan. Comme ils traversaient cette place, un porc errant s'est jeté dans les jambes de la monture du fils du roi. Effrayé, son cheval s'est cabré et le jeune garçon s'est tué en tombant. Depuis, il est interdit de laisser errer les porcs, sous peine de leur confiscation au profit du bourreau de Paris, mais la confrérie des bouchers est si puissante que le prévôt ne parvient pas à faire respecter la loi.

Ils passèrent une vieille porte fortifiée puis suivirent une étroite ruelle qui serpentait en grimpant légèrement. Elle était bordée de petites maisons à colombages dont les encorbellements étaient à moins d'une toise du sol, aussi devaient-ils faire avancer leur monture au milieu du chemin défoncé par des trous puants. Tout au long, des artisans écorchaient des peaux, et comme ils jetaient les déchets dans la rue, chiens et porcs en liberté se les disputaient.

— Le Monceau-Saint-Gervais, tout comme le Monceau Saint-Germain-l'Auxerrois, au couchant, sont construit sur des hauteurs qui ne sont pas noyées durant les crues, dit encore Amaury, mais la Seine monte parfois jusqu'ici, c'est pourquoi la ruelle est si ravinée.

Ils arrivèrent à un carrefour à peine plus large où le jeune garçon désigna la passerelle de planches franchissant la rivière, posée sur les vieilles piles du pont romain. Les piétons y étaient si nombreux qu'ils se bousculaient. Locksley remarqua que beaucoup étaient des pèlerins à la coquille qui se rendaient à Compostelle.

— Cette rue conduit à l'abbaye Saint-Martin hors les murs, dit encore Amaury, désignant la ruelle puante qui prolongeait la passerelle mi-brais. L'église Saint-Merry est un peu plus haut et votre auberge juste derrière, contre le talus de la vieille enceinte. Le Monceau-Saint-Gervais était fortifié par un talus et une palissade,

mais depuis que le roi a construit la nouvelle enceinte, cette clôture est mise à bas et on construit des maisons à sa place.

La rue Saint-Martin était aussi encombrée que les chemins qu'ils avaient suivis. À un autre carrefour, Amaury désigna une petite chapelle entourée de quelques tombes.

— C'est l'église Saint-Jacques où se réunit la confrérie des bouchers.

Le jeune homme savait combien il était difficile de se repérer dans une grande ville et, en désignant ainsi les églises, il donnait à son compagnon le moyen de retrouver son chemin, quand il serait seul.

Une nouvelle église, beaucoup plus grande que Saint-Jacques dépassait du toit des maisons. Il la montra du doigt.

— Nous voici arrivés ! C'est Saint-Merry. L'ancienne porte de l'enceinte du Monceau, l'Archet-Saint-Merry, est juste derrière. Votre auberge se trouve dans la lice qui longe le vieux talus fortifié.

Ils passèrent l'église. Derrière s'étendait une ancienne fortification sur laquelle s'adossaient quelques maisons éparses. Amaury désigna la plus grande qui avait une corne de fer pendue à deux chaînes sous l'encorbellement de la façade. La porte basse était cloutée avec, de part et d'autre, deux petites fenêtres aux carreaux en losange, en verre épais vert et rouge.

— C'est votre auberge, seigneur. Voulez-vous que je reste avec vous ?

— Non, reviens demain matin. Renseigne-toi sur Gilles de Corbeil, je dois aller chez lui. Tu habites chez ton père ?

— Non, seigneur, je vous l'ai dit, il m'a chassé… Je dors chez la tante de mon père. Elle est veuve et habite une petite maison dans la rue des Rosiers. En échange, je l'aide au jardin et je porte les pétales des fleurs qu'elle cultive aux fabricants d'eau de rose. Si vous voulez me trouver, il faut passer l'Archet-Saint-Merry (il désigna la vieille porte fortifiée) et prendre à droite. On ne peut pas se tromper, car la rue des Rosiers est bordée de jardins où l'on cultive des roses. La maison de ma logeuse est peinte en vert.

— Et ton père, où vit-il ?

— Comme la plupart des tisserands, il habite rue de la Tisseranderie, c'est par là (il désigna la droite), mais si vous lui parlez de moi, il refusera de vous entendre.

Locksley perçut une ombre de tristesse chez le jeune homme et le laissa s'éloigner. Avisant alors une écurie proche de la Corne de Fer, il y conduisit son cheval, demanda qu'on s'en occupe et qu'un serviteur le suive avec ses bagages. Il garda seulement avec lui son arc, son carquois et le sac contenant le Mercure d'or.

La salle de l'hôtellerie était étroite et divisée en deux parties dont la seconde était plus basse de quelques marches. Des merciers en robe pastel et en grègues étaient installés à l'une des longues tables. Il n'y avait ni servante ni valet. Le sol de terre était couvert d'une épaisse couche de paille fraîche. Avisant une porte ouverte sur une cour, Locksley la franchit et découvrit une femme qui faisait cuire un ragoût dans une cheminée ouverte aux vents. Il demanda l'aubergiste et elle lui indiqua l'ouverture d'un cellier. Justement, un homme en sortait avec plusieurs pots de vin qu'il tenait par leurs anses.

— Je veux une chambre, fit Robert de Locksley.

— Je n'en ai pas, répliqua l'homme, gros et bedonnant avec d'épais sourcils, de grosses lèvres boudeuses et un triple menton.

— L'abbé du Pin m'a assuré que vous me logeriez.

— L'abbé… Vous le connaissez ?

— Il m'envoie, ainsi que dame Aliénor, duchesse de Normandie.

L'homme se dandina un instant d'un pied sur l'autre.

— Je peux vous laisser une pièce en bas du pignon. Elle était réservée pour un ami, mais je m'arrangerai. Venez avec moi.

Il revint dans la salle, laissa ses pots aux marchands et prit un escalier jusqu'au deuxième étage. La chambre était petite, mais propre avec un coffre et un lit à rideaux. Sur le coffre, un bougeoir, une bassine et un broc d'eau. Il n'y avait pas de cheminée.

— Ça m'ira, dit Locksley. Vous avez la clef ?

— Vous restez longtemps ?

— Plusieurs jours, un mois peut-être.

— Vous venez d'où ?

— D'Angleterre.

— Dans ce cas je le dirai au prévôt qui passera vous faire payer le droit d'aubain. Comment vous vous appelez ? Il me demandera votre nom.

Dans la société féodale, les aubains étaient des étrangers, des voyageurs. Le terme venait d'Albion, car les Anglais voyageaient beaucoup. Si un aubain décédait durant son voyage, ses biens

revenaient au seigneur du fief où il était mort. À Paris, on leur faisait payer une taxe, sauf s'ils y possédaient une maison.

— Je me nomme Robin, Robin au Capuchon.

— Quand vous descendrez, je vous donnerai la clef de la chambre.

Il partit avec le serviteur de l'écurie qui avait porté les bagages et Locksley resta seul.

La première chose qu'il fit fut d'aller pousser le gros verrou de la porte, puis il examina la pièce. Les traverses de bois des colombages étaient peintes en vert. Entre ces pans, les murs étaient constitués d'un mélange de plâtre et de paille d'une couleur grise, comme dans la plupart des maisons de ville. Le sol était couvert de gros carreaux de terre émaillés et la seule fenêtre était tendue d'une peau de porc huilée. Il ne découvrit aucune cachette apparente, même après avoir tiré le lit et le gros coffre.

Le mur derrière le coffre lui parut un bon endroit pour ce qu'il voulait faire. Il sortit le Mercure d'or du sac, puis sa miséricorde et il entreprit de creuser le plâtre et la paille jusqu'à ce que l'orifice soit suffisant pour loger la statuette tout en prenant garde à ne pas percer la paroi guère épaisse. Il plaça à l'intérieur le Mercure et la bourse contenant une partie des pièces d'or que lui avait données Aliénor, puis reboucha sommairement avec les débris, repoussa le coffre devant et sortit en emportant le sac vide de la statue. En bas, il aperçut l'aubergiste qui lui donna la clef.

Dans la rue{18}, il poursuivit son chemin le long de la lice de la vieille muraille du Monceau-Saint-Gervais. Le talus, surmonté d'une palissade de pièces de bois de dix pieds de haut liées par des barres de fer, était éventré à plusieurs endroits où l'on construisait des maisons. Il s'arrêta devant l'une d'elles qui n'était encore qu'une charpente de colombages dressée sur un soubassement de pierres. Les charpentiers venaient juste de terminer l'assemblage des poteaux et des sommiers avec des tenons et des mortaises, et des compagnons plâtriers gâchaient déjà du plâtre mélangé à de la paille pour emplir les interstices entre les colombes.

Robert de Locksley les regarda faire un moment avant de demander au maître plâtrier.

— J'ai un trou dans un mur, chez moi, vous me vendriez un peu de plâtre ?

— Vous en voulez beaucoup ?

— Un demi boisseau[{19}].

— Servez-vous ! fit-il en montrant une charrette à bras surmontée d'une caisse pleine de poudre blanche.

Locksley emplit son sac et paya d'une pièce de cuivre. Ensuite il revint à son auberge où il ramassa un peu de paille dans la salle avant de monter dans sa chambre.

Après avoir tiré le verrou et poussé à nouveau le coffre, il vida le plâtre dans la bassine, le mélangea à l'eau du broc, ajouta un peu de paille et étendit le mortier sur le trou en égalisant soigneusement avec les mains. Quand tout fut bouché, il lissa avec de la paille. Par chance, les murs n'étaient pas peints. Il jugea qu'une fois sec le résultat serait à peu près indécelable. Il ramassa alors les déchets dans le sac, y mit la bassine, nettoya sommairement la chambre et sortit.

OceanofPDF.com

Chapitre 7

Robert de Locksley reprit le même chemin, passa devant la maison où il avait obtenu le plâtre et descendit vers la Seine. Il déboucha dans une rue grouillante de monde qu'il suivit un moment. La plupart des échoppes étaient occupées par des tisserands que l'on voyait penchés sur leur métier à tisser. Dans les culs-de-sac entre les maisons, des draps écrus, déjà tondus et foulés, étaient tendus sur des cordes avec des poulies afin de leur donner une forme régulière.

Arrivé à un carrefour dominé par un donjon carré cerné d'une enceinte fermée par une herse en bois, il s'arrêta, intrigué par cette forteresse au milieu de ce quartier d'artisans. S'approchant de la herse, il regarda dans la cour. Les herbes folles, les ronces et les arbustes poussaient entre le donjon et la courtine. L'endroit ne paraissait pourtant pas abandonné, car un solide escalier montait à une plateforme desservant un pont dormant à dix pieds du sol qui protégeait la porte ferrée du donjon.

Il remarqua alors, sous le pont dormant, une grosse pierre sombre comme il y en avait tant autour de Huntington. Une de ces roches dressées que l'on voyait souvent dans les campagnes.

— Vous êtes nouveau, vous !

Il se retourna. C'était un porteur d'eau qui repartait à la Seine remplir ses seaux. Il avait posé la perche qui les soutenait et le regardait en souriant d'une bouche édentée.

— Je suis de passage, compaing.

— Vous voulez savoir qui habite le donjon ?

— C'est cette pierre qui a attiré mon attention.

— Le *Pet au Diable*[{20}], ricana le porteur d'eau. C'est la pierre sacrée d'où part la procession du feu de la Saint-Jean.

— Et le donjon ? s'enquit Locksley en le désignant.

— La tour du Pet au Diable ? C'était la forteresse des comtes de Meulan qui possédaient le fief du Monceau-Saint-Gervais. En querelle avec le roi, ils l'ont perdue et elle a été donnée aux Templiers. Les comtes de Meulan n'exercent plus que la basse justice ici, et encore, seulement dans quelques censives.

— Le roi a cédé ce château aux Templiers ? demanda Locksley, brusquement intéressé.

— Ils s'en servent d'entrepôt, bien qu'ils possèdent déjà tout ici.

— Les Templiers possèdent tout ?

— Ils ont des maisons, des magasins, des comptoirs, des granges, le four de la porte Baudoyer, les moulins sur la rivière, et aussi le port, d'où ils débarquent le vin et le blé de leurs commanderies.

— Pourtant, jusqu'à présent, je n'ai pas rencontré de chevaliers du Temple.

— Ce sont des serviteurs qui vivent ici, ils s'occupent des moulins, des magasins et de leur banque. Les nobles chevaliers sont dans la nouvelle commanderie, la Villeneuve-du-Temple, là-bas, en dehors de l'enceinte (il montra le septentrion). Ici, il n'y a que le vieux manoir occupé par trois ou quatre chevaliers et quelques sergents.

— Par où y va-t-on ?

— C'est près de la Seine, en face des moulins flottants. Descendez la rue de la Levrette, là-bas, et à la rivière, tournez à gauche. Ou alors, continuez jusqu'à Saint-Gervais. (Il désigna la rue qui conduisait à une église entourée de tombes). Vous arriverez à l'ancienne porte Baudoyer avec l'échelle[{21}] de Saint-Éloy devant. C'est là que se sont installés les vendeurs d'orviétan. Vous verrez une rue qui longe l'ancien talus de la fortification. On l'appelle même la rue des Moulins-du-Temple, mais son vrai nom c'est la rue du Chevet-Saint-Gervais. Elle conduit au port et aux moulins sur la rivière. Là, vous ne pouvez pas manquer le manoir.

Locksley lui donna une obole et prit la direction de l'église Saint-Gervais après avoir observé que la rue de la Levrette était défoncée d'ornières et emplie de boue, tandis que la rue conduisant à la porte Baudoyer était pavée de grosses pierres de grès.

Près du parvis de l'église, dans le petit cimetière des chanoines, quelques jongleurs vêtus de cottes bariolées faisaient des tours de gobelets pendant que des charlatans vantaient leurs drogues. Comme d'autres badauds, il s'arrêta un instant devant un homme au visage grave et sévère. Vêtu d'une robe noire et coiffé d'un bonnet assorti, il discourait sur un petit banc, faisant de grands gestes avec des flacons qu'il tenait dans chaque main.

— Très honorés seigneurs et gentes dames, vous avez devant vous le successeur d'Hippocrate et le fléau des Facultés, haranguait-il son auditoire. Vous voyez de vos propres yeux un médecin galénique, spagyrique et empirique. J'ai là des emplâtres, des opiats pour les coliques, des électuaires contre le mal de dents, des pommades pour les crevasses et des onctions contre la gale et la pierre. J'ai surtout de la graisse de phénix et d'oiseau de paradis venant de Bethléem qui guérit la surdité et fait disparaître toutes les douleurs.

— Vous arrachez les dents ? cria une voix.

— Non seulement je les arrache, mais je les fais repousser ! Je place aussi les yeux de cristal, je rends la vue, j'efface les rides et j'embellis les visages.

À cette affirmation, plusieurs femmes se bousculèrent pour acheter les flacons et petits pots d'onguent qu'il vendait une obole.

En riant, Locksley s'éloigna vers l'église Saint-Gervais, une construction massive aux contreforts puissants et aux gros piliers extérieurs soutenant une voûte ronde servant de porche. Sur le parvis poussait un grand orme dont il devina l'usage. Il y avait les mêmes dans les villages d'Angleterre. Après la messe, on se réunissait sous son ombre et les juges seigneuriaux y tenaient leur audience ou percevaient le cens{22}.

Il traversa le cimetière à galerie couverte sur laquelle étaient adossées des boutiques et des échoppes, jeta un bref regard à l'échelle infamante dressée devant une ancienne porte encadrée de deux tours fortifiées, puis descendit le chemin{23} bordé par un talus éventré d'où partaient des ruelles de masures. De l'autre côté se dressaient d'étroits logis à haut pignon serrés les uns contre les autres. Aucun n'avait de boutique, sans doute étaient-ce les maisons du chapitre de Saint-Gervais.

Il découvrit vite la rivière. Le long de deux pontons de bois, c'était un enchevêtrement de barques qui tentaient d'accoster. Plus en amont, trois moulins s'élevaient sur un long appontement

occupant la moitié du bras du fleuve. Les roues à aubes qui tournaient sans cesse faisaient un clapotis assourdissant, à peine couvert parfois par les cris des bateliers. Sur ce quai à moulins, des portefaix transportaient de gros sacs de céréales depuis de larges barques.

Plus loin, une myriade de bateaux traversait le bras de la Seine pour se rendre dans l'île de la Cité dont il distingua un petit quai entre les murailles. Les pêcheurs étaient partout. Ceux en barque tiraient de longs filets attachés à de gros anneaux. Ânes, mules, bœuf et chevaux avançaient dans la rivière jusqu'à mi-cuisse, pendant que les porteurs d'eau emplissaient leurs seaux là même où s'abreuvaient les animaux.

Locksley s'approcha de la grève et se rinça les mains encore couvertes de plâtre, puis il jeta les débris contenus dans son sac et nettoya la bassine.

S'adressant ensuite à un batelier qui tirait sa barque sur la rive, il lui demanda où était la maison templière. Le batelier lui désigna une grosse maison forte qui faisait l'angle entre la rue du Chevet-Saint-Gervais, par où il était arrivé, et une autre, le long du fleuve, bordé de maisons construites sur des piliers de bois.

Locksley remonta vers la maison forte, un édifice rectangulaire, en grosses pierres de taille, n'ayant que des archères comme ouvertures basses et une porte à double battant toute cloutée. Au sommet d'une tour accolée flottait une bannière avec la croix du Temple. Du côté de la rue du Chevet-Saint-Gervais, les fenêtres du premier étage du manoir étaient étroites et protégées par d'épaisses grilles. Plus haut, les ouvertures étaient ogivales et gémellées avec des colonnettes. Il examina un moment les alentours sans apercevoir de chevaliers. Le porteur d'eau avait certainement raison, ici ne devaient vivre que ceux qui s'occupaient des marchandises et du commerce du Temple. C'est à la Villeneuve qu'il aurait à chercher Malvoisin.

Méditant sur la façon dont il pourrait le retrouver, il emprunta la rue aux maisons sur piliers qui longeaient le fleuve. Affamé, il acheta des pâtés chauds à un vendeur ambulant qui lui apprit qu'il était dans la rue de la Mortellerie.

Il la suivit jusqu'à une grande place qui s'étendait en pente douce jusqu'à la grève sablonneuse de la Seine. Là, il s'arrêta un moment

devant une croix élevée sur un perron carré de quelques marches et mangea ses pâtés en regardant autour de lui.

Il se trouvait certainement devant le port le plus important de Paris tant l'activité y était considérable. La grève était couverte de barques de toutes tailles et d'innombrables pontons s'avançaient dans le lit du fleuve. Un large escalier descendait dans l'eau pour permettre le débarquement des petites cargaisons. Sur ses marches moussues, des enfants aux pieds nus dans l'eau glacée tenaient la proue des barques pendant que les mariniers en sortaient ballots, paquets ou tonneaux.

Sur les pontons et sur la grève, une cohue de crocheteurs s'affairait, débarquant bois, foin, barriques ou sacs de blés sous la surveillance d'officiers et de clercs en robe noire qui encaissaient les taxes. Passant entre les barques, les chariots qui attendaient et les débardeurs qui portaient des sacs, Locksley traversa la place, jetant un regard à la tour du Pet au Diable qui dépassait des toits. Il avait été attiré par les grandes cuves et les échafaudages le long desquels étaient suspendues des peaux d'animaux. À la puanteur irrespirable, il devina qu'il arrivait dans le quartier de la tannerie. Il ne devait donc pas se trouver loin de la place des boucheries.

Effectivement, après avoir suivi une rue puante où les peaux écorchées pendaient le long des façades, il déboucha devant le Grand-Châtelet. De là, il remonta une autre rue, puis, ayant aperçu l'église Saint-Jacques, il retrouva facilement Saint-Merry.

Ce même vendredi 30 avril, en fin d'après-midi, une petite troupe de cavaliers arrivait au château de Saint-Gilles.

Quand le grand-père du comte de Toulouse était devenu comte, il s'était inquiété de la position de sa capitale, aux marches du comté. Dans le passé, bien des invasions étaient arrivées par l'ouest, aussi avait-il décidé de construire un château fort à l'extrême limite de ses terres, à quatre lieues de Toulouse, sur un plateau longeant la rive orientale de l'Aussonnelle.

Il n'y avait là qu'une petite ferme fortifiée, une *salvetat* qui, sous l'autorité de l'Église, bénéficiait de l'immunité de la paix de Dieu et servait de refuge à ceux qui avaient tout perdu à condition qu'ils se consacrent au défrichement des sols. Le nouveau château avait tout naturellement été appelé Salvetat de Saint-Gilles.

C'était une forteresse rectangulaire avec deux tours carrées à chaque extrémité, un donjon et un pont-levis sur des douves.

L'écuyer du chevalier commandant la troupe de cavaliers cria aux guetteurs qu'ils étaient au service de la duchesse d'Aquitaine et qu'ils arrivaient de Fontevrault. Il ne pouvait y avoir de meilleure recommandation puisque le comte de Toulouse avait épousé la sœur de Richard, Jeanne d'Angleterre. Celle-ci était partie en mars conduire une expédition punitive dans le Lauragais et venait de quitter son armée pour aller à Rouen retrouver le prince Jean et sa mère Aliénor afin d'assister aux funérailles de son frère.

Le chevalier qui commandait la garde du château fit donc baisser le pont et laissa entrer le capitaine de la troupe ainsi que la femme qui l'accompagnait, tous deux en haubert de mailles. Par précaution, les autres attendraient dans la basse-cour extérieure où un bâtiment hébergeait les voyageurs.

Les visiteurs pénétrèrent dans une étroite cour entourée d'une galerie à laquelle on accédait par un grand escalier. Avant même qu'ils ne soient descendus de cheval, un jeune homme aux cheveux frisés et au teint olivâtre qui se trouvait sur cette galerie crut reconnaître le front haut et les mèches rousses qui sortaient du camail d'un des cavaliers. Intrigué, il s'approcha de la balustrade alors que le cavalier rabattait son capuchon de maille. N'en croyant pas ses yeux, le garçon resta figé quelques secondes en reconnaissant le nez fin, les longs cils et la petite bouche aux lèvres incarnates de sa sœur.

— Anna Maria ! cria-t-il en se précipitant vers l'escalier.

Le comte de Toulouse était revenu d'une chevauchée en Languedoc et en Provence où il avait rencontré ses vassaux au sujet des cathares. Ceux qui se nommaient *Bons Hommes* étaient apparus en Flandre et en Allemagne, une cinquantaine d'années plus tôt. En dépit des bûchers, la doctrine considérée d'abord comme impure, puis comme hérétique, s'était répandue et avait gagné le Languedoc et le pays de Toulouse. En 1165, les cathares étaient si nombreux que l'archevêque da Narbonne et les évêques de Nîmes, de Lodève, d'Albi et de Toulouse s'étaient réunis avec le vicomte Trencavel de Carcassonne pour entendre leur chef spirituel. Malgré une condamnation de la nouvelle doctrine par plusieurs prélats, un concile cathare s'était tenu, un peu plus tard, dans le Lauragais où un

évêque bogomile venu de Constantinople avait ordonné quatre évêques.

Les bogomiles n'étaient pas des cathares, mais, comme eux, ils vénéraient saint Jean, ne mangeaient pas de viande ni ne buvaient de vin et considéraient que l'âme seule était l'œuvre de Dieu, le monde matériel étant une création du démon. L'Église byzantine les tolérait, car plusieurs de ses évêques étaient bogomiles.

Comme seuls des évêques pouvaient ordonner d'autres évêques, le soutien des bogomiles avait permis aux cathares de bâtir leur église. Ils ne se considéraient pas pour autant comme hérétiques ou schismatiques. Simplement ils rejetaient l'Église de Rome comme trop matérielle, donc appartenant au monde du Mal.

La simplicité de la doctrine cathare attirait facilement des adeptes. Là où l'Église catholique romaine s'empêtrait dans de confuses explications théologiques, là où la religion officielle ne pouvait expliquer pourquoi Dieu tolérait tant de misère et d'horreurs, les cathares proposaient une limpide explication du monde. Pour eux, il y avait deux créateurs. L'un était lumière et l'autre ténèbres. L'un était le bien et l'autre le mal. Chacun avait sa création et son domaine. Le Dieu bon avait créé les esprits et les êtres purs. Son monde était invisible et parfait. Le Dieu mauvais, c'est-à-dire le Diable, était celui des choses visibles et matérielles. C'était de lui que venaient tous les maux, la barbarie et la guerre. Ainsi la source des péchés était dans la matière et non dans l'esprit.

Chacun des dieux avait eu sa révélation, le Dieu bon dans le Nouveau Testament, car Jésus avait dit : « Mon règne n'est pas de ce monde », et le Dieu mauvais dans l'Ancien puisque c'est lui qui avait créé le ciel et la terre.

Dans le comté de Toulouse, cette doctrine s'était très vite répandue, non seulement chez les artisans, les drapiers et les tisserands, mais aussi chez les prêtres qui y retrouvaient le message de tolérance et de refus de la violence qu'avait porté le Christ. De plus, les cathares ne proposaient pas une lointaine résurrection des corps, mais une réincarnation, sauf pour les plus purs d'entre eux, les Parfaits, qui resteraient près du Seigneur.

Une grande partie de la noblesse défendait aussi la nouvelle religion, beaucoup par intérêt, parce qu'elle affaiblissait la puissance laïque de l'Église romaine, d'autres, comme le vicomte de Carcassonne et la comtesse de Foix, par réelle conviction. Pour ces

raisons, le père de Raymond de Saint-Gilles avait été contraint d'accepter les cathares.

Son fils Raymond VI, d'un naturel tolérant, mais certainement aussi par calcul, car il avait souvent été en conflit avec l'Église romaine (il avait même été excommunié pour avoir pris des terres à l'abbé de Saint-Gilles), avait laissé se développer le nouveau culte. Seulement il venait d'être mis en demeure par Innocent III de chasser ceux qui étaient désormais considérés comme des hérétiques. Or c'était impossible : désormais les cathares étaient partout. C'est la raison pour laquelle, après avoir consulté ses vassaux, le comte de Toulouse réunissait, dans son château, les principaux prélats du comté.

Dans la grande salle, il y avait autour du comte : Fulcrand, l'évêque de Toulouse ; Guilhem Peyre{24}, l'évêque d'Albi ; Guillaume de Roquezel, le nouvel évêque de Béziers, et Bérenger de Barcelone, l'archevêque de Narbonne.

Fulcrand était le plus farouchement opposé aux cathares, car ils refusaient de payer la dîme. Or, ils étaient si nombreux à Toulouse que les revenus de l'évêché avaient fondu. Guillaume de Pierre était plus souple et avait annoncé qu'il se rangerait à l'avis du comte. En revanche, le nouvel évêque de Béziers soutenait la pureté de la secte et ne la jugeait pas hérétique ; c'était aussi l'avis de Bérenger de Barcelone. Ce dernier, fils du comte de Barcelone, proposait tout simplement de laisser la situation en l'état.

Les plus considérables des chevaliers et des barons de Raymond assistaient aussi à cette conférence. Parmi eux, il y avait Guilhem d'Ussel.

Guilhem était bien différent de la vieille noblesse toulousaine. Fils d'ouvrier dans une tannerie marseillaise, il était parti sur les routes à treize ans, après la mort de ses parents. Dans le Limousin, il avait rejoint les grandes compagnies qui se louaient aux plus offrants et ravageaient les campagnes. Au fil des ans, il était devenu sergent d'armes chez Mercadier, le chef des routiers de Richard Cœur de Lion. Mais Guilhem n'était pas comme les autres soudards ; s'il était aussi rude combattant que n'importe quel homme de Mercadier, il savait un peu de latin et surtout il était habile stratège. Mercadier l'avait remarqué et l'avait accolé chevalier. Pourtant Guilhem l'avait quitté, ne supportant pas sa sauvagerie. Entré dans une autre

compagnie franche, celle de Lambert de Cadoc, il avait finalement rejoint le comte de Toulouse qui recrutait des mercenaires pour se protéger de ses voisins.

Le comté était convoité par le comte de Catalogne – la puissante maison de Barcelone – et par le duché d'Aquitaine. Raymond de Saint-Gilles avait pourtant un allié, Philippe II le roi de France, mais celui-ci ne cachait pas qu'il souhaitait rattacher Toulouse à son petit royaume d'Île-de-France et prendre ainsi en tenailles le Poitou et le Périgord.

Quand Guilhem était arrivé à Toulouse, le vieux comte qui l'avait engagé était mort. Son fils lui avait succédé. À trente ans, le jeune Raymond de Saint-Gilles était un homme souple et calculateur. Préférant les alliances aux affrontements, il avait répudié sa femme pour épouser Jeanne, la sœur de Richard Cœur de Lion. Il était ainsi parvenu à être associé au traité de Gaillon entre Richard et Philippe, un traité dans lequel les deux princes s'engageaient à ne lui faire *ni tort ni guerre*. Pour ces raisons, il n'avait plus besoin des mercenaires de son père. Il avait pourtant gardé Guilhem près de lui, tant il avait été fasciné par l'expérience du jeune capitaine.

À la cour de Saint-Gilles, Guilhem avait découvert le monde des troubadours et de l'amour courtois. Il s'y était vite adapté, car il jouait de la viole et chantait avec une belle voix aussi bien les prouesses guerrières que les sentiments délicats. D'abord capitaine de la garde du comte de Toulouse, il en était devenu au fil des mois le conseiller militaire et le confident. C'est donc naturellement que, l'année précédente, Raymond de Saint-Gilles lui avait demandé de se renseigner sur les ambitions de Hugues des Baux qui souhaitait une alliance avec Toulouse contre le comté de Barcelone qui tenait la Provence.

Guilhem était parti en Provence où il avait déjoué une triple intrigue conduite par le seigneur des Baux, par un marchand marseillais et par un chevalier du Saint-Esprit{25}. À son retour, Raymond avait donc appris comment il avait failli être joué par Hugues des Baux, aussi avait-il fait part à Guilhem de sa satisfaction sur la façon dont il avait conduit son enquête. Désormais, l'alliance avec les Baussenques était oubliée et le comte de Toulouse avait choisi de se rapprocher de la maison de Barcelone.

L'automne et l'hiver 1198 avaient été fort doux pour Guilhem. Son renom comme poète et troubadour chevalier n'avait fait que

grandir. Il était devenu le plus réputé chanteur du *Fin'Amor,* cette règle de vie qui proposait aux chevaliers de rester au service des gentes dames qu'ils aimaient pour mieux pouvoir les conquérir. Il était loin le temps où il n'était qu'un capitaine de grande compagnie, massacrant, violant et tuant sans merci.

Pourtant, s'il était le plus fidèle homme lige de Raymond, il restait toujours un homme d'action. Le comte le savait et c'est la raison pour laquelle, au début de l'année, il lui avait fait une proposition.

Le comte Bernard d'Armagnac disputait un château à son beau-frère, l'archevêque d'Auch. Le conflit avait pris des proportions telles que le comte d'Armagnac avait incendié le château litigieux. Raymond de Saint-Gilles, suzerain d'Armagnac, avait été appelé pour juger la querelle. Sachant que s'il prenait parti pour l'un ou pour l'autre, il ferait un mécontent, il avait proposé que le château soit laissé en apanage à un de ses chevaliers. En échange, celui-ci paierait mille sous d'or à Armagnac et une dîme annuelle à l'archevêque d'Auch. Bien sûr, le château reviendrait à Armagnac à la mort de celui qui avait reçu l'apanage.

Cette proposition permettait au comte de Toulouse de disposer d'un poste encore plus avancé que la Salvetat de Saint-Gilles pour protéger Toulouse, car le château litigieux était situé à Lamaguère, à douze lieues de sa capitale.

Les beaux-frères ennemis avaient accepté et c'est à Guilhem que Raymond avait proposé cet apanage. L'ancien mercenaire possédait la somme que voulait Armagnac, il avait les moyens de reconstruire le château, et surtout, il était fidèle. C'est ainsi que, depuis quelques semaines, Guilhem était vassal, noble et fieffé.

Voila pourquoi il assistait à la conférence avec les évêques, écoutant les arguments de chacun avec attention. Les croyances des cathares ne l'indisposaient pas. Il avait connu tant d'horreurs qu'il n'imaginait plus, depuis longtemps, que ce monde terrestre ait pu être créé par un dieu bon. En revanche il désapprouvait les cathares dans leur rejet des rapports sexuels et du mariage ou dans leur refus de manger de la viande et de boire du vin. La vie était déjà si rude qu'il n'était pas nécessaire de la rendre encore plus intolérable, jugeait-il.

La conférence se terminait, car l'heure du souper approchait. Raymond pris la parole pour conclure :

— Innocent III juge selon son bon plaisir, mais il me plairait qu'il pourchasse seulement l'erreur avec de bonnes paroles, sans colère ni violence, car tout autre moyen ne ramènera pas l'errant dévoyé à la foi{26}. Pour ma part, je ne chasserai pas les cathares de mon comté. Ce sera à vous, mes fidèles pasteurs, de les convaincre de leurs erreurs.

Devant la moue de scepticisme de l'évêque de Toulouse, il précisa un ton plus haut :

— Que peut faire notre pontife ? M'excommunier ? Je l'ai déjà été. Lancer une croisade contre le comté ? Qui s'y risquerait ?

Raymond ne soutenait pas l'hérésie, mais il savait les cathares nombreux et riches. Ils représentaient la force vive des marchands et des artisans de Toulouse. Les chasser, c'était ruiner son domaine. Donc il les supporterait et pour cela il avait besoin des prélats.

Pendant qu'il parlait ainsi, un serviteur se glissa dans la salle. C'était Bartolomeo, l'écuyer de Guilhem. Le comte ayant terminé son discours, Bartolomeo lui glissa respectueusement quelques mots à voix basse.

L'ayant écouté, Saint-Gilles se tourna vers Guilhem, l'air soucieux :

— Ussel, une amie à vous vient d'arriver. Rejoignez-la. Je vous retrouverai tout à l'heure.

Intrigué, Guilhem se leva et suivit son écuyer.

Dans la galerie, il découvrit Anna Maria en épaisse robe de voyage protégée par une broigne maclée et un camail dont elle avait baissé le capuchon. À sa taille pendait une miséricorde et elle tenait même un heaume à nasal.

Il resta stupéfait. Non seulement il la croyait en Angleterre, mais elle avait tant changé ! Si elle avait toujours sa charmante fossette au visage, ses cheveux roux paraissaient ternes, ses lèvres étaient décolorées, son visage tiré et fatigué et ses yeux embués de larmes.

— Que faites-vous là, gentille Anna Maria ? demanda-t-il en lui prenant les mains.

— Je viens vous chercher, cher et noble Guilhem. Robert est en fuite, il faut m'aider à le retrouver et à le sauver.

Elle le regardait, implorante.

Il y avait des gardes autour d'eux, des serviteurs, ainsi que quelques femmes et chevaliers qui attendaient la fin de la conférence. Ils les observaient, s'interrogeant sur cette femme armée comme un

soldat arrivant avec une troupe aux ordres d'Aliénor d'Aquitaine et qui connaissait le troublant troubadour Guilhem d'Ussel.

Quoi que Anna Maria ait à lui dire, Guilhem jugea que cela ne les concernait pas. Il la prit par le bras, descendit dans la cour et, par un escalier en limaçon, gagna sa chambre en haut d'une des tours. Bartolomeo les accompagnait.

C'est donc à l'abri des oreilles indiscrètes qu'elle raconta pourquoi elle avait quitté l'Angleterre avec Robert, puis ce qu'elle savait de la mort de Richard.

— … J'attendais à Fontevrault quand l'abbé du Pin et dame Aliénor sont revenus de Châlus. Ils m'ont raconté ce qui s'était passé. Apparemment Mercadier a lancé des gens à la poursuite de Robert, mais quand Aliénor a quitté Châlus, ils ne l'avaient pas retrouvé.

— Bien malin qui attraperait un renard comme Robert ! plaisanta Guilhem pour la rassurer.

Il poursuivit :

— Vous me donnerez plus de détails plus tard. Je vais vous trouver une chambre ici pour que vous puissiez vous reposer. Nous partirons demain matin avant le lever du soleil. Nous pouvons compter sur votre escorte ?

— Oui, mais ils rentreront à Fontevrault et nous ferons donc la fin du voyage sans eux. (Elle se tourna vers son frère) Bartolomeo, tu n'es pas obligé de venir.

— Je te laisserai seule avec lui ? s'esclaffa le jeune Italien. Tu oublies aussi que j'ai envie de connaître Paris.

— Si nous chevauchons tous les jours sans répit, nous pourrons être à Paris dans douze jours, affirma Guilhem.

— J'en suis capable ! Nous avons mis douze jours depuis Fontevrault et je ne suis pas fatiguée.

Mais son visage trahissait son mensonge, ce qui inquiéta Guilhem.

— Comment trouverons-nous Robert dans cette grande ville ? demanda Bartolomeo.

— L'abbé du Pin lui a conseillé de s'installer à la Corne de Fer, une auberge derrière l'Archet-Saint-Merry, mais j'ignore où c'est.

— Je connais l'endroit, dit Guilhem, rassemblant déjà ses affaires.

Bartolomeo fit de même. À son tour, il sortit vêtements, haubert et armes des coffres pour les ranger dans de grandes sacoches de

selle.

— Tâche de trouver un psaltérion pour ta sœur, dit Guilhem en sortant sa vielle à roue d'un coffre, et emporte tes vêtements et tes instruments de jongleur. À Paris, nous en aurons besoin.

Assise sur le lit, Anna Maria les regarda faire.

Elle savait que son frère ferait tout pour elle. Quant à Guilhem, il lui avait prouvé aux Baux combien il était loyal, plein de ressources et capable de vaincre les plus incroyables dangers. L'aventurier n'avait pas changé depuis l'année précédente. Avec ses traits saillants, ses yeux noirs et perçants, son nez busqué, sa courte barbe, il avait tout d'un oiseau de proie dont il avait la hardiesse et la férocité, mais aussi, quand il le voulait, la douceur. En l'observant, si sûr de lui et si robuste, pour la première fois depuis qu'elle avait appris la fuite de son mari, elle se sentit rassurée.

Les sacs étaient pleins et bouclés quand le comte de Toulouse entra dans la chambre sans frapper. Vêtu d'une épaisse et longue robe rouge sur laquelle était brodée une croix évidée avec douze boules en cercle, les armes de Toulouse, un voile de contrariété passa sur son visage quand il aperçut les bagages.

— Vous partez ?

— Oui, seigneur comte, répondit Guilhem en s'inclinant à peine.

En quelques mots, il lui expliqua qui était Anna Maria et les raisons de sa venue. Il ajouta avec simplicité :

— Robert de Locksley est mon ami et je dois lui porter aide, comme je le ferais pour vous si c'était nécessaire. Mais c'est aussi mon devoir de partir à Paris, puisque vous êtes le beau-frère de Richard. Si le roi de France l'a assassiné, vous devez le savoir.

Raymond ne répondit pas tout de suite. Par tempérament, il essayait toujours d'évaluer les conséquences des décisions qu'il prenait. L'argument de Guilhem était recevable, et surtout, il n'avait aucun moyen de l'empêcher de partir. Son départ posait cependant un problème.

— Que dira le comte d'Armagnac ? Il vous attendait pour vous remettre Lamaguère.

— Dites-lui la vérité. C'est un homme d'honneur, il comprendra. Je serai certainement de retour d'ici deux ou trois mois. Envoyez un autre chevalier prendre possession du château. J'ai là les mille sous d'or pour le fief. Je vous les laisse, vous les lui remettrez.

Raymond fut touché par cette marque de confiance. Il pouvait effectivement envoyer quelqu'un d'autre prendre possession du fief.

— Partez donc, dit-il en se contraignant à sourire. Mais revenez vite me dire si le roi de France est un assassin.

OceanofPDF.com

Chapitre 8

Amaury vint chercher Robert de Locksley au moment où les cloches de Saint-Merry sonnaient l'office de prime[27]. Le jeune homme, habillé comme la veille avec un sayon à capuchon, était à pied, car il avait vendu son cheval.

Locksley avait avalé une épaisse soupe et terminait de ronger la carcasse d'un pigeon quand il vit entrer son voleur. Il l'appela et lui proposa un verre de clairet de Montmartre que l'autre accepta volontiers.

— J'ai passé mon après-midi d'hier à me renseigner sur Gilles de Corbeil qu'on connaît surtout sous le nom d'Égidius Corboliensis, annonça Amaury à voix basse, car ils n'étaient pas seuls à leur table.

— Raconte-moi ce que tu as appris…

Durant le voyage, Locksley avait seulement dit à Amaury avoir été chargé par la duchesse d'Aquitaine de retrouver le chirurgien du roi Richard qui avait quitté le camp sans aucune explication. Cet homme, nommé Célestin, avait étudié la médecine à Paris avec un maître nommé Gilles de Corbeil. Ce dernier était donc sa seule piste pour retrouver le chirurgien.

— Égidius Corboliensis était bénédictin à Corbeil dans sa jeunesse et son couvent l'a envoyé étudier la médecine à Salerne.

Robert de Locksley hocha la tête. Il avait entendu parler de l'école de médecine de Salerne qui, avec ses maîtres grecs, lombards et arabes, était la plus réputée d'Europe.

— On m'a dit qu'il a étudié avec les plus savants, seigneur ! Ensuite, il serait parti pour la Grèce, toujours pour apprendre, puis il se serait rendu à Montpellier. Il paraît qu'il y a là-bas de fameux médecins. C'était le moment où notre roi revenait de croisade. Notre sire était au plus mal, il avait eu la suette en Palestine et ne guérissait pas, il avait perdu un œil. Ses proches ont alors entendu parler de la réputation de Gilles de Corbeil et l'ont fait venir. C'est lui qui a sauvé le roi. C'est un vrai magicien, à moins qu'il ne soit un sorcier !

Corbeil n'était ni l'un ni l'autre. Ce qu'Amaury ne savait pas, c'est que si l'école de Salerne avait une immense réputation en médecine et en chirurgie, elle professait surtout la propreté, l'hygiène et la saine alimentation. Les maîtres recommandaient aux médecins de se laver les mains avec de l'eau vinaigrée, de tenir les plaies propres et de garder les malades dans l'isolement. Ces soins et un régime adapté avaient fait merveille et guéri Philippe Auguste qui, en quelques mois, avait pu reprendre la tête de ses armées.

— Pour le récompenser, poursuivit Amaury, notre roi l'a fait nommer chanoine. Il habite une maison du Cloître, le quartier des chanoines près de Notre-Dame, mais on dit qu'il n'est guère aimé du reste du chapitre{28}.

— Pourquoi ?

Amaury fit une moue pour marquer son ignorance.

— Je n'ai pas compris tout ce qu'on m'a raconté, seigneur, et peut-être m'a-t-on menti, mais Gilles de Corbeil aurait des convictions qui déplairaient à l'Église.

— Lesquelles ?

— Il a connu des médecins infidèles, seigneur, et il approuverait leurs enseignements. On dit qu'il appliquerait les prescriptions d'un médecin de Marrakech nommé Ibn Rushd{29}, dont il aurait été l'élève.

Locksley écarquilla de grands yeux surpris. Corbeil aurait connu son ami Ibn Rushd et l'admirerait ? Si c'était vrai, il ne pouvait imaginer ce médecin comme l'un des empoisonneurs de Richard, ou alors c'est qu'il aurait trahi les valeurs de l'ancien cadi de Marrakech.

— Ce mahométan affirmerait qu'il y aurait une double vérité, seigneur, celle de la religion et celle de la science. Ces deux vérités seraient différentes, chacune dans leur domaine, alors que chacun sait qu'il n'y a qu'une unique vérité, celle de Dieu, poursuivit Amaury avec une ombre de raillerie, mais d'une voix encore plus basse.

— Je suppose que Corbeil est toujours protégé par le roi.

— Évidemment, sinon l'official{30} l'aurait mis en accusation. D'autant que les rapports entre l'évêque et le chapitre de Notre-Dame, qui a les droits de haute justice sur la cathédrale et le cloître, ne sont pas toujours bons.

— Pourquoi ?

— Comme l'évêque possède un nombre considérable de censives et de fiefs à Paris, c'est surtout lui qui y exerce la justice. Mais le chapitre de Notre-Dame a sa propre juridiction sur le territoire du Cloître et autour de la cathédrale, ce qui provoque des querelles incessantes.

— Que reste-t-il au roi de France ? s'étonna Locksley.

— Les rois se sont longtemps désintéressés de la justice dans les fiefs de Paris, tant l'évêque était riche et puissant. Pourtant, tout a changé avec Philippe Auguste. Jaloux de son autorité, il a décidé que, désormais, ce serait le prévôt de Paris qui jugerait en son nom les rapts et les meurtres sur tous les fiefs et les censives de sa capitale, qu'ils soient à l'évêché, au chapitre, aux abbayes ou à ses barons. Cette décision est devenue une source continuelle de conflit entre les religieux et le prévôt de Paris.

— Qu'en est-il ici, dans le Monceau-Saint-Gervais ?

— C'est compliqué, seigneur, les censives sont tellement enchevêtrées, répondit Amaury, embarrassé, car il n'en savait rien.

Sans s'en rendre compte, ils avaient parlé un peu plus fort et leur plus proche voisin, un clerc tonsuré, intervint :

— J'ai surpris votre conversation, noble seigneur, dit-il, et si je peux vous éclairer… Je viens justement à Paris pour un procès concernant mon abbaye.

— Volontiers, gentil moine.

— La justice du roi s'applique avant tout sur les marchands et c'est à lui qu'ils doivent payer les amendes en cas de fraude. Par le guet, il saisit aussi les larrons en flagrant délit. Comme l'a dit votre serviteur, le prévôt de Paris est l'unique juge pour les rapts et les meurtres, sauf dans quelques fiefs de cette rive où les meurtres restent du domaine de l'évêque. L'évêché garde bien sûr l'autorité judiciaire sur les délits religieux, comme l'hérésie, la sorcellerie ou le blasphème, ainsi que sur la basse et moyenne justice de ses fiefs et censives. Cette répartition convient à l'Église qui ainsi ne fait jamais

couler le sang dans Paris, car, comme chacun sait, *Ecclesia abhorret a sanguine*[31], conclut-il en se signant.

— C'est un leurre ! intervint Amaury en haussant les épaules. Quand l'évêque fait couper des oreilles, il le fait faire par son bourreau hors de l'enceinte, c'est tout !

— C'est assez vrai, approuva le clerc en dissimulant un sourire.

— Votre roi n'a finalement que peu de pouvoir en face de votre évêque, remarqua Robert de Locksley.

— Ce serait une illusion de croire cela, seigneur. Si selon la coutume la justice dépend du délit, de la victime ou du coupable, répliqua le moine, elle résulte surtout de celui qui a arrêté le criminel. Si c'est le prévôt de Paris, le roi gardera l'affaire et recevra les amendes ou les biens du condamné. Or le prévôt de Paris, avec le guet, dispose de bien plus de gardes que le prévôt de l'évêché. De plus, tout homme arrêté par les archers de l'évêché peut demander le duel judiciaire dans la cour de l'évêché, et s'il est vaincu, c'est le roi qui reçoit ses biens. Ainsi, dans les censives du Monceau-Saint-Gervais, si la justice est souvent disputée entre l'évêché et le roi, et parfois avec le chapitre cathédral, le prévôt de Paris impose généralement sa volonté tout simplement parce qu'il est le plus fort.

— Je comprends mieux, sourit Locksley qui savait par expérience que la justice cherchait moins à punir les coupables qu'à s'approprier leurs biens et à encaisser des amendes.

— Un grand merci, honnête et savant clerc, ajouta-t-il. Viens, Amaury !

Ils sortirent et Locksley poursuivit dans la rue :

— Si j'ai bien compris, tant le chapitre que l'évêque aimerait s'en prendre à Gilles de Corbeil, mais, comme le roi le protège, ils n'osent rien faire pour ne pas provoquer de nouvelles querelles dont ils sortiraient affaiblis.

— C'est cela, mais Corbeil n'a pas que le soutien du roi, m'a-t-on dit. Des abbés renommés l'appuient aussi, car c'est un fin théologien qui a été reçu docteur de l'Église.

Décidément le portrait de cet homme ne correspondait guère à celui d'un infâme assassin qui aurait comploté la mort du roi Richard en faisant empoisonner sa plaie. Mais alors, au service de qui était le chirurgien ? s'interrogea Locksley.

— Et sur Célestin, tu n'as rien appris ? fit-il.

— Non, seigneur, personne ne le connaît autour de moi. Mais puisque vous m'avez dit qu'il avait été l'élève de Gilles de Corbeil, je sais que celui-ci enseigne la médecine deux fois par semaine à l'abbaye de Saint-Victor à une petite dizaine de religieux{32}.

— Il ne me reste donc plus qu'à l'interroger. Conduis-moi au Cloître.

Composé de trente-sept maisons canoniales dévolues aux chanoines, chacune avec un jardin, le Cloître était une petite cité entièrement close, située près de Notre-Dame. Ses habitants y disposaient aussi d'un réfectoire, d'une bibliothèque et d'écuries. En contrepartie de ces avantages, les chanoines devaient chanter le matin à l'office puis se réunir dans la salle capitulaire de la cathédrale pour traiter des affaires courantes du chapitre et rendre la justice sur la population qui dépendait d'eux. Leur juridiction comprenait de nombreux fiefs dans l'île, des moulins sur la Seine, quelques rues sur la rive gauche, des maisons sur la rive droite et plusieurs des villages hors les murs.

Amaury en croupe, Robert de Locksley se dirigea vers le Grand-Châtelet. Ayant passé le Grand pont, le jeune garçon guida le Saxon dans un dédale de ruelles sombres et sales jusqu'à un portail à deux vantaux s'ouvrant dans un mur de maisons serrées les unes contre les autres. C'était la porte des Marmousets, l'une des quatre portes du Cloître.

Deux gardes du chapitre surveillaient l'entrée, car on ne pouvait pas pénétrer comme cela dans la censive du chapitre. Mais Robert de Locksley, avec son lourd baudrier ciselé d'où pendait un fourreau de cuivre gainé de cuir avec une épée à la garde tressée de tissu brodé, était visiblement un noble chevalier. De surcroît, comme son manteau de laine écarlate doublé de soie n'était attaché que par le cou, on distinguait sur sa cotte vert olive une tunique de croisé brodée d'une croix rouge.

— Je suis le comte de Huntington et je viens voir le père Gilles de Corbeil, laissa-t-il tomber.

L'un des gardes le considéra avec curiosité, étonné que ce chevalier porte simplement un bonnet vert à bord retroussé. Mais il y avait l'épée, les gants de cuir, les éperons et surtout la croix qui affirmait qu'il revenait de Terre sainte, aussi s'effaça-t-il pour les laisser entrer en indiquant même où logeait Gilles de Corbeil.

Comme toutes les maisons canoniales, celle du médecin du roi avait un étage. Amaury ayant tiré un cordon, un serviteur vint ouvrir et fit pénétrer Locksley dans une salle meublée très simplement de coffres et d'une table. Au fond, par une porte ouverte, on apercevait un jardin avec une cuisine où une vieille femme épluchant des légumes observa le visiteur. Dans un angle se trouvait un escalier de pierre en colimaçon. Locksley donna son nom au serviteur et lui dit qu'il devait rencontrer Gilles de Corbeil pour une affaire d'importance. Le domestique lui demanda d'attendre un instant, monta l'escalier et revint rapidement.

Le chanoine l'attendait.

Gilles de Corbeil était dans sa chambre à l'étage, une pièce qui lui servait aussi de salle de travail. Entièrement blanche, la salle était meublée très simplement d'un lit, d'une table avec escabelle, d'un coffre, d'une armoire, d'une statue de la Vierge et d'un grand crucifix. Par une ouverture, on apercevait une petite chapelle privée.

Il reçut Locksley debout. Sans doute était-il en train d'écrire, car il y avait encore sur sa table un parchemin déroulé ainsi que plusieurs encriers de corne avec des plumes et des grattoirs.

Le chanoine était un homme grand, brun, vigoureux, au visage carré à l'expression autoritaire, à peine tempérée par des lèvres fines légèrement ironiques. Il n'avait rien d'un clerc et tout d'un homme d'action, ce qui ne surprit pas Robert de Locksley, car s'il avait tant voyagé, c'était sans doute parce qu'il en avait la vigueur. Tonsuré comme un moine, il portait la robe blanche des bénédictins de Cîteaux avec le scapulaire noir à capuchon, bien qu'il n'appartienne plus à cet ordre religieux.

— J'ignore qui vous êtes, seigneur comte, fit-il courtoisement, mais sans aucune servilité. Revenez-vous de Terre sainte ?

Robert de Locksley opina.

— J'étais en Palestine l'année derrière.

— Que puis-je faire pour vous ?

— Je suis anglais, mon père. Voici ce qui m'amène. Je cherche un barbier chirurgien nommé Célestin qui aurait appris la chirurgie auprès de vous.

Une ombre voila le regard du médecin qui baissa les yeux pour ne pas croiser ceux de son visiteur.

— Je n'en ai pas souvenir, mais les élèves qui suivent mes cours à Saint-Victor changent chaque année.

Locksley posa son regard sur lui.

— Cet homme est peut-être coupable de la mort du roi Richard d'Angleterre, laissa-t-il tomber.

— Richard Plantagenêt ? Mais il a été tué d'un carreau d'arbalète, m'a-t-on assuré au Palais !

Il faisait ainsi comprendre qu'il avait des relations près du roi.

— En effet, mais Célestin l'a soigné, peut-être mal soigné. Ou pire…

— Je suis désolé, mais je ne peux vous aider, noble seigneur, décida le médecin d'un ton sec.

Toute couleur avait disparu de son visage qui ressemblait maintenant à celui d'un trépassé. Visiblement terrorisé, il ne voulait pas poursuivre l'entretien. Un comportement révélateur, se dit Locksley, car n'importe qui, ayant entendu ce qu'il venait de dire, aurait posé des questions sur Célestin et sur la mort de Richard Cœur de Lion.

— C'est regrettable, mon père. De vous, homme d'Église, j'attendais plus de secours. Mais il est vrai que vous êtes le médecin de Philippe Auguste et le maître de Célestin. Il n'empêche que si notre saint pontife, qui aimait beaucoup Richard Plantagenêt pour sa pieuse participation à la croisade, apprenait qu'il a été assassiné par un moine formé par le médecin du roi de France, un roi qui n'est resté que quelques semaines en Palestine, qui a répudié sa femme et qui est bigame{33}, vous seriez dans une position délicate, tout comme votre roi.

Un silence hostile s'installa entre les deux hommes, tandis qu'ils s'affrontaient du regard.

— Vous accusez le roi de France ? Vous me menacez ? gronda enfin Gilles de Corbeil en s'appuyant sur la table, peut-être pour se donner une contenance, peut-être parce qu'il chancelait devant l'effroyable accusation.

— Nullement, je loge durant encore quelques jours à la Corne de Fer, près de Saint-Merry. Si vous vous souveniez de Célestin…

Sur ces mots, il le salua et se retira.

Dehors, Amaury l'attendait. Il monta en selle et s'éloigna. Hors de vue de la maison du chanoine, Robert de Locksley guida son cheval dans un cul-de-sac conduisant à un enclos où poussaient quatre rangées de vignes. Là, il expliqua à Amaury qu'il avait fait peur au chanoine et que celui-ci allait certainement sortir.

— Retourne devant sa maison : dès que tu le verras, viens me prévenir et nous le suivrons. Il nous conduira peut-être à Célestin.

Effectivement, quelques instants plus tard, Amaury vint le chercher. Le jeune homme repartit aussitôt à la poursuite du chanoine qui montait une mule. Locksley les suivit à bonne distance.

Corbeil s'achemina vers la cathédrale, passa la porte de Saint-Jean-le-Rond, puis se dirigea vers le Petit pont. Méfiant, le chanoine se retourna plusieurs fois, mais la rue était encombrée et s'il aperçut Amaury à deux cents pas de lui, il ne le remarqua pas puisqu'il ne le connaissait pas. Quant à Locksley, qui suivait le jeune homme, il était bien trop loin pour que Corbeil le distingue dans la foule.

Le pont passé, ils prirent à gauche et furent très vite dans des chemins bordés de jardins et de vignobles. Robert de Locksley resta prudemment très loin d'Amaury.

La mule passa une porte dans une clôture de bois construite sur un talus. Il n'y avait aucun garde et Locksley en déduisit que cette fortification était abandonnée. Comme on pouvait les découvrir sur ce chemin peu fréquenté, Amaury l'attendit à la porte où ils restèrent dissimulés, observant Corbeil qui poursuivait sa route. Au loin, on apercevait un autre portail qui coupait un talus surmonté d'une enceinte plus récente que la précédente. Là, il y avait quelques gardes et des chariots qui attendaient pour payer un octroi. Quand le chanoine eut franchi la porte, Robert de Locksley fit monter Amaury en croupe et ils reprirent la route, cette fois en se pressant.

— Où peut-il aller ?

— L'abbaye de Saint-Victor est là-bas, seigneur, répondit Amaury. Peut-être va-t-il donner une leçon.

Peut-être, se dit Locksley, qui pensait plutôt que Corbeil allait parler de sa visite à quelqu'un.

De l'autre côté de la clôture s'étendait en effet une vaste abbaye. Ils n'eurent que le temps de voir la mule du chanoine pénétrer par la grande porte.

— Que faisons-nous ? demanda Amaury.

— Attendons qu'il sorte, décida Robert de Locksley. Allons là-bas.

Il désigna un champ de luzerne non loin de l'abbaye, avec une ferme proche.

L'attente fut brève. Lorsque le portail de l'abbaye s'ouvrit à nouveau, Corbeil en sortit, toujours sur sa mule, mais accompagné

d'un moine encapuchonné en robe de drap noir. Le chanoine regarda longuement à droite et à gauche, comme pour être sûr que la voie était libre. C'est alors qu'il les vit.

Il resta un instant pétrifié, puis la surprise fit place à la fureur. Les yeux fulminants d'une terrifiante colère, il se dirigea vers eux.

— Par le diable, Vous m'avez suivi ! gronda-t-il quand il fut à quelques pas de Robert de Locksley.

— Je l'avoue, mon père.

— Je vous ferai saisir par les gardes du roi ! Croyez-moi, vous allez regretter votre espionnage et vos menaces ! cria le médecin en tendant vers lui un index vengeur.

— De deux choses l'une, mon père, fit Robert de Locksley sévèrement. Ou le chirurgien Célestin n'a rien à se reprocher, car je suppose que c'est lui qui vous accompagne, et il pourra m'expliquer sa fuite. Ou il est coupable, et je doute que vous alliez vous plaindre au roi de France qui est son complice.

— Vous osez ! hurla Corbeil.

— Je n'ai pas tué le roi Richard, intervint le moine en noir en faisant un pas en avant et en baissant son capuchon. Au contraire, Dieu m'est témoin que j'ai tout fait pour le sauver.

Robert de Locksley reconnut le barbier chirurgien de Châlus et se tourna vers Amaury :

— Conduis mon cheval jusqu'à la ferme là-bas, fais-le boire et demande un picotin d'avoine.

Amaury comprit qu'il était de trop et s'exécuta. Quand il se fut éloigné, Locksley ajouta à l'attention de Célestin :

— Vous pouvez vous expliquer sans crainte, il n'y aura pas de témoin.

— J'ai fui, seigneur, c'est la vérité, car Mercadier m'aurait fait pendre en m'accusant d'être responsable de la mort du roi d'Angleterre. C'est lui qui a aggravé son état en arrachant la flèche sans prendre aucune précaution et j'étais le témoin de sa bêtise. Pourtant, en dépit de cela, le roi serait mort, car le trait était empoisonné.

— Le prieur de l'abbaye du Pin a remarqué des taches violettes anormales dans la plaie du roi, fit Locksley.

— Moi aussi. Le trait avait été empoisonné avec des fleurs de renoncule qui provoquent des brûlures dans les chairs.

— Vous en êtes certain ?

— Oui, seigneur ! Je me suis renseigné, depuis, sur les effets du casque de Jupiter.

Gilles de Corbeil opina du chef.

— Mercadier a fait lécher la plaie à un chien et je crois que l'animal en est mort, ajouta Célestin.

— Admettons, mais c'est peut-être vous qui avez répandu le poison sur la plaie à la demande de quelque ennemi de Richard…

— Je vous l'ai dit, seigneur, et je le jure sur les Évangiles, j'aurais donné ma vie pour sauver le roi… De plus, je sais qui a empoisonné le trait, se défendit Célestin.

— Je suppose que c'est l'archer qui a tiré. Celui qui s'appelait Pierre Basile et que Mercadier a fait écorcher, répliqua Locksley en haussant les épaules.

— Oui, mais qui lui avait donné le poison ?

Locksley attendit qu'il réponde à sa propre question, mais le chirurgien parut hésiter. Il regarda le chanoine, comme pour attendre son autorisation.

— Que ferez-vous de ce que Célestin pourrait vous confier ? demanda Corbeil.

— Je punirai l'assassin.

— L'affaire ne pourra aller en justice, seigneur comte, affirma Corbeil en secouant la tête.

— Qui a parlé de justice ? sourit durement Locksley.

— Vous ne savez pas à qui vous vous attaquez.

— Peut-être que oui, répliqua énigmatiquement Locksley. Maintenant, parlez Célestin, où je vais croire que vous n'êtes qu'un menteur !

Ce fut Corbeil qui prit la parole.

— Célestin est venu me trouver, il y a trois jours, expliqua-t-il. Il avait besoin de me raconter ce qu'il avait découvert. C'était si effroyable que je lui ai dit de disparaître du monde. J'ai obtenu qu'il soit reçu à Saint-Victor où on ne l'aurait jamais retrouvé… sans vous.

Le chanoine fit signe au moine de continuer.

— Quand le château a été pris, Basile a été capturé. Il était blessé, mais pas gravement. Après l'avoir interrogé, Richard a décidé de le gracier, car il voulait se racheter tant il craignait le jugement de l'au-delà. Il a aussi décidé de libérer les prisonniers, mais Mercadier n'a pas obéi : il leur a fait trancher les mains et les a pendus. Quant à Basile, il a d'abord été battu. Seulement, il avait tellement été abîmé

par les coups qu'il était sur le point de trépasser. Pour ne pas être frustré du plaisir de le voir souffrir en le faisant écorcher, Mercadier m'a demandé de le soigner pour le garder en vie quelques heures. C'est à ce moment que Basile m'a parlé du carreau empoisonné. En échange de sa confession, il m'a supplié de le faire mourir et je lui ai donné de la ciguë.

— C'est donc bien lui qui avait empoisonné le carreau ?

— Oui, mais le poison lui avait été remis par des voyageurs venant de Palestine. Ce sont eux qui lui ont suggéré de tirer sur le roi ou sur Mercadier avec des carreaux empoisonnés. C'était, d'après leur dire, le moyen le plus rapide de faire cesser le siège quand l'armée de Richard s'attaquerait à Châlus.

— Qui étaient ces voyageurs ? demanda Locksley en se doutant de la réponse.

— Des Templiers.

Locksley opina lentement. Voilà pourquoi Malvoisin était à Limoges et semblait tant se réjouir de la mort de Richard. Célestin ne pouvait avoir inventé pareille histoire, car il ne pouvait connaître la présence de Malvoisin. Mais si le Templier et celui qui l'accompagnait, ainsi que Maurice de Bracy, étaient les instigateurs de la mort du roi d'Angleterre, y avait-il quelqu'un derrière eux ? Certes, ce pouvait être le roi de France, puisque Bracy était à son service, mais ce pouvait être aussi bien le prince Jean dont Bracy et Malvoisin avaient été les amis. Or Jean avait autant intérêt à la mort de Richard que Philippe Auguste.

— Vous comprenez pourquoi je veux que personne ne sache que des Templiers sont responsables de la mort de Richard Plantagenêt, insista Corbeil. Je connais bien frère Haimard, le Templier clerc chargé des finances royales. Le Temple est tout puissant à Paris. S'attaquer à l'ordre, c'est courir à sa ruine.

— Ce ne sont pas les Templiers, fit durement Robert de Locksley en secouant la tête. Ce sont *des* Templiers, et je crois les connaître.

Corbeil écarquilla les yeux, interdit. Cette affaire le dépassait.

— Qu'allez-vous faire, seigneur comte ? demanda-t-il seulement.

— Trouver ces hommes, les faire parler et les punir. De là où il est, Richard me demande de le venger. Célestin, je vous crois. Retournez sans crainte à Saint-Victor, je ne vous importunerai plus. Quant à vous, Gilles de Corbeil, je vous remercie de m'avoir fait confiance.

Il héla Amaury qui arriva immédiatement.

Le chanoine resta un long moment à regarder cet étrange comte anglais et son valet s'éloigner vers Paris.

— Sais-tu où est la Villeneuve-du-Temple, Amaury ? demanda Locksley comme ils passaient la porte de la ville.

— Bien sûr, seigneur !

OceanofPDF.com

Chapitre 9

À la demande de l'abbé de Clairvaux, Louis VI, le grand-père de Philippe Auguste, avait offert une maison et une chapelle à deux chevaliers du Temple qui cherchaient à s'établir à Paris en revenant de Palestine.

Cette maison était voisine de l'église Saint-Gervais, dans un fief dépendant du roi et non du comte de Meulan. Les deux chevaliers avaient rapidement été rejoints par d'autres membres de l'ordre des Pauvres chevaliers du Christ, comme se nommaient les Templiers.

Si les Templiers étaient pieux, ils étaient aussi d'habiles commerçants. Riches, ils avaient acheté, ou reçu en donation, des maisons, des celliers, des granges et des moulins autour de Saint-Gervais. Quand le comte de Meulan, longtemps vassal du roi d'Angleterre, avait fait allégeance à la couronne de France, il avait abandonné au roi la haute justice du fief de Saint-Gervais et la tour du Pet au Diable. Le roi avait alors offert aux Templiers le grand donjon pour qu'ils en fassent un entrepôt. Comme ceux-ci possédaient leur propre port sur la Seine, devant leurs moulins, la rue du Chevet-Saint-Gervais était devenue la rue des Moulins du Temple pour ses habitants, car c'étaient principalement des chariots de l'ordre qui l'empruntaient pour se rendre du port à la tour du Pet au Diable et à la nouvelle commanderie de la Villeneuve.

Car le roi avait aussi offert à l'ordre des Pauvres chevaliers du Christ un immense domaine au nord de Saint-Merry, un endroit marécageux le long d'un ancien bras de la Seine qu'on appela très

vite les marais du Temple. En lisière du bourg Thibourg, ce fief englobait une partie du Beau bourg, appelé ainsi à cause des femmes qui s'y prostituaient. Les Templiers y avaient entrepris des travaux d'assainissement et construit une chapelle en rotonde ayant la forme de celle du Saint-Sépulcre de Jérusalem, ainsi qu'une imposante tour carrée à trois étages renforcée à chacun de ses angles par d'imposants contre-forts{34}. Ces constructions avaient été entourées d'un rempart avec une porte unique protégée par un pont-levis. Dans l'enceinte, on avait construit de nouveaux entrepôts, une cuisine, un réfectoire, un colombier, des maisons pour les frères et les chevaliers et une écurie.

C'était devenu une petite ville, aussi l'avait-on nommée la Villeneuve du Temple{35}. En cette année 1199, la confiance du roi de France envers les Templiers n'avait pas décliné puisque c'est dans la tour carrée de la Villeneuve que le roi laissait le trésor royal. D'ailleurs, c'était un Templier, frère Haimard, qui était chargé des finances royales.

Albert de Malvoisin, commandeur du Temple de Londres, et Lucas de Beaumanoir, grand maître de l'ordre en Angleterre, avaient comploté avec Maurice de Bracy et Philippe de Malvoisin, compagnons du prince Jean, pour écarter Richard Cœur de Lion du trône. Mais ils avaient sous-estimé le roi d'Angleterre et le prince Jean, qui n'avait pas pour habitude de défendre ses amis, les avait abandonnés. Comme Richard ne voulait pas punir son frère, qu'il savait faible et influençable, il avait préféré « battre le chien devant le lion », comme on disait alors, c'est-à-dire châtier les amis et les conseillers de Jean, jugeant que cela lui servirait de leçon.

Philippe de Malvoisin avait été condamné à mort et exécuté et Maurice de Bracy avait été exilé en France, où il avait fait allégeance à Philippe Auguste. Tous les Templiers ayant participé au complot avaient été arrêtés. Si la plupart avaient été exécutés, Lucas de Beaumanoir et Albert de Malvoisin avaient sauvé leur tête, car Richard Cœur de Lion avait cédé aux pressions de l'Église. Ils avaient cependant été exilés d'Angleterre et rejoint Bracy en France.

À Paris, Albert de Malvoisin et Lucas de Beaumanoir avaient demandé l'hospitalité au précepteur de France qui dirigeait l'ordre des Pauvres chevaliers du Christ. C'était une situation délicate pour les Templiers français qui ne voulaient pas se mêler de la querelle

entre les frères Plantagenêt. Néanmoins, les deux exilés étaient des membres éminents de l'ordre et avaient droit à des égards. C'est frère Haimard, le Templier chargé des finances royales, qui avait suggéré à Gilbert Hérail, Grand précepteur de France et depuis peu grand maître du Temple, de confier à Lucas de Beaumanoir l'administration de la censive du Temple à Saint-Gervais.

La censive délimitait l'étendue des terres d'un fief seigneurial. Dans l'espace de la censive, le seigneur possédait un droit de justice, percevait un cens des tenanciers qui détenaient la terre ou les édifices, et recevait un droit lors de la vente des biens. La censive du Temple était une mosaïque de parcelles allant de la Seine jusqu'à la Villeneuve, et celles autour de Saint-Gervais constituaient un apanage honorable qui permettait aussi de justifier que les nouveaux venus ne logent pas dans la Villeneuve et ne participent pas aux chapitres de la commanderie de Paris.

Dans cet apanage, Lucas de Beaumanoir avait reçu le manoir du Temple, une vieille forteresse féodale située près du port, à l'angle de la rue de la Mortellerie et du Monceau-Saint-Gervais. Quant à Malvoisin, comme commandeur, il avait été nommé receveur des moulins du Temple, une charge importante, car l'un des principaux revenus de l'ordre à Paris provenait des cinq moulins autour de Saint-Gervais : trois flottant sur un ponton devant la place de Grève, l'un sous le Grand pont et un dernier vers le Palais.

Un an avant le début de notre histoire, Maurice de Bracy, qui logeait dans une maison de la rue de la Vieille-Draperie, non loin du Palais, avait reçu la visite d'Étienne de Dinant, un chevalier normand proche du prince Jean. Si proche même qu'on disait qu'il en était l'âme damnée.

Dinant était un jeune homme blond aux yeux clairs, très affecté dans son comportement et sa façon de s'habiller. Il s'était présenté chez Bracy avec une fine cotte de mailles recouverte d'une de ces chasubles qu'on appelait des dalmatiques. La sienne, sans manches, était en fine soie brodée d'un décor d'animaux sauvages et doublée de fourrure précieuse. Serrée à la taille par un baudrier d'argent où pendait une courte épée à la poignée dorée, elle descendait jusqu'à ses genoux.

Le comte de Mortain voulait renouer avec lui, avait-il dit à Maurice de Bracy. Le chevalier en exil avait été flatté jusqu'à ce

qu'Étienne de Dinant lui fasse comprendre que le prince exigeait d'abord une faveur.

— Vous êtes un proche de Philippe Auguste, avait-il dit.

— En effet, je rencontre le roi souvent quand il est à Paris, avait remarqué Bracy avec suffisance.

Il n'avait pas ajouté que le roi ne lui demandait jamais de l'accompagner chasser à Vincennes et qu'il se morfondait généralement dans la capitale.

— Philippe a été l'allié de notre prince, vous le savez, mais il ne l'est plus, car il s'est comporté avec une incroyable fourberie.

Bracy avait opiné, bien que la réalité fût fort différente : le fourbe ayant été le prince Jean !

— Notre prince n'a qu'un désir : que le Diable emporte le roi de France. Mais Philippe a une robuste santé, et ne s'engage jamais imprudemment dans les batailles. De surcroît, on m'a dit qu'il est toujours bien protégé par une troupe d'hommes portant massues.

— En effet, c'est un lieutenant du seigneur de Cadoc qui assure sa garde quand il est au Palais.

— Un homme aussi adroit que vous pourrait surmonter ces difficultés.

À ces paroles ambiguës, l'ancien favori avait deviné ce que lui demandait le prince Jean.

— C'est impossible… J'ai prêté hommage, avait-il bredouillé.

Un sourire flottant sur ses lèvres, Étienne de Dinant avait ostensiblement examiné la tenue de son interlocuteur : un manteau dont les riches fourrures étaient mitées, une ceinture brodée dont quelques ornements d'or manquaient, des gants percés, des chausses de soie ternies et reprisées.

— Le prince Jean me disait que lorsque vous étiez à sa cour, vous étiez un de ses plus élégants chevaliers, avait-il fait avec un brin d'étonnement. Les plus belles femmes se jetaient à vos pieds, tant elles adoraient vos cheveux bouclés et votre noble maintien.

Bracy avait passé la main dans ses cheveux ternes et dégarnis qu'il n'avait plus les moyens de faire boucler.

— Si Philippe venait à disparaître, vous retrouveriez votre fortune auprès du prince Jean.

— Le roi Richard s'y opposerait… J'ai été chassé… avait juste lâché Bracy dans un souffle.

— Richard ne se ménage pas dans les batailles. Imaginez qu'il soit blessé, ou pire… Philippe ayant disparu, notre bien aimé prince pourrait bien devenir roi de France et d'Angleterre. Je n'ose concevoir la puissance et la richesse d'un homme tel que vous près de lui… Évidemment, le roi Richard reste un obstacle… reconnut Dinant avec une moue de perplexité. Il a cependant tellement d'ennemis…

Maurice de Bracy avait alors compris ce qu'on attendait de lui. Ce n'était pas seulement le roi de France que Jean lui proposait d'occire, mais aussi son frère Richard ! Il avait répondu plus sèchement :

— Le Cœur de Lion m'a vaincu et m'a laissé la vie, noble sire de Dinant. Il est vrai qu'il m'a éloigné de sa présence, qu'il a refusé mon hommage et que je ne lui dois donc ni amitié ni allégeance, mais je ne lèverai jamais la main sur lui.

— Qui parle de cela ? s'était offusqué Étienne de Dinant en haussant le ton. Je ne vous demande rien, et un seigneur normand comme vous n'a pas besoin de justifier sa conduite.

L'âme damnée du prince Jean était restée un instant silencieux en examinant les ongles de sa main gauche dont il avait retiré un gant.,

— Je crois pourtant savoir que Lucas de Beaumanoir et Albert de Malvoisin n'éprouvent pas les mêmes tourments que vous au sujet de Richard. Ce sont vos amis. Et si vous leur en parliez ? Si Richard venait à nous quitter, ce que je ne souhaite nullement, ils retrouveraient bien sûr leurs charges et leurs honneurs en Angleterre, songez-y… et qu'ils y songent. Je loge dans la même rue que vous, à l'auberge des Trois Canettes. S'ils le désirent, nous poumons en discuter.

Après le départ d'Étienne de Dinant, Maurice de Bracy était resté longuement à méditer, submergé par une vague de sentiments contradictoires, mélange de scrupules, de loyauté, d'ambition et de cupidité. Finalement, jugeant qu'une discussion n'engageait à rien, il s'était rendu au manoir du Temple.

Il avait trouvé Malvoisin et Beaumanoir en train d'examiner les comptes des moulins et leur avait fait part, sans pudeur ni détour, de l'infâme proposition de Dinant.

Les trois hommes étaient de caractères fort différents et ne s'appréciaient guère quand ils étaient en Angleterre, mais l'exil avec resserré leurs relations. Albert de Malvoisin avait écouté le sire de

Bracy sans cacher son intérêt. Si le commandeur parvenait à dissimuler ses mœurs dissolues aux autres Templiers, il n'en était pas moins un homme dépravé qui souffrait de ne pouvoir satisfaire ses besoins de luxure par manque d'argent. Les gages que lui versait le Temple étaient certes importants, mais insuffisants à ses yeux. S'il l'avait pu, il aurait détourné une partie des revenus des moulins, mais c'était impossible tant les contrôles du receveur général de la Villeneuve étaient minutieux, et aussi parce que Beaumanoir, qui connaissait ses vices, le surveillait.

— C'est notre chance, et il faut la saisir, avait-il décidé sans hésiter.

Maurice de Bracy s'était tourné vers le grand maître dont il voulait surtout connaître la réponse.

Maigre et ascétique, possédé par un orgueil démesuré, Lucas de Beaumanoir avait l'absolue certitude d'avoir été choisi par Dieu pour imposer la foi. Croisé, il avait été un guerrier valeureux, bien que fanatique, et l'accession à la charge de grand maître de l'ordre en Angleterre avait comblé son besoin de puissance. Pourtant, désormais, son cœur était plein d'aigreur, car s'il méprisait la richesse, il souffrait de ne pas être traité selon son rang par le précepteur de France qui ne le conviait jamais aux réunions de l'ordre.

Ayant écouté Bracy, Beaumanoir était resté un moment indécis. Il méprisait le débauché Malvoisin et il lui répugnait de se compromettre avec lui. Quant à Bracy, il l'avait toujours trouvé pusillanime et superficiel. Depuis qu'il était en France, Bracy avait été incapable d'obtenir la confiance de Philippe Auguste ni de se tailler un fief par une action d'éclat. Mais Beaumanoir haïssait encore plus Richard Plantagenêt, cause de sa ruine. Pour se venger, il était prêt à surmonter bien des réticences.

— Dites à Dinant que je vais y réfléchir, bien que je ne voie aucun moyen d'y parvenir. Pensez-vous être capable de vous attaquer à Philippe, Bracy ?

— Le roi est mon suzerain, avait prudemment répondu l'Anglais.

— Pour l'instant, cette discussion est donc oiseuse, avait conclu Beaumanoir.

Bracy parti, Malvoisin était retourné dans sa chambre pour s'installer devant une des fenêtres ouvertes sur la rue du Chevet-Saint-Gervais. Appuyé contre le dormant, bercé par le brouhaha

incessant de cette rue qui irriguait la circulation entre le port du Temple et les celliers de l'ordre, Albert de Malvoisin avait laissé son esprit vagabonder.

Dinant avait raison, la disparition de Richard et de Philippe provoquerait sans doute l'arrivée du prince Jean sur les trônes de France et d'Angleterre, puisque le fils de Philippe n'avait que douze ans. Si cela arrivait, il pourrait retrouver sa fortune. Il aurait à nouveau des serviteurs, des esclaves et des châteaux. Les femmes tomberaient dans ses bras et il n'aurait plus besoin de ces bordelières qu'il faisait chercher sur le port.

Une idée lui avait même traversé l'esprit : le prince Jean était un faible. Bracy et son malheureux frère Maurice l'avaient dominé dans le passé, alors pourquoi pas lui ? S'il faisait disparaître Philippe et Richard, les deux obstacles qui se dressaient devant le prince Jean pour qu'il accède au trône, pourquoi ne deviendrait-il pas son favori ? Et si Jean tombait à son tour, pourquoi ne serait-il pas le nouveau roi ? Cette perspective fabuleuse, éblouissante, l'avait fait chanceler un instant avant qu'il ne revienne à la réalité.

Comment faire disparaître Richard Cœur de Lion et Philippe Auguste ?

Au moment où Robert de Locksley suivait Gilles de Corbeil à Saint-Victor, Lucas de Beaumanoir recevait Étienne de Dinant dans le manoir du Temple, en présence d'Albert de Malvoisin et de Maurice de Bracy.

Debout, en grand manteau blanc avec la croix rouge à huit branches sur l'épaule, affichant un visage noble et sévère, l'ancien grand maître d'Angleterre forçait si bien le respect que même l'âme damnée du prince Jean s'inclina devant lui, impressionné par sa prestance.

— J'arrive d'Angleterre, noble grand maître, et j'amène avec moi celui que le commandeur de Malvoisin m'a demandé d'aller chercher.

Malvoisin, vêtu d'un pourpoint doublé de peau d'agneau, eut un sourire satisfait, bien qu'un peu hagard, car, depuis qu'il était rentré de Limoges, il fêtait la mort de Richard et son visage sanguin n'avait jamais été aussi cramoisi. Près de lui, Maurice de Bracy, fraîchement rasé, en robe de velours vert serrée par une large ceinture soutenant sa lourde épée à la poignée tissée, était coiffé d'une toque de drap

garnie d'une épingle d'or représentant saint Michel foulant aux pieds le prince du mal.

Un serviteur entra, portant un cruchon de vin de Montmartre, des coupes, de petits gâteaux et des confitures. Il servit les quatre hommes avant de se retirer.

— Votre homme est dans la cour, reprit Dinant. Vous savez que vous aurez moins à faire, mes amis, puisque le roi Richard est mort d'un carreau d'arbalète…

— Nous le savons d'autant plus que nous arrivons tous trois de Limoges. La veille de la venue du roi d'Angleterre, j'étais à Châlus où j'ai donné un flacon au chevalier qui défendait le château. Plus tard, c'est lui qui a tiré sur Richard Cœur de Lion une flèche empoisonnée, annonça dédaigneusement Beaumanoir.

— Seriez-vous pour quelque chose dans … balbutia Dinant, stupéfait.

— J'ai fait ce à quoi je m'étais engagé. Si le roi Jean souhaite en savoir plus, je lui donnerai tous les détails qu'il souhaite.

— Nous espérons qu'il n'oubliera pas sa promesse, ajouta Malvoisin, le regard vitreux après avoir vidé une coupe de vin.

— Vous connaissez tous la loyauté de Jean, les rassura Dinant sans sourire (car chacun dans la pièce savait à quel point le nouveau roi était lâche et fourbe). Je retourne sur l'heure à Rouen annoncer vos exploits à mon roi et je ne doute pas qu'il vous fasse parvenir une récompense royale. Mais, en ce qui concerne Philippe…

— Nous nous en occupons aussi, promit Malvoisin en levant la main droite. Pour l'instant, c'est tout ce que vous avez besoin de savoir.

— En effet… J'ai appris autre chose à Rouen. Un seigneur anglais qui accompagnait la reine Aliénor, et qui était présent à Châlus lors de la mort de Richard, a volé là-bas une statuette d'or. Le prince Jean offre cinq cents sous d'or pour qui le retrouvera.

— C'est la besogne d'un prévôt ! laissa tomber Beaumanoir avec un regard méprisant.

— Peut-être, mais l'homme serait à Paris et je crois que vous le connaissez. Si vous croisiez sa route, ce serait une récompense vite gagnée.

— Qui est-ce ? demanda Malvoisin, intrigué.

— Robert de Locksley, comte de Huntington. Il avait été déclaré hors-la-loi par Jean, mais Richard lui avait pardonné. Ce félon a fait

preuve de reconnaissance en dépouillant son roi après sa mort !

— Par Saint Georges, je le connais en effet ! C'est un frelon ! s'exclama Bracy.

— Un frelon ?

— Un démon incarné, si vous préférez ! Le pendard courait les bois de Sherwood avec une bande de drôles plus redoutables que des bourdons ! Leurs dards faisaient mouche à tous les coups. Quand Richard est rentré en Angleterre, Locksley lui a rendu hommage. C'est lui et sa bande qui ont pris et brûlé le château où je me trouvais ! C'est pour récompense de ses services que Richard lui a rendu ses titres, et c'est à cause de lui que Richard m'a chassé !

— C'est intéressant ! dit Beaumanoir après un instant de réflexion. Le connaissez-vous aussi, Malvoisin ?

— Je l'ai rencontré une fois à Sherwood, répondit le Templier qui avait encore un souvenir cuisant de la façon dont le voleur et sa bande l'avaient dépouillé.

— Vous avez donc quelques comptes personnels à régler avec lui, remarqua Dinant dans un sourire perfide.

N'ayant rien d'autre à dire, il termina son gobelet et prit congé. Les trois hommes restèrent ensemble.

— Récupérer la statue d'or serait bien utile à mes finances, suggéra Malvoisin en voyant le grand maître silencieux après le départ de Dinant.

— Ce n'est pas à cela que je pensais, mais à notre entreprise, laissa tomber Beaumanoir avec condescendance. Dinant vient de nous amener le meilleur archer d'Angleterre, mais pour éviter toute enquête après qu'il ait tiré sur le roi de France, il serait souhaitable que le prévôt de Paris découvre rapidement le coupable.

— Que voulez-vous dire ? s'enquit Bracy, brusquement livide.

— Il suffirait de livrer nous-mêmes le coupable, expliqua Beaumanoir avec un sourire méprisant devant la crainte du chevalier. Un félon, voleur et fin tireur à l'arc ferait l'affaire…

— Robert de Locksley ! s'exclama Malvoisin.

— Exactement.

— Mais pour ça, il faudrait savoir où il est.

— Vous le connaissez tous les deux, visitez les hostelleries et renseignez-vous ! C'est bien le diable si vous ne le trouvez pas.

— Je commencerai demain, approuva Bracy. Mais pourriez-vous m'en dire plus sur la façon dont votre archer va s'y prendre ? Quel

sera mon rôle ? Le roi est à Vincennes, votre archer va-t-il lui tirer dessus durant une chasse ?

— À dire vrai, je n'ai encore songé à rien, Bracy, répondit Lucas de Beaumanoir, embarrassé. Nous avons le temps d'y penser et j'aurai besoin de vos conseils. Je voulais d'ailleurs vous proposer de vous installer au manoir. Nous pourrions ainsi préparer plus facilement notre entreprise.

— Ce serait avec reconnaissance, noble grand maître ! répondit Malvoisin qui voyait tout l'intérêt d'être ainsi logé et nourri aux frais des Templiers.

— Faites donc venir vos affaires, il y a un logis libre au deuxième étage.

Quand il fut parti, Beaumanoir proposa à Malvoisin :

— Maintenant que nous sommes seuls, parlons à Hubert.

Ils firent monter le garde-chasse. C'était un homme vigoureux, bien découplé, d'une cinquantaine d'années, mais aux cheveux courts encore bien noirs. Il avait un visage carré aux lèvres légèrement dédaigneuses, un front haut et des yeux vifs. Il tenait un arc d'if de sept pieds et portait un carquois sur l'épaule.

Il salua respectueusement Malvoisin, puis s'agenouilla devant l'ancien grand maître du Temple.

— C'est donc toi, Hubert, dit Beaumanoir. On m'a dit qu'il n'y a pas meilleur archer en Angleterre.

— Un homme ne peut faire que de son mieux, seigneur, répliqua Hubert.

— En effet. Je t'ai fait venir, car je t'ai choisi pour sauver la couronne de notre roi.

— Moi ? s'étonna le garde-chasse.

— Toi ! Le roi de France bafoue depuis des années les droits du léopard d'Angleterre. Maintenant que Richard n'est plus, Philippe Auguste va s'attaquer à notre bon roi Jean et cherchera à le vaincre par une de ses félonies que seul le Diable peut lui souffler. Que Dieu nous en garde, car nous deviendrions alors ses sujets.

— Dieu nous en garde ! répéta Hubert en se signant.

— Dieu et toi ! laissa tomber Beaumanoir. Nous te dirons dans quelques jours comment tu peux sauver le royaume. Maintenant, va te reposer. Le sire de Malvoisin te montrera ta chambre, au deuxième étage.

Dans l'après-midi de ce même jour, quatre cavaliers franchirent le Petit pont. Si l'un portait haubert, les autres étaient en broigne maclée. Tous avaient un casque conique à nasal. Celui en haubert avait des éperons de chevalier et portait une grande épée de taille. Les trois autres présentaient un aspect tout autant redoutable. Le plus petit, avec une épaisse moustache, avait une courte épée et un tranchoir ainsi qu'une fine lame à écorcher pendue en travers de la poitrine. Le plus grand, s'il n'avait qu'une miséricorde à la taille, transportait une hache et une longue masse à pointe attachée à sa selle. La peau du visage du dernier, une véritable brute, ressemblait à du cuir bouilli. Celui-là portait un fléau d'armes et une masse était attachée à sa selle. Tous avaient aussi des rondaches ferrées.

Dans l'île, ne sachant où aller, ils prirent la nouvelle rue Notre-Dame et s'adressèrent à un mendiant devant l'église Sainte-Geneviève-la-Petite.

— On cherche une auberge tranquille, compaing, pas chère, mais où le vin n'est pas de la lavasse.

Le miséreux les dévisagea avec inquiétude. Celui qui lui avait parlé n'avait plus qu'un œil. Il n'avait pas l'air commode, pas plus d'ailleurs que ses compagnons. L'un d'eux, édenté, n'avait que deux doigts à une main. L'autre avait un grand tranchoir à la lame ébréchée. C'étaient des soldats de fortune, des soudards capables de lui fendre la tête pour s'amuser, s'il ne leur donnait pas satisfaction.

— Je peux vous conduire à la meilleure, seigneur, répondit-il.

Ils le suivirent par un dédale de rues jusqu'à une maison en encorbellement avec trois cannes blanches peintes sur la façade. La rue était sombre, étroite et tranquille, même si elle puait la crotte.

— C'est la taverne des Trois Canettes, seigneur. La meilleure table de Paris et les chambres sont propres.

Le borgnat considéra un instant la façade. Une treille grimpait jusqu'à l'étage et une bonne odeur de volaille rôtie couvrait presque celle des excréments.

— Simon, va voir ! lança-t-il.

L'un des hommes sauta au sol, entra et revint rapidement.

— On peut avoir la grande chambre de l'étage, et il y a une écurie derrière.

L'homme à l'épée jeta une obole de cuivre à leur guide. Elle tomba dans la boue où le miséreux la ramassa.

C’est autour d’une oie rôtie que les quatre hommes discutèrent de ce qu’ils allaient faire. Aucun d’eux n’avait connu une ville si grande, mais ils n’osaient l’avouer. Comment retrouver ceux qu’ils cherchaient ?

— Demain dimanche, après la messe, chacun partira de son côté, décida le borgne. Nous visiterons toutes les rues de cette île et c’est bien le diable si l’un de nous ne croise pas Locksley ou le musard.

— Et s’ils sont dans une auberge sur l’autre rive que nous avons traversée ?

— L’aubergiste m’a dit qu’il y avait aussi des maisons sur la rive droite. Il y aurait deux gros bourgs : Saint-Germain-l’Auxerrois et Saint-Gervais, ainsi que de petits villages.

— Pourquoi Locksley serait-il allé là-bas ? répliqua le chef en haussant les épaules pour cacher son inquiétude.

OceanofPDF.com

Chapitre 10

Robert de Beaumont, compagnon de Guillaume le Conquérant, avait combattu à la bataille d'Hastings. Conseiller de Guillaume, puis de son fils Henri, il était comte de Meulan par sa mère et comte de Leicester. Devenu un des plus puissants barons anglo-normands, il avait recueilli le fief de Saint-Gervais à la suite de son mariage. En 1109, le roi de France ayant ravagé ses terres de Meulan, il avait conduit une sanglante attaque sur l'île de la Cité à partir du Monceau-Saint-Gervais. Son fils Galéran avait été à la fois vassal du roi de France, du duc de Normandie et du roi d'Angleterre. On disait de lui qu'il était *le seigneur le plus grand et le plus riche de Normandie*. Lors de la guerre civile{36} entre Mathilde et Étienne, pour la possession du royaume d'Angleterre, il avait pris le parti d'Étienne avant de changer de camp. Une volte-face qui lui avait permis de garder ses possessions. Mais, plus tard, Henri II Plantagenêt, le père de Richard Cœur de Lion, lui avait reproché d'être trop proche du roi de France qu'il avait accompagné à la croisade. Tombé en disgrâce, Galéran était entré en religion. Son fils, Robert de Meulan, avait alors prêté hommage à Philippe Auguste dont il était devenu l'un des premiers baillis. Désormais vassal et ami du roi de France, il lui avait cédé ses droits de haute justice sur le Monceau-Saint-Gervais, ainsi que la vieille forteresse du Pet au Diable.

La messe se terminait à l'église Saint-Gervais. Les paroissiens, accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants, sortaient lentement. Pourtant, en ce beau jour de printemps, personne ne s'éloignait du parvis, car le juge de dessous l'orme était assis sous l'arbre et chacun voulait savoir pourquoi.

Depuis des temps immémoriaux, comme dans bien des villages de France et d'Angleterre, la justice coutumière était rendue sous l'orme planté devant l'église. Aux temps anciens où Paris s'appelait Lutèce, sans doute y avait-il déjà là un Temple, avec un orme devant, car rendre la justice sous cet arbre remontait à la colonisation romaine.

Les fiefs et les censives du Monceau-Saint-Gervais étaient fort enchevêtrés et les comtes de Meulan n'en possédaient qu'une partie. Autour de l'église, le reste appartenait à l'abbaye Saint-Éloy qui avait l'évêque comme suzerain ; aussi, suivant les affaires jugées, le juge sous l'orme pouvait être le représentant de Robert de Meulan ou celui de Saint-Éloy. C'est aussi sous cet orme que les juges encaissaient les cens.

Le juge du comte de Meulan était son prévôt, plus rarement son intendant. Le juge de Saint-Éloy était un docteur en théologie nommé par l'abbé Isembard, le prieur de Saint-Éloy. Plus exceptionnellement, c'était Robert Hamelin, le prévôt de l'abbaye. Or, en ce dimanche 2 mai, c'était l'abbé Isembard lui-même qui était assis à la chaise curule du juge avec, debout à côté de lui, le prévôt Robert Hamelin en aumusse noire{37}. Tous deux avaient assisté à la messe avec les gardes de l'abbaye Saint-Éloy et étaient sortis les premiers.

Pour que l'abbé, qui ne venait habituellement qu'à Noël et à Pâques, soit là, l'affaire à juger devait être d'importance. Voilà pourquoi tout le monde attendait en chuchotant avec une curiosité mêlée d'inquiétude.

Quand Robert Hamelin aperçut le maître tisserand Étienne Le Trébuchet qui sortait de l'église, il se dirigea vers lui accompagné de deux gardes du prieuré. Hamelin savait que Le Trébuchet était un honnête homme qui avait eu des ennuis avec son fils dans le passé. Il connaissait sa ferveur religieuse, aussi désapprouvait-il ce que le prieur lui demandait, surtout à la suite d'une dénonciation malveillante.

Comme souvent, Le Trébuchet était en compagnie de tisserands. Il y avait l'ancien syndic de la guilde, Enguerrand, avec sa fille Sanceline, Noël de Champeaux l'actuel syndic, le gros Bertaut, et enfin Jehan le Flamand. Geoffroi, le tavernier du Lièvre Cornu, et Aignan le libraire, dont la minuscule échoppe se dressait au coin de la rue du Coq, les accompagnaient.

— Étienne Le Trébuchet, l'interpella le prévôt d'une voix égale, le juge sous l'orme veut vous entendre.

— Moi ? Mais je n'ai aucune dette envers le comte ou l'abbaye.

L'étonnement du tisserand n'était pas feint, puisque la plupart des jugements sous l'orme portaient sur les contributions et les cens dus aux seigneurs du fief, quand ce n'était pas des conflits de voisinage.

— Ce n'est pas pour cela, venez ! ordonna rudement le prévôt.

Étienne Le Trébuchet regarda ses amis en haussant des sourcils interrogatifs avant de suivre Hamelin jusqu'à l'orme.

La foule avait grossi et les conversations allaient bon train, mais le silence se fit quand un garde de l'abbaye lança d'une voix rugueuse :

— Veuillez vous taire devant votre seigneur et juge !

L'abbé Isembard était un homme grassouillet, au visage lisse et avenant, mais ceux qui l'avaient approché savaient combien il pouvait être impitoyable.

— Maître Le Trébuchet, vous avez été dénoncé par un de vos voisins pour des paroles sacrilèges, dit-il d'une voix sévère.

— Moi, seigneur abbé ? C'est menterie ! Je ne jure jamais et chacun ici peut témoigner de ma foi envers Notre Seigneur.

Il y eut de longs murmures approbateurs.

— Vous ne mangez pas de viande et ne buvez pas de vin, pourquoi ? demanda Isembard, vaguement menaçant.

— J'ai peu d'appétit, seigneur abbé, et je préfère le poisson et l'eau de la rivière. Est-ce tout ce que l'on me reproche ?

Dans l'assistance, la curiosité avait fait place à l'inquiétude.

— Vous auriez dit que Jean est le seul apôtre qui n'a jamais abandonné Notre Seigneur le Christ.

— N'est-ce pas vrai, seigneur abbé ? N'est-il pas dit dans les Évangiles que seul Jean est resté devant la Croix avec la Vierge Marie ?

— C'est une interprétation que je ne partage pas avec vous, répliqua l'abbé, agacé par cette question.

Vous auriez dit aussi que le monde est gouverné par le Bien et le Mal.

— Peut-être, répondit prudemment le tisserand, cette fois mal à l'aise.

— Le monde est-il l'œuvre du Diable ou l'œuvre de Dieu ? s'emporta l'abbé en se signant, ce que fit presque toute l'assistance, car on n'invoquait pas le démon impunément.

Le tisserand déglutit, baissa les yeux et resta silencieux.

— Votre silence vous accuse, Étienne Le Trébuchet ! gronda l'abbé en le foudroyant du regard. Vous êtes bogomile !

— Non, seigneur abbé ! Sur mon âme, je ne le suis pas ! implora le tisserand, brusquement terrifié.

— Vous serez interrogé plus longuement par un tribunal ecclésiastique que je réunirai. Prévôt, enfermez-le dans notre prison de la Grange-Saint-Éloy, décida l'abbé Isembarb dans un mélange de dégoût et d'inquiétude.

Désemparé, Le Trébuchet ouvrit la bouche, peut-être pour se défendre, puis se ravisa.

Il y eut un long murmure d'approbation dans la foule. Seuls les amis d'Étienne Le Trébuchet restèrent silencieux.

Immédiatement le prévôt et ses gardes entourèrent l'accusé qui se laissa emmener sans une parole. Le groupe prit la direction de la vieille porte Baudoyer, toujours ouverte depuis que Philippe Auguste avait fait construire la nouvelle enceinte. Ils passèrent devant l'échelle infamante où Amaury Le Trébuchet avait été exposé un an plus tôt et prirent le chemin Saint-Antoine jusqu'à la chapelle Saint-Paul.

Aucun paroissien de Saint-Gervais ne les suivit.

— Pourquoi ne vous êtes-vous pas mieux défendu, Étienne ? Je vous connais, vous allez à la messe, vous vous confessez. Vous n'êtes pas bogomile ! demanda le prévôt de Saint-Éloy, après s'être éclairci la gorge.

— Peut-être le temps des épreuves est-il venu pour moi, répondit énigmatiquement le tisserand.

— Je ne vous comprends pas ! Savez-vous ce que vous risquez ?

— Notre Seigneur et ses disciples sont morts pour leur foi. Si l'Église me condamne moi aussi, c'est qu'elle est l'œuvre du Malin,

affirma le tisserand d'une voix qu'il s'efforçait de rendre ferme.

Le prévôt blêmit et se signa.

— Les bogomiles rejettent l'Église de Notre Seigneur ! Vous êtes bogomile ! accusa-t-il à son tour.

— Non, prévôt ! Sur la sainte Croix et sur mon âme étemelle, je vous jure que je ne le suis pas, gémit Le Trébuchet.

La Grange-Saint-Éloy était un bâtiment utilisé comme entrepôt avec une salle voûtée en sous-sol qui servait de prison. Deux geôliers assuraient la tenue du livre d'écrou et la surveillance des prisonniers. C'était bien suffisant, car il y avait rarement plus de trois ou quatre détenus, en général des condamnés à une peine infamante qui attendaient leur exposition à l'échelle. Les cas les plus graves étaient transférés à la justice de l'official ou à celle du prévôt de l'évêché.

Hamelin laissa le tisserand et rentra à l'abbaye, préoccupé et mal à l'aise. Quelques années plus tôt, le prévôt de l'évêché avait arrêté des bogomiles qui avaient été brûlés et la contagion ne s'était pas étendue. Mais c'étaient des gens qui revenaient de Terre sainte où ils avaient adopté cette hérésie, ce n'étaient pas des habitants de Paris. Or, Le Trébuchet avait toujours vécu près de Saint-Gervais. Comment aurait-il pu être contaminé puisqu'il ne fréquentait que des tisserands ?

En même temps Hamelin songeait à cette autre hérésie qui s'étendait en Flandre et dont on lui avait parlé durant le mariage de son frère. Son aîné était prévôt de Paris depuis plus de dix ans et tenu en grand estime par le roi. Après la mort de sa première épouse, morte en couches, il s'était remarié l'année précédente avec la fille d'un drapier dont la boutique était rue de la Vieille-Draperie, juste en face de l'abbaye Saint-Éloy. C'est lors du repas de noces que des drapiers invités avaient parlé d'une secte qui se développait chez les tisserands.

Le comte de Flandre Philippe d'Alsace, qui avait été le tuteur de Philippe Auguste, en avait fait brûler des dizaines sans pour autant empêcher l'hérésie de progresser. Hamelin avait entendu dire que la secte était si puissante dans le comté de Toulouse que Sa Sainteté Innocent III envisageait même une croisade contre eux.

Ces hérétiques se nommaient cathares, ou encore Purs, mais en Flandre ils s'appelaient simplement *tisserands*. Philippe de Flandre les nommait quant à lui les *très abjects tisserands* ! Leur doctrine

était manichéenne et proche de celle des bogomiles. Pour eux aussi le monde était l'œuvre de Satan.

En y songeant, Robert se signa machinalement. Se pourrait-il qu'il y ait des cathares parmi les tisserands du Monceau-Saint-Gervais ?

— Que Dieu nous protège du Malin, murmura-t-il, en se signant à nouveau.

Le lundi matin, Locksley avait décidé de se rendre à la Villeneuve du Temple. Il y avait là-bas quelques cabarets, lui avait rapporté son aubergiste. Avec un peu de chance, on y connaîtrait Malvoisin.

Laudes sonnait à Saint-Merry. Il terminait sa soupe dans la salle la plus haute de la Corne de Fer quand Amaury Le Trébuchet entra et se précipita vers lui.

— J'ai besoin de vous parler, souffla-t-il d'une voix inhabituelle, comme désespérée.

En dépit de l'obscurité, Robert de Locksley remarqua son regard affolé. Que se passait-il ?

Comme il y avait à sa table deux drapiers flamands, il jugea prudent de parler dans sa chambre.

— Viens ! fit-il en se levant.

En haut, Amaury éclata en sanglots :

— On a arrêté mon père !

— Ton père ? Pourquoi ?

— Il est accusé d'hérésie.

Robert de Locksley observa le jeune homme avec curiosité. C'était une incroyable coïncidence que le père soit accusé d'hérésie, comme l'avait été le fils.

— Qu'a-t-il fait ? demanda-t-il d'une voix égale.

— Un voisin l'a dénoncé. Il a dit qu'il était bogomile et mon père ne s'est pas défendu.

— Par des mercenaires byzantins, j'ai entendu parler des bogomiles en Palestine. Ils honorent Satan, non ? s'enquit Locksley, glacial.

— Pas du tout ! se défendit le jeune homme, ils sont bons chrétiens comme vous, mais ils trouvent que notre Église s'intéresse trop aux biens terrestres et qu'il y a trop de faste dans les cérémonies. Ils rejettent aussi le culte des reliques.

— Il n'y a pas que ça, dit sévèrement Locksley en tendant un index vers lui. Les bogomiles disent que le monde est l'œuvre de Satan !

Le garçon parut hésiter.

— Je ne sais pas, seigneur, fit-il seulement en baissant les yeux. Quoi qu'il en soit, mon père n'est pas bogomile.

Robert de Locksley l'observait. Amaury avait refusé de s'agenouiller devant l'ongle de saint Benoît. Lui aussi devait être bogomile, se dit-il, mais après tout, cela ne le regardait pas.

— Je croyais que tu étais fâché avec ton père ? demanda-t-il.

— Je l'étais, et je le suis toujours, seigneur, mais c'est mon père et je dois le sauver.

— Le sauver ? Tu viens de me dire qu'il est en prison.

— Je dois le sortir de là… J'espérais… un conseil, de votre part.

— Un conseil n'engage à rien, agréa Locksley en s'asseyant sur le coffre qui dissimulait l'endroit où il avait plâtré la statuette d'or.

— Il a été arrêté hier, par le prévôt de Saint-Éloy qui exerce la justice ecclésiastique à Saint-Gervais. On l'a conduit à la prison de la Grange-Saint-Éloy, c'est un endroit isolé près de la Seine. Ce matin, ou cet après-midi, il sera conduit à Saint-Éloy pour être interrogé plus longuement par l'abbé. Ensuite, il sera jugé et peut-être condamné.

— L'abbé a-t-il le droit de le condamner à mort ?

— S'il le faisait, la peine devrait être confirmée par le roi, mais c'est possible, d'autant que le frère du prévôt de Saint-Éloy est le prévôt de Paris.

— Qu'envisageais-tu de faire ?

— Le sortir de la Grange-Saint-Éloy, maintenant.

— Tu connais cette prison ?

— C'est là qu'on m'a enfermé avant que je ne sois exposé au pilori. Ce n'est qu'une grande cave. On y descend par une petite salle où se trouvent un geôlier et un teneur d'écrou. Les visites sont autorisées pour porter leur nourriture aux prisonniers. C'est ce que je vais faire. Une fois dedans, je tuerai les geôliers et je le sortirai de là.

— Les tuer ? Diable ! Et pour aller où ? Qui recevra un criminel ?

— Mon père a des amis, il saura où aller. Moi, j'irai en Flandre.

Locksley grimaça. Il n'avait aucune envie de se mêler de cette affaire mais il avait besoin d'Amaury. Or, si celui-ci réussissait

l’évasion de son père, il partirait, et s’il échouait, il serait tué ou capturé. Dans les deux cas, il serait perdu.

— Je vais t’aider, soupira-t-il. Mais c’est uniquement parce que j’ai besoin de toi !

Il retira son baudrier ciselé qu’il posa sur son lit, puis ôta sa cotte de drap vert olive pour prendre dans son coffre son gambison de peau rembourré de filasse. Il l’enfila et en noua les aiguillettes. Puis il serra une ceinture à laquelle il attacha sa miséricorde, prit son arc dont la corde était décrochée, saisit une poignée de flèches de son carquois et enveloppa le tout dans son manteau de laine écarlate.

— Conduis-moi à la Grange-Saint-Éloy par un chemin qui ne passe pas par le Monceau-Saint-Gervais. Il est inutile qu’on nous remarque ensemble, car tu te doutes que si l’évasion réussit, tout le bourg sera en émoi et les prévôts remueront ciel et terre pour trouver les responsables.

OceanofPDF.com

Chapitre 11

Ils sortirent à pied par l'Archet-Saint-Merry, l'ancienne porte du Monceau dont il ne restait que les arcs voûtants qui lui avaient donné son nom. Ensuite, ils suivirent un moment le chemin longeant l'ancien talus fortifié sur lequel poussaient saules et bouleaux.

— Pourquoi n'avez-vous pas pris votre épée, seigneur ? Nous en aurions eu besoin contre les geôliers, demanda Amaury comme ils approchaient d'un carrefour où se dressait un calvaire.

— Mon garçon, j'ai prié le Seigneur pour qu'il n'y ait pas de bataille, et je suis certain que mon arc suffira. Au demeurant, avec une épée, on m'aurait remarqué. N'oublie pas que si on libère ton père, tous les sergents d'armes et les prévôts seront à nos trousses. Est-on encore loin ?

— Non, seigneur. Voyez-vous cette chapelle, le long de ce chemin qui va à la rivière ? C'est Saint-Paul-Martin-des-Champs et le cimetière autour est celui des religieuses de Saint-Éloy. La chapelle est l'église des fouleurs et des tondeurs de draps{38}, j'y suis venu souvent avec mon père. La Grange-Saint-Éloy est un peu plus loin.

Ayant pris le chemin, ils descendirent vers la Seine jusqu'à un corps de bâtiments devant lesquels Amaury s'arrêta.

— Nous y sommes, seigneur. Voici la grange du prieuré avec ses magasins. À côté, cette bâtisse est la salle d'écrou de la prison. Les prisonniers sont enfermés dans la cave.

— Laisse-moi maintenant, lui ordonna Locksley. Je te rejoindrai à la rivière avec ton père.

— Mais je veux vous aider, seigneur !

— Tu me gênerais, et surtout on te reconnaîtrait. Moi, ils ne me connaissent pas. Va-t'en vite avant que je ne change d'avis !

Amaury s'éloigna, se retournant quand même plusieurs fois.

Locksley examina un moment le chemin. Il n'y avait pas grand monde. Loin devant lui trottait un âne portant du fourrage et, derrière, un homme tirait une charrette à main. En bas, on apercevait la grève de la Seine et les barques de marchandises et de pêcheurs. S'installant dans un renfoncement entre deux murs, il sortit son arc, tendit la corde, enfila son gant, plaça une flèche sur la corde, puis il se dirigea vers la salle d'écrou et frappa à la porte.

Un judas grillagé s'ouvrit.

— J'apporte le dîner de mon ami Le Trébuchet, lança-t-il.

Il entendit qu'on tirait les verrous de fer et la porte s'entrebâilla en grinçant. Il la poussa et fit un pas à l'intérieur. La petite salle était sombre avec une fenêtre grillagée du côté opposé. L'homme qui lui avait ouvert portait une tunique courte en grossière étoffe de laine, avec des manches amples et un capuchon. Il le considéra d'un air stupide en découvrant son arc. Un autre geôlier dormait, assis sur un banc, la tête entre les coudes posés sur une table.

Sans attendre des questions, Locksley donna un violent coup de pied à celui qui lui avait ouvert, le faisant tomber par terre. Puis il repoussa la porte et banda son arc.

— Va avec ton compaing ! ordonna-t-il.

L'autre resta déconcerté un instant, puis se releva lentement et obéit. Le bruit avait éveillé le dormeur.

— Que voulez-vous ? demanda-t-il d'une voix pâteuse, l'œil à peine entrouvert.

— Restez debout tous les deux ! Je pourrais vous tuer, mais je ne le souhaite pas.

Ils ne bougèrent pas durant quelques instants, puis, brusquement, celui qui avait ouvert la porte se précipita vers une hache posée sur un banc.

Locksley lâcha sa flèche à l'instant où le geôlier se saisissait de la poignée de l'arme, clouant sa manche au banc. Mort de peur, le gardien ne chercha même pas à se dégager. Déjà une nouvelle flèche empennée menaçait le second gardien.

— La prochaine est pour ton ventre. Tu as envie d'avoir les boyaux à l'air ?

— Pitié, seigneur ! hurla-t-il.

— Décloue ton compagnon et descendez dans la prison. Vous libérerez le tisserand Le Trébuchet qu'on a amené ici hier et vous lui direz de remonter. Vous, vous resterez en bas. Tentez quelque chose, et vous terminerez votre triste existence ici.

Le dormeur baissa les yeux et s'avança vers son compagnon. Il prit la hache et trancha le tissu pour le libérer, puis il posa l'arme sur le banc, écartant les mains pour faire preuve de sa bonne volonté.

— Les prisonniers ont les fers aux pieds, j'ai besoin de la clef, seigneur, dit-il en montrant une clef suspendue à un clou dans un mur.

— Va la chercher !

Locksley désigna alors les marches qui s'enfonçaient dans le sol à celui qui venait d'être libéré. L'escalier était entouré d'un muret sur lequel fumait une chandelle de suif dans une coupelle de bronze.

— Toi, passe en premier et prend ? la chandelle.

Les deux geôliers ayant obéi, Locksley les suivit des yeux pendant qu'ils descendaient les marches. L'escalier s'enfonçait profondément, au moins de trois toises, dans une épaisse obscurité. Malgré la chandelle, les gardiens disparurent à ses yeux et il entendit seulement grincer des verrous. L'arc toujours bandé, Locksley descendit quelques marches et aperçut un peu de luminosité, puis il distingua une épaisse porte ferrée entrebâillée. Un abject remugle de déjections remonta vers lui. Les prisonniers devaient se soulager sur place, à moins que la prison ne soit perpétuellement inondée par les eaux de la Seine.

Sans s'engager plus dans l'escalier, Locksley entendit des bruits de chaîne, des murmures de voix et des pleurs. L'attente se poursuivait. Dans un mélange d'impatience et d'inquiétude, il pria le ciel pour qu'il n'y eût pas une seconde issue. Enfin il vit une ombre écarter la porte et entendit un des geôliers.

— Le Trébuchet remonte, seigneur !

— Le Trébuchet, refermez la porte et tirez les verrous derrière vous, ordonna Locksley à celui qu'il apercevait.

L'autre s'exécuta et grimpa les marches. Le Saxon s'attendait à voir un vieillard, or c'était un homme encore jeune, ressemblant à Amaury, mais avec un visage plus austère. Sa robe était souillée et il portait un petit bonnet avec une broche. Il paraissait en bonne santé.

— Qui êtes-vous ? furent ses premiers mots.

— Peu importe, je suis venu vous libérer, dépêchez-vous.

Il fila à la porte, l'ouvrit avec précaution et regarda dans le chemin. Dehors, il y avait toujours aussi peu de monde.

— Descendez jusqu'à la Seine, votre fils vous attend et s'occupera de vous.

L'autre le regarda, les yeux pleins de reconnaissance, ne sachant s'il devait s'exécuter. Puis, brusquement, il se décida et partit en courant.

Locksley détacha la corde de son arc et suivit le tisserand à bonne distance jusqu'à ce qu'il le perde de vue, près du port au foin. Le Trébuchet s'était fondu dans la foule des portefaix, des bateliers et des pêcheurs. Examinant longuement la rive, le Saxon l'aperçut à nouveau, étreignant et embrassant son fils avec effusion. Au moins, ils se seront réconciliés, songea-t-il avec un pincement de cœur de satisfaction.

C'est alors qu'il aperçut, à quelques pas devant lui, le bonnet du père d'Amaury. Il le ramassa, hésitant à le lui apporter, puis il se dit qu'il serait imprudent d'être vu avec eux et qu'il aurait l'occasion de revoir Amaury. Il glissa le bonnet dans sa ceinture et prit la direction du Monceau-Saint-Gervais en suivant la rive.

Par instants, il apercevait le père et le fils loin devant. Il les vit longer les maisons de la rue des Ménétriers et se rapprocher dangereusement de la place de Grève. Dans la grouillante activité des ports, personne ne semblait faire attention à eux, mais pour combien de temps ? Tôt ou tard ils croiseraient quelqu'un qui connaîtrait le tisserand et s'étonnerait de le voir libre. Locksley grimaça, se reprochant d'avoir fait confiance à Amaury.

Près de la place de Grève s'élevait une construction de pierre qui avait fait partie de la vieille enceinte du Monceau-Saint-Gervais. Elle n'avait aucune ouverture sinon des archères et une profonde voûte aux grilles ouvertes. Ce devait être un entrepôt, car des crocheteurs y transportaient des ballots depuis une grande barque amarrée à un ponton proche. Locksley vit le tisserand embrasser son fils, puis s'engager sous la voûte avec les portefaix, tandis qu'Amaury continuait seul vers la place de Grève. Locksley resta un moment à observer l'endroit, mais Le Trébuchet ne ressortit pas. S'était-il caché à l'intérieur ? Y avait-il des complices ?

Rassuré, il revint en arrière, jugeant plus prudent de ne pas prendre le même chemin qu'Amaury. Il rejoignit la rue du Chevet-

Saint-Gervais qu'il remonta sans un regard pour le manoir du Temple, ayant d'autres projets pour les Templiers.

Ayant regagné la Corne de Fer, il y laissa son arc, passa sa cotte de mailles sur son gambison, enfila son surcot avec la croix des croisés, prit son baudrier et son épée et quitta l'auberge. Dehors, il se rendit à l'écurie, fit seller son cheval et sortit par l'Archet Saint-Merry.

Suivant les indications demandées à l'écurie, il reprit la voie suivie avec Amaury – le palefrenier lui avait dit qu'elle s'appelait la rue Neuve-Saint-Merry[39] – jusqu'à une grande rue nommée la rue du Temple, car elle conduisait à la Villeneuve des Templiers.

Il la remonta. C'était un large chemin de terre bordé de maisons à haut pignon et pans de bois, aux colombages en croix peints de couleurs vives. Les jardins et les vergers étaient nombreux, clôturés par des haies ou des murets. Très vite, Locksley découvrit la haute muraille avec créneaux et mâchicoulis qui ceinturait la ville. La courtine était irrégulièrement flanquée de tours demi-circulaires de faible largeur. C'était la première fois qu'il voyait l'enceinte qu'avait fait construire Philippe Auguste, et il en fut impressionné. Large de huit à neuf pieds, en pierres de petites dimensions, elle s'élevait à plus de quatre toises.

La rue se terminait devant une grande porte ogivale, couleur lie-de-vin, encadrée de deux tours rondes. On la traversait par une longue salle voûtée dont les arcs d'ogive reposaient sur de robustes piliers à chapiteaux. Tout au long, des archères permettaient de cribler de flèches ceux qui auraient forcé l'entrée, et quelques soldats débonnaires, porteurs d'arbalète, surveillaient les passages. En levant les yeux, Locksley vit un assommoir, ces trous par lequel on pouvait déverser des pierres sur les assaillants. Après l'assommoir, l'extrémité d'une herse de bois dépassait de la voûte.

Locksley suivait un chariot tiré par un bœuf qui avançait lentement. Au bout de la salle, il n'y avait ni fossé ni pont-levis mais une épaisse porte de fer doublée d'une seconde herse. Dehors, c'était la campagne avec quelques fermes le long du chemin. On apercevait au loin une belle enceinte de pierre blanche avec une haute tour carrée qui dépassait des courtines. À son sommet flottait la bannière du Temple. Ce ne pouvait être que la Villeneuve.

Il poursuivit sa route vers la commanderie jusqu'à une échelle d'infamie où un larron, pieds et mains serrés dans les planches,

regardait passer les voyageurs. À quelques pas se dressait une auberge avec, pour enseigne, une croix blanche. L'endroit était d'un calme absolu. Les chiens qui dormaient sous la treille grimpant sur la façade ne levaient même pas leur museau aux passages sur le chemin. Dans un enclos, un porc grognait doucement, creusant une terre boueuse couverte d'épluchures. Comme il faisait beau, des hommes d'armes et des colporteurs étaient attablés à une table de planches posées sur des tréteaux. Une bonne odeur de grillade chatouillait les narines et deux des hommes d'armes portaient la croix templière sur le surcot de leur haubert. Pourquoi ne pas dîner ici, se dit-il ? Il s'approcha, avisa un jeune garçon à qui il confia son cheval et alla s'attabler avec les autres.

Son voisin était un jeune colporteur aux mains calleuses. Il portait des braies, une blouse et une chape de bure.

— Qu'a-t-il fait ? lui demanda Locksley en désignant l'homme dans le pilori, tandis qu'un gros aubergiste aux traits grossiers et aux bras velus posait d'autorité devant lui un pot de vin clairet.

— Un sergent du Temple qui a blasphémé en jurant par le sang du Christ. Il restera exposé à l'échelle toute la journée. Il a de la chance, car le roi exige désormais que ceux qui jurent par un morceau du corps du Christ soient noyés dans la Seine.

— Les pauvres, certainement, intervint l'aubergiste en crachant par terre, mais les riches peuvent jurer par le cul de Dieu et payer seulement cinq sous d'or d'amende !

Les Templiers éclatèrent de rire et Locksley les imita. Après quoi il vida en une seule gorgée son pot de vin avant de dire à l'aubergiste qu'il voulait dîner.

— Vous êtes chevalier, noble sire ? demanda respectueusement le colporteur.

— Je le suis, compaing. Je vais à la Villeneuve voir un ami, mais j'ignore s'il sera là. J'ai chevauché toute la journée et mon cheval ne peut plus arquer{40}. Moi non plus, d'ailleurs ! Surtout, je ne veux pas arriver là-bas affamé, car je ne sais pas si je pourrai y dîner, n'y étant jamais allé.

— Je suis chaudronnier, expliqua le colporteur en montrant ses bassines et son réchaud posés au pied d'un arbre. Je connais du monde à la Villeneuve, et si je peux vous aider…

À ce moment, un pauvre hère en sayon venant de Paris s'approcha de la table. Il restait une place en face de Locksley, juste à

côté des deux sergents du Temple qui avaient bu plus qu'ils n'auraient dû. C'étaient certainement des camarades du prisonnier de l'échelle, puisque l'un d'eux lui avait porté à boire. Sans doute veillaient-ils à ce qu'il ne lui arrive rien, car les enfants aimaient lancer des pierres aux condamnés aux peines infamantes, les blessant et, parfois, leur crevant les yeux.

— Va-t'en d'ici l'avrelaun[41], on n'a pas besoin d'un rien-qui-vale ! lança le cabaretier au miséreux.

Le mendiant sortit une obole, piécette de cuivre et d'argent, qu'il montra en ricanant de sa bouche édentée et s'assit d'autorité à côté des sergents. Ayant haussé les épaules, le cabaretier partit chercher un pot de vin, tandis que deux drôlesses en robes rouges arrivaient d'un chemin transversal. Elles s'arrêtèrent devant la table, dépoitraillant généreusement leur gorge pour montrer leurs avantages. Émoustillés, les sergents du Temple se levèrent et partirent paillarder avec elles dans les haies avoisinantes, faisant fi de leur serment de chasteté.

Ne restèrent à l'extrémité de la table que Locksley, le chaudronnier et le mendiant. Les autres clients, deux arbalétriers génois et un coutelier, étaient assis à l'autre bout.

Jetant un regard au mendiant, et jugeant qu'il ne présentait aucun danger d'indiscrétion, Locksley dit au colporteur :

— Mon ami s'appelle Malvoisin. Il est commandeur, peut-être le connaissez-vous.

— Je connais un Albert de Malvoisin, répondit le chaudronnier après un instant de réflexion, mais il n'est pas à la Villeneuve. Il habite dans le manoir du Temple, au Monceau-Saint-Gervais. J'y suis allé réparer des chaudrons et c'est lui qui m'a payé.

Locksley ne s'attendait pas à ça. Ainsi Malvoisin habitait dans le Monceau-Saint-Gervais ! C'était inespéré ! C'est alors qu'il songea au second Templier qu'il avait vu à Limoges avec Malvoisin.

— Connaissez-vous d'autres chevaliers dans le manoir du Temple du Monceau ?

— Non, seigneur. Sauf bien sûr le grand maître, Lucas de Beaumanoir. On m'a dit qu'il vient de Londres. Je l'ai aperçu et il m'a paru bien sévère.

Beaumanoir ! Locksley ne le connaissait pas, mais il avait entendu parler de lui. Autant qu'il s'en souvienne, c'était le grand maître de l'ordre en Angleterre quand il était hors-la-loi.

Beaumanoir, comme Malvoisin et Bracy, s'était rebellé contre Richard Cœur de Lion et avait été banni avec eux. Ce ne pouvait être que lui qui était à Limoges ! Ainsi, les trois principaux complices du complot contre le roi d'Angleterre ayant eu lieu cinq ans plus tôt étaient à nouveau réunis !

Comme l'aubergiste lui apportait un pigeon rôti, il fit servir un pot de vin à son obligeant voisin tout en réfléchissant sur ce qu'il allait faire. Il devait en capturer au moins un et l'interroger pour connaître leur maître.

Ayant terminé son pigeon, il se leva, lança un « Arvais[42] » au chaudronnier en lui laissant son vin, et alla chercher sa monture pour rentrer à Paris.

Le mendiant l'observa jusqu'à ce qu'il eût passé la porte du Temple. Après quoi, il se leva à son tour.

OceanofPDF.com

Chapitre 12

Maurice de Bracy s'était levé tard après avoir passé la soirée du dimanche à jouer et à boire. Vêtu d'une robe de velours turquoise, à la couleur passée, recouverte d'un surcot à ses armes – deux étoiles sur écu écarlate barré d'or –, l'esprit encore embrumé par l'alcool, il attendait son écuyer devant la fenêtre de sa chambre.

La main posée sur la poignée de sa lourde épée suspendue à un triple baudrier, il s'efforçait de réfléchir aux auberges et hôtelleries où se rendre pour trouver Locksley. Devait-il commencer par le Monceau-Saint-Gervais ou par la Cité ? S'il avait été à la place de ce larron, où serait-il allé ? Pouvait-il être resté sur la rive gauche ? Non ! Les truands comme lui préféraient se cacher dans les ruelles sordides des marais du Temple ou au milieu des bougresses du Beau bourg.

Incapable de se concentrer après sa nuit trop courte, il éprouvait déjà un certain découragement. Cette recherche durerait des semaines, même aidé de son écuyer. Soudain, une haute silhouette qui remontait à grandes enjambées la rue du Chevet-Saint-Gervais attira son attention. C'était un homme brun, imberbe, revêtu d'un gambison de chevalier mais sans baudrier ni épée. Il tenait à la main ce qui semblait être un manteau écarlate, curieusement roulé autour d'une perche d'une bonne toise. La façon de déambuler de cet individu lui parut familière, aussi ne le quitta-t-il pas des yeux jusqu'au moment où il le reconnut quand il passa devant le manoir.

Locksley ! Il resta pétrifié un instant avant de réagir rapidement. Par l'épée de saint Pierre ! Belzébuth venait de lui livrer ce truand sans qu'il lève le petit doigt ! N'attendant pas plus son écuyer, il sortit de sa chambre sans même prendre son manteau, courut dans la galerie de l'étage jusqu'au grand escalier dont il dévala les marches avant de traverser, à toute allure, la grande salle basse sous les regards surpris des serviteurs, des sergents et des servants du Temple qui s'y tenaient.

Dans la rue, Robert de Locksley s'était déjà éloigné. Bracy ne le vit plus. Bousculant les portefaix, se glissant entre ânes et charrettes, il parvint enfin à le rattraper et resta dès lors derrière lui, à bonne distance.

Maurice de Bracy était maintenant partagé entre l'inquiétude et la satisfaction. Il était sorti en robe, sans manteau, avec son blason bien visible sur sa cotte. Que Locksley se retourne, qu'il le reconnaisse et il s'enfuirait immanquablement. Mais en même temps, Bracy était ravi. Locksley allait soit à son logement, soit chez quelqu'un. Dans les deux cas, la statue d'or ne devait pas être loin et serait bientôt à lui. Quant à la capture de ce voleur, il aurait bien le temps d'y songer avec Malvoisin quand il saurait où il logeait.

Bracy, qui avait pour habitude de se déplacer à cheval, était contraint de prêter attention aux trous puants des ornières et aux mendiants qui hantaient les rues, cherchant à trancher les lanières des escarcelles des gens distraits. Ainsi, il écarta violemment un piètre{43} qui contrefaisait l'estropié en s'accrochant à lui et plusieurs coquillards, faux pèlerins couverts de coquilles, qui l'entourèrent en lui jurant qu'ils se rendaient à Compostelle.

Soudain il vit Locksley quitter la rue de la Tisseranderie pour se diriger vers Saint-Merry et il s'inquiéta un peu plus. Si ce voleur sortait par l'Archet-Saint-Merry, il ne pourrait se dissimuler sur les chemins peu fréquentés. Bracy se creusait la tête pour trouver une solution quand il vit Locksley entrer dans l'auberge de la Corne de Fer. Aussitôt le chevalier se glissa dans le porche de l'église Saint-Merry d'où il pouvait apercevoir la porte de l'hôtellerie.

Assis à même le sol, un malingreux, bras et jambes nus couverts d'ulcères factices, geignait et suppliait qu'on lui donne une obole pour qu'il se soigne. Agacé, Bracy lui envoya un coup de pied pour le faire taire. Ses entrailles criaient maintenant de malefaim et il songeait avec irritation que Locksley était peut-être à table, tandis

que lui se morfondait là, sans boire ni manger. Il se jura de lui faire payer cher cette attente quand il serait entre ses mains.

Robert de Locksley ne le fit pourtant pas patienter longtemps. Quand il ressortit, l'ancien voleur de Sherwood s'était changé, ce qui signifiait qu'il logeait à la Corne de Fer. Bracy le vit se rendre à l'écurie. De nouveau, il s'inquiéta. S'il le suivait, il serait immanquablement repéré, car du haut de son cheval Locksley ne manquerait pas de l'apercevoir. C'est en entendant à nouveau gémir le malingreux qu'une idée lui traversa l'esprit.

— Pitié, seigneur ! répétait le mendiant d'une voix de moribond.,

Bracy se tourna vers lui :

— Tu veux gagner une pièce d'argent ?

Immédiatement, le visage tordu de douleur du malheureux s'éclaira.

— Bien sûr, seigneur ! fit-il avec un sourire édenté.

— Un chevalier est dans cette écurie. Il a un surcot de croisé. Tu vas le suivre et tu feras l'aviseux{44}. Ce soir, tu viendras me raconter ce qu'il a fait.

— Mais s'il quitte la ville, seigneur ?

— Tant pis pour toi ! Et n'essaie pas de me tromper, car je crois savoir où il va.

Déjà Locksley quittait l'écurie sur le dos de sa monture.

— C'est lui ! Si tu me trahis, je te fais pendre, c'est clair ?

— Oui, seigneur, mais comment vous retrouver, ce soir ?

— Tu connais le cabaret du Pigeon Blanc, rue de la Mortellerie ?

C'était ce qu'on appelait communément un clapier à putains pour les portefaix du port de Grève, mais Bracy le fréquentait avec Malvoisin, car les drôlesses n'étaient pas chères et il n'était pas riche.

— Oui, seigneur.

— Sois-y à vêpres. Si tu ne m'as pas menti, tu auras un écu d'argent.

— Et si vous n'y êtes pas, j'aurai perdu mon temps, protesta le mendiant en tendant la main.

Exaspéré, Bracy ouvrit son escarcelle et en sortit une obole de cuivre.

C'est dans l'après-midi du lundi que le prévôt de Saint-Éloy apprit l'évasion d'Étienne Le Trébuchet par l'un des geôliers venu le prévenir.

L'homme était épouvanté. Il connaissait la sévérité de l'abbé Isembard et il se doutait qu'il n'échapperait pas au pilori, mais il voulait se justifier pour éviter le fouet.

Robert Hamelin était prêtre et docteur de l'Église. Choisi par le chapitre de l'abbaye, il savait qu'il serait abbé un jour s'il ne commettait pas de faute. Or, cette évasion venait brusquement de compromettre ses chances d'accéder à la charge de prieur.

— Il avait un arc, mon père, nous n'avons rien pu faire, implorait le geôlier en se tordant les mains de désespoir.

— Vous étiez deux et vous étiez armés ! gronda Robert Hamelin.

— Pierre a tenté de prendre sa hache, mon père, mais l'archer a tiré et a cloué sa manche à un banc. Il n'a pu se dégager.

— Il fallait en profiter pour vous jeter sur lui ! Si vous aviez eu un peu de courage !

— Après avoir tiré la flèche, cet homme en avait déjà encoché une autre, pleurnicha le geôlier.

— Comment cela ?

— Je ne sais pas, père prévôt. C'était un démon ! Il avait plusieurs flèches à la main et il en a mis une autre sur la corde à peine la première était-elle partie.

— Mais il a raté Pierre !

— Non, mon père ! Il voulait seulement le clouer au banc ! Je n'ai jamais vu une telle vitesse et une pareille précision, même chez les meilleurs archers de Paris quand ils s'entraînent devant l'enceinte[45].

— Je ne peux te croire ! s'emporta Hamelin en haussant les épaules.

Le geôlier baissa complètement la tête, ne sachant plus que dire.

Robert Hamelin était certain que le geôlier mentait. Comment deux hommes vigoureux auraient-ils pu se laisser dominer par un archer ? Surtout si la première flèche n'avait blessé aucun d'eux ! Ils auraient dû lui sauter dessus ! Pourquoi inventait-il une histoire si stupide ? Ne sachant que penser, il demanda pourtant :

— Qu'a-t-il fait, après ?

— Sous la menace, nous sommes descendus dans la cave avec la clef des fers. Nous n'avions pas le choix ! J'ai libéré le tisserand qui est remonté seul et a refermé la porte au verrou. On a été libérés par quelqu'un venu porter le dîner de son frère.

— Vous n'aviez jamais vu cet archer ?

— Non, père prévôt.

— Décris-le-moi.

— Très grand et brun, vêtu d'un gambison d'arbalétrier ou d'archer.

— Ce serait un soldat ?

— Certainement, seigneur, un mercenaire ou un routier. Peut-être un Cottereau, ou un Brabançon flamand. J'ai remarqué qu'il portait un gant à la main qui tenait la corde.

— Un godon, plutôt, il n'y a qu'eux pour savoir si bien tirer. Quelle taille avait son arc ?

— Très grand, mon père, une toise, ou plus.

— Un arc gallois, peut-être… Mais comment connaissait-il Le Trébuchet ? Pourquoi un Anglais viendrait-il délivrer un tisserand accusé d'hérésie ?

— Si c'est un mercenaire, ce pourrait être sa famille ou ses amis qui l'ont engagé, suggéra le geôlier.

— C'est possible, mais comment le retrouver maintenant ? Il a dû quitter Paris.

Le geôlier resta silencieux, n'ayant rien à proposer, tandis que Robert Hamelin réfléchissait. Qu'allait-il dire à l'abbé ? Puis une idée lui vint : son frère Philippe, qui était le prévôt de Paris, pourrait certainement l'aider à retrouver cet archer au gambison, pour autant qu'il existe.

— Tu mérites le pilori, tu le sais, fit-il sévèrement au geôlier.

— Oui, mon père, déglutit l'autre, mais je vous jure sur la sainte Croix que je n'ai rien pu faire.

— Rentre à la prison. L'abbé décidera de ta punition.

Le geôlier partit. Le prévôt réfléchit encore un moment, puis quitta la salle voûtée où il jugeait les délits commis dans la censive du prieuré. Il traversa un cloître, saluant quelques moines, et prit un escalier qui le conduisit à une galerie dont la première porte était celle des appartements de l'abbé Isembard.

Saint Éloy, évêque et ministre du roi Dagobert, avait construit l'église de Saint-Martial dans la Cité, puis y avait adjoint des bâtiments conventuels. C'était devenu un monastère de religieuses qui avait pris une importance considérable.

Après la mort de saint Éloy, l'abbaye avait pris son nom. Riche, elle possédait de nombreux fiefs, dont une partie du Monceau-Saint-Gervais. Au début du XII^{e} siècle, un grand relâchement des mœurs se

fit chez les religieuses. Leurs désordres furent tels que l'évêque de Paris, Galon, les dispersa. Le monastère et ses censives furent donnés à l'abbaye de Saint-Pierre-des-Fossés, devenue Saint-Maur-des-Fossés, tout en restant sous la dépendance de l'évêque de Paris. Les religieuses furent remplacées par douze religieux de l'ordre de Saint-Benoît devant offrir chaque année aux chanoines de la cathédrale six porcs gras, cinq muids de vin, trois setiers de froment, huit moutons et six écus. L'abbaye connut à nouveau la prospérité et le nombre de religieux augmenta rapidement.

— C'est une affaire doublement grave, dit Isembard quand Robert Hamelin eut terminé le récit de l'évasion. D'abord parce que l'autorité de notre abbaye est compromise, ensuite parce que ce tisserand est certainement bogomile et qu'il a des complices. Comment les trouver maintenant ? Allons-nous laisser se répandre cette effroyable hérésie ? Si l'évêque l'apprend, nous serons démis de nos charges.

— Je sais, mon père, et je vais tout faire pour restaurer l'autorité de l'abbaye et retrouver Le Trébuchet. Ce sont certainement les compagnons de sa secte qui l'ont fait libérer en payant un mercenaire. Si je le trouve, j'aurai tous les autres.

— Ils seraient donc si puissants ? Comment un tel groupe de bogomiles a-t-il pu vous échapper ?

— Je ne suis pas certain que Le Trébuchet soit bogomile, noble père abbé, d'ailleurs il a nié l'être. Mais il y a une autre hérésie qui ressemble à celle des bogomiles : les cathares. Elle serait très répandue chez les tisserands de Flandre.

Isembard pâlit et balbutia, plein d'inquiétude :

— Les cathares ! Pourraient-ils avoir contaminé nos bons tisserands de Paris ? Ce serait effroyable ! Savez-vous qu'à Toulouse ces hérétiques sont si nombreux qu'ils imposent leur loi à l'Église et refusent de payer la dîme ? Il faut retrouver ce mercenaire et Le Trébuchet, frère Robert ! Et nous devrons tous les brûler pour extirper le mal !

— Je vais demander l'aide de mon frère, le prévôt de Paris.

Le Grand-Châtelet, d'abord construit en bois, avait été incendié par les Normands lors du siège de Paris, aussi les rois capétiens l'avaient-ils reconstruit en pierre. C'était à l'origine un simple châtelet, une porte fortifiée. Du côté de la place de la boucherie, il se

présentait comme un corps de bâtiments de deux étages flanqué de deux tours rondes et d'un donjon, tandis que du côté du fleuve c'était une cour entourée d'une courtine.

Venant de Saint-Éloy, et ayant traversé le pont, le prévôt Robert Hamelin laissa sa mule dans la cour et pénétra dans le logis principal par un escalier d'une dizaine de marches. Entré dans la salle des gardes, éclairée seulement par de fumants flambeaux de résine, il prit un escalier en colimaçon qui le conduisit à l'appartement de son frère.

Philippe Hamelin, le prévôt de Paris, habitait en effet dans le Grand-Châtelet, tout comme la garnison à son service pour surveiller la porte de l'Outre-Grand-Pont et assurer le guet. C'est dans sa chambre qu'il rendait la justice pour les petits délits en flagrance. C'est là aussi qu'il réunissait les bourgeois qui l'assistaient, les religieux avec qui il devait composer sur les droits des censives et, enfin, les maçons qui construisaient la nouvelle enceinte sur la rive gauche ainsi que le donjon du Louvre.

On le voit, le prévôt avait des attributions extrêmement étendues. Agent seigneurial, chef de la noblesse de la ville, il administrait Paris au nom du roi, collectait impôts et taxes, assurait la police des marchandises, avait en charge le guet et la garde des portes de la ville, et enfin s'occupait de la construction des fortifications.

En ce temps-là, il n'y avait pas de municipalité à Paris, simplement une confrérie des marchands d'eau à qui le roi avait confié la police du fleuve et le privilège des transports et du débarquement des marchandises. Quand il était parti à la croisade, Philippe Auguste, qui avait confiance en eux, leur avait remis le gouvernement de la ville. C'étaient eux qui avaient payé la construction de l'enceinte du côté de l'Outre-Grand-Pont. Depuis son retour de Terre sainte, le roi les associait à ses décisions en leur laissant l'affermage de la collecte des taxes sur le sel, le vin ou le blé.

Cet après-midi-là, trois des plus éminents représentants de la bourgeoisie, Thibault Le Riche, Athon de Grève et Evrouen Le Changeur se trouvaient dans la chambre du prévôt de Paris. Ces bourgeois se ressemblaient étrangement. Glabres, corpulents et bedonnants, tous trois en épais bliaud de velours brun à grandes manches, mais sans passementerie ni broderie, une aumusse fourrée

d'hermine sur la tête, ils avaient la cinquantaine passée et les cheveux gris sauf Evrouen Le Changeur qui était chauve.

Les bourgeois et le prévôt venaient de se mettre d'accord sur la répartition de différentes taxes. Ainsi ils avaient accepté que le droit d'aubain soit réparti avec l'évêché comme le demandait monseigneur Eudes de Sully. De la même façon, ils avaient approuvé un partage des tailles avec lui. Ils avaient aussi proposé au roi une liste de drapiers, forgerons, tanneurs et autres métiers marchands qui auraient le droit d'exercer sur le parvis de Notre-Dame et appartiendraient à l'évêque.

Ils avaient aussi acquiescé à la demande de frère Haimard, le Templier chargé des finances royales, au sujet d'une meilleure collecte des taxes sur les vins, car les fraudes des cabaretiers étaient nombreuses.

Enfin, Philippe Hamelin leur avait présenté un mémoire de frère Guérin, le chancelier de Philippe Auguste, au sujet des amendes et des châtiments pour ceux pris en flagrant délit de meurtre, ainsi que sur l'organisation des duels judiciaires dans la cour de l'évêché, pour ceux qui se disaient innocents.

Ils abordaient l'organisation du guet quand Robert se glissa dans la salle. Les trois bourgeois avaient l'habitude de la présence du prévôt de Saint-Éloy, aussi le saluèrent-ils d'un signe de tête amical. Quant à Philippe Hamelin, il savait qu'il pouvait compter sur la discrétion de son frère et il appréciait ses conseils tant Robert connaissait bien les rouages de l'évêché.

Comme à chaque fois, le prévôt de Saint-Éloy s'assit discrètement sur un banc à l'écart, tandis que la discussion entre le prévôt et les bourgeois reprenait sur le casse-tête du guet.

— La population à l'intérieur de l'enceinte est de cinquante mille personnes, dont dix mille hommes, rappelait Philippe Hamelin. Mais la ville est immense. Il faut non seulement que l'ordre y règne le jour et la nuit, mais aussi assurer la garde sur les remparts.

— C'est du domaine du roi, objecta Thibault Le Riche qui devinait qu'on allait encore faire appel à leurs pécunes.

— Le roi paie des arbalétriers génois et des soldats flamands et brabançons, en effet, mais il n'en a pas assez. Il y a trop de larrons qui échappent au guet.

— Sont astreints au guet, à tour de rôle, les marchands et les artisans qui paient la taille, noble prévôt, remarqua Athon de Grève.

— Sauf ceux qui ont passé soixante ans, les boiteux, les estropiés, les mutilés, les maîtres, les jurés des métiers et même les bourgeois dont la femme est en couches ! ironisa le prévôt en énumérant sur ses doigts ces cas particuliers.

— Mais c'est justice ! intervint Evrouen Le Changeur. Tout comme l'exemption de guet est de droit pour les seigneurs, les ecclésiastiques, les sergents, les serviteurs du roi, de l'évêque et des abbayes. Voulez-vous changer la coutume ?

— Seulement, ils ne sont pas seuls ! Tous ceux dont les travaux sont utiles à l'équipement des chevaliers et aux gens de guerre sont aussi dispensés du guet. À leur nombre, il faut ajouter les colporteurs, les vendeurs de vin à étal, les peintres, les imagiers, les chasubliers, les libraires, les parcheminiers, les enlumineurs, les écrivains, les tondeurs de draps, les tailleurs de pierres, les haubergiers, et que sais-je encore ! s'emporta Philippe Hamelin.

Devant l'expression renfrognée des trois bourgeois, il ajouta d'un ton conciliant :

— Les couteliers ont la faculté de faire faire le service du guet par leurs ouvriers et les tonneliers d'en être exempts moyennant une redevance. Je propose que cette redevance soit étendue à tous ceux qui ne participent pas au guet.

Il les considéra à tour de rôle avant d'ajouter :

— Mon devoir est d'assurer la sécurité dans cette ville. Vous êtes les premiers à vous plaindre des courtauds, des capons, des francs-mitoux et des malingreux qui mendient indûment et volent à la moindre occasion. Comment voulez-vous que mes sergents patrouillent dans une si grande ville s'ils ne sont pas plus nombreux ? Je n'ai que trois douzaines d'hommes d'armes au Châtelet et à peine deux cents au Palais. La sûreté de la ville exige des patrouilles de nuit plus nombreuses.

Voyant que les bourgeois restaient contrariés, et sachant qu'il ne devait pas leur forcer la main, il leur proposa :

— Parlez-en entre vous, et faites-moi une proposition pour notre prochaine réunion.

Pas fâchés de s'en tirer si bien, les trois bourgeois se levèrent, saluèrent les deux frères et se retirèrent.

Une fois seuls, Robert vint accoler Philippe avec une sincère affection. Si les deux frères avaient une grande ressemblance avec le même regard inquisiteur, le même nez mince, le même menton

fuyant, le même visage plissé, la même bouche aux lèvres épaisses et à la dentition jaune mal plantée, la même voix grave, la même musculature puissante, ils étaient pourtant très différents. D'abord, l'âge les séparait. Philippe Hamelin avait la quarantaine bien sonnée quand Robert approchait à peine de la trentaine. Il y avait aussi la coiffure. Robert, qui était prêtre, était tonsuré, tandis que son aîné portait une belle toison brune et bouclée. Enfin, il y avait les vêtements. Philippe Hamelin était revêtu d'une lourde broigne maclée d'anneaux de fer avec une longue épée à double tranchant et une miséricorde pendues à son large baudrier, alors que Robert était en robe noire à capuchon avec une simple croix d'argent autour du cou.

— Dès qu'il s'agit de leur faire sortir leurs deniers, ces marchands sont tous les mêmes ! s'exclama avec dépit le prévôt de Paris. Mais si je n'étais pas là pour les contraindre, le désordre régnerait dans cette ville et ils le reprocheraient au roi !

— Le désordre règne quand même, ironisa le prévôt de Saint-Éloy, c'est d'ailleurs la raison de ma venue.

Philippe Hamelin fronça le front.

— Explique-toi ! S'est-il passé quelque chose que j'ignore ?

— Rassure-toi, ça c'est produit ce matin et tu ne vas pas tarder à l'apprendre…

Il raconta la façon dont un archer, sans doute un soldat ou un mercenaire, avait libéré un hérétique à la Grange-Saint-Éloy, puis il lui rappela la discussion qu'ils avaient eue, lors de ses noces, au sujet des cathares.

— Des amis de ce tisserand auraient donc recruté un archer mercenaire pour le délivrer ? fit Philippe, pensif. Mais comment ont-ils fait en si peu de temps ? Tu m'as dis que tu as arrêté ce tisserand seulement hier.,

— C'est vrai.

— Ils devaient le connaître… Et tu dis que, selon le geôlier, il serait fin tireur ? Un Anglais, peut-être ? Quoi qu'il en soit, il ne manque pas d'audace ! Que peut faire cet homme à Paris ? Ce serait aussi un cathare ?

— Je ne peux rien te dire de plus. Pour l'instant je suis dans l'obscurité, plaisanta Robert.

— Tout cela est inquiétant, très inquiétant. Je crois que tu as mis le nez dans une affaire sérieuse, frérot. Mais la Grange-Saint-Éloy est

sous la juridiction de ton abbaye… Que puis-je faire ?

— Je veux trouver ce tireur s'il est toujours à Paris. Or, tu es le seul à avoir l'autorité nécessaire pour interroger les cabaretiers. Certes, ils sont nombreux, mais comme ils ont surtout une clientèle de marchands, l'un d'eux a dû remarquer un homme avec un arc.

— Sans doute, c'est en effet un bon point de départ. Je commencerai demain dans le Monceau-Saint-Gervais. Ceux qui ont voulu délivrer Le Trébuchet sont forcément ses amis ou ses proches, donc ils vivent dans le Monceau et ils ont dû engager ce mercenaire là-bas.

— Sauf s'il habite chez l'un d'eux, mais il a bien dû dîner dans quelque taverne, remarqua Robert. On doit facilement se souvenir d'un homme de grande taille, en gambison, avec un arc.

— J'enverrai aussi deux de mes sergents vers le Beau bourg. Il y a là-bas pas mal de truands et notre homme en est peut-être un.

À l'extrémité de la rue de la Mortellerie, le cabaret du Pigeon Blanc, comme toutes les maisons à pans de bois de la rue, était construit sur des piliers de six pieds de haut enfoncés dans la grève. Ainsi les habitations n'étaient pas submergées lors des crues de la Seine. Celle de mars 1196 avait fait exception, car l'eau était montée au-delà des planchers quand les flots avaient couvert les deux ponts. Cette année-là, tout le monde était persuadé que Dieu venait d'envoyer un nouveau déluge. Le roi avait d'ailleurs été contraint de quitter son Palais de la Cité pour se réfugier à l'abbaye de Sainte-Geneviève, tandis que l'évêque de Paris partait jusqu'à Saint-Victor. La colère de Dieu s'était pourtant calmée après une procession conduite par le roi pieds nus et une supplique de l'évêque pour que le Seigneur ramène les eaux dans leur lit.

Le Pigeon Blanc ne comprenait qu'une seule salle à laquelle on accédait par une échelle, ou en barque lors des crues. Quand Bracy y arriva avec son écuyer et un sergent d'armes, une escorte utile tant l'endroit était mal famé, le malingreux était assis à l'unique table. La salle enfumée par un poêle était pleine de clients ivres, pour la plupart des portefaix ou des hommes d'armes, qui ripaillaient et chantaient en vidant des chopines de vin ou de cidre. Un ballet ininterrompu de ribauds et de drôlesses, gorge dépoitraillée, montait et descendait par l'échelle conduisant au dortoir sous le haut pignon. Là où les garces officiaient.

Tandis que l'écuyer et le sergent restaient debout près de la porte, Bracy s'assit en bousculant le voisin du malingreux et montra la pièce d'argent qu'il tenait.

— Raconte ! ordonna-t-il.

— Il est allé sur le chemin de la Villeneuve du Temple, seigneur. Il s'est arrêté à la Croix Blanche, le cabaret devant l'échelle, au carrefour avec le chemin des Quatre-Fils-Aymon{46}. Il s'est fait servir à boire et je me suis assis à côté de lui.

— Il t'a repéré ? s'alarma Bracy.

— Non, seigneur, il parlait à son voisin. Il l'a questionné sur un Templier qu'il recherchait.

— Un Templier ? s'enquit Bracy en haussant les sourcils de surprise.

— Il cherche un nommé Albert de Malvoisin, seigneur. Or, son voisin le connaissait pour l'avoir vu au manoir du Temple, dans la rue du Chevet-Saint-Gervais.

Malvoisin ?

Bracy pâlit brusquement et un frisson glacial le parcourut. Il eut l'impression que la pièce tanguait, tandis que les questions se bousculaient dans son esprit. Pourquoi Robert de Locksley cherchait-il Malvoisin ? Comment même savait-il qu'il était à Paris ?

— Ensuite ? demanda-t-il d'une voix blanche.

— Ce chevalier est parti, seigneur, il est retourné à Paris. Je l'ai suivi, de loin, mais il est revenu à la Corne de Fer.

Sans y prêter attention, Bracy abandonna le beau denier tournois d'argent, frappé à l'abbaye Saint-Martin de Tours, qu'il tenait à la main et se leva. Rongé d'inquiétude, il partit en silence.

Il croyait être le chasseur de Robert de Locksley quand c'était lui qui les poursuivait ! Le Saxon se doutait-il de quelque chose sur la mort de Richard Cœur de Lion ?

OceanofPDF.com

Chapitre 13

Le lendemain mardi, Locksley attendait Amaury dans la salle la plus basse de l'auberge. Il avait prévu de lui demander de surveiller le manoir du Temple et de repérer Malvoisin. Comment ? Il n'en avait aucune idée, mais il ne doutait pas que le jeune garçon, plein de ressources, trouverait un moyen. Pendant ce temps, lui-même attendrait dans une taverne près du port. Après qu'Amaury l'aurait prévenu que Malvoisin sortait, il suivrait le Templier, lui ferait avouer ce qu'il savait sur la mort de Richard et le punirait.

Pour ces raisons, Locksley avait revêtu sa cotte de mailles sur son gambison. Son épée et sa miséricorde pendaient à sa taille, mais il n'avait pris ni son arc, ni son camail, ni son casque.

— Seigneur, êtes-vous le noble comte de Huntington ?

Le Saxon s'attendait si peu à cette interpellation qu'il resta un instant interloqué. Celui qui s'adressait ainsi à lui était un gamin en sabots d'une maigreur effrayante.

— Qui t'envoie ? demanda-t-il finalement avec défiance.

— Un chevalier, seigneur. Il m'a dit de chercher un seigneur de Huntington dans cette auberge et de lui dire qu'il voulait le rencontrer. Êtes-vous ce seigneur ?

— Tu as faim ? demanda Locksley en l'examinant.

— Toujours, seigneur, répondit l'enfant les yeux brillants.

— Assieds-toi devant moi.

Il fit signe à l'aubergiste qui n'était pas loin et lui demanda une grande assiette de soupe avec son pain.

— Maintenant raconte-moi tout.

— C'est un chevalier Templier, seigneur. Il m'a dit qu'il ne pouvait venir dans l'auberge, car il ne fallait pas qu'on le voie. Si ses amis apprenaient qu'il vous a rencontré, ils le tueraient. Il veut vous parler d'un seigneur de Malvoisin qui vous cherche et vous veut du mal… Si vous êtes bien le comte de Huntington…

Était-ce un piège ? Cela y ressemblait fort. Mais qui souhaiterait le piéger ? Qui savait qu'il était à la Corne de Fer et qu'il s'intéressait à Malvoisin ? Personne ! Donc ce pourrait bien être un Templier qui aurait entendu une conversation à son sujet et qui veuille le prévenir.

Plus il y réfléchissait, plus cela lui paraissait vraisemblable.

— Où est ton Templier ?

— Je peux vous conduire, seigneur, c'est tout près ! proposa l'enfant la bouche pleine.

L'aubergiste avait posé devant lui une tranche de pain dans une écuelle couverte d'une épaisse soupe au chou et au lard qu'il mangeait avec les doigts.

— Allons-y dès que tu auras fini.

Le gamin ayant précisé qu'ils pouvaient s'y rendre à pied, ils sortirent du Monceau-Saint-Gervais par l'Archet-Saint-Merry et remontèrent la rue qui conduisait à Saint-Martin-des-Champs, un prieuré fortifié, au-delà de la nouvelle enceinte.

Locksley aurait préféré attendre Amaury, mais il était impatient de savoir ce que lui voulait ce Templier. Il avait donc prévenu l'aubergiste de faire attendre quiconque le demanderait. Cette précaution fut inutile car, au premier carrefour, ils rencontrèrent le jeune Le Trébuchet.

— Amaury ! s'exclama le Saxon. Je n'ai pas pu t'attendre, car un Templier veut me rencontrer. Ce garçon me conduit jusqu'à lui. Accompagne-moi, j'aurai certainement besoin de toi.

— Je suis à vos ordres, seigneur.

— Tu viens de chez toi ?

— Oui, j'habite par là. (Il désigna la rue d'où il venait).

En chemin, Amaury interrogea le gamin, pour savoir où ils allaient, mais les réponses de l'enfant furent si confuses que le jeune voleur ne put déterminer exactement où se trouvait ce Templier, sinon que ce n'était pas à la Villeneuve du Temple.

La badaudaille se pressait dans la boueuse rue Saint-Martin et Locksley, retardé par un convoi de mules devant eux, regrettait déjà

de ne pas avoir pris son cheval. Comme partout, des marchands ambulants proposaient gâteaux et pâtés chauds. L'un d'eux les interpella en lançant son refrain traditionnel :

— Dieu ! Qui appelle l'oubloier[47] !

Amaury avait faim, aussi acheta-t-il une oublie qu'il partagea avec l'enfant.

Enfin ils s'écartèrent des mules, leur guide les ayant fait tourner à l'angle d'une église consacrée à saint Julien. Le chemin qu'ils suivirent alors était bordé de murets et de haies devant des jardins plantés de choux ou de fèves et des vergers de pommiers. Dans un grand champ, devant deux longues granges de bois, des jongleurs et des saltimbanques s'entraînaient à des tours. Devant un ours enchaîné à un pieu, deux porcs savants, dressés sur leurs pattes de derrière, dansaient en musique au son d'un tambourin manié par une jeune fille. L'enfant s'arrêta pour les regarder, les yeux brillants d'admiration. Même Amaury resta émerveillé par le spectacle.

— Nous en avons assez vu ! décida Locksley au bout d'un instant.

— C'est trop drôle ! s'esclaffa l'enfant en voyant l'ours se dresser et se mettre à son tour à se dandiner.

— Tu reviendras tout à l'heure ! dit Locksley qui s'impatientait.

— D'ici, vous pouvez y aller sans moi, seigneur, répondit le gamin. Vous voyez toutes ces maisons là-bas ? (Il désigna le bout du chemin.) La ruelle qui part de la maison rouge conduit à une place où le Templier vous attend.

Ne s'intéressant plus à Locksley, il se mit à encourager l'ours qui sautillait d'une patte sur l'autre.

— Martin ! Danse, Martin ! criait-il.

— Laissons-le, dit Amaury en haussant les épaules. Je connais l'endroit.

Ils repartirent. Après les cultures qu'ils avaient longées, l'endroit que leur avait désigné l'enfant était un vrai village, car on voyait dépasser un clocher des pignons des maisons à pans de bois. Mais c'était un pauvre village, sans même une clôture. Les artisans n'avaient que de minuscules boutiques aux étals étroits, en bas de petites maisons d'un ou deux étages. Il y avait des fabricants de boucles ou d'aiguillettes, des savetiers, des emmancheurs de couteaux et des chandeliers qui coulaient le suif pour en faire des chandelles. La maison rouge, désignée par leur guide, était occupée par un marchand de vin devant laquelle deux garces, en robe écarlate

à collet renversé et chapeau de même couleur, attendaient les clients. À quelques pas, un corps desséché se balançait à la corde d'une potence.

La ruelle indiquée par le gamin était nauséabonde et ne faisait pas deux pieds de large. Obscure, elle semblait conduire à l'église.

— Tu connais cet endroit ? demanda avec méfiance Locksley à Amaury.

— C'est le Beau bourg, seigneur. Il faut être prudent, car il y a beaucoup de truands et de grinches.

— Et cette ruelle ?

— Je crois que c'est un cul-de-sac qu'on appelle la ruelle du Cul-de-Pet. Je ne sais pas si on va y rencontrer votre Templier mais on va y trouver des bougresses.

Locksley s'approcha d'une des garces qui lui jeta un regard aguicheur.

— Je cherche un chevalier du Temple qui nous attend par ici.

— Pas vu ! répliqua-t-elle, déçue.

— Passez par la rue des Truies, beau seigneur, proposa l'autre. Il y a un cabaret où leurs sergents se retrouvent pour boire et prendre du bon temps avec nous. Vous verrez une tête de cerf sur la porte.

Elle désigna une ruelle plus bas, à l'angle de laquelle se trouvait la boutique du chandelier.

— Essayons la rue des Truies, proposa Locksley.

Elle était à peine plus large que celle du Cul-de-Pet. Les étages débordaient les uns au-dessus des autres et les encorbellements se touchaient presque pour former un sombre tunnel. Ils avançaient dans une quasi-obscurité en faisant attention aux endroits où ils mettaient les pieds, tant le sol était raviné de trous puants. Avisant un étroit passage entre deux maisons aux portes basses, Amaury proposa qu'ils l'empruntent pour rejoindre le cul-de-sac du Cul-de-Pet. Se dirigeant vers le clocher, ils traversèrent un sombre jardin où broutait une chèvre famélique attachée à un piquet. L'enclos était fermé par une haute palissade, mais il y avait une porte du côté de l'église.

Locksley tira le loquet et ouvrit.

Il découvrit une petite place au milieu de laquelle se dressait un calvaire. Une chapelle avec clocher était écrasée entre des bouges étroits construits sur des piliers supportant une galerie d'étage.

Mais il y avait surtout des chevaux caparaçonnés et une dizaine d'arbalétriers et de Templiers en manteau blanc parmi lesquels il reconnut Malvoisin. Sommairement dissimulés sous les piliers, ils surveillaient la ruelle du Cul-de-Pet.

— Il est là ! cria quelqu'un qui l'avait vu.

Locksley tourna la tête dans la direction de la voix et vit Bracy avec un arbalétrier. Sans viser, ce dernier épaula et tira.

— Filons ! cria le Saxon à Amaury comme le carreau s'enfonçait à un demi-pied de lui.

Ils repartirent en courant, mais déjà les cris fusaient dans leur dos. À l'instant où ils débouchaient dans la rue aux Truies, un nouveau carreau siffla et se perdit quelque part. Aussitôt après, ils entendirent :

— Ne tirez pas, imbéciles, je le veux vivant !

— Si on retourne d'où on vient ils nous prendront facilement ! cria Locksley.

Avec des chevaux, les Templiers les rattraperaient vite à terrain découvert et les massacreraient sans peine, se dit-il, regrettant amèrement de n'avoir ni arc ni monture. De surcroît son haubert de fer pesait sur ses épaules. À perdre haleine, ils prirent la ruelle par où ils étaient arrivés, mais dans l'autre sens.

Les étroites maisons étaient bardées de croix de Saint-André en bois multicolores. À chaque porte, Amaury donnait un coup de pied pour l'ouvrir, mais elles étaient bien rembarrées. Par un encorbellement, il essaya même de grimper dans une galerie, mais sans y parvenir.

— Nous n'avons pas le temps ! lui souffla Locksley, continuons !

Ils repartirent.

— Par là ! lança Amaury qui avait enfin brisé d'un coup de pied la penture d'un portail.

C'était celui d'un enclos à cochons. Les porcs grognèrent quand les fuyards les bousculèrent. Avisant une échelle de meunier qui gagnait un étage, Amaury passa le premier et déboucha dans un couloir voûté comme un four. À un embranchement, ils prirent au hasard et découvrirent plus loin un escalier en vis de Saint-Gilles. En bas, ils arrivèrent dans une série d'arcades construites sur des piliers de chêne. Entre elles, on apercevait des arbres.

— C'est la route du Temple, seigneur ! haleta Amaury. Si on parvient à la traverser, on fuira facilement de l'autre côté.

À son tour, Locksley reconnut la route qu'il avait prise la veille. Plusieurs chariots qui transportaient des montagnes de foin avançaient lentement vers Paris. Lorsque l'un d'eux passa devant eux, ils sortirent et se glissèrent derrière les grosses roues de bois, puis se coulèrent entre deux charrettes, provoquant un meuglement de contrariété du bœuf attelé. Ils s'enfoncèrent dans une haie au moment où deux sergents du Temple, à cheval, remontaient la rue en examinant le côté qu'ils venaient de quitter.

Mais ils n'avaient aucun endroit où se cacher. Amaury tenta de se frayer un passage dans les buissons épineux, mais ne parvint qu'à s'écorcher. Locksley courut donc vers un porche plus bas. Suivi du jeune homme, il entra dans une cour, où des poules picoraient sur un tas de fumier. ,

Sur un banc, contre la margelle d'un puits, un vieillard dormait.

— Je les vois ! hurla une voix dam leur dos.

C'était un des sergents du Temple.

Les fuyards traversèrent la cour pour pénétrer dans un champ de vignes, détalant aussi vite qu'ils le pouvaient. Pourtant, très vite, Locksley entendit la galopade proche et comprit qu'ils ne pourraient s'échapper. Il se retourna : les deux cavaliers arrivaient sur lui, à une cinquantaine de pas l'un de l'autre. Le premier tenait son épée haute, le second brandissait une hache.

Locksley tira son épée et, bien campé sur ses jambes, frappa la lame de celui qui était déjà sur lui. Le choc fut d'une telle violence que le sergent Templier glissa de sa selle et tomba. Avant qu'il n'ait pu se relever, Locksley lui brisa le crâne d'un coup de taille.

La scène n'avait duré que quelques instants, mais, par sa violence et son horreur, elle avait cassé l'élan du second sergent qui arrêta sa monture à quelques pas. Sous son casque, le Saxon vit combien il était jeune et terrorisé par ce qu'il venait de voir et surtout par la cervelle de son compagnon qui s'écoulait sur le sol.

Amaury avait rattrapé le cheval du mort à la selle duquel pendait une masse d'arme. Le jeune homme la détacha et se précipita à côté de Locksley. Devant ces deux adversaires décidés, le sergent Templier n'utilisa pas sa hache et fit demi-tour pour aller chercher du renfort.

— En selle ! lança Locksley.

Tous deux sur le cheval, ils traversèrent le champ de vignes. Après quoi Amaury, qui tenait les rênes, prit une rue descendant vers

la Seine, empruntant plusieurs fois des ruelles et traversant même un cimetière. Locksley se retournait régulièrement, mais personne ne les poursuivait. Finalement, ils arrivèrent à la muraille construite par Philippe Auguste qu'ils longèrent vers la rivière. Jusqu'à présent, ils n'avaient pas eu le temps de parler et Amaury se posait beaucoup de questions après ce qu'ils avaient vécu.

— Pourquoi ces Templiers ont-ils préparé ce guet-apens contre vous, seigneur ? Ce sont vos ennemis ? demanda-t-il avec crainte.

— J'ai connu ces Templiers en Angleterre d'où le roi Richard les a chassés. Je constate que notre haine n'est pas éteinte. C'est dommage qu'ils aient découvert ma présence à Paris.

— Ils ont envoyé ce garçon vous chercher à la Corne de Fer. Comment savaient-ils que vous y étiez, seigneur ?

— Je l'ignore, Amaury, mais l'un d'eux a pu me reconnaître dans une rue et me suivre. Ce n'est peut-être que de la malchance, seulement je ne peux pas retourner à l'auberge.

Ils arrivaient près de la rive où des barques déchargeaient du bois.

— Cela a-t-il un rapport avec la statue d'or ?

Jusqu'à présent, Amaury n'en avait jamais parlé.

— Aucun ! Quant à la statue, elle est en sécurité, ne t'inquiète pas. As-tu plutôt une idée d'un endroit où je pourrais loger maintenant ? demanda Locksley pour changer de sujet.

— Vous pourriez vous installer dans une autre auberge. J'irai chercher vos affaires.

— Sans doute, seulement ils me trouveront tôt ou tard. La puissance du Temple est immense.

— Et si vous quittiez Paris ?

— C'est impossible. J'attends des amis qui doivent me rejoindre à la Corne de Fer.

Ils longeaient la grève et, tout en surveillant les abords, Locksley demanda :

— Je pourrais aller où tu habites ?

— Non, la maison de ma logeuse est minuscule et, dès le premier jour, tout le monde saurait qu'il y a un inconnu. Moi, c'est différent, mais je ne peux même pas amener de fille, plaisanta-t-il, et je n'ai qu'une paillasse pleine de poux dans un bouge sous le toit.

— Dans ce cas, je me débrouillerai.

Il réfléchissait à une solution quand Amaury déclara :

— Vous avez sauvé mon père sans demander…

— Demandé quoi ?

— … s'il était hérétique…

— Je m'en moque ! répondit immédiatement Locksley. J'ai d'autres préoccupations en ce moment.

— Vous pourriez être damné pour avoir aidé un hérétique.

— Je me confesserai ! Je connais un prêtre qui pardonne facilement contre quelques pièces de cuivre !

— Et si j'étais hérétique, moi aussi ?

— L'es-tu ?

— Peut-être.

Ils partagèrent un moment de silence jusqu'à ce que le jeune homme ajoute :

— Si des hérétiques vous accordaient l'hospitalité, seigneur, accepteriez-vous ?

— En ce moment, j'irais en enfer si Satan me proposait un endroit où les Templiers ne puissent me trouver !

— Ce sera inutile, seigneur, sourit Amaury. Je vais vous trouver où passer la nuit, mais il vaut mieux abandonner le cheval par ici. Avec les harnais et la selle templière, on serait vite repérés en revenant vers Saint-Gervais. C'est dommage, car je l'aurais vendu un bon prix.

— Laissons-le à la rivière, il fera le bonheur d'un débardeur, proposa Locksley.

Ayant mis pied à terre, le jeune garçon conduisit la bête au bord de l'eau. Le cheval s'avança pour boire, au milieu des mules, des ânes et des bœufs qui se désaltéraient. Amaury l'abandonna sans que personne n'y prête attention.

En rejoignant Locksley, il le vit qui fouillait dans sa ceinture.

— Vous avez perdu quelque chose, seigneur ? demanda-t-il en remarquant avec soulagement que son maître avait bien son escarcelle.

— J'avais le bonnet de ton père que je voulais te rendre !

— Son bonnet ?

— Oui, il l'a perdu hier, dans l'évasion, je l'ai retrouvé et, ce matin, je l'ai glissé ici… Mais je vois que je ne l'ai plus ! Pourtant je suis certain qu'il était encore là au Beau bourg ! J'ai dû le perdre dans le combat contre le Templier.

— Tant pis ! On n'ira pas le chercher !

— Où allons-nous, maintenant ?

— Au Monceau-Saint-Gervais, là où mon père est caché.

Le jeune sergent Templier avait rejoint les autres. D'une voix hachée par l'émotion et la crainte d'être puni, il expliqua ce qui s'était passé. Immédiatement Malvoisin et la troupe se précipitèrent sur le lieu de la bataille.

Évidemment, il n'y avait plus rien à faire pour celui dont la cervelle était répandue dans les vignes. Malvoisin, Beaumanoir et les autres Templiers s'agenouillèrent autour de lui pour prier, tandis que Bracy partait seul sur les traces des fuyards. Mais il eut beau chercher et interroger, il y avait trop de monde dans ce quartier proche de Saint-Gervais et il ne put retrouver leur trace.

Quand il revint dans le champ, Beaumanoir faisait charger le corps sur une charrette.

— Je ne les ai pas trouvés ! râgea. Bracy. Malvoisin, viens-tu avec moi ? Je vais fouiller la chambre de Locksley.

— Je t'accompagne, mais regarde ce que j'ai découvert près de notre frère.

Il tendit un bonnet.

— Et alors ?

— Ce n'est certainement pas à Locksley, c'est donc à son compagnon. Ce bonnet porte une broche, peut-être pourra-t-on l'identifier avec…

— Peut-être, viens donc ! répliqua Bracy avec indifférence.

À la Corne de Fer, les deux hommes trouvèrent l'aubergiste dans la cour.

— Montre-nous la chambre de Locksley, ordonna Bracy en le saisissant par la gorge.

— Locksley ? Il n'y a personne de ce nom ici, seigneur, gargouilla le pauvre homme, terrorisé par l'arrivée de ces deux chevaliers, apparemment prêts à mettre à sac son auberge.

Il savait n'avoir aucune aide à attendre, le prévôt n'envoyant jamais le guet du Châtelet quand des chevaliers ravageaient quelque endroit, préférant punir les coupables après.

— Par le cul de Dieu ! jura Bracy en sortant sa miséricorde de sa ceinture, continue à mentir et je te coupe la langue, fripon ! Je l'ai vu ! Il se fait passer pour un chevalier, il a un arc. Je l'ai vu entrer, hier ; il portait un gambison et, ce matin, il avait une cotte verte.

— Oui… Oui, seigneur, je connais cet homme ! Mais il ne s'appelle pas Locksley. Son nom est Robin, Robin au Capuchon.

— Corne bouc ! C'est le nom que portait ce chien à Sherwood ! lança Bracy à Malvoisin. Montre-nous sa chambre ! cria-t-il ensuite à l'hôtelier en lui envoyant une bourrade.

Tremblant de tous ses membres, à peine soutenu par ses jambes, le tavemier les conduisit à l'étage. La porte était fermée, mais Bracy la défonça à coups de pied. Immédiatement les deux hommes la mirent à sac. Diable, cette statuette d'or devait bien être quelque part ! Ils renversèrent le lit, jetèrent à bas le matelas, arrachèrent les planches du sommier, vidèrent le coffre et le retournèrent. Ils examinèrent les carreaux du sol, et si quelques-uns étaient descellés il n'y avait aucune cachette. Ils examinèrent ensuite longuement les murs sans rien découvrir.

Bracy attrapa à nouveau l'hôtelier, horrifié par ce saccage :

— Ce Robin t'a confié un paquet ?

— Non, seigneur ! Rien ! Je le jure sur le sang du Christ !

Le chevalier tira l'hôtelier jusqu'à la fenêtre qu'il brisa d'un coup de pied.

— Sang de bœuf ! Tu vas me donner ce qu'il t'a remis ou je te jette dans la rue !

— Pitié, seigneur, il ne m'a rien donné ! Pitié !

Bracy allait sans vergogne mettre sa menace à exécution quand Malvoisin intervint.

— Laisse-le ! Il est terrorisé ! Il ne sacrifierait pas sa vie pour cette fripouille de Locksley !

— Tu as raison, la rage m'emporte.

— Si Locksley revient et que tu ne m'as pas prévenu, je mettrais le feu à ton chenil ! Compris ! Tu me trouveras au manoir du Temple. Demande après le commandeur Albert de Malvoisin !

Il rejeta l'homme qu'il tenait toujours et ils partirent. Dans l'escalier, Bracy déclara :

— C'est donc celui qui était avec Locksley qui a la statuette, montre-moi ce bonnet…

OceanofPDF.com

Chapitre 14

Au port de la Grève, les barques poursuivaient leur incessant manège d'appontage, de chargement ou de débarquement de leur cargaison. Comme la veille, les débardeurs transportaient des ballots depuis un ponton jusqu'à l'entrepôt de pierre où Amaury avait laissé son père.

L'entrée voûtée n'était accessible que par une rampe de bois. C'était un passage plus récent que le reste de la construction qui n'avait que d'étroites archères comme ouverture. Le toit pentu était protégé par des merlons et deux tourelles d'angle. De part et d'autre de cette vieille fortification, les maisons de la rue de la Mortellerie se dressaient sur de gros pilotis.

Suivant les portefaix sur la rampe en bois, Robert de Locksley et Amaury pénétrèrent dans une salle basse au sol dallé de pierres plates, de formes irrégulières. Deux piliers massifs soutenaient une double voûte en arcs d'ogive. Une porte communiquait avec la rue de la Mortellerie et tout un mur était occupé par une cheminée sans manteau.

Les ballots que portaient les portefaix étaient soigneusement empilés après que deux hommes en robe en avaient examiné le contenu. Comme quelques-uns étaient ouverts, Locksley vit que certains contenaient des bobines de laine filée à la quenouille ou de la laine juste cardée et d'autres des rouleaux de drap écru foulé et tondu.

À une extrémité de la pièce, un escalier de pierre en colimaçon grimpait dans la tourelle vers une salle supérieure, sans doute l'ancien logis. Au-dessous, un étroit passage conduisait à une cave ou aux fondations de la construction.

Amaury salua respectueusement les deux hommes qu'il connaissait et leur dit quelques paroles à voix basse.

Le moins corpulent des deux regarda un moment Robert de Locksley en plissant le front. La quarantaine, comme son compagnon, il avait un visage grave et imberbe avec des paupières lourdes. Robert de Locksley le salua d'une inclinaison de tête quand il s'approcha de lui.

— Vous êtes anglais, m'a dit Amaury, fit l'artisan à voix basse.

— Saxon. Je suis le comte de Huntington.

— Nous sommes en guerre avec l'Angleterre…

— Je ne suis pas en guerre avec vous. Je viens punir un crime commis par d'autres Anglais à Paris. J'ai besoin d'un abri pour quelques jours.

L'homme se frotta longuement le menton.

— Je sais. Je crois pouvoir vous faire confiance, puisque vous avez sauvé mon ami Le Trébuchet, j'espère simplement que je n'aurai pas à le regretter. Vous nous avez d'ailleurs peut-être aussi sauvés, car Dieu sait ce qu'Étienne aurait avoué sous la torture. Puis-je avoir votre parole que vous ne rapporterez rien de ce que vous verrez ?

— Même si vous ne me l'aviez pas demandé, j'aurais observé le silence vous concernant.

— Amaury va vous conduire.

Il se détourna et revint vers Amaury auquel il donna une clef en lui glissant quelques mots que Locksley n'entendit pas. Puis il reprit l'examen des ballots avec son compagnon, comme s'ils étaient seuls.

Le fils du tisserand proposa à Locksley de le suivre. Il se dirigea vers le passage sous l'escalier qui s'évanouissait dans l'ombre du sous-sol. Ayant pris une lanterne de suif allumée posée dans une niche, il descendit le premier.

En bas, Locksley découvrit une autre salle voûtée, avec les mêmes gros piliers supportant les voûtes. L'endroit était vide et humide, avec quelques flaques d'eau.

— Ce bâtiment est l'un des corps de gardes érigés de part et d'autre du port de Grève par le comte de Meulan, expliqua Amaury. Il y a une dizaine d'années, la guilde des tisserands l'a acheté quand

cette fortification est devenue inutile. C'est, depuis, un entrepôt très pratique, juste sur la grève. Tout était en ruine, aussi la guilde a elle fait de gros travaux pour transformer la salle en magasin. À cette occasion, on a dégagé dans ce cellier un passage qui conduit à l'ancien donjon des comtes de Meulan. En cas de siège, les défenseurs pouvaient arriver jusqu'ici et fuir par la rivière.

— Tu veux dire qu'il y a un souterrain ?

— Le Monceau-Saint-Gervais est une butte de pierre tendre creusée en plusieurs endroits pour en extraire les matériaux des maisons et des églises. Il y a un nombre incroyable de passages et de tunnels sous les rues ou entre les maisons.

Il leva la lanterne et s'avança vers deux gros piliers à l'extrémité de la cave. Locksley le suivit. Passant entre les colonnes, ils pénétrèrent dans une minuscule salle à quatre arcs d'ogive avec une grille de fer fermant un étroit passage voûté en berceau.

Avec la clef que lui avait donnée le marchand dans l'entrepôt, Amaury ouvrit la grille et entra, Locksley derrière lui. Le couloir ne permettait la circulation que d'une seule personne à la fois et grimpait légèrement. Le sol fut d'abord sablonneux, puis rocheux. La hauteur sous la voûte était si faible que Locksley devait continuellement baisser la tête pour éviter de heurter les pierres. La marche fût donc assez pénible et il sentit un appel d'air avec soulagement.

À la lumière de la lanterne d'Amaury, Locksley découvrit qu'ils venaient d'arriver dans une salle basse formée de trois nefs en berceau, chacune reposant sur des piliers droits sans chapiteau. Comme dans le souterrain, le sol était fait d'une roche friable. Il faisait froid et humide.

— Qui êtes-vous ? demanda une voix d'outre-tombe qui le fit sursauter.

— C'est moi, père, répondit Amaury.

Ils traversèrent la nef jusqu'à son extrémité. On avait dressé là un lit de planches avec une paillasse, des couvertures de laine et un édredon de plumes.

Amaury leva la lanterne et Robert de Locksley reconnut le tisserand qu'il avait fait évader.

— Combien de temps vais-je encore rester dans ce tombeau ? demanda le tisserand.

— Ce soir nous souperons avec Enguerrand et Sanceline. Peut-être sauront-ils quelque chose pour ton départ. Pour l'instant, je t'ai amené un compagnon. Le comte de Huntington est celui qui t'a tiré de la Grange-Saint-Éloy. Il a lui aussi quelques ennuis.

Il se tourna vers Locksley.

— Vous devrez partager le lit avec mon père, seigneur, mais il est assez large pour deux, s'excusa-t-il. Je vais vous montrer une partie des souterrains et, ensuite, j'irai me procurer des chandelles. Vous pouvez aller où vous voulez, mais faites très attention si vous sortez par l'entrepôt. Il y a rarement des Templiers sur cette partie de la grève, mais ils ne sont pas loin de leur port, de leurs moulins et ils fréquentent les cabarets de la rue de la Mortellerie.

— Je me contenterai de cette chambre, répliqua Locksley, mais va reprendre quelques-uns de mes bagages à la Corne de Fer, j'ai surtout besoin de mon arc et de vêtements. Aide-moi maintenant à enlever mon haubert.

Pendant qu'Amaury détachait les aiguillettes de la cotte de mailles, Locksley poursuivit :

— Que l'aubergiste garde ma chambre, je l'ai payée pour un mois et je ne veux pas qu'il y loge quelqu'un d'autre.

— L'hôtelier ne me laissera rien emporter, seigneur, il ne me connaît pas, objecta le jeune homme.

— C'est vrai, mais il sera facile à convaincre : je lui ai dit que mon nom était Robin au Capuchon, et que c'est l'abbé du Pin qui m'a envoyé chez lui. En lui répétant cela, il te croira.

Son haubert enlevé, Locksley resta en gambison et suivit Amaury dans un autre passage, face à celui par lequel ils étaient arrivés.

— Nous sommes ici dans le sous-sol le plus profond de la tour du Pet au Diable. Comme elle est construite à l'endroit le plus élevé du Monceau, cette salle est rarement inondée, expliqua Amaury.

Il désigna des marches qui grimpaient dans le noir.

— Au-dessus, il y a une autre cave. Le passage qui fait communiquer les deux niveaux est fermé, mais on a descellé une dalle. On pourrait un jour avoir besoin de sortir par là.

— On m'a dit que la tour était utilisée comme entrepôt. Elle est bien rembarrée. Comment sortiriez-vous ?

— Quelqu'un a une clef, répondit Amaury avant de désigner le couloir qu'ils allaient prendre.

» Par ici, nous passerons sous la rue de la Tisseranderie et nous arriverons à une galerie qui fait communiquer plusieurs caves des maisons. Les tisserands l'utilisent pour transporter la laine depuis l'entrepôt et les draps qu'ils ont tissés.

Locksley écoutait avec attention, mais il devinait que tous ces aménagements souterrains n'avaient pas été faits uniquement pour transporter du drap. Ils permettaient plutôt à une discrète confrérie de se protéger et de se réunir. Des bogomiles ? Il frissonna à la fois parce que l'endroit était froid et parce qu'il prenait conscience de s'être engagé dans une entreprise n'ayant pas que des avantages pour lui.

Ils longèrent un moment le couloir. À intervalles irréguliers, des marches étroites grimpaient dans l'obscurité. Amaury s'arrêta devant l'un de ces escaliers.

— Par là on va à la maison de mon père. Il y a une trappe en haut. Je vous laisse la lanterne, seigneur. Je vous porterai des chandelles un peu plus tard et je reviendrai vous chercher pour le souper. Ce sera chez le gros Bertaut. C'est le tisserand qui était avec Noël de Champeaux, celui auquel vous avez parlé. Champeaux est le syndic de la guilde.

Resté seul, Robert de Locksley explora les souterrains jusqu'à ce que la chandelle soit réduite à presque rien. Ce n'était pas seulement par curiosité : si d'aventure Bracy et ses amis le retrouvaient ici, il voulait être certain de pouvoir s'échapper.

Il revint ensuite à la salle souterraine où était le père d'Amaury et lui raconta que des Templiers, d'anciens ennemis en Angleterre, le recherchaient pour le tuer. Bien sûr, il ne parla ni de la mort de Richard ni de la statuette d'or. Quant au tisserand, il ne fit pas allusion aux raisons pour lesquelles on l'avait emprisonné.

Amaury vint les chercher bien plus lard. N'ayant pas voulu s'y rendre lui-même, il avait envoyé un ami à la Corne de Fer. Celui-ci avait obtenu de l'hôtelier qu'il lui remette l'arc de Robin au Capuchon, ses flèches et quelques vêtements. La mauvaise nouvelle était que deux hommes étaient venus, un chevalier et un Templier, qu'ils avaient brisé la porte de sa chambre et avaient tout fouillé.

— Que sais-tu d'autre, Amaury ? s'inquiéta Locksley.

— Mon ami est presque aussi adroit que moi pour inspirer confiance, seigneur. Il a interrogé votre aubergiste qui lui a dit que le Templier et le chevalier ont cassé votre lit et vidé votre coffre. Ils

cherchaient un paquet et ont menacé le cabaretier de le jeter par la fenêtre s'il ne le leur donnait pas. Finalement, ils sont repartis bredouilles.

Comme Locksley restait silencieux, réfléchissant à ce que cette fouille impliquait, Amaury risqua :

— Ils cherchaient la statuette, seigneur ?

— Tu as deviné, garçon, mais elle n'était pas là, le rabroua sèchement Locksley. L'aubergiste a-t-il dit autre chose ?

— Le Templier lui a ordonné de le prévenir au manoir du Temple si vous revenez. Il se nomme Malvoisin.

Locksley resta figé. Bien sûr, au récit d'Amaury, il avait deviné que les deux hommes étaient sans doute Bracy et Malvoisin, mais la fouille de sa chambre apportait un nouvel éclairage au guet-apens dont il venait d'être victime. On ne voulait pas le tuer, seulement le capturer pour lui faire avouer où était le Mercure d'or. D'ailleurs, n'avait-on pas crié : *Ne tirez pas, imbéciles, je le veux vivant !*

— Maître Bertaut nous attend, seigneur, intervint alors timidement le jeune homme.

Le Saxon opina et ils s'engagèrent dans le couloir souterrain.

La recherche de la statuette par les deux hommes désignait de façon indiscutable celui qui avait fait assassiner Richard, songeait Locksley, en suivant le père et le fils. Car comment Bracy et Malvoisin avaient-ils pu savoir qu'il possédait le Mercure d'or ? Ils ne pouvaient le tenir que du prince Jean, qui lui-même l'avait appris de Mercadier.

Cela signifiait qu'ils étaient secrètement à son service. Donc Albert de Malvoisin et Lucas de Beaumanoir, en donnant le flacon de poison à Pierre Basile à Châlus, n'avaient agi que pour le compte du prince. Philippe Auguste n'était pour rien dans la mort de Richard, contrairement à ce que croyait la duchesse Aliénor.

En mettant sa chambre à sac, les assassins de Richard s'étaient découverts aussi sûrement que s'ils avaient avoué leur crime, se dit Locksley, tandis qu'il montait quelques marches vers la cave de Bertaut.

En haut, une dalle de pierre plate servant de trappe avait été déplacée. Ils débouchèrent dans une cave voûtée et, après avoir grimpé un nouvel escalier, ils pénétrèrent derrière l'ouvroir de la boutique où se trouvait le métier à tisser.

Une bonne odeur de pain chaud et de poisson chatouilla les narines du Saxon dont les entrailles criaient famine. Ils empruntèrent un autre escalier, celui-là en bois, pour accéder à la chambre de Bertaut, longue pièce sobrement meublée d'un lit à piliers aux rideaux couleur feuille morte, de coffres et d'une grande table à tréteaux couverte d'un drap blanc à franges. Plusieurs personnes attendaient debout, avec déférence, ayant visiblement revêtu leurs plus beaux habits. Leurs visages trahissaient un mélange d'inquiétude et de fierté.

Noël de Champeaux, celui qui avait pris la décision de le cacher dans les souterrains, s'avança vers lui avec respect. Se tournant ensuite vers les autres personnes, il le présenta comme le comte de Huntington venu régler à Paris une querelle avec des Templiers de son pays. Il ne dit pas qu'il avait délivré Étienne Le Trébuchet, c'était inutile, car tout le monde le savait.

Champeaux lui présenta ensuite les convives. Les premiers furent leurs hôtes, le gros Bertaut et sa femme, toute boudinée dans un bliaut vert pomme. Ils paraissaient tous deux extrêmement embarrassés de recevoir un chevalier, comte de surcroît. Puis ce fut un petit homme au visage plissé et parcheminé : Geoffroi, le tavemier du Lièvre Cornu. Le suivant fut Jehan le Flamand, un tisserand roux aux épaules de lutteur, au cou de taureau et à la face couperosée. Enfin ce fut Aignan, un libraire.

Durant ces présentations très formelles, Locksley observait qu'Amaury, près de lui, ne quittait pas des yeux une jeune femme à l'écart, en compagnie d'un autre homme placé dans l'ombre de la custode du lit à piliers.

Champeaux ayant terminé, il fit un pas en direction du couple, comme pour marquer qu'il y avait une profonde différence entre eux et les autres. Locksley avança à son tour et découvrit un peu mieux la jeune fille. De petite taille, elle était brune aux yeux verts avec un visage vif et des traits fins.

— Sanceline est la fille d'Enguerrand, dit alors Noël de Champeaux en désignant l'homme.

Celui-ci émergea de la pénombre. De taille moyenne, d'une maigreur effrayante, il affichait le visage sévère et humble des mystiques. Locksley avait déjà connu ce genre d'homme parmi ceux qui prêchaient les croisades.

Champeaux parut alors chercher ses mots, comme s'il se justifiait :

— Seigneur anglais, vous avez deviné que nous cherchons à nous protéger des méchants… Mais soyez assurés que nous formons une confrérie de bons chrétiens… Nous croyons seulement que l'Église de Rome se trompe, que le mal est partout sur terre, et que c'est uniquement en rejetant les biens terrestres que nous serons sauvés.

Locksley hocha lentement de la tête, sans marquer pour autant son approbation.

— Enguerrand, tisserand comme moi, est aussi notre ministre. C'est lui qui nous guide vers le salut.

Le nommé Enguerrand planta ses yeux dans ceux de Locksley qui se sentit fouillé au plus profond de lui-même. Robert prit alors conscience qu'il l'avait mal jugé. Le regard d'Enguerrand n'était pas celui d'un fanatique, mais au contraire celui d'un homme qui se souciait du salut de ses frères.

Un silence embarrassant s'installa un moment, car les tisserands n'osaient en dire plus. Ce mutisme fut interrompu par Étienne Le Trébuchet, resté en haut de l'escalier.

— Nous feignons d'être catholiques, seigneur Locksley, dit-il d'une voix craintive. Nous fréquentons les églises, nous assistons aux messes, nous nous confessons et nous payons les dîmes ; car nous n'osons pas nous montrer au grand jour. Cette feinte et ce mensonge étaient devenus trop lourds à supporter pour moi, car c'est péché de mentir. Voilà pourquoi j'ai choisi de perdre la vie plutôt que de trahir ce que je sais être la vérité…

Chacun l'écoutait avec émotion. Brusquement, il fondit en larmes.

— … Mais une fois en prison, sachant ce qui m'attendait, j'ai eu peur et j'ai supplié le Seigneur de me libérer.

— La peur est normale, Étienne, intervint Enguerrand d'une voix grave. Il est long et difficile de s'affranchir de la puissance de la matière et du démon.

Il plongea à nouveau son regard dans celui de Locksley pour ajouter d'une voix grave :

— Ne vous trompez pas sur nous, noble. seigneur, nous ne sommes pas des hérétiques, nous sommes des bons chrétiens.,

— J'avais compris que vous étiez bogomiles, grimaça Locksley. J'en ai connu en Palestine.

— Non, les bogomiles nous sont proches, c'est vrai, mais nous seuls détenons la vérité. Nous sommes des cathares.

Il sourit en désignant la table :

— Mais vous devez avoir faim, noble comte.

Le Saxon approuva pour cacher son inquiétude. Il allait à la messe, priait et communiait. Ne mettait-il pas son âme en danger en côtoyant ces gens ? D'autant qu'il ne pourrait se confesser puisqu'il avait promis de ne jamais parler d'eux.

— Je suis en effet affamé, dit-il prudemment, mais je suis aussi curieux d'en savoir plus sur vous.

Dame Bertaut montra les places de chacun. Pour des raisons de préséance, Locksley fut mis à la droite d'Enguerrand qui eut sa fille à sa gauche. Quant à Noël de Champeaux, il s'assit à côté du Saxon.

Chacun avait une écuelle de bois, mais le gros pain n'était pas déjà tranché, comme c'était l'usage. Il était posé devant Enguerrand qui le prit et le brisa en deux en disant ces mots :

— Que la grâce de Notre Seigneur soit toujours avec nous.

Les convives se signèrent tandis qu'il détachait un morceau pour chacun. L'ayant reçu, ils le mastiquèrent lentement dans un silencieux recueillement. Ensuite Enguerrand déclara :

— Que le Seigneur vous bénisse !

Ces paroles devaient marquer le début du souper, car, immédiatement, Noël de Champeaux découpa d'épaisses tranches d'un autre pain et les distribua. Les convives les posèrent dans leurs écuelles de bois, tandis qu'une servante versait du vin dans leur coupe. Une autre servante arriva avec une grosse soupière et versa une copieuse ration d'une épaisse soupe sur les tranches, sauf dans l'écuelle d'Enguerrand.

Pendant ce temps, la première domestique était allée chercher un grand plat garni de tanches, de brochets et d'anguilles.

À peine servi, chacun commença à détacher des morceaux de poisson avec ses doigts et à les manger avec le pain imprégné de soupe. Locksley observa que son voisin Enguerrand ne prenait que du pain par petites bouchées et ne buvait que de l'eau.

— Dieu a créé le ciel et la terre, dit Locksley en séparant délicatement un filet de brochet avant de le porter à sa bouche. Il n'est dit nulle part que Satan a créé notre monde.

— C'est pourtant évident, expliqua Enguerrand. Si le Seigneur vrai Dieu avait créé les ténèbres et le mal, il serait à n'en pas douter

la cause et le principe de tout mal, ce qu'il est vain et funeste de penser[48].

— Pourquoi vous nommez-vous cathares ?

— Ce mot signifie Pur dans l'ancienne langue grecque. Mais entre nous, nous ne nous appelons jamais ainsi, nous sommes seulement des croyants, expliqua Champeaux à Locksley. Nos règles de vie sont simples : nous rejetons ce qui est matériel, nous refusons la chair des animaux, nous n'avons pas le droit de mentir, nous réprouvons la violence et le péché de chair. Mais ces lois naturelles sont presque impossibles à respecter, puisque nous vivons dans un monde que Satan a créé. Seuls les plus forts d'entre nous y parviennent et Enguerrand en fait partie. Il a reçu le baptême du Saint-Esprit, que nous appelons le *consolamentum*. C'est un Parfait.

— Parfait ?

— C'est le nom que nous donnons aux pasteurs qui nous guident, intervint Amaury, la bouche pleine.

Locksley se faisait la remarque que le jeune voleur paraissait facilement accepter de vivre dans un monde créé par Satan. Durant leur voyage, il l'avait vu manger de la viande avec appétit, mentir était son seul talent et il lançait des œillades égrillardes à la jeune Sanceline qui gardait une expression réservée.

Enguerrand compléta ce que venait de dire le jeune homme.

— Le *consolamentum* est l'union du corps et de l'esprit, l'unique moyen du salut, du pardon des péchés et de la rémission de la peine. Celui qui le reçoit de son vivant devient un consolé. Nous devons tous le recevoir avant le passage dans le monde de l'esprit, pour éviter que notre âme n'aille dans un autre corps.

— Je ne suis pas des vôtres, maître Enguerrand, dit Locksley, j'aime la viande, je possède des biens terrestres et je suis un homme de guerre, pourquoi me faites-vous confiance ?

— Vous avez sauvé l'un de nous, et nous sommes indulgents, sourit Enguerrand. Satan a créé un monde trop dur pour les hommes. Voilà pourquoi la plupart d'entre nous ne parvenons pas à respecter nos lois.

— Je vous remercie de me cacher, mais des Templiers me recherchent. Je ne veux pas vous causer du tort, aussi sachez que je ne resterai pas longtemps parmi vous.

— Les Templiers ne sont pas nos amis, répondit Enguerrand. Nous rejetons bien des pratiques de l'Église, mais le Temple incarne

tout ce que nous réprouvons. Le monde est simple et dualiste : il y a le mal et il y a le bien. Le mal, c'est la guerre et l'appât de l'or, c'est-à-dire ce que recherchent les Templiers. Vous êtes leur ennemi, donc vous êtes du côté du bien.

Robert de Locksley n'était pas convaincu que le monde soit si simple, mais la croyance d'Enguerrand faisait son affaire.

— J'attends des amis qui viennent de Toulouse. À dire vrai, ce sont plus que des amis puisque ma femme est avec eux ! Ils devaient me retrouver à la Corne de Fer, mais je ne peux plus prévenir l'aubergiste puisque les Templiers l'ont menacé s'il ne me dénonçait pas. Pouvez-vous m'aider ?

— Je pourrais m'y rendre tous les jours pour me renseigner, proposa Aignan le libraire. Vos amis sont-ils faciles à reconnaître ?

— Sans doute : mon épouse est la plus belle des femmes ! (Il se mit à rire et obtint un sourire de plusieurs des hommes, mais pas d'Enguerrand.) Quant à mon ami, il est chevalier et jamais vous ne verrez un homme plus hardi. Son écuyer, s'il l'accompagne, est le frère de mon épouse. Il est très drôle et ferait rire des pierres. Vous ne pouvez les manquer !

— Nous essaierons de trouver une solution, proposa Champeaux.

— Quand pourrai-je quitter la cave ? demanda alors Étienne Le Trébuchet.

— Le prévôt de Saint-Éloy te recherche, dit Jehan le Flamand. Il est venu m'interroger, comme les autres tisserands.

— Il est aussi venu chez moi, confirma Noël de Champeaux. Tu dois encore rester caché. Si l'official de l'évêché n'est pas saisi, l'affaire sera oubliée et tu pourras quitter Paris. Nous t'aiderons à t'installer ailleurs.

Les servantes servirent des fruits et le souper se termina comme les cloches sonnaient vêpres.

De retour dans la crypte sous la tour du Pet au Diable, Étienne Le Trébuchet parla plus longuement de son fils.

— J'ai cru l'avoir perdu, mais il n'en était rien. Je voulais qu'il soit tisserand comme moi, qu'il soit un bon croyant, car je visais à devenir Parfait. Mais je sais désormais que ce n'étaient que des chimères. J'ai peur de la mort, et mon fils est un voleur. Je déplore la fin de l'existence que je menais et je crains l'avenir. Je ne suis pas un bon chrétien. Pourquoi Satan est-il si dur avec nous, pauvres hommes ?

— Ce n’est pas dans ce monde que nous connaîtrons la félicité, maître Le Trébuchet. Mais sachez que j’ai aussi été voleur et que vous avez un bon fils.

— Merci… Votre ami arrive de Toulouse, avez-vous dit ?

— Oui.

— Quand il y retournera, croyez-vous que je pourrai l’accompagner ? Les cathares peuvent vivre leur foi en paix là-bas, m’a-t-on dit. Je m’installerai à Albi ou à Carcassonne, là où les tisserands sont nombreux. Mon fils veut m’accompagner, mais partir à deux me fait peur.

— Amaury veut finalement devenir tisserand ?

— Oui, il me l’a dit hier. Vous savez, quand il était plus jeune et qu’Enguerrand était encore le maître de notre corporation, j’avais proposé à ce dernier qu’Amaury épouse Sanceline.

— Je suppose que c’est toujours possible.

— Il n’y a plus qu’Amaury pour y croire. Sanceline n’est ni pour lui ni pour aucun homme.

— Pourquoi ?

— Saint Luc a dit : ceux qui seront jugés dignes d’avoir part au siècle à venir et à la résurrection des morts, ne se marieront point. Sanceline ne veut pas connaître d’homme.

Dans l’obscurité, le tisserand ne vit point Locksley sourire.

OceanofPDF.com

Chapitre 15

Le mardi 4 mai, le prévôt de l'abbaye Saint-Éloy, Robert Hamelin, se rendit rue de la Tisseranderie pour fouiller la maison du tisserand hérétique. Étienne Le Trébuchet était veuf, son fils l'avait quitté et une seule servante, une femme âgée, s'occupait de son logis. Quand le prévôt lui demanda si elle avait revu son maître depuis dimanche, elle jura que non, ignorant où il pouvait être. Elle affirma surtout que le tisserand était bon chrétien, qu'il allait à la messe et à confesse, qu'il ne jurait jamais et qu'il ne mangeait que du poisson. Ce n'était pas interdit par l'Église, bien au contraire. Quant à son fils, elle ignorait où il était et ne voulait pas le savoir. C'était un garçon indigne qui avait été exposé au pilori, clama-t-elle, mais cela Robert Hamelin le savait. Enfin elle n'avait jamais vu d'archer dans la maison et ne savait pas qui avait fait évader son maître.

Robert Hamelin visita longuement la maison qui ne comprenait qu'un ouvroir et une chambre à l'étage, la servante dormant, dans le solier[49]. Le Trébuchet n'avait ni ouvrier ni compagnon. Il tissait avec un vieux métier vertical quand beaucoup de tisserands avaient désormais des métiers horizontaux permettant de produire de longues pièces de tissu, mais pour lequel un ouvrier devait manier la navette. Dans son atelier étaient uniquement entreposées des bobines de laine filée et des draps écrus dont les fils de trame étaient encore imprégnés de cette colle de froment qui en améliorait la solidité. Le prévôt ne découvrit rien qui aurait permis de soutenir une accusation d'hérésie. Il se rendit même dans la cave, sans plus de

résultat. Bref, on ne pouvait rien reprocher à Étienne Le Trébuchet, sinon de s'être évadé pour ne pas être jugé.

Robert Hamelin avait aussi interrogé les tisserands voisins et le syndic de la corporation, Noël de Champeaux, sans rien apprendre de plus. Pourtant, à leur attitude évasive, il eut l'impression qu'ils savaient quelque chose, mais il comprit aussi qu'ils ne lui diraient rien.

Pendant ce temps, son frère, le prévôt de Paris, avait envoyé des sergents dans les hôtelleries ayant signalé des voyageurs devant payer le droit d'aubain. Les plus nombreuses étaient dans l'île de la Cité où ils découvrirent effectivement deux voyageurs avec des arcs, mais qui furent rapidement mis hors de cause. Du côté de l'Outre-Grand-Pont, l'enquête fut plus longue, tant les auberges étaient nombreuses et clairsemées. Hamelin commença par celles du Monceau-Saint-Germain-l'Auxerrois et c'est seulement le jeudi qu'il interrogea l'aubergiste de la Corne de Fer.

— Un archer anglais ? Oui, seigneur prévôt, il est arrivé chez moi la semaine dernière.

Le cœur d'Hamelin se mit à battre un peu plus vite.

— Je veux le voir, où est-il ?

— Il a disparu depuis mardi, seigneur prévôt…

L'attitude embarrassée du cabaretier laissant sa phrase en suspens attira l'attention de Philippe Hamelin. Comme ils étaient dans la salle, et qu'on les entendait, il ordonna à l'aubergiste de le suivre dans la cour.

— Il est parti ? demanda-t-il, loin des oreilles indiscrètes.

— Je ne sais pas, seigneur prévôt, il est sorti et n'est pas revenu mais ses bagages sont toujours là et sa chambre est payée pour un mois…

L'aubergiste serrait nerveusement ses mains l'une contre l'autre.

— … Ce n'est pas tout, seigneur,… d'autres le cherchent…

— Explique-toi ! gronda Hamelin avec impatience.

L'affaire allait-elle s'avérer plus embrouillée qu'il ne l'avait songé ?

En termes hachés, l'aubergiste raconta d'abord l'arrivée de cet archer qui se nommait Robin au Capuchon et disait connaître l'abbé du Pin, le chapelain de Richard Cœur de Lion. Puis ce fut le récit de la visite d'un chevalier et d'un Templier qui le cherchaient. Ils avaient

mis sa chambre à sac, fouillant partout pour trouver un paquet, et lui avaient ordonné de le prévenir dès que Robin reviendrait.

— Vous connaissez ces deux-là ?

— Je les avais déjà aperçus, seigneur prévôt. Ils vivent dans le manoir du Temple. Le Templier est un commandeur, il m'a dit s'appeler Albert de Malvoisin.

— Ce Robin n'est jamais revenu ?

— Non, mais quelqu'un s'est présenté de sa part. Il m'a demandé de lui remettre son arc et quelques bagages, et surtout de lui garder sa chambre, car il attend des amis.

— Qui était celui-là ?

— Un jeune garçon que je n'avais jamais vu. Je ne voulais pas lui donner ce qu'il demandait mais Robin au Capuchon lui avait dit de me répéter qu'il connaissait l'abbé du Pin. Il ne pouvait pas avoir inventé ça, alors j'ai obéi, tant je craignais de nouveaux ennuis.

— Quel genre de paquet cherchait le Templier ?

— Je l'ignore, seigneur, j'ai cru mourir, bredouilla le cabaretier. Ces deux seigneurs voulaient me jeter par la fenêtre si je ne parlais pas…

— Montrez-moi sa chambre !

L'aubergiste le conduisit. La porte et la fenêtre avaient été réparées et la pièce remise en ordre. Hamelin la fouilla, découvrit un camail, un casque, une courte épée, des éperons et une hache de bataille. Un armement de chevalier. Cet archer n'était pas un simple mercenaire.

— Ce Robin avait-il un cheval, une mule ?

— Un palefroi, seigneur, il est toujours à l'écurie.

Donc, tôt ou tard, il reviendrait, songea Hamelin.

— Si vous le revoyez, n'allez pas au manoir du Temple, mais venez me chercher au Grand-Châtelet, et puisqu'il attend des amis, prévenez-moi dès qu'ils arrivent.

— Mais les Templiers, seigneurs…

— Ils ne vous importuneront plus, soyez rassuré.

Le soir même, après vêpres, Philippe Hamelin se rendit à l'abbaye Saint-Éloy et raconta à son frère ce qu'il avait appris.

Après avoir fouillé la chambre de Robert de Locksley, Bracy et Malvoisin avaient regagné le manoir du Temple et retrouvé Beaumanoir dans la chapelle où il faisait laver et préparer le corps du

sergent tué. Le grand maître laissa les autres religieux s'en occuper et monta dans son appartement.

— Il n'y avait rien dans la chambre de Locksley, annonça Bracy en se jetant sur un faux d'esteuil[50]. Pas de statuette d'or.

— Par l'épée de saint Michel, cette statuette n'a aucune importance ! gronda Beaumanoir en s'asseyant sur sa cathèdre. Désormais, j'ai un compte terrible avec Robert de Locksley. Je jure de le retrouver et de lui faire payer la mort de notre frère.

Bracy se moquait de la vengeance du grand maître, tout comme Malvoisin, bien qu'à un degré moindre pour ce dernier. Tous deux pensaient uniquement à la statue d'or, mais ils devinaient que Beaumanoir ne les suivrait pas sur ce terrain.

— N'oublions pas que nous avons besoin de lui. Il faut le saisir et non le tuer. Ensuite, accusé de la mort de Philippe Auguste, il souffrira mille morts, ce qui sera tout de même une douce vengeance, fit Malvoisin.

— C'est vrai, mais comment le trouver maintenant ? demanda Beaumanoir, levant les mains en signe d'impuissance.

Malvoisin sortit le bonnet qu'il avait glissé à sa ceinture et le lui tendit.

— Je l'ai ramassé à l'endroit où est mort notre frère. Il a dû être perdu par le compagnon de Locksley. C'est sûrement chez lui qu'il se cache. Ce bonnet ressemble fort à ceux que portent les tisserands, les drapiers et les merciers, et surtout il y a une broche. Quelqu'un le reconnaîtra forcément, si on pose d'adroites questions dans le Monceau.

— Cette colombe ! s'exclama Beaumanoir en prenant le bonnet.

— Elle est en argent, confirma Bracy. Le propriétaire doit y tenir, on devrait donc facilement le retrouver.

Beaumanoir considérait le bijou les yeux écarquillés. Sur son visage, habituellement arrogant, la stupéfaction se changea peu à peu en terreur.

— Qu'avez-vous, noble grand maître ? demanda Malvoisin avec inquiétude.

— Vous n'avez rien vu ? C'est la colombe du Saint-Esprit ! Comprenez-vous ? balbutia Beaumanoir.

— Et alors ? s'enquit Bracy.

— Cela n'a rien évoqué chez vous, Malvoisin ? demanda le grand maître dans un mélange de mépris et de peur. C'est la colombe des

cathares !

— Vous croyez ? interrogea le Templier en la reprenant pour l'examiner.

— Qui sont ces cathares ? demanda Bracy.

— Des hérétiques ! Ils répandent les mêmes fausses croyances que les bogomiles, si nombreux en Palestine. Ils vénèrent le démon comme le créateur de toute chose et ils nous haïssent !

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils sont persuadés que le Temple a été crée par Satan ! glapit Beaumanoir.

— Il y aurait donc des bogomiles ou des cathares à Paris ? se demanda Bracy en se frottant le menton comme pour insister sur sa perplexité. Mais comment Locksley les connaîtrait-il ?

— Ils sont partout ! cria Beaumanoir en se signant. On en a brûlé à Cologne, en Flandre, mais il y en toujours de nouveaux, ils se reproduisent comme les cafards ! Ils sont abjects !

— Ce bonnet n'est pas la preuve qu'on ait affaire à des cathares, décida finalement Bracy en secouant la tête. Pour l'instant, je vais rechercher son propriétaire. Il nous conduira à Robert de Locksley, tout simplement.

— Je vous le confesse, reconnut Beaumanoir qui s'était calmé, mais acceptez au moins de ne pas interroger de tisserands.

— Pourquoi ?

— En Flandre, les cathares se font appeler tisserands, tant ils sont nombreux dans ce métier. Philippe de Flandre les appelait lui-même les « abjects tisserands ».

Les deux jours suivants, Maurice de Bracy, vêtu d'une simple tunique de laine à capuchon serrée à la taille et de braies, arpenta la rue des Coquilles, la rue des Deux-Portes, la rue Jean de l'Épine et la rue de la Coutellerie, toutes proches de la rue de la Tisseranderie, interrogeant drapiers, merciers, aumôniers, brodeurs et tapissiers, choisissant ceux dont il était certain qu'ils ne le connaissaient pas, car même vêtu comme un domestique quelqu'un aurait pu reconnaître le chevalier Maurice de Bracy.

À chacun il racontait que son maître avait fait venir des artisans pour installer les tentures de sa maison, et que l'un d'eux avait oublié son bonnet. Comme cette colombe d'argent avait sans doute de la

valeur, il était chargé de retrouver son propriétaire, car son maître s'inquiétait pour celui qui l'avait perdu.

C'est le jeudi qu'un mercier à l'embonpoint précoce lui dit, après avoir longuement regardé le bonnet :

— Je mettrais ma main au feu que c'est celui d'Étienne Le Trébuchet ! Vous êtes allé rue de la Tisseranderie ?

— Pas encore.

— Vous auriez dû commencer par là, tout le monde l'aurait reconnu.

— J'y vais de ce pas. Ce Le Trébuchet habite où ?

— Vous ne le trouverez pas, répondit l'autre en secouant la tête avec une expression attristée.

— Pourquoi ?

— Il a été arrêté pour hérésie par le prévôt de Saint-Éloy et s'est évadé. Depuis, les gens d'armes du prévôt le cherchent.

— Racontez-moi ça ! s'exclama Bracy, abasourdi.

Dès qu'il eut connu toute l'histoire, y compris celle du mystérieux archer qui avait délivré le tisserand, Bracy rentra au manoir et réunit Malvoisin et Beaumanoir.

— Vous aviez donc raison, noble grand maître. Le possesseur du bonnet à la colombe a été arrêté pour hérésie bogomile.

Beaumanoir garda une expression dédaigneuse, mais son regard laissa filtrer sa satisfaction pendant qu'il écoutait avec attention le récit de Bracy.

— Cet archer qui l'a délivré ne peut être que Locksley. Reste à savoir pourquoi il a fait ça, fit Malvoisin.

— Il est cathare, c'est tout ! affirma Beaumanoir. Regardons les faits : Robert de Locksley vole une statue d'or, il est poursuivi et vient se réfugier là où il est sûr d'obtenir de l'aide. Sinon, pourquoi serait-il venu à Paris ?

— C'est certainement cela… et en échange de leur protection, les cathares lui demandent de libérer l'un des leurs, compléta Bracy. C'est ce tisserand évadé qui l'a accompagné à la ruelle de Cul-de-Pet où il a perdu son bonnet.

— Il est caché par les cathares. Ça n'a finalement que des avantages, dit Beaumanoir après un instant de réflexion.

— Comment cela ?

— Si nous parvenons à impliquer Locksley dans la mort de Philippe Auguste, l'enquête découvrira qu'il s'agit d'un complot

cathare. Cela pourrait donner un bon prétexte au roi Jean pour intervenir. Avec l'approbation du Saint-Père, il pourrait conduire une croisade contre les hérétiques jusqu'à Paris.

— Reste quand même à trouver Locksley, soupira Bracy.

— Il reviendra à la Corne de Fer où il a laissé ses bagages et son cheval, remarqua Malvoisin.

— Et l'aubergiste vous préviendra… ajouta Bracy.

— Peut-être… Mais il peut aussi ne pas le faire… Il serait habile d'avoir quelqu'un sur place, suggéra Beaumanoir.

— Qui donc ? L'un de nous ? Locksley nous connaît, et mettre quelqu'un dans la confidence serait dangereux pour la suite.

— Si on fouillait la maison de Le Trébuchet, peut-être trouverait-on quelque chose, proposa Bracy.

— Si le prévôt de Saint-Éloy l'apprend, nous aurons des comptes à rendre.

— Nous sommes dans une impasse, soupira Beaumanoir.

Ils restèrent silencieux un long moment, chacun envisageant des solutions qu'il rejetait avant même de les proposer tant elles étaient irréalisables.

— L'abbaye de Saint-Éloy est vassale de l'évêché. Le prévôt pourrait être dessaisi au profit de l'official de l'évêché, suggéra brusquement Malvoisin.

— Et alors ?

— J'ai rencontré plusieurs fois l'official Raymond Baudet pour notre moulin sur le Grand pont. La maison au-dessus appartient au chapitre de Notre-Dame qui est sans cesse en querelle avec nous. J'ai porté l'affaire devant le prévôt du Grand pont, mais le chapitre s'y est opposé et c'est finalement l'official qui va trancher.

— Mais l'official a une compétence limitée aux procédures ecclésiastiques et spirituelles, objecta Bracy.

— Raymond Baudet est un homme ambitieux qui se morfond dans sa charge. Comme il ne traite que de pitoyables causes de blasphème et de fornication de prêtres, il s'est attribué le droit de juger les affaires de moyenne et basse justice de l'évêché. Il empiète même sur les prérogatives du chapitre de la cathédrale. Je l'ai percé à jour, il aimerait de tout cœur se distinguer dans un grand procès de sorcellerie ou d'hérésie pour enfin être apprécié du Saint-Père et briguer un évêché.

Beaumanoir hocha lentement la tête, devinant où Malvoisin voulait en venir.

— Nous pourrions lui dire ce que l'on sait sur les hérétiques cathares. Il a le pouvoir de faire fouiller toutes les maisons des tisserands et il peut interroger qui il veut, s'il y a crime d'hérésie.

— En échange, nous lui demanderions qu'il nous livre Locksley dès qu'il l'aura découvert, reconnut Beaumanoir.

— Mais s'il nous livre Locksley, comment l'impliquer par la suite dans la mort du roi ? demanda Bracy.

— Nous dirons qu'il s'est évadé et qu'il a voulu se venger en tirant une flèche empoisonnée sur Philippe Auguste !

— Il y a tout de même des risques. Il serait regrettable que l'official trouve la statuette, s'inquiéta Malvoisin.

— Peu importe cette statuette ! répliqua Beaumanoir avec un geste rageur.

Le vendredi matin, à l'aurore, Robert Hamelin se présenta au manoir du Temple. Dès qu'il fut prévenu, Beaumanoir le reçut, intrigué par cette visite inattendue. Certes, ce n'était pas la première fois que le prévôt de Saint-Éloy venait au manoir, car le Temple et l'abbaye Saint-Éloy partageaient plusieurs censives dans le Monceau-Saint-Gervais, mais le grand maître était persuadé que cette visite avait une autre raison.

Effectivement le prévôt lui expliqua qu'il recherchait un archer ayant fait évader un hérétique de la prison de Saint-Éloy. Cet homme logeait à la Corne de Fer. Or, trois jours plus tôt, un commandeur du Temple, le seigneur Malvoisin, s'était rendu dans l'auberge, avait fouillé sa chambre et menacé l'hôtelier.

— Je sais cela, dit Beaumanoir. Je vais appeler celui qui s'est rendu dans cette auberge. Vous l'entendrez et vous comprendrez sa colère.

Il se retira et revint au bout d'un gros quart d'heure avec Malvoisin.

— Je suis effectivement allé à la Corne de Fer pour trouver cet homme, frère prévôt. Je le cherche toujours et dès que j'aurais mis la main sur lui, je le jetterai dans la Seine cousu dans un sac ! lança le commandeur avec défi.

— Pourquoi ?

— Il a tué un de nos frères, intervint Beaumanoir.

— Dans quelles circonstances ?

— Nous en ignorons les détails, frère prévôt. C'était mardi, un sergent de l'ordre se rendait à la Villeneuve. Cet homme s'en est pris à lui et l'a laissé pour mort. Prévenus, nous sommes arrivés pour entendre les derniers mots de notre sergent. Apparemment, il s'agissait des suites d'une altercation que notre frère avait eue devant la Corne de Fer.

— Le crime a eu lieu dans la censive du Temple, j'y exerce la haute justice et nous étions dans notre droit en le poursuivant jusqu'à la Corne de Fer, remarqua Beaumanoir.

— Non ! dit le prévôt en secouant la tête. Il est vrai que vous venez d'Angleterre et ne connaissez pas tous les détails de nos coutumes, mais il s'agit d'un crime de sang. Il est donc du ressort de la justice du roi et du prévôt de Paris. J'en parlerai à mon frère qui viendra sûrement vous interroger.

Beaumanoir s'inclina, comme s'il acceptait le reproche.

— L'aubergiste m'a dit que vous cherchiez quelque chose dans sa chambre ?

— La raison de la querelle, justement. Cet homme avait faussement accusé notre sergent de lui avoir pris une chaîne d'argent. Après l'avoir tué, ce voleur se l'était appropriée, répondit Malvoisin avec une grande présence d'esprit. J'ai pensé qu'il l'avait cachée, ou qu'il l'avait confiée au cabaretier.

L'explication n'était pas invraisemblable. De telles disputes éclataient entre seigneurs irascibles. Si les Templiers ne mentaient pas, leur présence à la Corne de Fer n'avait aucun rapport avec les cathares et le tisserand hérétique.

Robert Hamelin demanda pourtant :

— Avez-vous déjà enseveli votre frère ?

— Venez avec moi, seigneur prévôt, dit Malvoisin tandis que Beaumanoir considérait Hamelin avec dédain pour douter ainsi ouvertement de sa parole.

Ils descendirent dans la grande salle. Au fond ouvrait une petite chapelle latérale. Un cercueil reposait sur des tréteaux.

— Notre frère, expliqua Malvoisin en se signant. Il sera inhumé demain à Saint-Gervais.

Il s'approcha du cercueil et en déplaça le couvercle. C'était un jeune homme dont le crâne était fendu d'une plaie que les soins mortuaires n'avaient pas totalement réussi à maquiller.

L’histoire était donc vraie, reconnut Hamelin, un peu à contrecœur. Il se signa et récita une patenôtre à voix basse. Décidément, cet archer anglais était un audacieux criminel. Il était temps de mettre la main sur lui.

— Nobles commandeurs, je vous remercie de m’avoir reçu et de m’avoir donné ces explications. Pour ma part, elles suffisent, mais restez désormais en dehors de cette affaire qui concerne la justice du roi et la justice de Saint-Éloy.

Après le départ du prévôt, Beaumanoir fit chercher Bracy et lui raconta la visite du prévôt de Saint-Éloy.

— Il faut maintenant agir au plus vite. D’ailleurs, nous n’avons plus le choix, puisque nous ne pouvons plus retourner à la Corne de Fer.

OceanofPDF.com

Chapitre 16

Quand Maurice de Sully, le précédent évêque de Paris, avait décidé la construction de Notre-Dame, à la place de la vieille cathédrale Saint-Etienne, il avait aussi choisi d'aménager un parvis devant l'église, de percer la rue Neuve-Notre-Dame et enfin de construire un nouveau Palais épiscopal.

C'était un immense chantier et, près de quarante ans après le début des travaux, la cathédrale était loin d'être achevée. La couverture du toit enfin terminée, les maçons commençaient cette année la construction de la façade et de ses deux tours.

L'évêché, lui, était terminé. Longeant le petit bras de la Seine, c'était un long édifice qui remplaçait l'ancienne résidence des évêques, datant du Bas-Empire. Le nouveau Palais épiscopal était constitué d'une grande salle de six travées avec une seconde salle en étage où logeait et travaillait l'administration du diocèse. Du côté de la rivière, la façade était crénelée tandis qu'une cour, réservée aux duels judiciaires, s'étendait entre le Palais et la cathédrale. Cette cour se terminait par une double galerie en voûtes d'ogive reliant les deux édifices.

À l'arrière de l'évêché, dans le prolongement des salles, se dressaient une chapelle et une haute tour rectangulaire, hourdée et crénelée, au sommet de laquelle étaient placées les cloches de la cathédrale. Cette tour, imposante et sinistre, était là pour rappeler aux Parisiens, au chapitre cathédral, aux abbayes et tacitement au roi, puisqu'il l'apercevait de son Palais, la souveraineté des

juridictions de l'évêché, juridictions immémoriales accordées directement par Dieu.

C'est dans cette tour que se trouvaient l'appartement de l'évêque, la salle de tribunal de l'official, les services de la prévôté épiscopale et enfin les prisons sous une petite chapelle située au rez-de-chaussée.

Depuis que le grand vicaire Raymond Baudet était devenu juge de l'official, il avait imposé son autorité sur la prévôté. Administrateur du diocèse, il considérait qu'aucune affaire temporelle, même de basse justice, ne devait échapper à ses attributions, empiétant ainsi souvent sur la justice royale ou sur celle du chapitre. L'évêque Eudes de Sully le laissait faire, quitte à le désavouer parfois.

Eudes était fort différent de son prédécesseur Maurice de Sully. Si tous deux venaient de Sully, Maurice, sorti d'une obscure famille, était un prédicateur qui s'intéressait aux âmes et aux hommes, tandis qu'Eudes, issu d'un lignage princier, privilégiait les relations politiques avec le roi, avec Rome ou avec ses vassaux. C'est pourquoi il abandonnait à l'official les affaires courantes du diocèse, considérant Raymond Baudet, qui n'avait reçu que les ordres mineurs, comme un simple notaire à qui il donnait le titre de *magister officialis*. Aussi, en dépit de son titre de docteur en théologie, l'official avait vu ses ambitions sombrer peu à peu dans les tâches insignifiantes de l'administration de l'évêché. Cette déception avait aigri son caractère ambitieux et corrompu son jugement.

Le matin du samedi 8 mai, le tribunal de l'official était réuni pour juger un couple surpris en train de paillarder dans une sombre travée de la cathédrale.

La prostitution autour et dans la cathédrale était l'un des délits les plus courants que l'évêché ou le chapitre ait à sanctionner. La coutume était que le prévôt poursuivait les drôlesses en robe rouge seulement si elles se faisaient trop voyantes sur le parvis. Elles étaient alors condamnées au pilori. L'archidiacre du chapitre, lui, poursuivait uniquement les puterelles qui forniquaient dans la cathédrale ou dans le Cloître.

Depuis des mois, l'official avait observé une intolérable indulgence de l'archidiacre envers ces ribaudes. Il faut dire que les chanoines les fréquentaient assidûment, ce qui impliquait une certaine complaisance. Raymond Baudet avait donc décidé d'y mettre fin. On ne pouvait laisser se poursuivre de tels sacrilèges ! Le

prévôt de l'évêché avait été sommé de surprendre des fornicateurs et de les punir par un effroyable châtiment qui servirait d'exemple.

Du haut de sa haute chaise et imbu de son importance, tenant la verge d'argent de sa charge, Baudet avait écouté le récit du prévôt racontant avec force détails ce à quoi il avait assisté, puis il avait entendu l'avis du clerc docteur de l'Église. Il venait de donner ordre au scelleur, le concierge de la prison qu'on nommait ainsi car il portait le sceau de l'évêque au bout d'une chaîne, de faire venir les prisonniers.

Quand le couple fautif entra, escorté par trois gardes de l'évêché en gambison blasonné et tenant des guisarmes, l'official les observa un moment, puisqu'il ne les avait jamais vus. L'homme était un robuste maçon, en tunique beige, aux mains calleuses, avec une barbe rousse broussailleuse. Elle, plus très jeune, toujours dans sa robe rouge de putain, était d'une grande maigreur avec un visage raviné, aux joues couvertes d'une poudre rose sur lesquelles les larmes avaient laissé des traces claires.

Les prisonniers avaient baissé les yeux, terrorisés par ce juge à l'expression impitoyable. Baudet avait un nez long et fin, un menton en galoche, une dentition clairsemée, une peau cendrée grêlée par quelque maladie d'enfance, des lèvres fines et cruelles et un front haut surmonté d'une minuscule tonsure.

Comme les deux autres juges, assis plus bas que lui, et le greffier installé devant un pupitre, il était en chasuble noire, mais, pour bien montrer sa préséance, la sienne était finement brodée au col et aux manches.

D'une voix posée, il prit enfin la parole en jouant avec sa verge d'argent. Se sachant laid, il cachait son embarras en ponctuant ses paroles de vastes gestes.

— Pierre Le Picard, après avoir entendu votre confession faite au prévôt de l'évêché, je vous condamne à deux jours d'exposition à l'échelle devant la cathédrale. Le crieur de la prévôté annoncera trois fois par jour que vous avez forniqué dans un lieu sanctifié. Vous paierez aussi à l'évêque deux deniers d'amende. Quant à vous, Jeanne La Gouge, votre crime mériterait l'excommunication. Néanmoins, comme c'est la première fois que vous êtes surprise à paillarder dans la cathédrale, mais comme il est aussi nécessaire que la sanction refrène les appétits de vos sœurs lubriques, je vous condamne à l'exposition à l'échelle où vous serez tourmentée et

brûlée avec une torche ardente. Après quoi, vous serez bannie du diocèse. L'amende sera pour vous de huit deniers.

La torche ardente était un supplice pratiqué uniquement par la justice ecclésiastique. Il consistait à passer une torche enflammée sur le corps nu des femmes condamnées afin de brûler tous les poils, cette pilosité ayant, comme chacun sait, une origine démoniaque. C'était un supplice rare qui attirait une nombreuse assistance à cause des hurlements de douleur de la suppliciée.

La prostituée hurla.

— Vous n'avez pas le droit ! Seul l'archidiacre et le chapitre peuvent me juger, car j'ai fauté dans les travées et vous n'avez juridiction que dans le chœur !

— Je ne discuterai pas du droit avec vous, répliqua l'official d'un ton pincé, mais c'est le prévôt de l'évêché qui vous a prise. C'est donc à nous de vous juger.

Elle éclata en sanglots et les trois gardes emmenèrent les condamnés en plaisantant sur le supplice de la torche. L'homme et la femme seraient enfermés dans le cachot souterrain de la tour, le temps que soit libérée l'échelle, car il y avait pour l'instant un condamné exposé.

À ce moment les cloches de la tour annoncèrent l'office de prime.

L'official se leva de son siège et dit au scelleur :

— J'aurais dû la condamner au bûcher, mais vous le savez, dès qu'il s'agit de peine de sang, le supplice est confié à la justice royale et notre roi est trop sensible au charme des femmes. Il aurait pu refuser.

— Elle avait mérité l'amputation, remarqua le clerc. L'évêque aurait pu la décider sans demander l'avis du roi. Sans mains, elle n'aurait pu poursuivre ses paillardises.

— Je sais, mais le roi étant source de toute justice et fontaine de justice, quelqu'un aurait pu lui conseiller de faire appel devant la justice royale, auquel cas le chapitre aurait eu connaissance de l'affaire. Je cherche avant tout à éviter les conflits entre nos juridictions.

— Votre jugement est digne de Salomon, grand vicaire, approuva mielleusement le scelleur, un gros bonhomme ventripotent qui marchait en traînant les pieds.

— Il est important que l'archidiacre n'apprenne pas cette condamnation avant son exécution, s'inquiéta le prévôt. Il réunirait

le chapitre et émettrait une telle protestation que notre évêque serait contraint de lui remettre les prisonniers.

— Ne vous inquiétez pas ! Celui qui s'aviserait de rapporter ce qui est dit dans cette salle finirait ses jours dans un tombeau. Chacun ici le sait, rappela-t-il avec une ombre de menace.

Un serviteur entra alors dans la pièce et s'inclina.

— Mon père, le noble Albert de Malvoisin, commandeur du Temple, est ici et souhaite vous rencontrer, dit-il.

— À cette heure ? Mais l'office de prime va commencer !

Il hésita un instant avant de hocher la tête. Malvoisin allait-il encore lui parler de son moulin du Grand pont ? Cette affaire durait depuis des mois et c'est juste pour ne pas s'aliéner les Templiers qu'il n'avait pas encore tranché en leur défaveur, bien qu'ils aient tous les torts. Il fallait malgré tout qu'il reçoive le commandeur s'il ne voulait pas le fâcher.

— Faites-le entrer, j'espère qu'il ne sera pas long, soupira-t-il.

Les deux autres juges et le greffier sortirent tandis que Malvoisin, en grand surcot blanc et manteau du Temple à la croix rouge, entrait, la main sur sa grande épée.

— Dieu vous dit bonjour, noble sire de Malvoisin, fit l'official.

— Loué soit Jésus à jamais, très haut et gracieux juge, répondit le Templier.

— Prenez place près de moi, seigneur, proposa aimablement le juge en revenant à sa grand chaise tout en désignant l'un des sièges plus bas.

Le Templier s'installa avant de s'excuser avec déférence :

— Vous étiez en audiences gracieux juge, j'ai dû vous déranger.

— Pas du tout, j'avais terminé ! Ce n'était que la condamnation d'une bougresse, répliqua l'official, plutôt satisfait qu'un commandeur du Temple, noble et chevalier, reconnaisse sa préséance.

— Il y en a tant ! soupira Malvoisin en levant les yeux vers les arcs-boutants ogivaux de la salle. Quelle sera sa punition, gracieux juge ?

— La torche ardente. Ces garces ont besoin d'une sévère leçon.

Malvoisin resta silencieux un instant avant de dodeliner de la tête en faisant une moue.

— Ne pouvez-vous laisser ce genre d'affaire sordide à un clerc ? Je suppose que votre temps est autrement précieux.

L'official se raidit à ce reproche implicite.

— Un juge doit assurer pleinement sa tâche, même si elle paraît insignifiante. C'est ainsi que je comprends la mission que monseigneur de Sully m'a confiée.

— Vous avez sans doute raison, mais pendant ce temps l'hérésie gagne du terrain, très haut et gracieux juge.

— Que voulez-vous dire, seigneur chevalier ? s'inquiéta l'official.

— Que savez-vous des cathares, noble juge ?

Le juge ecclésiastique se signa.

— C'est une hérésie démoniaque ! Dieu soit loué, il n'y en pas dans notre diocèse !

— Croyez-vous ? ironisa Malvoisin. C'est de cela que je suis venu vous parler. À dire vrai, je suis venu vous faire une proposition.

— Laquelle ? s'enquit l'official avec prudence.

— Imaginez que l'hérésie cathare soit sur le point de s'étendre à Paris et que, tel saint Michel, vous la découvriez et la vainquiez…

Il tendit un index vers lui et poursuivit d'un ton enfiévré :

— … que vous arrêtiez ces diaboliques suppôts et que vous les fassiez brûler pour consumer définitivement cette satanique hérésie. Au moment où Sa Sainteté Innocent III appelle à chasser ces hérétiques, n'auriez-vous pas la reconnaissance éternelle de notre Saint-Père ?… Et de Notre Seigneur et son fils Jésus ?

Il se signa.

— En effet, noble seigneur Malvoisin, si l'hérésie était présente… Auriez-vous découvert quelque intrigue ? demanda l'official, déconcerté par ce discours.

— Oui-da, mais êtes-vous prêt à vous y attaquer ?

— En doutez-vous ? gronda le juge ecclésiastique. S'il y a un nid de cathares à Paris, soyez assuré que je le ferai brûler !

— J'ai découvert un nid de cathares, reconnut Malvoisin après un lourd silence.

L'official se leva devant le Templier et l'interpella avec solennité.

— Où ? Savez-vous qui ils sont et où ils se réunissent ?

Sa voix tremblait maintenant de colère.

— Avant d'aller plus loin, mon père, je dois vous dire que ces cathares cachent un homme, lui-même peut-être cathare. Cet homme a tué un de nos frères. C'est ainsi que j'ai découvert ces hérétiques.

Il se tut un instant pour bien insister sur la suite de ce qu'il allait dire.

— Je vous propose un échange. Je vous offre les cathares et vous me livrez cet homme.

— Si vous savez où il est, pourquoi ne pas le saisir vous-même ? demanda l'official avec méfiance.

— Je ne sais pas où il est. Je sais seulement qui sont les cathares et je ne dispose pas de vos moyens de police.

L'official hocha lentement la tête.

— C'est un marché acceptable, mais êtes-vous sûr de vous ?

Malvoisin sortit la broche de Le Trébuchet.

— Connaissez-vous ce signe ?

— La colombe du Saint-Esprit ! s'exclama l'official en blêmissant légèrement. C'est en effet un signe de reconnaissance cathare, m'a-t-on dit… Où sont ces mécréants ?

— Sommes-nous d'accord sur le marché que je vous ai proposé ?

— Que ferez-vous à cet homme qui a tué un de vos frères ?

— Il sera châtié. C'est notre droit, mais comme il y a eu crime de sang, le prévôt de Paris le veut pour lui, ce que notre grand maître ne peut accepter.

— Je comprends mieux pourquoi vous vous adressez à moi. (Il écarta les mains en signe d'acceptation). Donnez-moi les cathares et je vous donnerai votre assassin.

— Avez-vous entendu parler de l'évasion de la prison de la Grange-Saint-Éloy ?

— Non… Quand cela a-t-il eu lieu ?

— Dimanche.

— Peut-être l'abbé de Saint-Éloy en a-t-il parlé à l'évêque, suggéra l'official, visiblement très contrarié. Mais comme monseigneur de Sully est parti précipitamment pour Vincennes où le roi l'appelait, il n'aura pas eu l'occasion de me le dire avant son départ.

Malvoisin dissimula un sourire et lui raconta ce qu'il savait en concluant :

— … L'archer qui l'a fait évader se nomme Robin au Capuchon. C'est lui qui a tué notre frère. Les amis de Le Trébuchet le cachent, ce sont certainement des tisserands. Il suffirait de fouiller toutes les maisons des tisserands du Monceau pour le retrouver. Ensuite ce sera à vous de déterminer qui est cathare et qui est bon chrétien.

— Cela fera beaucoup de monde, objecta l'official.

— Deux douzaines de tisserands à interroger. Le problème est que, pour l'instant, c'est le prévôt de l'abbaye de Saint-Éloy qui s'occupe de cette affaire. Or, il ne semble pas en avoir mesuré l'importance.

— L'évêque de Paris est suzerain du fief de Saint-Éloy et en l'absence de monseigneur de Sully je peux dessaisir l'abbé Isembard. J'irai le voir cet après-midi pour le lui annoncer, et, par la même occasion, lui reprocher de ne pas m'avoir averti. Pour les tisserands, je les ferai saisir, soyez-en sûr, mais j'agirai seulement avec l'accord de l'évêque. Or, il ne rentre que la semaine prochaine.

Malvoisin grimaça, il aurait aimé une action immédiate.

— Ce Robin attend des amis, sans doute des cathares comme lui. Ils viendront à la Corne de Fer, trouvez au moins un moyen de les arrêter, car s'ils parviennent à le rejoindre, ils pourraient bien fuir.

— Cela, je peux m'en occuper aujourd'hui.

Malvoisin se leva.

— Donnez-nous Robin au Capuchon et soyez sûr que Lucas de Beaumanoir fera savoir au pape sa satisfaction.

L'official hocha la tête avec un sourire.

Les deux hommes s'accolèrent. Le pacte était scellé.

OceanofPDF.com

Chapitre 17

En ce début du mois de mai, Philippe Auguste était dans son manoir de Vincennes avec ses fidèles et ses proches. Entre deux campagnes contre les Anglais, c'est là qu'il se rendait pour recevoir ses vassaux, entouré de ses baillis et fidèles serviteurs.

Le roi aimait la vie. Approchant de la quarantaine, robuste et vigoureux, il aimait à se dépenser. Quand il revenait à Paris pour prendre connaissance des affaires du royaume, il préférait loger dans son manoir de Vincennes, au milieu des forêts où il pouvait chasser le cerf et le sanglier, plutôt que dans son Palais de l'île de la Cité.

Mais cela ne signifiait pas que le Palais royal était inoccupé. Contrairement à ses prédécesseurs, qui préféraient une administration itinérante, Philippe Auguste avait décrété que son gouvernement resterait à Paris. Après son retour de la croisade, il avait découpé son royaume en baillages et en prévôtés dont les agents exécutaient ses ordres et rendaient la justice en son nom. Lui-même se rendait régulièrement dans les baillages pour vérifier qu'ils ne commettaient pas d'abus. Baillis et prévôts devaient aussi rendre compte à deux clercs chevaliers : le Templier frère Haimard et le frère hospitalier de Jérusalem frère Guérin qui assuraient le gouvernement du pays. L'action de ces deux religieux étant elle-même vérifiée, plusieurs fois par an, par une cour de clercs, d'évêques et de grands barons sous l'autorité du roi.

Frère Haimard avait en charge les finances du royaume et les revenus des domaines de la couronne. C'est à lui, au Temple, que

prévôts et baillis venaient remettre, trois fois par an, les revenus qu'ils encaissaient. Les affaires, politiques ou diplomatiques, étaient suivies par le sage frère Guérin qui avait rang de chancelier, car c'est lui qui rédigeait les chartes et les actes les plus importants à transmettre aux vassaux. Dans les faits, frère Guérin était donc le principal ministre de Philippe Auguste.

Dans leurs tâches journalières, Haimard et Guérin étaient assistés par des clercs, des chevaliers instruits et des religieux, tous capables de lire et d'écrire en latin.

C'est le samedi 8 mai que Philippe Hamelin reçut la visite d'Amiel de Châteauneuf, un chevalier avec qui il travaillait à la construction de l'enceinte fortifiée et qui était au service de frère Guérin. Amiel lui annonça qu'il devait sur-le-champ se rendre au Palais où le chancelier l'attendait avec le noble Lambert de Cadoc, seigneur de Gaillon.

C'était une convocation inattendue, car il n'avait rencontré Cadoc que deux fois, celui-ci venant rarement à Paris. Pourtant, il s'exécuta sans poser aucune question, car s'il était prévôt de la ville, le chancelier frère Guérin avait autorité sur lui. Il n'empêche que du Châtelet au Palais, il n'eut de cesse de s'interroger sur ce que lui voulait Lambert de Cadoc.

Cadoc était cet ancien chef de Brabançons qui avait terrorisé la Normandie, le Poitou et le Limousin avant d'entrer au service de Philippe Auguste. Il était le pendant de Mercadier pour, les Plantagenêt bien que les deux capitaines mercenaires soient très différents. Mercadier était cruel jusqu'à la sauvagerie, tandis que Cadoc était un larron et un détrousseur. La guerre permettait à Mercadier de jouir de la souffrance des autres ; elle n'était pour Cadoc qu'un moyen de faire fortune.

Philippe Auguste appréciait ce mercenaire qui lui offrait sans barguigner la moitié de ses rapines. C'est que le roi avait continuellement besoin d'argent pour financer les gigantesques travaux qu'il conduisait à Paris et pour payer son armée. Dame ! Un chevalier coûtait soixante-douze deniers parisis par jour, un sergent trente-six et un arbalétrier quinze ! Une autre raison de la considération du monarque envers Cadoc tenait au fait que le mercenaire avait été le seul à avoir blessé Richard Cœur de Lion. Il l'avait atteint à l'épaule, d'un trait d'arbalète, lors du siège du château de Gaillon. C'est pour récompenser cet exploit que Philippe l'avait

fait seigneur de Gaillon. Cadoc visait désormais à être nommé bailli de Normandie, ce qui serait plus difficile, car il était toujours considéré comme un fripon par l'entourage royal, même si la plupart des barons se comportaient comme lui.

Philippe Hamelin et Amiel de Châteauneuf entrèrent dans le Palais par la porte fortifiée de la rue de la Barillerie, en face de la rue de la Vieille Draperie, à quelques pas de l'abbaye Saint-Éloy. C'était la seule ouverture dans la haute muraille carolingienne.

Ils laissèrent leur monture dans l'écurie de la cour et, par les grands degrés, gagnèrent la salle du roi, immense chambre de justice ogivale, le long de la Seine, où Philippe Auguste réunissait ses vassaux. La traversant, ils sortirent par le Grand préau, un petit cloître à l'ouest bordé au nord par la tour Bombée et à l'est par la salle au Bord-de-l'Eau où logeaient et travaillaient les clercs au service de frère Guérin.

Avec la tour du Trésor, cette salle était certainement l'un des endroits les mieux protégés du royaume. C'est là que frère Guérin faisait préparer les actes royaux et les jugements destinés aux baillis et aux prévôts. C'est là aussi qu'il faisait copier les chartes les plus précieuses et les plus anciennes du royaume, certaines remontant à Clovis.

Chaque fois qu'il y pénétrait, Philippe Hamelin était frappé par le silence. Sauf au milieu de la nuit, Paris ne connaissait que le vacarme. Avant même le lever du soleil, c'était le tintamarre des cloches qui se poursuivait à chaque heure canonique ou à l'occasion de toutes sortes de cérémonie. C'était aussi les bruits des charrois et des charrettes, dont les roues grinçaient perpétuellement, les braiements, les hennissements, les bêlements, les couinements et les mugissements des animaux. C'était enfin les cris et les chansons des colporteurs, des crieurs de vin, des jongleurs et le tumulte des querelles. Même la nuit venue, le silence ne se faisait pas, car retentissaient les hurlements de ceux qu'on agressait ou les prières du crieur des trépassés.

La salle au Bord-de-l'Eau était un vaste scriptorium à trois travées ogivales éclairée par de hautes fenêtres aux verres dépolis sertis dans du plomb. L'allée centrale était réservée aux passages et les allées latérales étaient aménagées en petites cellules aux cloisons de bois sculptées comprenant une table ou un pupitre, un lutrin et une armoire à plusieurs vantaux souvent décorée d'arcatures et de

colonnettes. Dans chaque cellule, un clerc en robe grise, copiste, correcteur ou miniaturiste, travaillait en silence et on n'entendait que le crissement des plumes. Rien n'aurait pu les distraire. Penchés sur des parchemins étalés et calés par des pointes sur le lutrin, parfois installés sur des cathèdres à pupitre, ils écrivaient avec un roseau effilé, ou une plume, sur un parchemin, ou plus rarement sur une feuille de papier.

Sur les tables et les pupitres s'étalaient plumes, canifs, mines de plomb, pinceaux en poils de martre et règles de bois. La plupart des clercs travaillaient avec un grattoir dans la main gauche de manière à pouvoir corriger la moindre erreur sur la peau. Des encriers de corne étaient suspendus sur les côtés des pupitres, certains emplis d'encres rouges ou violettes, d'autres noires ou brunes, d'autres encore vertes fabriquées avec des sels de cuivre.

Les deux hommes remontèrent l'allée centrale jusqu'à son extrémité. Là, une volée de marches permettait d'accéder à une pièce plus petite où travaillait frère Guérin. Une porte à doubles battants, ouverte, lui permettait de surveiller les clercs. Quand ils entrèrent, le chancelier était assis sur une haute cathèdre aux bras et dossier richement ornés. Il consultait un rouleau de parchemin, tandis qu'un homme trapu, en haubert et tête nue révélant un crâne sans cheveux, regardait par la fenêtre les barques qui naviguaient sur la Seine, à moins qu'il ne s'intéressât au donjon du Louvre que l'on apercevait plus loin. Il se retourna en les entendant entrer.

C'était Cadoc. Il n'avait pas changé depuis la dernière fois, se dit le prévôt. Toujours le même regard rusé, calculateur, avec ce faux air de bonhomie qui dissimulait une violence à peine contenue. Une courte épée pendait, non à sa taille, mais en travers de son torse.

Le prévôt de Paris s'inclina devant les deux hommes, tandis qu'Amiel de Châteauneuf se retirait en fermant soigneusement la double porte.

— Loué soit Jésus, noble Hamelin ! lança Cadoc d'une voix rugueuse.

— À jamais soit-il, gracieux seigneur de Gaillon, répondit le prévôt. Que le seigneur soit avec vous, frère Guérin, ajouta-t-il à l'attention du chevalier hospitalier sur la cathèdre.

Frère Guérin était le plus jeune des trois, mais il avait le regard d'un homme qui a beaucoup vécu. Le visage hâve, sans menton, avec des yeux noirs profondément enfoncés sous ses arcades sourcilières,

il était vêtu d'un simple bliaut noir avec la croix blanche des *gardiens des pauvres*[51] sur sa chemise de laine.

Dans son dos, le mur n'était qu'un grand placard aux nombreux volets, tous couverts de velours rouge avec des pentures de fer ciselées en forme de fleurs. L'un d'eux était ouvert, laissant voir des rouleaux de chartes empilés. À côté de la cathèdre se dressait un étendard fleurdelisé à la croix blanche.

— Que le Seigneur soit aussi avec vous, noble prévôt. Merci d'avoir répondu si vite à mon appel, car ce que le seigneur de Gaillon va vous raconter est grave. Prenez un siège, son récit sera assez long.

Hamelin s'assit sur un banc au dossier ajouré et sculpté, tandis que Cadoc restait debout pour parler.

— J'arrive de Vincennes, dit-il, en jouant nerveusement avec la garde de son épée. J'étais venu prévenir le roi qui, après m'avoir écouté, m'a envoyé vers frère Guérin. Hier, j'étais encore à Gaillon quand un chevalier est arrivé au château. C'est un noble Normand que je soudoie pour me rapporter ce qu'il entend à la cour de Jean. Il venait d'Angers.

» Vous savez ce qui se passe depuis la mort de Richard, Hamelin. Son neveu Arthur de Bretagne a fait valoir ses droits sur le trône d'Angleterre. Il s'est présenté devant Angers avec ses partisans, et les seigneurs d'Anjou, du Maine et de Touraine l'ont reconnu comme suzerain et lui ont prêté hommage. Mais Aliénor est arrivée avec Mercadier et son armée. Ils ont repris le château d'Angers et massacré les partisans d'Arthur. Le garçon n'a eu que le temps de s'enfuir avec sa mère pour demander la protection de notre roi. Fin avril, Jean s'est proclamé duc de Normandie et a donné un grand banquet dans le château. Sa mère et Mercadier avaient déjà quitté la ville, aussi n'avait-il autour de lui que ses fidèles. Pris de boisson, alors que la plupart de ses serviteurs et de ses chevaliers étaient ivres morts, il a crié : "Je suis roi d'Angleterre, amis, mais je serai bientôt roi de France !" "Et Philippe ? aurait crié un des ses barons." "L'archer que j'ai fait venir d'Angleterre n'a jamais raté sa cible ! Philippe rejoindra bientôt Richard !" se serait esclaffé Jean.

En entendant ces derniers mots, un frisson glacial parcourut l'échine du prévôt qui devint pâle comme un trépassé.

En un éclair, la vérité le frappa comme un coup de masse durant une bataille. Le roi Jean avait envoyé à Paris un archer assassiner son roi. Cet archer ne pouvait être que celui qui avait délivré le

tisserand hérétique. Il ne pouvait y avoir deux archers anglais aussi audacieux en même temps à Paris ! C'est donc à l'instigation du roi Jean que les cathares préparaient la mort de son roi, Philippe Auguste.

Rien n'échappait à frère Guérin qui vit combien Hamelin paraissait bouleversé.

— Qu'avez-vous, noble prévôt ? s'enquit-il, interrompant Cadoc.

— Cet archer… frère Guérin… Je sais qui il est… Je suis à sa recherche depuis trois jours.

— Quoi ! s'exclama Cadoc.

— Laissez-moi vous narrer à mon tour une histoire. …

Il entreprit de tout raconter de la façon la plus claire et la plus précise qu'il put. L'homme venait d'Angleterre et s'appelait Robin au Capuchon. Il avait fait évader un hérétique, un tisserand cathare. Cela signifiait qu'il y avait une alliance entre les cathares et le prince Jean !

— Des cathares ! balbutia frère Guérin, à son tour interloqué. Vous vous trompez ! Il ne peut y avoir un nid de cathares ici ! Ou alors, que le Seigneur nous vienne en aide !

— Ces cathares sont ceux qui honorent Belzébuth, n'est-ce pas ? demanda Cadoc avec brusquerie.

— Pas exactement, répondit le prévôt.

— Ils croient simplement que notre monde a été créé par Belzébuth, ce qui revient au même, corrigea frère Guérin.

— Sont-ils riches ? s'enquit Cadoc.

— Au contraire, ils méprisent les richesses, répliqua le prévôt en dissimulant un sourire.

— Je ne peux y croire ! Mais c'est sans importance, pour l'instant. Avez-vous trouvé cet Anglais ?

— Hélas, non, seigneur, je le cherche toujours. J'ai seulement découvert qu'il logeait à la Corne de Fer, mais il n'y est pas revenu depuis qu'il a libéré ce tisserand cathare. En revanche, j'ai trouvé dans sa chambre un équipement de chevalier. Ce Robin n'était pas un simple archer.

— Cela prouve bien qu'il était envoyé par le prince Jean, opina le frère hospitalier.

— Qu'est devenu cet équipement ? demanda Cadoc.

— Il y avait un camail, des armes, des éperons, un gambison et quelques vêtements. Ainsi que le harnachement de son palefroi qui

est toujours à l'écurie. J'ai tout laissé pour qu'il revienne les prendre, auquel cas l'aubergiste me préviendra aussitôt.

— C'est absurde ! Ces biens appartiennent désormais au roi ! J'irai les chercher.

Et ainsi ils seront à toi ! persifla intérieurement le prévôt Hamelin. Il hésita alors à parler des Templiers, de Malvoisin et de Beaumanoir, puis il se dit que la mort du sergent Templier tué par Robin était sans rapport et qu'il était inutile de compliquer les choses.

— Tant que je n'aurai pas saisi cet archer, il serait prudent que le roi ne se montre pas en public, suggéra-t-il.

— Il restera à Vincennes jusqu'à l'Ascension, dit frère Guérin. Mais pour cette fête, il sera de retour ici, car il s'est engagé auprès de l'évêque à assister à la messe à Notre-Dame.

— C'est dans dix-neuf jours ! Hamelin, c'est plus qu'il n'en faut pour trouver ce Robin, décida Cadoc. Faites crier son nom à son de trompe partout devant les églises. Annoncez que ceux qui le protégeront seront pendus. Cela devrait suffire.

Frère Guérin opina du chef.

— Je vais le faire, seigneurs.

— Je resterai à Paris jusqu'à ce que vous le trouviez, décida Cadoc. Je logerai au Louvre. Le roi m'a demandé d'aller voir où en sont les travaux de l'enceinte.

— Ils sont bien avancés, assura Hamelin qui en était le responsable. Soyez assuré que, terminé, le Louvre sera un château imprenable.

En sortant du Palais, le prévôt de Paris se rendit chez son frère, à l'abbaye Saint-Éloy qui était à quelques pas. Il avait hâte de lui raconter ce qu'il avait appris. Son frère connaissait tous les paroissiens de Saint-Gervais. Par lui, il saurait ceux qui étaient proches d'Étienne Le Trébuchet. Maintenant qu'il y avait urgence à trouver cet archer, il n'hésiterait pas à les arrêter et à les interroger au Grand-Châtelet, y compris sous la torture.

Il trouva son frère cadet seul dans la grande cellule où il vivait et travaillait. Une pièce austère meublée seulement d'une table et d'un grand coffre, sans oublier le crucifix sur un mur. Robert était assis sur son lit et son visage contracté reflétait les noires pensées qu'il paraissait ruminer.

Ses traits se détendirent en voyant entrer son aîné et il laissa filtrer un sourire sans joie.

— Je viens de rencontrer frère Guérin et je voulais te faire part de ce que j'ai appris, dit le prévôt de Paris, mais tu m'as l'air en plein désarroi…

— Je le suis, mon frère. L'abbé Isembard vient de m'annoncer que je n'ai plus à m'occuper de l'archer anglais.

— Quoi ?

— Tu as bien compris ! L'abbé venait lui-même de recevoir la visite de l'official qui lui retirait l'affaire.

— Pourquoi ?

— L'official était très mécontent de ne pas en avoir été informé. C'est lui qui s'occupe des affaires d'hérésie, a-t-il rappelé.

Songeur, Philippe Hamelin se passa la main sur le menton. Était-ce une coïncidence ? L'official et l'évêque savaient-ils quelque chose du complot cathare ou des funestes projets du nouveau roi d'Angleterre ?

— Moi qui venais te demander ton aide…

— Raconte-moi au moins ce que t'a dit frère Guérin.

— C'est grave, mon frère. Ce Robin au Capuchon n'est pas seulement un hérétique. Il s'apprête à tuer le roi…

Il fit le récit de l'entretien avec Cadoc et le chancelier.

— L'official sait-il tout cela ? demanda le prévôt de Saint-Éloy quand il eut terminé.

— Je ne sais pas. C'est possible. Si l'évêque le sait, cela pourrait expliquer qu'il t'ait écarté. Peut-être dispose-t-il d'informations que j'ignore, et arrêter lui-même Robin le mettrait dans une position de force. Tu sais comme ses rapports sont tendus avec le roi.

— Oui, mais d'un autre côté, je dois reconnaître que l'official n'a pas tort, l'hérésie est de son domaine. Que vas-tu faire ?

— Je voulais que tu me fasses une liste des amis de Le Trébuchet. Je vais les arrêter et les interroger, les tourmenter si besoin est.

Robert Hamelin ne répondit pas tout de suite. Finalement, il secoua la tête.

— Avec d'autres que des cathares, je t'aurais approuvé, mon frère, fit-il, mais pas avec eux. J'ai été frappé par l'attitude de Le Trébuchet quand je l'ai conduit en prison. Il était prêt à mourir. Il m'a fait penser aux premiers chrétiens et j'en ai été très mal à l'aise. Je crois qu'à leur encontre, la ruse serait plus efficace que la force.

— Que faire alors ? soupira Philippe Hamelin.

— Sois patient ! Tu m'as dit que tu as au moins dix-huit jours. Même si Cadoc prend les affaires de ce Robin à la Corne de Fer, cet archer attend toujours ses amis. Rappelle au gargotier qu'il doit te prévenir, même pour quelque chose d'insignifiant, et que s'il ne le fait pas, tu le feras pendre. Je suis certain que tu auras des nouvelles.

— Et ensuite ?

— Si des amis de Robin se présentent, suis-les et tu le trouveras.

Le dimanche 9 mai, devant l'église Saint-Pierre-aux-Bœufs{52}, dont le nom venait de l'ancien marché de boucherie transféré depuis sur la place devant le Grand-Châtelet, quatre hommes écoutaient le crieur du prévôt de Paris qui annonçait à son de trompe que le roi recherchait un archer anglais nommé Robin au Capuchon, poursuivi pour crime d'hérésie et de violence. « Quiconque lui viendra en aide sera mis à la hart et ses biens confisqués. Celui qui révélera l'endroit où il se cache recevra cinq deniers d'argent », conclut le crieur.

Depuis qu'ils étaient arrivés à Paris, les quatre hommes avaient visité bien des hôtelleries et arpenté les inextricables et tortueuses rues de la Cité sans découvrir la moindre trace de celui qu'ils recherchaient. Ils étaient maintenant découragés et, si ce n'était qu'ils craignaient la colère de Mercadier, ils seraient partis.

— Cet archer anglais… Et si c'était Locksley ? suggéra l'un d'eux, un petit homme à l'épaisse moustache et aux yeux rouges.

— Tu as de drôles d'idées, Le Tripier, fit un autre dont le visage de cuir bouilli faisait ressortir sa bouche édentée.

— Pourquoi pas ? Locksley a un arc, non ? Il est anglais, non ? Il est à Paris, non ?

Le plus grand, un borgne à la cicatrice violette sur son œil mort, considéra son compagnon avec un air pensif. Le crieur s'était éloigné après un dernier son de trompe. Il le rattrapa.

— Compaing, j'aimerais bien gagner cinq deniers, lança-t-il. Que sais-tu d'autre sur l'Anglais ?

L'autre se retourna et le regarda avec surprise. Il n'avait jamais vu ce borgne. Vêtu d'une robe bleue, avec un baudrier sans armes, ce devait être un voyageur. C'est alors qu'il aperçut une escarcelle bien pansue à sa ceinture. Il sourit.

— Si je savais où il est, j'aurais déjà les deniers, plaisanta-t-il.

— Je peux te donner un denier, si tu me dis ce qu'il a fait et pourquoi on le recherche.

— Un denier ? Montre d'abord la pièce, gentil compagnon !

Geoffroy Le Mulet, on a deviné que c'était lui, défit le cordon de sa bourse et en sortit une pièce d'argent.

— Il se nomme Robin au Capuchon, dit le crieur en prenant la monnaie.

— Tu l'as déjà dit ! gronda Le Mulet, brusquement menaçant.

— Il a fait évader un tisserand prisonnier pour hérésie, poursuivit le crieur.

— Quand ?

— Il y a une ou deux semaines. Le prisonnier avait été enfermé à la Grange-Saint-Éloy.

— C'est où ?

— C'est la prison de l'abbaye Saint-Éloy, vers l'Outre-Grand-Pont, expliqua le crieur en montrant la direction.

— Pourquoi ce Robin a-t-il fait ça ?

Le crieur haussa les épaules.

— Je ne sais pas, le tisserand devait être son ami.

— Il était seul ?

— Je l'ignore, beau seigneur ! dit le crieur avec un brin d'irritation. Je sais seulement qu'il a utilisé un grand arc saxon de huit pieds de long, c'est du moins ce qu'on m'a raconté.

— Que sais-tu d'autre ?

— Rien ! Je vous ai tout dit. Mais allez au Monceau-Saint-Gervais, vous en apprendrez plus !

Il s'éloigna et Le Mulet se tourna vers ses compagnons qui s'étaient approchés.

— Vous avez entendu ? Un arc de huit pieds ! Je crois bien que c'est Locksley. Allons chercher nos armes aux Trois Canettes et filons là-bas.

Une heure plus tard, en cuirasse, casque et haubert, épée, miséricorde et hache au baudrier, ils arpentaient la rue de la rue de la Tisseranderie quand ils virent un crieur à l'angle de la rue des Deux-Portes qui appelait à goûter le vin du Lièvre Cornu.

Ici bon vin frais et novel,
Qui vient d'Auxerre et de Soissons,
Qui en boit, c'est droite santé,

Doux et plaisant à l'avaler,
Céans hôtel a toute gent !

Tentés par ces engageantes promesses, ils entrèrent pour dîner. C'était une petite taverne dont le tavemier, un nommé Geoffroi, était sombre et peu loquace. Veuf, il restait le plus souvent à la cuisine, dans la cour, et c'est une vieille servante édentée et revêche qui servait les clients. Heureusement le vin n'était pas coupé d'eau et leurs voisins de tablée étaient expansifs. Ici aussi, les crieurs à son de trompe avaient annoncé à la sortie de la messe que le prévôt de Paris recherchait Robin au Capuchon. En posant quelques questions, les hommes de Mercadier apprirent que le tisserand libéré se nommait Le Trébuchet, qu'il avait sa maison dans la rue, qu'il avait été arrêté pour être bogomile, qu'il vivait seul, mais qu'il avait un fils, larron, qui avait été exposé au pilori pour tromperie.

Et surtout que ce fils se nommait Amaury.

— Amaury ! murmura Le Mulet en donnant un coup de coude à Simon Le Tripier. C'était le nom du musard à Châlus !

Ils n'obtinrent rien de plus comme information, mais pour la première fois les hommes de Mercadier disposaient d'une piste solide : Amaury et Locksley étaient complices dans le vol de la statuette, et quand le père tisserand d'Amaury avait été accusé d'hérésie, le larron avait demandé l'aide de l'Anglais qui ne s'était fait connaître que sous le nom de Robin au Capuchon. Maintenant qu'il était recherché, Amaury devait le cacher.

Mais comme cet Amaury était un truand, il ne devrait pas être difficile à trouver en posant des questions dans les gargotes. Le Mulet décida donc qu'ils logeraient désormais dans le Monceau-Saint-Gervais. Dès qu'ils rencontreraient Amaury, ils le feraient parler.

En sortant de l'église Saint-Gervais, Beaumanoir, Malvoisin et Bracy entendirent aussi le crieur et furent surpris par cette annonce. Pour quelle raison le prévôt de Paris recherchait-il Locksley ? Ce voleur était poursuivi par le prévôt de Saint-Éloy, et sans doute à cette heure par l'official, mais il n'y avait aucune raison pour que le roi soit à ses trousses. Pour Beaumanoir, c'était inexplicable, donc préoccupant.

— Au contraire ! le rassura Malvoisin. Locksley a dû commettre quelque autre violence que l'on ignore, mais il fera ainsi un coupable encore meilleur après la mort du roi !

— C’est vrai, reconnut Beaumanoir après un temps de réflexion.
— Si on le trouve ! ajouta Bracy, plus pessimiste.

OceanofPDF.com

Chapitre 18

C'est sous un ciel d'orage que les trois jongleurs arrivèrent à la Corne de Fer le mercredi 12 mai en fin d'après-midi. Ayant laissé leurs montures à l'écurie, cinq chevaux, dont deux de bât, le plus âgé des voyageurs demanda à l'aubergiste une chambre pour leur troupe, et des serviteurs pour transporter leurs bagages. Le cabaretier les conduisit dans un solier sous le pignon du toit, accessible seulement par une échelle. Il n'y avait qu'une grande paillasse qui sentait l'urine et la chaleur y était étouffante, mais c'était bien suffisant pour des jongleurs. D'ailleurs, il n'avait aucune autre pièce de libre, leur assura-t-il.

Les jongleurs restèrent un moment à examiner l'endroit. Dans l'enchevêtrement des poutres couvertes de toiles d'araignée, quelques mouches prisonnières se débattaient en bourdonnant. Les pentes de la toiture étaient couvertes de planches mal équarries. La seule fenêtre, en fine peau de porc translucide, était sur le mur pignon. Pas de meuble. Un plancher plein de fentes où couraient des insectes affairés. Ces combles puaient la crasse et la vermine.

— Nous sommes fatigués, aussi nous prendrons ton galetas ce soir, aubergiste, lâcha finalement le plus âgé d'une voix menaçante. Mais demain, trouve-nous mieux ! Je te laisserai un denier d'argent par semaine pour une chambre avec deux vrais lits. La dame qui est avec moi dort seule. En attendant, fais monter une autre paillasse, et veille à ce qu'elle soit sans poux ! Mets de la literie propre et apporte

des seaux d'eau chaude et des cuvettes pour qu'on se lave. Fais aussi monter tout ce qui est sur nos chevaux et ne tente pas de nous voler !

À ces dernières paroles, il posa la main sur la miséricorde qui pendait à son double baudrier, de l'autre côté de son épée.

L'aubergiste eut un sourire forcé se voulant amical. Il considéra les trois jongleurs à tour de rôle, mais comme aucun ne lui rendit son regard, il baissa les yeux et descendit. Derrière lui, Guilhem poussa la trappe avec le pied pour la refermer.

Tous trois s'assirent sur la paillasse.

— J'ai mal partout ! soupira Anna Maria.

— Vous avez été endurante, remarqua Guilhem. Je suis moi-même épuisé. Toute la journée sur un cheval, couvert d'un haubert, exténue le plus robuste des hommes…

— Robert n'était pas dans la salle, fit-elle brusquement. Je n'ai pas vu non plus son palefroi ni ses harnachements à l'écurie ou à la sellerie…

— Il a pu changer de monture, remarqua Bartolomeo.

— Mais il y aurait eu sa selle, j'ai bien regardé, insista-t-elle.

Guilhem ne répondit pas. Il ne s'était pas vraiment attendu à trouver Locksley. Cela faisait plus d'un mois qu'il avait quitté Châlus, sans doute poursuivi par les gens de Mercadier. Tout était possible. Tout, sauf qu'il se soit fait prendre ou tuer. Locksley était trop fort et trop rusé pour ça. Il avait demandé à les retrouver ici. Ils n'avaient qu'à attendre, sans doute ne pensait-il pas qu'ils arriveraient si vite.

Malgré tout, une sourde inquiétude rongeait Guilhem. Et si Robert n'était pas arrivé à Paris ?

On cogna à la trappe. C'étaient deux valets qui portaient les sacoches des chevaux. Ils les entassèrent dans un coin du galetas, suspendirent les armes et leurs manteaux sur les poutres, puis Guilhem leur rappela qu'il attendait de l'eau chaude et des bassines.

L'eau arriva peu après. Ils se lavèrent les mains et le visage avant de s'habiller de robes propres et de descendre souper. En bas, ils s'arrêtèrent dans la première salle de l'hôtellerie. À une poutre, bécasses et lièvres étaient suspendus par les pattes et la cuisinière venait en chercher un quand elle en avait besoin. Ils examinèrent les gens attablés ; Locksley n'était pas là. À la première table se trouvaient des marchands, d'après leur robe et leur bonnet, et des pèlerins d'après la coquille de Saint-Jacques sur leur sayon à

capuche. À l'autre étaient assis un jeune prêtre et deux clercs tonsurés. Ils s'installèrent avec eux.

L'hôtelier vint les voir et écouta avec surprise ce qu'ils voulaient manger, puis il se rendit dans la cour transmettre les commandes à la cuisinière. Quand il revint, tout en s'occupant des autres clients, il les observa longuement.

Le plus âgé des trois avait un air sinistre avec sa cicatrice qui lui barrait sur le front, ses yeux perçants, et son nez de faucon. Avec l'épaisse barbe qui cachait son visage, on avait du mal à deviner ce qui lui passait par la tête. Au demeurant, l'épée qu'il portait sur sa robe sombre aurait coupé court à toute question indiscrète. L'autre garçon était petit et sombre comme un moricaud, dont il avait les cheveux frisés. Il paraissait sourire tout le temps, mais c'était dû à une de ses lèvres, épaisse et retroussée. Lui non plus n'avait pas l'air commode. Il était bâti en athlète avec des mains larges et noueuses et une épée pendait à son baudrier de cuir. Quant à la fille, rousse avec une gorge plantureuse, elle portait un regard inquisiteur sur tout le monde, comme si elle cherchait quelqu'un.

Ces gens-là n'étaient pas des baladins ordinaires. Ils se disaient jongleurs mais ils voyageaient avec de beaux chevaux. Or, les jongleurs se déplaçaient à pied, ou parfois en chariot tiré par une mule ; jamais sur des palefrois de chevalier. De surcroît, ils avaient deux chevaux de bât et des armes, beaucoup d'armes, des haches et même une arbalète. Certes, les marchands aussi portaient épée quand ils voyageaient, mais pas des troubadours. Sauf s'ils étaient chevaliers errants.

Le plus intrigant était qu'ils ne manquaient pas d'argent. La fille portait un bliaut turquoise lacé sous les bras avec des manches amples, fendues aux entournures laissant apparaître une robe de lin finement tissée. Ils avaient exigé le meilleur vin, et quand les voyageurs de passage se contentaient d'un potage au lard, aux légumes et au gruau, le jongleur aux yeux de faucon avait réclamé une soupe dorée pour laquelle il fallait passer des tranches de pain sur les braises avant de les jeter dans un coulis de vin blanc, de jaunes d'œuf et d'eau de rose, puis saupoudrer le tout de sucre et de safran. Le plus jeune avait aussi demandé du lièvre rôti, où sinon du chevreau, assaisonné à la sauce verte faite avec du jus de viande, du verjus et du poivre !

Un tel repas leur coûterait une fortune ! Mais peut-être avaient-ils tellement de talent qu'ils se faisaient payer très cher quand quelque seigneur les invitait à jongler et à chanter ?

À la fin du souper, comme ils mangeaient des pâtisseries aux noix, le cabaretier brûlait de tant de curiosité qu'il vint les voir, prétextant le besoin de savoir si le repas leur avait convenu.

— C'était très bien ! répondit le plus jeune, qui se nommait Bartolomeo.

— Allez-vous rester à Paris ? J'ai besoin de vos noms, pour le prévôt, car un clerc viendra encaisser l'aubain.

— Nous sommes les Ubaldi, répliqua la femme de la troupe.

Avec son visage triste et fatigué, l'hôtelier se demanda comment elle pouvait faire rire dans ses spectacles. Peut-être dénudait-elle sa poitrine comme bien des jongleuses ?

— Nous avons été conviés à Paris par le noble comte de Huntington que nous avons connu il y a quelques mois, dit le chef de la ménestrandie. Il nous avait fait savoir qu'il serait dans votre auberge en mai et qu'il nous aiderait pour jouer des soties devant l'évêque, et même devant le roi. L'avez-vous vu ?

— Je ne connais pas ce comte, nobles voyageurs, répondit le cabaretier. Mais peut-être n'est-il pas arrivé. Comment est-il ?

— Grand et brun. Il a parfois un grand arc avec lui, répliqua la femme.

— Un arc… répéta machinalement l'aubergiste en secouant la tête de droite à gauche.

Il poussa alors un grand soupir et déclara en s'essuyant les mains à son tablier :

— Vous n'avez plus de vin, je vais vous en tirer…

Il s'éloigna.

— Il semble bien que Robert ne soit pas là, souffla Guilhem à mi-voix pour que ses voisins religieux n'entendent pas.

— Mais où peut-il être ? Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé ! Et si Mercadier l'avait poursuivi et lui avait fait un mauvais sort ? s'inquiéta Anna Maria.

— Rassurez-vous, fit Guilhem en haussant les épaules pour s'efforcer de paraître indifférent à l'absence de Locksley, Robert est un fin renard et Mercadier, que je connais bien, serait incapable de le prendre ! N'oubliez pas que quand Robert a quitté Châlus, il voulait

aussi retrouver son voleur. Il est sans doute toujours sur sa piste et n'arrivera que dans quelques jours.

— Ou alors, il est tout simplement allé dans une autre auberge, remarqua Bartolomeo en parlant la bouche pleine de gâteau.

— C'est vrai ! Nous savons qu'il devait interroger Gilles de Corbeil au sujet du chirurgien de Richard. Dès demain, nous chercherons ce Corbeil et nous saurons ainsi si Robert l'a rencontré.

Anna Maria les considéra tous deux. Elle devinait parfaitement qu'ils ne cherchaient qu'à la tranquilliser. Eux aussi trouvaient inquiétante l'absence de son mari.

Le voyage avait été exténuant. Chevauchant douze à quatorze heures par jour, quels que soient le temps et l'état des chemins, lourdement couverts de fer, ils étaient chaque soir brisés d'épuisement et meurtris de douleurs, aussi s'endormaient-ils immédiatement après le souper. À cette fatigue s'étaient ajoutées les embûches du voyage.

Avec des chevaux de remplacement, ils pouvaient soutenir une cadence rapide sur de bons chemins, mais ils ne pouvaient rien contre les rivières trop hautes pour passer à gué ni contre les bandes de pillards ou de routiers qui guettaient les voyageurs pour les dépouiller. Même pénétrer dans les villes était difficile, car on se méfiait d'une troupe armée. Heureusement, ils disposaient d'un parchemin d'Aliénor demandant à tous les seigneurs du duché d'Aquitaine de les recevoir et de leur céder de la nourriture. Raymond leur avait aussi donné un laissez-passer identique pour traverser le comté et les territoires de ces vassaux.

Pourtant, sans Guilhem, ils ne seraient sans doute jamais arrivés jusqu'à la Loire. L'escorte d'Aliénor était commandée par un preux chevalier du nom de Gautier le Normand. Dame Aliénor l'avait pourvu d'une somme suffisante pour les péages des ponts et des bacs, ou pour les rançons que les bandes de Cottereaux ne manqueraient pas d'exiger en chemin. Gautier le Normand avait toujours été au service des Plantagenêt, mais s'il était courageux et dévoué, il était mauvais négociateur. Sur la route de Toulouse, chaque fois qu'il avait rencontré des bandes d'aventuriers ou de vagabonds, il les avait payés pour pouvoir passer sans livrer bataille, refusant de risquer la vie d'Anna Maria. Ainsi, presque tout ce qu'avait donné Aliénor avait été dépensé. Or, Guilhem n'envisageait

pas de distribuer à des gueux et des ribauds l'argent qu'il avait emporté.

Il connaissait bien les campagnes qu'ils traversaient. Il parlait les dialectes de ses habitants et nul mieux que lui ne savait trouver un chemin sûr ou une barque lorsqu'il n'y avait ni gué ni pont.

Plusieurs fois, ils avaient croisé des troupes de Navarrais ou de Brabançons. Des hommes se disant chevaliers, portant casques et gonfanons surmontés de figures d'animaux, mais en vérité des pillards cherchant seulement des femmes et du butin. Ceux-là, Guilhem les bravait. Il proposait à leur chef un combat singulier, sachant combien ils étaient sensibles à l'honneur. Effectivement, ces ribauds ne s'étaient jamais dérobés et, chaque fois, Guilhem les avait vaincus. Lors de leur dernière rencontre, il était même tombé sur d'anciens compagnons qui, reconnaissant un ami, avaient proposé de les escorter, repoussant à plus tard le pillage d'un village qu'ils voulaient ravager.

Les plus redoutables dangers venaient cependant des profondes forêts du Périgord et du Limousin. Là, dans d'obscures vallées, ils chevauchaient à la merci d'embuscades conduites par des hommes des bois, paysans qui avaient tout perdu désireux uniquement de faire le mal. C'étaient des hommes et des femmes vivant demi-nus, habitués à souffrir du froid et de la pluie, ne reculant devant aucune fatigue. Ces sauvages les attaquèrent plusieurs fois, poussant des cris terribles, n'ayant comme armes que des épieux, des massues, des javelots et des frondes.

Heureusement ces gueux combattaient à pied alors qu'ils étaient à cheval, couverts de haubert et protégés par des casques, aussi les avaient-ils vaincus à chaque affrontement.

Hors des forêts, ils suivaient souvent des chemins bordés de chênes couverts de pendus, tels de sinistres fruits. Ils découvraient aussi des villages ravagés et brûlés par des pillards. Les ribauds y étaient entrés dans la nuit en hurlant leurs terribles cris de guerre : « Du sang, on veut du sang ! Égorgez tout le monde sans épargner personne ! » Ils avaient écorché les hommes, violé les femmes et embroché les enfants avec leurs lances pour les abandonner au milieu des ruines et des cendres. Guilhem et sa troupe avaient ainsi rencontré plusieurs fois des bandes de malheureux errant dans les campagnes, mourant de faim, exposés à la fureur des hommes et des bêtes sauvages.

Les villes étaient mieux protégées avec leurs enceintes et leurs tours. Partout s'étaient créées des milices comme les *Confrères de la Paix de Marie* qui interdisaient l'entrée aux étrangers. En s'approchant de la Touraine, Guilhem et l'escorte d'Aliénor avaient été de plus en plus souvent refoulés, n'obtenant même pas de la paille et du gruau.

La mort de Richard avait embrasé le pays, avaient-ils appris. Arthur, le neveu de Richard Cœur de Lion, avait été reconnu duc de Normandie et d'Aquitaine par les habitants d'Angers, mais il en avait été chassé par Mercadier et Aliénor. Depuis, Jean s'était proclamé duc de Normandie à son tour et les villes de la Loire qui avaient soutenu Arthur craignaient maintenant d'être ravagées. Comme Gautier le Normand brûlait de retrouver la duchesse d'Aquitaine, qui était avec Mercadier, ils s'étaient séparés non loin du Mans.

Gautier avait vécu près d'un mois avec Anna Maria. À part la duchesse Aliénor, qu'il vénérait, il n'avait jamais connu femme si hardie, aussi lui offrit-il sa miséricorde, lui assurant qu'aucun chevalier ne l'aurait mieux méritée qu'elle.

Après une nuit paisible, les trois voyageurs se réveillèrent au tintamarre des cloches qui sonnaient matines à Saint-Merry. Seule Anna Maria avait mal dormi, se réveillant plusieurs fois en pensant à son mari.

Ils avaient encore de l'eau et firent quelques ablutions, se promettant de se rendre dans une étuve dès qu'ils en auraient le temps. En Italie, Bartolomeo avait toujours été soigneux de sa personne et se lavait régulièrement. Quant à Guilhem, il avait pris l'habitude de la propreté à Toulouse, car Amicie de Villemur, comme toutes les femmes de ce pays, l'exigeait de ses soupirants.

Les hommes s'habillèrent d'une simple tunique de laine à capuchon sous laquelle ils enfilèrent quand même une cuirasse de cuir. Guilhem attacha son épée à la ceinture, et Bartolomeo une miséricorde à la sienne. Tous deux avaient enfilé des hauts-de-chausses lacés et des bottines de cuir. Anna Maria se vêtit d'un bliaut de laine vert brodé de feuilles rouge sombre avant de se couvrir de son manteau doublé de fourrure et d'une coiffe verte dont le voile blanc lui entourait le cou.

Lorsqu'ils descendirent dans la salle pour avoir une soupe et du pain chaud, ils ne trouvèrent de places libres que dans la salle du

fond. À peine étaient-ils installés, qu'un homme vint s'asseoir près d'eux.

C'était un drapier de Saint-Denis qui venait acheter des toiles rue de la Tisseranderie. La quarantaine, le visage avenant en dépit d'une dentition gâtée et mal plantée, il avait un nez mince, des lèvres charnues de bon vivant et un regard fin. Il portait une courte tunique bleue à passement jaune vif et un long manteau à cordon et col fourré. Avec obligeance, il leur proposa d'une voix chaleureuse de les guider dans le Monceau-Saint-Gervais, puis il les interrogea sur leur vie de ménestrels. Guilhem répondit qu'il jouait de la vielle à roue et Anna Maria, plus tristement, de la harpe ou du psaltérion{53}. Quant à Bartolomeo, il se livra à un exercice de ventriloquie où il imita tellement bien l'aubergiste que le drapier s'étouffa de rire.

— Par l'épée de saint Pierre ! Si le roi vous entend, il voudra vous garder à sa cour, fit-il quand il eut repris son sérieux.

— Vous avez aperçu le roi ? demanda Bartolomeo, songeant fièrement qu'il pourrait peut-être faire son chemin comme bouffon du roi.

— Je l'ai vu plusieurs fois lors de processions à Saint-Denis. J'ai aussi aperçu ses barons, Simon de Montfort, Robert de Meulan ou Lambert de Cadoc, répondit le drapier avec suffisance.

— Le roi est à Paris ? demanda Guilhem avec indifférence.

— En ce moment, non, on m'a dit qu'il est dans son château de Vincennes où il chasse avec le seigneur de Montfort, justement.

— Quant à Cadoc, il doit être à Gaillon, laissa tomber Guilhem, avec un brin de nostalgie.

— Vous connaissez le seigneur Lambert de Cadoc ? demanda le drapier en écarquillant les yeux de surprise.

— J'ai croisé sa route, quand j'étais plus jeune, répliqua évasivement Guilhem.

— Je vois que vous portez une épée, vous n'avez sans doute pas toujours été jongleur… (le drapier laissa sa phrase en suspens un instant avant de poursuivre). Mais si cela vous intéresse, le seigneur Cadoc est en ce moment à Paris.

— Je porte une épée, car nous voyageons beaucoup et nous avons vu de près les misères de ce pays, répliqua sèchement Guilhem. Croyez que je ne me laisserai pas facilement écorcher ou brancher, pas plus que mes compagnons.

Après cette réponse abrupte, un silence contraint s'installa jusqu'à ce que Bartolomeo prenne la voix du drapier en s'adressant à lui.

— Connaissez-vous aussi le seigneur Lambert de Cadoc ?

— Non ! se mit à rire le marchand. J'ai juste appris hier qu'il loge dans le Louvre dont il est venu voir l'avancement de la construction.

— C'est une tour, n'est-ce pas ? demanda Guilhem.

— Un donjon qui empêchera désormais toute incursion ennemie à Paris. Érigé au bord de la Seine, bien avant l'île et le Monceau-Saint-Germain-l'Auxerrois, devant l'enceinte qu'a fait construire le roi, il protégera la Cité. On construit en ce moment un mur d'enceinte tout autour. C'est un immense chantier. Vous devriez aller le voir si vous en avez le temps.

— Pourquoi pas ? Comme nous attendons un ami, nous avons du temps à perdre, dit Guilhem.

Bartolomeo, si nous allions visiter cette ville ? proposa-t-il en se levant.

Les trois jongleurs remontèrent dans leur solier, tandis que le drapier restait à sa place à méditer. Quand il le vit seul, l'aubergiste s'approcha.

— Vous croyez qu'ils sont là pour l'archer, seigneur ?

— Je ne sais pas. Ce n'est pas fréquent que des jongleurs portent une épée et j'ai remarqué une cuirasse sous leur cotte.

— Ce ne sont pas les seules armes qu'ils ont, seigneur. Sans compter leurs cinq palefrois et l'argent qu'ils dépensent sans compter.

— Je ne peux cependant nier que l'un d'entre eux soit un baladin talentueux, remarqua pensivement le drapier. J'ai cru m'entendre quand il a imité ma voix, et pourtant il n'ouvrait pas la bouche !

— J'ai quand même bien fait de vous prévenir, seigneur ?

— Oui, je vais rester ici quelque temps, et observer ce qui va se passer.

L'aubergiste repartit pendant que le drapier s'interrogeait sur les relations qui existaient entre Cadoc et ce jongleur à l'épée. Puis il se dit que cela n'avait pas d'importance. Cadoc lui dirait sous peu qui était cet homme.

OceanofPDF.com

Chapitre 19

— Anna Maria, je veux que vous restiez ici. Si Robert revient, il doit trouver l'un de nous, et j'ai besoin de mon écuyer au Louvre.

— Rester seule dans cette auberge ?

— Je préviendrai l'aubergiste et la fille de salle. Elle a l'air gentil et s'occupera de vous. Profitez-en pour poser des questions. Allez même jusqu'à l'église Saint-Merry, peut-être y a-t-on vu Robert lors de la messe.

— Mais pourquoi voulez-vous aller à ce Louvre ?

— C'est une idée qui m'est venue. Les étrangers doivent payer l'aubain et donner leur nom. Si Robert est arrivé ici, il y a trois semaines, le prévôt de Paris doit le savoir. Or Cadoc connaît le prévôt et je pourrais peut-être le convaincre de m'aider.

— Pourquoi le ferait-il ?

— J'ai connu Cadoc dans une autre vie. Je l'ai rejoint quand j'ai quitté Mercadier, et je l'ai accompagné à Paris, il y a six ans. Nous avons combattu côte à côte et je me souviens de lui avoir sauvé la vie.

— Pour ce qu'on m'en a dit à Fontevrault, c'est un routier comme Mercadier et bien d'autres, fit-elle en haussant les épaules. Vous avez vu ce qu'ils font aux pauvres gens ?

— Je le sais, j'ai été des leurs. Mais Cadoc est d'une autre étoffe que Mercadier. C'est un rapineur et un pillard, mais il n'est pas inutilement féroce. Surtout, je me souviens d'un homme loyal envers ses amis, fit Guilhem avec un triste sourire. J'espère juste qu'il ne m'aura pas oublié.

Elle soupira.

— Allez-y donc, mais revenez vite. J'ai peur ici.

— Mais enfin, Anna Maria, tu as connu pire durant le voyage ! intervint son frère.

— Je sais que j'ai tort, mais je ressens une étrange appréhension que je ne m'explique pas. Comme si cette ville nous était hostile. Je crains… de très grands malheurs.

Mal à l'aise, avec les pressentiments d'Anna Maria, ils partirent en silence pour le bourg de Saint-Germain-l'Auxerrois. On leur avait dit de revenir sur la place des bouchers, devant le Châtelet de l'Outre-Grand-Pont, puis de se diriger vers le couchant. Peu importaient les rues qu'ils suivraient, car tôt ou tard ils buteraient sur la nouvelle courtine construite par le roi. Ils n'auraient alors qu'à la suivre jusqu'à la Seine. Quand ils apercevraient le grand donjon, ils n'auraient pas de peine à en trouver l'accès.

Effectivement, l'immense tour de cent pieds de haut, sans autres ouvertures que de hautes archères, s'imposa vite à leurs regards. Ils trouvèrent facilement le passage dans la courtine, avec un pont dormant et un pont-levis surmontant un profond fossé encore vide d'eau.

Devant eux s'étendait une forêt d'échafaudages prenant appui dans le fossé et les trous de boulin du mur. On construisait une enceinte qui enfermerait le donjon dans une cour carrée. Deux tours, presque terminées, flanquaient déjà la porte du pont-levis.

Une intense activité régnait sur les échafaudages et les ouvriers ne leur lancèrent même pas un regard. Partout, des maçons en tunique rousse ou beige, fil à plomb, équerre ou langue de chat en main, étalaient le mortier et posaient des pierres bien alignées le long des cordeaux ou des abaques. En bas, des carriers découpaient des blocs réguliers avec des marteaux d'épinceur, des coins de fer ou de longues scies, tandis que d'autres utilisaient des masses pour fendre les plus grosses pierres. Au fond du fossé, une grue à roue permettait de monter les matériaux sans effort et des cordiers préparaient cordes et torons.

Plus loin, des ouvriers sortaient de la chaux des fours pour la porter dans de grandes écuelles aux manœuvres qui la mélangeaient avec du sable tiré de la Seine. Ce mortier emplissait ensuite des seaux hissés en haut des échafaudages.

Au pont-levis, une poignée de gardes en chapel de fer et brigantine, armés d'espontons et d'arbalètes, surveillaient les passages.

— Je viens pour rencontrer le seigneur Lambert de Cadoc, leur dit Guilhem.

— Il est dans la grande salle, là-bas, répondit un sergent d'armes en s'écartant pour les laisser passer.

Ils pénétrèrent dans la cour. Elle n'était pas grande, car un large fossé entourait le donjon. Dans cet espace réduit, maçons, tailleurs de pierres et charpentiers s'activaient, ainsi que quelques forgerons martelant barlotières et crampons autour d'une forge dressée le long d'un mur. Une écurie en planches et en poutres s'élevait contre l'enceinte en construction, le long de la Seine. Ils y laissèrent leur monture. Juste à côté, c'était la loge des maçons où travaillaient sculpteurs et tailleurs d'images.

Sur le fossé intérieur, une grande rampe de pierre, avec un double pont dormant, permettait d'accéder au donjon. En haut, une lourde herse était baissée.

Guilhem balaya la cour des yeux. Si le donjon était terminé, les courtines autour ne dépassaient pas six pieds, tout comme les tours d'angle. Pourtant, du côté du couchant, une grande salle à un étage était quasiment achevée. En façade, elle n'avait qu'une porte ogivale et six fenêtres à vitraux blanc et noir. Devant la porte, des arbalétriers en tunique de cuir, protégée par des plaques de métal, tenaient leur arbalète sur l'épaule. Guilhem s'approcha d'un sergent d'armes dont la cuirasse d'anneaux de fer était en partie recouverte par une épaisse barbe noire sortant de sa cervelière. Une courte épée à la taille, un chapel à large rebord sur la tête, il n'avait pas d'arbalète, mais une massue à pointe, en bec de faucon.

— Dieu vous garde, sergent, je viens trouver le noble Lambert de Cadoc, seigneur de Gaillon.

— Le seigneur de Cadoc est occupé, compaing, répondit l'homme. Vous pouvez attendre ici et vous lui parlerez quand il sortira.

— Il me connaît et me recevra maintenant, allez lui dire mon nom. Je m'appelle Guilhem d'Ussel.

Le sergent d'armes fit signe à un autre soldat de le remplacer devant la porte.

— Tu te souviendras de mon nom ? Guilhem d'Ussel !

Le sergent revint presque aussitôt.

— Le seigneur de Cadoc vous attend, noble chevalier, fit-il, avec un respect nouveau.

Guilhem entra seul dans une salle sombre dont les arcs d'ogive reposaient sur de grosses colonnes à chapiteaux. Autour d'une table couverte de parchemins déroulés se tenaient deux chevaliers en haubert, un maître maçon en tunique grise, trois personnages en robe et manteau fourré ainsi qu'un clerc et un religieux tonsuré, en aumusse.

Lambert de Cadoc était en robe verte à franges argentées avec un manteau fourré en hermine. Guilhem sourit en remarquant qu'il portait toujours son épée en travers de son torse, même avec la riche vêture qui l'habillait. Son crâne rasé, car il était presque chauve, était dissimulé sous un bonnet en fourrure de martre.

— Loué soit Jésus de te voir aujourd'hui, Guilhem d'Ussel ! lança-t-il d'une voix de stentor. Que fais-tu à Paris habillé comme un gueux ?

Tandis que les autres autour de la table dévisageaient le nouvel arrivant, Cadoc éclata de rire et écarta les bras pour le presser amicalement contre lui.

— Que Jésus soit loué à jamais, Lambert ! répondit Guilhem en le serrant lui aussi dans ses bras. J'ai simplement appris que tu étais là et je suis venu te saluer.

Ils s'accolèrent comme les compagnons d'armes qu'ils étaient. Cadoc était de petite taille, mais large d'épaules avec des muscles puissants et un cou de taureau. Comme il le faisait toujours, autant par jeu que pour montrer sa force, il serra Guilhem en essayant de l'étouffer. Il n'avait pas changé, se dit Guilhem en faisant de même. Sous une apparence bonhomme, Cadoc restait une brute violente et imprévisible. Ceux qui l'avaient sous-estimé n'étaient plus de ce monde.

Aucun d'eux n'étant parvenu à faire céder l'autre, Cadoc relâcha son étreinte et prit Guilhem par le bras pour le conduire à l'écart des autres, vers une petite pièce voûtée.

— Ils n'ont pas besoin de moi, expliqua-t-il, en parlant de ceux qui étaient autour de la table. Ils doivent décider le morceau de courtine à finir en premier. Dieu sait si je m'en moque ! Les travaux sont si longs qu'il y en aura encore pour des années ! Explique-moi

plutôt ce que tu deviens. La dernière fois qu'on s'est vus c'était… Il y a quatre ans, cinq, peut-être. Tu partais pour Toulouse.

— J'y suis toujours. Je suis au service du comte qui m'a offert un fief et un château.

— Un château ? Pourtant tu ne parais pas bien riche !

— Je suis venu à Paris discrètement, à l'appel d'un ami. Pour qu'on ignore qui je suis, je me fais passer pour un jongleur, ainsi que celui qui m'accompagne.

— Un ménestrel ? Toi ! Mais tu ne sais que trancher à l'épée et écraser à coups de masse !

— Tu oublies que je jouais de la vielle, et que je chantais. J'ai fais des progrès à Toulouse. Quant au compagnon qui m'attend dehors, c'est mon écuyer et un authentique jongleur. Il vient de Rome.

Il allait poursuivre, et parler de Robert de Locksley, quand Cadoc l'interrompit.

— Ton arrivée me donne une idée… fit le seigneur de Gaillon en se frottant le menton hérissé d'une barbe rêche de quelques jours. J'ai besoin de quelqu'un dans ton genre.

— Pour faire quoi ? demanda Guilhem, intrigué.

— C'est une longue histoire. Tu sais que Richard a été tué d'un carreau d'arbalète ? Un chevalier de Châlus a réussi où j'avais échoué !

Guilhem se figea, s'efforçant de rester impassible.

— Il semble que ça ait donné des idées à ce pourceau de Jean. Le nouveau roi d'Angleterre aurait fait venir à Paris un archer pour assassiner Philippe.

— Comment sais-tu ça ? demanda prudemment Guilhem.

Cadoc lui raconta la conversation qu'avait entendue son espion, répétant ce qu'avait dit le prince Jean dans l'orgie d'un banquet : « L'archer que j'ai fait venir d'Angleterre n'a jamais raté sa cible ! Philippe rejoindra bientôt Richard ! »

Par Anna Maria, Guilhem savait qu'Aliénor avait demandé à Robert de Locksley d'enquêter sur la mort de son fils, persuadé que Philippe Auguste en était l'instigateur. Mais au récit de Cadoc, il songea que le prince Jean faisait un coupable bien plus plausible. Après l'assassinat du roi de France, Jean pourrait bien devenir le maître d'un immense royaume.

Cadoc poursuivait :

— … Mais ce n'est pas tout, j'ai rencontré hier le chancelier et le prévôt de la ville. Figure-toi que cet archer est déjà à Paris où il a libéré un hérétique cathare emprisonné par le prévôt de Saint-Éloy. Cela signifie deux choses : il y a des cathares à Paris, ce dont je me moque, mais ils se sont alliés à Jean. Jusqu'où peut aller ce complot ? Le prévôt Hamelin n'est pas très futé, en revanche je sais combien tu es habile. Je me demande si tu ne pourrais pas chercher cet archer. Un jongleur peut aller partout et poser toutes sortes de questions sans qu'on se méfie de lui.

— Il y a des cathares dans le comté de Toulouse, mais je n'ai jamais entendu dire qu'ils se mêlaient des affaires temporelles, remarqua Guilhem. Ils vivent en bons termes avec tout le monde, même avec les évêques, et ne visent qu'à devenir Parfaits, c'est-à-dire à s'éloigner de tout ce qui est matériel.

Cadoc haussa les épaules.

— C'est ce que tout le monde dit, mais je connais trop bien les hommes pour le croire. Crois-en mon expérience, je n'ai jamais vu quelqu'un préférer le royaume de Dieu à un bon sac d'or !

Il éclata de rire si fort que ceux qui continuaient à travailler autour de la table se tournèrent vers eux, le regard réprobateur.

— Que sait le prévôt sur cet archer ? s'enquit Guilhem qui ne voulait pas engager une discussion à ce sujet et pensait surtout à Locksley.

— Il se nomme Robin, Robin au Capuchon, et il logeait à la Corne de Fer. J'y suis allé et j'ai pris son cheval ainsi que ses bagages.

Ces derniers mots étourdirent Guilhem un instant. Son pressentiment se vérifiait. Locksley lui avait dit s'être fait appeler Robin quand il était voleur. Robin Hood, Robin au Capuchon. Mais comment pouvait-il être mêlé à cette incroyable histoire ?

— C'était un butin intéressant ? demanda-t-il autant pour cacher son trouble que pour réfléchir.

— Le cheval, oui. Une superbe bête. Il y avait aussi une bonne selle, un camail, quelques armes et vêtements.

Au moins l'absence du palefroi de Robert est élucidée, se dit Guilhem.

— Où est le roi Philippe ? s'enquit-il.

— À Vincennes, il reviendra dans quelques jours pour une messe à Notre-Dame à l'occasion de l'Ascension.

— Tout cela est étonnant… Sais-tu que je loge aussi à la Corne de Fer ?

Sans attendre de réponse, Guilhem poursuivit :

— Je pourrai donc facilement me renseigner sur ce Robin s'il était là-bas.

— Je suis sûr que tu le trouveras ! Mais pourquoi as-tu choisi cette auberge parmi toutes celles de Paris ? demanda Cadoc, sans qu'il y ait apparemment de soupçon dans sa question.

— Je te l'ai dit, je suis venu à Paris pour aider un ami. Nous nous sommes donné rendez-vous à la Corne de Fer, car je connaissais l'hôtellerie, mais comme mon ami n'est pas encore arrivé, j'ai du temps à te consacrer.

— Je te fais confiance. Trouve ce Robin, et tu seras assuré de la reconnaissance du roi.

Guilhem hocha la tête avec un sourire crispé. Ils s'accolèrent à nouveau avant de se quitter.

C'est sur le chemin du retour, hors de toute oreille qui aurait pu surprendre leur conversation, que Guilhem raconta à Bartolomeo ce qu'il avait appris.

— Il n'y a pas de doute, cet archer est Robert, conclut-il.

— Le mari de ma sœur ne peut être à la solde de Jean, son pire ennemi ! protesta Bartolomeo.

— Sans doute, répliqua évasivement Guilhem.

Sauf si Locksley a été capturé et contraint d'agir ainsi, songeait-il. Cela expliquerait son absence à la Corne de Fer, surtout s'il avait appris que le prévôt était après lui.

— Et puis, comment le noble Locksley connaîtrait-il des cathares à Paris où il n'est jamais venu ? insista Bartolomeo.

Guilhem n'avait pas la réponse, aussi n'échangèrent-ils plus une parole, tous deux abîmés dans leurs réflexions.

Arrivés à l'Archet-Saint-Merry, ils laissèrent les montures à l'écurie et entrèrent dans l'auberge. Anna Maria n'était pas dans les salles. Ils montèrent dans leur grenier, mais elle n'y était pas non plus.

— Allons dans la rue, elle doit être dans le quartier. Peut-être est-elle allée prier à Saint-Merry.

Ils s'y rendirent, mais ne la virent pas. Guilhem n'était pas encore inquiet, juste surpris.

À l'auberge, ils retournèrent dans les deux salles. Le drapier était toujours là, ce qui étonna Guilhem. N'aurait-il pas dû être rue de la Tisseranderie à négocier avec des tisserands ?

Il s'approcha de lui.

— Honnête drapier, Nous cherchons notre amie, lavez-vous vue ? demanda-t-il, fébrile, pendant que Bartolomeo examinait l'autre, salle.

— Oui, elle était là, ce matin.

— Je sais ! Mais nous sommes allés voir le seigneur Cadoc, elle devait nous attendre et nous ne la trouvons plus.

— Cadoc vous a reçu ?

— Oui, mais peu importe ! L'avez-vous vue partir avec quelqu'un ? fit Guilhem avec agacement.

— Qui ? demanda le drapier avec un air niais.

— Notre amie !

— Non, mais vous savez je n'ai pas été là tout le temps ! Quand je suis parti rue de la Tisseranderie, ce matin, elle était là-bas (il désigna une table), mais je ne l'ai pas aperçue depuis que je suis revenu.

Furieux, Guilhem lui tourna le dos et se rendit dans la cour. Il trouva l'aubergiste qui en avait après deux femmes plumant des canards.

— Ce ne sera jamais prêt à temps ! s'emportait-il.

— Avez-vous vu notre amie ? demanda Guilhem.

— Oui-da ! Elle est dans la salle.

— Elle n y est plus !

— Elle a dû partir.

— Où ? Quelqu'un est-il venu la chercher ? tonna Guilhem.

— Comment vous voulez que je le sache, gentil jongleur ! J'ai assez à faire ici ! En plus, une de mes servantes m'a quitté sans raison !

Voyant qu'il n'en tirerait rien, Guilhem revint rageusement dans l'auberge.

OceanofPDF.com

Chapitre 20

Jeudi 13 mai

Torturés par l'indécision et l'inquiétude, ils étaient retournés dans la première salle quand ils virent entrer la servante les ayant servis la veille. Sitôt qu'elle les aperçut, elle se précipita vers eux.

— Très-haut et gracieux seigneurs, je vous cherchais, fit-elle, essoufflée.

— Nous ? demanda Guilhem, suspicieux, en remarquant quand même combien la jeune fille était charmante.

De petite taille, brune aux yeux verts avec de longs cils, son regard était tendre, malgré un visage vif et un menton volontaire. Sa coiffe dissimulait mal la profusion de ses cheveux arrangés en boucles ondoyantes jusqu'au cou. Ses traits étaient fins, sa bouche petite avec des lèvres bien dessinées et des dents comme des perles. Elle avait surtout un sourire ensorceleur.

Comme elle s'approchait de Guilhem, un arôme de romarin chatouilla ses narines et réveilla de troublants souvenirs. C'était la même odeur que celle de Constance Mont Laurier qui se parfumait avec l'huile de la plante. Inconsciemment, il compara les deux femmes. Celle-ci n'était qu'une humble servante en tunique de lin grossier avec une simple aumônière brodée à la taille, tandis que la dernière fois qu'il avait vu Constance, elle portait un manteau fermé par une agrafe d'or sur un bliaut paille, étroitement lacé sur sa poitrine, avec une ceinture d'argent d'où pendait une escarcelle de

soie. Mais quand Constance affichait souvent une rude expression et un regard sévère, cette servante montrait une figure à la fois naïve et souriante qui ressemblait à celle des anges peints dans les églises.

— Je peux vous conduire auprès de votre amie, proposa-t-elle.

— Savez-vous où est Anna Maria ? gronda Bartolomeo en la saisissant par le bras.

Elle le repoussa en se débattant.

— Ne vous avisez pas de me toucher, vous ! Oui, je sais où elle est ! Elle est partie avec moi tout à l'heure !

— Pourquoi, gracieuse demoiselle ? Où l'avez-vous conduite ? demanda Guilhem avec une politesse de pure forme, car il avait compris que brusquer la fille ne servirait qu'à la perdre.

— Ne l'écoutez pas, c'est un piège, seigneur ! le prévint Bartolomeo, dépité. Cette fille a attiré ma sœur dans un traquenard et veut maintenant nous trahir. Laissez-moi lui faire avouer la vérité.

— C'est faux ! cria la servante si fort que plusieurs clients levèrent les yeux.

Elle ajouta, un ton plus bas.

— C'est votre ami qui m'envoie, le comte anglais. Elle m'a dit qu'elle était sa femme.

Guilhem n'hésita plus. Ils étaient armés et la fille trop jolie. Il ne pouvait imaginer que cette femme soit méchante.

— Lorsque Belzébuth adresse un message, le fait-il porter par l'ange Gabriel ? demanda-t-il à Bartolomeo. Gentille dame, nous vous accompagnons.

Il la prit pourtant par l'épaule – avec lui, elle se laissa faire – passant la porte que Bartolomeo avait ouvert en grimaçant de contrariété.

Devant eux, la rue était barrée des deux côtés par une douzaine d'arbalétriers en gambison blasonné à la crosse de l'évêque. À quelques pas, un homme à cheval en broigne couverte d'une tunique portant une crosse brodée écarlate, cria :

— Ne bougez plus ou vous perdrez la vie !

Le temps que Guilhem réagisse, la fille s'était arrachée de sa main. Il tourna la tête, elle était rentrée dans l'auberge et avait disparu à ses yeux.

— Toi ! Tire sur elle ! cria le cavalier à l'un des archers.

Le trait partit, mais au bruit il s'était planté dans du bois.

— Rattrapez-la !

Bartolomeo était paralysé par la stupeur. Dans le même temps, Guilhem avait évalué la situation. Il aurait pu fuir comme elle, mais Bartolomeo, devant lui, aurait été immanquablement abattu. Il écarta donc les mains de son corps pour montrer qu'il se laissait capturer.

Deux des arbalétriers s'étaient précipités à la poursuite de la fille. À l'instant où le premier passa devant lui, Guilhem écarta un pied. L'autre s'embroncha et s'écroula, son compagnon le heurta à son tour et tomba. L'occasion était cette fois très favorable pour fuir, mais Bartolomeo était maintenant cerné, aussi Guilhem ne tenta-t-il rien.

Les arbalétriers se relevèrent. L'un d'eux voulut donner un soufflet à celui qui l'avait fait tomber. Guilhem l'évita et riposta d'un coup de genou en plein visage. L'homme s'écroula à nouveau, cette fois le nez en sang.

— Assez ! Saisissez-vous de lui ! Et toi, bouge encore et je te tranche les mains, fit le cavalier qui s'était emparé d'une hache à double tranchant accrochée à sa selle.

— Que me voulez-vous ? demanda insolemment Guilhem en se laissant maîtriser.

En même temps, il examinait le cavalier qui commandait les arbalétriers. De petite taille, replet, il avait la trentaine avec une mine féroce accentuée par des sourcils noirs et broussailleux. Ce n'était ni un prêtre ni un clerc, car ses cheveux étaient longs sous son feutre noir, donc il n'était pas tonsuré. Pourtant il n'avait pas d'épée, juste une miséricorde à la taille.

— Tu répondras aux questions de l'official, cracha-t-il.

— Qui êtes-vous ? poursuivit Guilhem qui avait pourtant compris avoir affaire aux gens de l'évêque.

— Je suis le prévôt de l'évêché. Je te saisis au nom de l'évêque Eudes de Sully pour crime d'hérésie.

— Tu mens, prévôt, et je te ferai rendre gorge.

L'autre arbalétrier, qui était rentré dans l'auberge, réapparut :

— Elle a fui par-derrière, seigneur.

— Tant pis ! Au moins nous tenons ceux-là et je les ferai parler. Liez-les et mettez-leur une corde au cou.

On leur ôta leurs armes et on leur garrotta les mains dans le dos, puis ils furent attachés par le cou à la selle du prévôt.

Dès qu'ils furent partis, les clients de l'hôtellerie sortirent avec l'aubergiste pour commenter l'arrestation.

— Ce n'était pas sur une de vos servantes qu'ils ont tiré ? demanda l'un.

— Oui-da, elle avait disparu et n'est revenue que pour se faire arrêter ! Je ne la garderai pas !

Il s'approcha du drapier qui semblait méditer à l'écart.

— Pourquoi n'êtes-vous pas intervenu, seigneur ?

— Pour faire quoi ? Dites-le-moi ! Le prévôt de l'évêché avait le droit de les arrêter si ce sont des hérétiques. Je me demande seulement qui les a dénoncés, ajouta-t-il en considérant sévèrement le gargotier.

— Vous pensez que c'est moi, seigneur ? Je vous jure que non !

— Je l'espère pour toi, compaing. En attendant, dis-moi qui est la fille qui s'est enfuie. C'est ta servante, non ?

— Depuis deux jours seulement, seigneur. Je l'ai prise à la demande d'un ami. Je crois qu'elle habite vers le prieuré Saint-Martin. Jusqu'à présent elle vendait des pois et des fèves au marché des Champeaux. Sa mère et ses frères cultivent un champ derrière l'abbaye.

— Je suis sûr que je l'ai déjà vue dans le Monceau-Saint-Gervais.

— Sans doute au marché, parfois elle aide sa mère qui vend en place de Grève.

— C'est peut-être ça, reconnut le drapier. Où puis-je la trouver ?

— Exactement, je l'ignore !

— Comment se nomme-t-elle ?

— Marie, seigneur.

— Si elle revient, préviens-moi, tout comme si tu vois revenir l'archer, la jongleuse disparue, ou même ces deux-là, car on pourrait bien les libérer.

Il partit en direction de l'Outre-Grand-Pont et l'aubergiste rentra, soulagé, de ne pas avoir eu d'autres mensonges à inventer. Quel sot avait-il été d'accepter cette fille !

Le long du trajet, les badauds interrogeaient le prévôt, pour savoir qui étaient les deux hommes encordés. Il leur répondait que c'étaient des hérétiques bogomiles, ce qui provoquait immanquablement un torrent d'insultes envers les prisonniers. Les plus courageux, à moins que ce ne fussent les véritables catholiques, leur envoyaient même des poignées de boues et des crachats.

Franchi le Grand pont, Guilhem espérait qu'ils passeraient devant le Palais, auquel cas il donnerait son nom à quelque chevalier pour qu'on prévienne Lambert de Cadoc, mais le prévôt leur fit emprunter un dédale de ruelles sales et tortueuses, bordées de masures infectes où ne pénétrait jamais un rayon de soleil.

Ils débouchèrent enfin sur le parvis de la cathédrale où un homme, dans la cage du pilori de l'évêché, avait tête, mains et pieds serrés dans des planches. Des enfants se moquaient du condamné en lui lançant des crottes de chevaux ou d'ânes. En passant devant lui, Guilhem parvint à lire la pancarte qui indiquait que c'était un maçon ayant forniqué dans l'église. Il avait bien de la chance qu'on ne lui ait coupé ni langue ni oreilles, bien qu'il ait reçu quelques coups de fouet, se dit Guilhem.

Après les échafaudages de la façade de la cathédrale, ils entrèrent dans la cour de l'évêché. Les arbalétriers les conduisirent à une tour carrée avec une chapelle en bas. Ils en contournèrent le porche jusqu'à une porte latérale ouvrant dans un escalier en colimaçon construit dans l'épaisseur du mur. Là, on leur ôta le licol du cou et le prévôt s'adressa à eux sans descendre de cheval :

— L'official est à Vincennes, avec notre évêque, et ne rentrera que demain. En attendant, vous serez enfermés dans la prison de l'évêché. Gérard, dit-il à l'un des arbalétriers. Occupe-toi d'eux. Fouille-les et porte chez moi tout ce qu'ils possèdent.

Guilhem évalua ses chances d'évasion, mais la cour était pleine de gardes porteurs de guisarmes ou d'arbalètes. Ils ne parviendraient jamais à fuir tous les deux.

On leur fit descendre l'escalier jusqu'à une cave éclairée par deux soupiraux. Deux guichetiers au teint blafard, en hayon gris à capuche, se tenaient sur un banc. L'un sculptait une statuette dans un morceau de bois, l'autre aiguisait un couteau.

— Des prisonniers pour vous, compaings, dit le nommé Gérard.

Guilhem balaya la salle des yeux. Une échelle posée contre un mur, un lit de sangles avec une paillasse, une table et enfin le banc sur lequel les geôliers étaient assis. Toutes sortes de chaînes étaient attachées aux murs. D'autres pendaient à la voûte. C'était à la fois un greffe et une salle d'interrogatoire, mais sans instruments pour faire couler le sang puisque c'était interdit par l'Église. *Ecclesia abhorret a sanguine.*

Celui qui aiguisait un couteau s'approcha d'une trappe de bois qu'il souleva pendant que l'autre allait prendre l'échelle et la faisait descendre dans le trou. Le nommé Gérard descendit le premier avec une lanterne qu'il avait allumée. Guilhem songea à nouveau à fuir, mais il avait trois arbalétriers dans son dos, aussi quand on lui dit de descendre, il obéit.

Ce ne fut pas facile avec les mains attachées et, une fois en bas, Gérard le fit asseoir.

Ils étaient dans un petit caveau à l'odeur infecte. À la lueur de la lanterne, Guilhem distingua vaguement un corps rouge, complètement immobile. Contre l'un des murs était attachée une longue poutre équarrie avec des encoches régulières et, tous les trois pieds, des pièces de fer arrondies fixées par de grossières charnières de fer. C'était un carcan dans lequel on serrait les pieds des prisonniers.

Bartolomeo descendait à son tour, puis ce furent les deux geôliers dont l'un portait de gros cadenas et des clefs et le second une autre lanterne.

— Allongez-vous et mettez vos pieds dans les entailles, ordonna l'un des deux guichetiers, tandis que l'autre éclairait la poutre pour qu'ils voient bien les encoches creusées dans le bois. Ils obtempérèrent, toujours les poignets liés. Guilhem allait le plus lentement possible en s'efforçant de découvrir quelque moyen d'évasion, mais il n'y avait rien dans la cave, sinon le corps en robe rouge, à quelques pas de lui. Peut-être un cadavre.

Allongés sur le dos, sur la paille souillée et puante, ils posèrent leurs mollets dans les creux du bois et celui qui tenait la lanterne rabattit les plaques de fer, immobilisant complètement leurs jambes. L'extrémité de chaque fer avait un trou qui s'était enclenché dans une boucle fichée dans le bois. L'autre geôlier passa l'anneau d'un cadenas dans la boucle de Guilhem, puis tourna la clef. Il fit de même à Bartolomeo.

— Par la miséricorde de Dieu, levez-nous nos cordes, demanda Locksley, nous ne pouvons pas bouger.

— Va les détacher, dit le geôlier à la lanterne à son compagnon avant de revenir à l'échelle.

Il ajouta à l'attention des prisonniers :

— Tentez quelque chose pendant qu'il défait les nœuds et vous passerez un mauvais moment.

Guilhem essaya de s'asseoir. C'était presque impossible avec les chevilles immobilisées, mais, en surmontant les douleurs, il y parvint. Le geôlier lui défit alors ses liens, puis fit de même à Bartolomeo avant de remonter. Les lumières disparurent et l'obscurité les recouvrit. Dans un sinistre claquement, la trappe fut refermée et ils restèrent dans le noir.

— J'ai mal aux chevilles, geignit Bartolomeo.

— Dans quelque temps vous ne sentirez plus rien, dit une voix sans timbre.

— Qui êtes-vous ? demanda Guilhem en se tournant dans la direction de la voix. C'était le corps en robe rouge.

— Peu importe, je vais mourir.

— Bartolomeo, tu as vu les cadenas ? Y a-t-il un moyen de les ouvrir ?

— Avec un morceau de fer, oui, mais je n'ai rien. Ils ne nous ont rien laissé.

Après un instant, il demanda :

— Que croyez-vous qu'ils vont faire de nous, seigneur ?

— Vous serez jugés et condamnés, fit la voix. Priez seulement pour ne pas trop souffrir. Je n'aurai pas cette chance.

Le silence s'installa. Immobile, Guilhem se creusait l'esprit. Il fallait qu'il trouve une solution ! Il s'était déjà trouvé dans des situations bien pires. Au bout d'un moment, il sentit la croix sur sa peau. Attachée à son cou par une chaîne, c'était un bijou en argent acheté pour Amicie de Villemur, mais qu'il ne lui avait jamais offert.

Il l'enleva et chercha à tâtons la main de Bartolomeo.

— Prend cette croix, essaie d'ouvrir les cadenas avec.

Bartolomeo la saisit, s'assit et se pencha vers le cadenas. C'était une position malcommode, douloureuse même, avec les jambes immobilisées, mais l'italien était capable de toutes les contorsions. Il farfouilla un long moment dans la serrure. Le cadenas était rudimentaire, fabriqué par un forgeron et non par un serrurier, mais si le mécanisme était simple, il fallait beaucoup d'effort pour lç manœuvrer sans une clef.

— J'ai peur que la croix ne casse fit-il.

Il continua encore un moment jusqu'à ce qu'il s'exclame :

— J'y suis !

Guilhem avait aussi entendu le claquement du mécanisme.

Bartolomeo détacha la boucle, puis souleva la plaque de fer et ôta ses pieds.

— Dieu que c'est bon !

À tâtons, il s'approcha de Guilhem et s'occupa de son cadenas. Celui-ci fut plus facile, car Bartolomeo savait maintenant comment procéder.

— Occupe-toi de notre voisine, ordonna Guilhem dès qu'il fut libre.

Il avait deviné qu'il s'agissait d'une femme.

— Qu'allez-vous me faire ? geignit-elle.

— Pour l'instant vous libérer, ensuite nous parlerons.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle tandis que Bartolomeo trafiquait dans son cadenas.

— Je me nomme Guilhem d'Ussel. Je suis chevalier. Mon compagnon, Bartolomeo, est mon écuyer. L'official nous accuse d'hérésie, mais il se trompe.

— Ça y est ! fit Bartolomeo d'un ton satisfait.

Il souleva doucement la plaque de fer et toucha les chevilles enflées de la femme.

— J'ai mal, dit-elle.

— La douleur va disparaître peu à peu, dit-il en lui massant la peau. Depuis quand êtes-vous là ?

— Je ne sais pas. Dans le noir, qui peut savoir s'il fait jour ou nuit ? On m'a porté trois fois du gruau et de l'eau.

— On ne vous a pas détachée ?

— Non, je mange le gruau avec les mains dans l'écuelle et il y a un vase. On est venu le chercher une fois pour le vider.

— Pourquoi êtes-vous là ?

— Je suis une ribaude, dit-elle. Le prévôt m'a surprise dans l'église avec un maçon. On est venu le chercher hier pour le mettre au pilori. Moi, je dois subir la torche ardente samedi.

— La torche ardente ?

— On m'attachera nue sur le pilori et l'exécuteur passera sur tout mon corps une torche ardente pour brûler ce qui appartient à Satan.

Elle parvint à s'asseoir et étouffa un sanglot.

— J'y ai assisté une fois, c'était une amie. Elle n'était plus qu'une plaie et plus aucun homme n'a voulu d'elle ensuite. Elle a rendu son âme peu après.

— C'est l'official qui a décidé ça ? demanda Bartolomeo, incrédule.

— Oui, et il n'avait pas le droit de me juger. J'ai été surprise dans les travées. C'est la juridiction du chapitre. C'est pour ça que nous allons là avec les hommes. Nous évitons toujours le chœur. C'est l'archidiacre qui aurait dû me juger.

— Aurait-il été plus indulgent ?

— Bien sûr ! Cela nous arrive souvent. On est juste condamnés à l'exposition au pilori pour la journée.

— Il faut demander à être rejugée, proposa Bartolomeo.

— Comment ? Je suis enfermée ici et je n'en sortirai que pour la torche ardente, pleurnicha-t-elle.

De nouveau, le silence se fit. Guilhem s'était levé et, à tâtons, explorait le cachot. Les ennuis de la ribaude passaient après les siens.

— Que nous veut l'official, seigneur ? demanda Bartolomeo en s'approchant de lui. Pourquoi nous a-t-il arrêtés, et comment nous a-t-il trouvés ? poursuivit-il à mi-voix pour que la femme n'entende pas.

— L'official doit rechercher Robert pour avoir libéré un hérétique et, d'une façon ou d'une autre, le prévôt de l'évêché a appris que Robert logeait à la Corne de Fer. Un aviseux a dû surprendre nos conversations, là-bas.

— Pourtant nous avons été prudents. Ce serait le cabaretier ?

— Sans doute, ou un des moines à notre table. L'un d'eux paraissait bien intéressé par nos paroles. Mais comme nous n'avons rien dit de compromettant, il suffira de nier pour être libérés.

— Et s'ils nous torturent ?

Guilhem ne répondit pas. Il savait qu'il résisterait à la torture, mais pas Bartolomeo.

— Notre arrestation a-t-elle un rapport avec ce que le seigneur de Cadoc vous a dit sur cet abominable projet ?

— Je ne sais pas, Bartolomeo. Si le prince Jean a envoyé un archer, peut-être qu'il se cache chez les hérétiques et qu'il y a simplement une confusion avec Robert.

— Mais où serait-il ? Et où est ma sœur ? Et qui est cette fille, cette servante ?

— Pour savoir tout ça, il faut sortir d'ici ! s'efforça de plaisanter Guilhem. Essayons de dormir et arrêtons de nous poser des questions auxquelles nous ne pouvons répondre.

Geoffroy Le Mulet et les hommes de Mercadier s'étaient installés au Loup qui Prêche, un cabaret situé dans une traverse de la rue du Chevet-Saint-Gervais, une ruelle percée dans l'ancienne enceinte. Ce chemin boueux et raviné s'appelait le cul-de-sac Putigneux{54} et ce nom résumait bien ce qu'on y trouvait : des maisons louches, des cabarets infâmes, des ribaudes et des miséreux couverts de teignes et de poux.

Leur auberge était la moins sordide de la ruelle, et la seule à avoir une enseigne peinte sur le mur de façade, entre deux colombages : un loup aux dents rougies de sang avec une patte sur un missel.

Le Mulet l'avait choisie, car l'endroit était certainement fréquenté par tous les larrons et les truands du Monceau-Saint-Gervais. Si Amaury était un voleur, tôt ou tard il y viendrait. Et comme leur auberge était la moins répugnante de la ruelle, ils y avaient, malgré tout, quelques aises.

Dès le lundi matin, ils explorèrent toutes les rues autour de l'église, mais ils n'aperçurent ni Amaury ni Locksley. Ils avaient beau poser des questions, personne ne paraissait savoir ce qu'était devenu le tisserand Le Trébuchet.

C'est le mardi, en passant un bon moment avec les bougresses du cabaret voisin de leur auberge, que Robert l'Apôtre apprit qu'un nommé Amaury, fils de tisserand, venait parfois *à la tripe,* comme on disait alors quand on allait chez les ribaudes.

Pour quelques oboles de cuivre, l'une d'elles en dit plus : Amaury habitait vers le Beau bourg, assura-t-elle. Où exactement ? Elle ne le savait pas, mais une fois, il lui avait porté des roses cultivées par sa logeuse.

Dès le lendemain, ils étaient sortis du Monceau à cheval, chacun dans une direction autour du Beau bourg, l'un vers la juiverie, l'autre du côté du marché des Champeaux, le troisième dans la rue Saint-Martin et le dernier vers Saint-Paul.

Ils ne faisaient que sillonner les rues et traîner sur les chemins en dévisageant les passants, parfois en posant des questions sur Amaury Le Trébuchet, un fils du tisserand qui vivait par là, disaient-ils.

Le jeudi, Geoffroy Le Mulet se trouvait devant Saint-Leu-Saint-Gilles, rue Saint-Denis, quand il entendit une galopade. Il se retourna, la main sur son épée, et reconnut Thomas le Tondeur qui pressait sa monture dans sa direction. .

— J’ai trouvé le musard, seigneur ! cria-t-il.

Le Mulet s’approcha.

— Où est-il ?

— Je l’ai assommé, poursuivit Thomas le Tondeur. Il est garrotté dans une haie. On va l’écorcher et le faire parler.

OceanofPDF.com

Chapitre 21

Vendredi 14 mai

L'official Raymond Baudet était rentré de Vincennes la veille dans la soirée. Bien avant le lever du soleil, il recevait le prévôt pour entendre le récit de l'arrestation des jongleurs qui s'étaient renseignés sur l'archer, à la Corne de Fer.

On s'en souvient, l'official avait envoyé un moine à l'auberge pour découvrir si l'archer hérétique y était revenu, ou si quelqu'un s'intéressait à lui. Le religieux avait entendu des jongleurs demander à l'aubergiste s'il connaissait un comte de Huntington, homme brun qui portait souvent un arc. Ce comte ne pouvait-il pas être celui qui avait délivré le tisserand cathare ?

Il avait donc prévenu le prévôt.

— Les jongleurs sortaient quand je suis arrivé avec mes gardes, révérend juge, et la fille est parvenue à s'enfuir. Mais cette fuite prouve bien qu'ils ont quelque diablerie à se reprocher. D'ailleurs l'un des jongleurs a agressé mes arbalétriers.

— Qu'ont-il dit ? demanda Inofficial.

— Le plus âgé m'a seulement menacé. Ils sont enfermés dans la prison, mis au carcan.

— Je vais les entendre tout de suite. Y a-t-il d'autres affaires ce matin ?

— Rien de pressé ni d'important, répondit le prévôt en haussant les épaules. La plus embrouillée est le conflit entre un orfèvre

demeurant sur le Grand pont et le chapitre qui amarre là ses bateaux de sel. Les latrines de l'orfèvre se vident sur les barques du chapitre.

— En quoi cette dispute concerne-elle l'évêché ? s'irrita l'official.

— La maison de l'orfèvre est dans notre censive. Le chapitre lui a demandé de construire une saillie pour enfermer le siège des latrines et l'éloigner des bateaux, mais le prévôt du Grand pont s'y est opposé.

Raymond Baudet retint difficilement sa fureur. C'était ce genre de querelle absurde et inextricable qui épuisait son temps et son énergie. Deviendrait-il un jour évêque en réglant les conflits sur les latrines du Grand pont ?

— Faites venir les deux prisonniers, fit-il, excédé. Pour l'orfèvre, je vous laisse juger cette querelle ridicule. Je ne peux m'occuper de tout !

Le prévôt partit donner des ordres pendant que Raymond Baudet faisait quelques pas vers la fenêtre ogivale afin de se calmer. En même temps, il réfléchissait sur les moyens de faire parler rapidement les deux prisonniers pour qu'ils lui disent où se cachaient les hérétiques. Il éprouvait un tel sentiment d'excitation qu'il avait du mal à ordonner ses pensées.

Dans les heures à venir, il connaîtrait les noms des cathares, les aurait saisis et aurait prévenu Eudes de Sully et le roi. Demain, il serait à Vincennes et complimenté. Ensuite, un courrier partirait pour Rome. Désormais, il pouvait tout espérer… évêque… cardinal… plus peut-être.

Il fut tiré de sa glorieuse rêverie par l'entrée des jongleurs. Les mains liées dans le dos, ils ne paraissaient ni craintifs ni exténués. Il en fut contrarié.

C'était pourtant ce qui arrivait avec ceux qui subissaient le carcan quelques heures. Ces deux-là devaient être des coriaces. À lui d'en tenir compte, se dit-il.

— Vous êtes des hérétiques, affirma-t-il abruptement pour les terroriser, et je vous ferai brûler si vous ne vous repentez pas.

— Non, noble juge, nous sommes bons chrétiens, répliqua calmement le plus âgé.

— Il y a un missel sur ce lutrin, jurez que vous croyez dans notre Sainte Église et notre Seigneur.

Guilhem s'approcha du lutrin et demanda :

— Puis-je jurer les mains liées ?

— Oui.

— Par Dieu grand et miséricordieux, créateur des cieux et de la terre, et par ce saint Évangile, je jure être dans la foi des chrétiens.

L'official se retint de grimacer. Ce n'était pas ce qu'il attendait.

— Quel est ton nom, hérétique ?

— Guilhem d'Ussel, noble juge, je ne suis pas hérétique, et mon compagnon s'appelle Bartolomeo. Son père était le cardinal Ubaldi.

L'official fronça le front. Un picotement désagréable lui parcourut la nuque. Un fils de cardinal ? Impossible !

— Bartolomeo, tu viendrais de Rome ?

— Oui, révérend juge, où j'y ai rencontré le Saint Pontife.

— Tu connais notre pape ? s'étonna Baudet.

— Oui, noble juge. J'ai joué pour lui et il m'a parfois confié des missions.

Tout cela était bien déroutant ! Inquiétant, même.

— Que venez-vous faire à Paris ?

— Nous sommes jongleurs et troubadours, nous venons jongler et chanter la gloire et l'amour, affirma Guilhem en haussant les épaules.

— Vous jonglez avec des épées ? Chantez-moi plutôt quelque chose ! intervint le prévôt en ricanant.

Guilhem s'inclina et commença de sa plus belle voix :

Seigneurs oiez le nouveau conte
Que mon fabliau dit et raconte
Que jadis était un baron
Qui moult était de grand renom
Une fille avait merveilleuse
Étant pourtant fort dédaigneuse
Qui ne pouvait ouir parler…

— Assez ! cria l'official.

Il connaissait cette infâme chanson racontant comment une pucelle, fausse niaise, affirmait ne pouvoir supporter d'entendre les mots crus et demandait à son futur mari de les remplacer par d'autres, bien plus impudiques[55].

— Vous ne voulez pas entendre la suite, gracieux juge ?

— Le prévôt de l'évêché vous a pris avec des épées, pourquoi étiez-vous armés ?

— Je l'ai dit au prévôt, je suis chevalier et mon compagnon est mon écuyer.

L'official était de plus en contrarié. Les réponses de cet homme ne lui convenaient pas. Il était temps de le presser plus.

— Où est votre amie ? Pourquoi a-t-elle fui ?

— Je l'ignore, sans doute a-t-elle eu peur du prévôt et de ses gens armés, répondit Guilhem, comprenant que l'official croyait que la servante était Anna Maria.

— Qui est le comte Huntington ? demanda-t-il.

— Un ami que j'ai connu quand il revenait de la croisade en Palestine, répondit Guilhem sans hésiter.

— Pourquoi a-t-il un arc ?

— Il n'a pas d'arc, seigneur, mais une épée, une hache, une masse et une miséricorde. Il était compagnon d'armes de Richard Cœur de Lion.

— Vous avez parlé d'arc ! rugit le prévôt en tendant un index accusateur vers lui. Je le sais !

— Peut-être, fit Guilhem avec une moue qui pouvait donner l'impression qu'il fouillait dans sa mémoire. Ah ! En effet, je me souviens, j'ai parlé d'un archer, mais c'était à la demande du seigneur de Cadoc.

Guilhem avait décidé de tout mélanger. Si un espion l'accusait de mentir, ce serait sa parole contre la sienne, ou celle de l'hôtelier. Si on interrogeait Cadoc, il confirmerait lui avoir demandé de se renseigner sur un archer anglais, même si c'était *après* qu'il eut posé des questions sur le compte de Huntington ! Il serait difficile à l'official de rendre cohérents tous ces témoignages !

— Vous connaissez le noble seigneur Lambert de Cadoc ? s'enquit l'official en fronçant à nouveau les sourcils.

— J'étais avec lui au Louvre, hier. Il me demandait de me renseigner sur un archer.

— Pourquoi ?

— Posez-lui la question ! Mais comme il s'agit d'une mission secrète pour le roi, soyez prudent quand vous l'interrogerez. Le seigneur de Cadoc n'est pas réputé pour sa patience.

— Tu prétends être en mission pour le roi ? intervint le prévôt, brusquement inquiet.

— Allez donc au Louvre, vous dis-je, et demandez au seigneur de Cadoc s'il ne m'a pas ordonné de rechercher un archer. J'ajoute que le roi sera très contrarié contre vous quand il apprendra que vous m'avez ainsi traité.

L'official avait suivi ce dernier dialogue sans intervenir, envahi par une pénible sensation d'étouffement. Pouvait-il s'être trompé à ce point ?

— Ramenez-les dans la salle des geôliers, dit-il au prévôt, et faites préparer ma mule. Je vous accompagne au Louvre.

On les fit redescendre dans le premier sous-sol de la tour où ils restèrent durant deux heures, assis par terre sous la surveillance des gardes et des deux geôliers. Ils avaient faim et soif mais ils n'obtinrent même pas un gobelet d'eau. On les avait cependant détachés.

Enfin le prévôt revint, seul, le visage contrarié.

Ils se levèrent.

— Nous avons rencontré le noble Cadoc et il a confirmé vos dires…

— Nous sommes libres ?

— Oui, lâcha le prévôt à regret.

— Nos armes, notre argent ! ordonna Guilhem sèchement.

— Venez avec moi.

Ils prirent l'escalier de la tour pour gagner l'étage au-dessus de la chapelle. Là, ils empruntèrent un passage et quelques marches qui les conduisirent dans un corridor. Au bout de celui-ci, le prévôt gratta en donnant son nom et un valet ouvrit. Ils entrèrent dans une salle rectangulaire au toit en charpente lambrissée contenant un lit et quelques meubles. Par la fenêtre ouverte, Guilhem vit la Seine. Ils devaient se trouver à l'extrémité du premier étage de l'évêché.

— Attendez là ! ordonna le prévôt.

Le valet était armé et un second domestique attendait devant une autre porte. Le prévôt se rendit au fond de la salle, tira une tenture, dévoilant un petit escalier. Il descendit et revint rapidement avec un sac de toile.

— Votre argent ! Vous pouvez compter. Vos armes sont dans ce coffre.

Il désigna le meuble sans bouger, aussi Guilhem s'en approcha-t-il et l'ouvrit. Son baudrier et ses armes, ainsi que celles de Bartolomeo étaient dessus. Il les prit, donna sa ceinture à

Bartolomeo, attacha la sienne, puis alla prendre le sac sans en vérifier le contenu et partit, son écuyer sur les talons.

Aussitôt dehors, soulagés mais affamés, Guilhem et Bartolomeo achetèrent des pâtés à un marchand, sur le parvis, et vidèrent plusieurs pots de cidre dans une taverne proche. Le pilori était vide, libéré pour recevoir la garce qui subirait la torche ardente le lendemain.

Midi était passé et Bartolomeo avait hâte de rentrer à la Corne de Fer pour rechercher sa sœur.

— Laisse-moi encore une heure ou deux, demanda Guilhem. Après ce que nous avons subi, il est bon que l'official ait à son tour quelques contrariétés.

— Que voulez-vous faire, seigneur ?

— Après la messe, les chapitres jugent les litiges que leur portent les habitants de leurs tenures. Avec un peu de chance, nous trouverons celui de Notre-Dame réuni.

Il se renseigna. Le tribunal du chapitre, qu'on appelait la Barre, se réunissait dans le chœur de l'église les après-midi. Ils s'y rendirent au moment où, justement, les chanoines arrivaient. En attendant qu'ils s'installent, ils brossèrent leurs vêtements encore maculés du séjour dans la prison épiscopale.

Guilhem savait que les relations entre les chanoines et l'évêque pouvaient être difficiles. Nommés par l'évêque, les chanoines choisissaient leur doyen et leurs archidiacres, dont l'archidiacre de Paris qui rendait la justice avec leur bailli. *De facto,* le chapitre canonial aurait dû être sous la dépendance juridictionnelle de l'évêché. Pourtant, les chanoines assuraient qu'il n'en était rien et que leur chapitre relevait uniquement du pape. En dépit de ces querelles, l'évêque était souvent choisi parmi les archidiacres, et Eudes de Sully était un parent de l'archidiacre de Paris qui le remplaçait parfois en son absence.

Quand les chanoines se furent installés sur leurs bancs et que l'archidiacre eut pris place sur sa haute chaise, le bailli laissa s'exprimer à tour de rôle ceux qui venaient se plaindre. Comme ils étaient peu nombreux, le tour de Guilhem vint rapidement.

— Gracieux chanoines, commença-t-il, je me nomme Guilhem d'Ussel. Je suis chevalier et vassal du seigneur comte de Toulouse.

Il se tut un instant pour les considérer à tour de rôle avec un air grave. Les chanoines parurent surpris par cette intervention

inhabituelle et quelques murmures se firent entendre.

— Accusés à tort à la suite d'une dénonciation, moi et mon écuyer avons été enfermés cette nuit dans la prison de l'évêché, mais mon innocence a été reconnue et nous avons été libérés ce matin.

Nouveaux murmures. Les chanoines se demandaient où voulait en venir cet homme si sûr de lui.

— Dans notre cachot se trouvait une de ces femmes qui vendent leur corps autour de Notre-Dame. Arrêtée dans les travées de cette église par le prévôt de l'évêché, elle a été jugée par l'official qui l'a condamnée au supplice de la torche ardente demain, sur le parvis.

À ces dernières paroles, ce ne furent plus des murmures mais des interjections de surprise, puis de colère.

« De quel droit ! C'est intolérable ! Une honte ! Une ingérence ! Nous ne laisserons pas faire », entendit Bartolomeo parmi les exclamations les plus virulentes.

Blême, l'archidiacre de Paris se leva pour imposer le silence. Fort jeune et cadet d'une noble famille, c'était un prêtre d'un tempérament modéré, aux traits fins et à la voix habituellement suave et chaleureuse. Gradué en théologie et ami d'Eudes de Sully dont il était un cousin éloigné, il cherchait généralement à résoudre les querelles avec l'évêché par la négociation. Mais, sans doute à cause de cette proximité familiale, il ne tolérait jamais d'empiètement sur les attributions du chapitre. Accepter que le prévôt et l'official interviennent dans la cathédrale, c'était reconnaître leur tutelle. Chacun entendit à quel point son ressentiment était fort quand il s'exprima d'une voix inhabituellement sévère.

— Si ce que tu dis est vrai, Guilhem d'Ussel, l'official s'est attribué une prérogative hors de ses compétences, puisqu'il ne peut intervenir que dans le chœur. Le prévôt n'a aucune autorité pour arrêter quelqu'un dans les travées de l'église. Je te remercie de nous avoir prévenus.

Il s'adressa ensuite au chapitre :

— Mes frères. Je lève cette audience pour me rendre chez l'official afin d'entendre cette femme, ainsi que le prévôt. Si celui-ci a agi hors de sa juridiction, je m'engage à me faire remettre la prisonnière.

OceanofPDF.com

Chapitre 22

À la Corne de Fer, ils trouvèrent l'aubergiste dans la cour. L'hôtelier parlait à la cuisinière et à un marmiton qui tranchait les pattes d'un canard sur un billot. Quand il vit les deux hommes, il se décomposa, n'arrivant pas à articuler, tant il était saisi de stupéfaction et de peur.

— Vous avez l'air surpris de nous voir, persifla Guilhem.

— Non… oui… C'est inattendu…

— Notre amie est revenue ?

— N… non… Je n'ai vu personne.

— Où est votre servante ? Celle qui s'est enfuie quand le prévôt de l'évêché nous a arrêtés.

— Je ne sais pas, gracieux seigneur, elle… elle n'est pas revenue.

— Trêve de mensonge, mon drôle. Comment s'appelle-t-elle ? Où puis-je la trouver ?

— Je… je l'ignore… seigneur, balbutia l'homme. Elle était nouvelle, elle venait d'arriver… Elle s'appelle Maria, elle vendait des légumes au marché des Champeaux.

Guilhem attrapa l'homme par le col.

— Tu te moques de moi, faquin, et je déteste ça !

— Non, seigneur, c'est vrai !

— Écoute-moi bien, gargotier de malheur, elle est partie avec notre amie et je veux savoir où elle est.

Vous deux, dit-il aux domestiques, videz les lieux ! Ce que je vais faire ne sera pas beau à voir.

Il bouscula l'aubergiste et saisit le tranchoir laissé sur le billot par le marmiton.

— Tu auras du mal à servir tes clients sans mains, fit-il.

— Non ! glapit l'hôtelier. Elle va à la messe à Saint-Gervais… Vous la verrez certainement demain ou dimanche. Sur ma vie, je n'en sais pas plus !

Guilhem hésita. Lui couper une main serait une source d'ennuis avec le prévôt, encore plus si ce gargotier mourait. Après tout, peut-être disait-il la vérité.

Il le lâcha, gardant le hachoir à la main.

— Je te laisse jusqu'à dimanche, mon drôle. Si elle n'est pas à la messe, tu peux dire adieu à tes mains. Maintenant sers-nous à manger. Autre chose, tu as logé Robin au Capuchon. Ne nie pas, c'est le seigneur de Gaillon qui me l'a dit.

— O…oui… oui, sanglota le tavemier.

— Que reste-t-il de ses affaires ?

— Elles étaient… dans sa chambre… Mais le seigneur de Gaillon est venu les prendre… ainsi que son cheval.

— La chambre est occupée ?

— Non, seigneur, il a payé pour un mois.

— Tu vas nous la donner.

— Mais, s'il revient, seigneur ?

— Je m'arrangerai avec lui, conduis-nous !

Il leva à nouveau le tranchoir, menaçant.

Terrorisé, l'aubergiste obéit et fit porter leurs affaires du grenier dans la chambre de Locksley que Guilhem fouilla entièrement sans rien découvrir, sinon des chausses trouées que Cadoc n'avait pas volées.

Ils changèrent de vêtements, puis dînèrent et sortirent, allant jusqu'à l'église Saint-Gervais et aux moulins du Temple. Guilhem était déjà venu à Paris, cinq ans plus tôt, mais il était resté dans la Cité et ne connaissait pas la rive droite. Bartolomeo regardait attentivement toutes les femmes qu'il voyait, espérant reconnaître sa sœur ou la servante disparue.

Avisant la boutique d'un apothicaire, rue des Deux-Portes, Guilhem lui demanda s'il connaissait Gilles de Corbeil.

L'apothicaire lui répondit que Corbeil était chanoine et qu'il habitait le Cloître. Ils s'y rendirent, mais un domestique leur dit que son maître était parti à Vincennes où le roi l'avait mandé.

Ils ne pouvaient rien faire d'autre, sinon attendre. Le lendemain, ils se rendirent aux messes du matin à Saint-Gervais mais ne virent pas la jeune fille. Ils retournèrent ensuite au Cloître, mais Corbeil n'était pas revenu.

Sur le parvis de Notre-Dame, le pilori était toujours vide. En dînant dans un cabaret, ils apprirent qu'une ribaude avait été emprisonnée à tort par l'évêché et que l'archidiacre se l'était fait remettre. Elle était maintenant dans la prison du chapitre et serait libérée sous peu. Au moins leur intervention avait-elle été utile, se dit Guilhem.

C'est ce même samedi que le prévôt de Paris apprit par son frère que les deux hommes arrêtés par l'official avaient été libérés. Il n'en savait pas plus. Philippe Hamelin n'en fut pas vraiment surpris. Ces jongleurs n'étaient pas ordinaires. Ils connaissaient Lambert de Cadoc et apparemment le mystérieux archer. Étaient-ils aussi venus dans le dessein d'assassiner le roi ?

Une pensée le fit frémir : et si Cadoc était complice ? C'était un mercenaire à la fidélité incertaine.

Cependant c'était lui qui avait prévenu le roi du projet de Jean, cela parlait en sa faveur.

Sauf si tout cela n'était qu'un leurre.

Philippe Hamelin demanda à son frère de se renseigner sur les raisons de la remise en liberté des jongleurs. Le soir, Robert revint pour lui dire que Cadoc était intervenu auprès de l'official.

À quel douteux manège jouait Lambert de Cadoc ? se demanda le prévôt de Paris. Il décida de retourner à la Corne de Fer.

Le même jour, l'official Raymond Baudet se rendit au manoir du Temple pour raconter à Lucas de Beaumanoir ce qui s'était passé.

— J'avais envoyé un moine à la Corne de Fer pour écouter les conversations. Il a surpris des jongleurs qui posaient des questions sur un archer. Le prévôt de l'évêché a été prévenu et est venu les saisir, mais quand je les ai interrogés, j'ai appris que l'un était fils de cardinal et l'autre chevalier et ami de Lambert de Cadoc. Il m'a affirmé qu'il s'était renseigné sur un archer à la demande du seigneur de Gaillon, ce que celui-ci m'a confirmé. Je les ai donc libérés. Mais si je viens vous voir, c'est que je me pose maintenant des questions sur le seigneur de Gaillon. Pourquoi a-t-il demandé à ce jongleur de se renseigner sur Robin au Capuchon, car je suis persuadé que c'est

lui l'archer recherché. Pourquoi le prévôt de Paris fait-il aussi chercher cet homme à son de trompe ? La justice du roi ne s'intéresse certainement pas à l'évasion d'un tisserand. Est-ce pour le meurtre de votre sergent, ou y a-t-il d'autres crimes que j'ignore ?

Lucas de Beaumanoir ne l'interrompit pas, mais un frisson glacial le parcourut quand il entendit que Lambert de Cadoc recherchait un archer. Cadoc était au plus près du roi. Se pouvait-il que Philippe Auguste ait eu vent de leur projet ?

— Que savez-vous d'autre sur ces jongleurs ? demanda-t-il d'une voix égale, sans répondre aux questions de l'official.

— Pas grand-chose, sinon que le chevalier se nomme Guilhem d'Ussel et l'autre Bartolomeo… Ah oui, à leur auberge, ils ont demandé après un comte de Huntington. C'est un nom anglais…

— Quoi ! ne put s'empêcher de s'exclamer Beaumanoir.

— Vous connaissez ce comte ?

— Non… non… mais en effet Huntington est en Angleterre…

— Je crois ne pas avoir l'esprit gauche, noble grand maître. L'abbé Isembard m'a dit que l'archer qui avait délivré ce tisserand était peut-être anglais, et maintenant j'entends parler de Huntington. Je me demande si le nouveau roi d'Angleterre ne serait pas derrière ce brouillamini…

Cet homme est trop perspicace et trop curieux, s'inquiéta Beaumanoir, j'ai eu tort de le mêler à notre affaire.

— Je ne peux imaginer que le prince Jean, bon catholique craignant Dieu, traite avec des hérétiques. Quant à vos autres questions, j'avoue ne pas en connaître les réponses, mais continuez ainsi et soyez assuré que Sa Sainteté appréciera votre zèle, dit-il pourtant, avec une feinte amabilité.

Pendant que l'official se retirait, plutôt rasséréné par les derniers propos du grand maître, Beaumanoir se plongea dans ses pensées. Quelques jours plus tôt, depuis Rouen, le prince Jean lui avait fait parvenir une charte qui lui rendait tous ses biens et propriétés en Angleterre, ainsi qu'un sac de nobles à la rose. Il pouvait d'ores et déjà rentrer chez lui, étant assuré de retrouver rapidement sa charge de grand maître du Temple de Londres.

Mais Dinant, en lui remettant l'or et le document, lui avait aussi assuré que Jean lui donnerait dix marcs d'or et la charge de chancelier d'Angleterre s'il parvenait à ses fins avec Philippe Auguste.

Beaumanoir était donc en plein dilemme. Qui étaient ces jongleurs qui connaissaient Lambert de Cadoc ? Que savait Cadoc ? Le suspectait-il ? Ne ferait-il pas mieux de rentrer dès aujourd'hui en Angleterre ? Mais fuir, c'était perdre dix marcs d'or et la charge de chancelier ! Tout cela peut-être pour de fausses appréhensions.

Ne sachant que décider, il appela Malvoisin qui, lui aussi, avait reçu une charte de Jean et retrouvé sa fortune.

— Restons ! décida le commandeur. Je connais Cadoc. Qu'il ait des doutes, qu'il ait entendu des rumeurs, c'est possible. Mais ce n'est qu'un mercenaire à l'esprit étroit et stérile. Il est incapable de nous démasquer, surtout si nous lui donnons Locksley comme coupable.

Beaumanoir soupira.

— Je me range à vos arguments, mais il faut trouver Locksley au plus vite, ou mettre en œuvre notre autre plan. En attendant, je veux en savoir plus sur ces jongleurs. Si ce sont des espions, il faudra les écarter définitivement.

— Ce ne seraient pas de véritables jongleurs ? dit pensivement Malvoisin. C'est quelque chose de facile à vérifier…

Le dimanche matin, Guilhem et Bartolomeo se rendirent à la messe à Saint-Gervais et, cette fois, ils ne furent pas déçus. Ils s'étaient installés au fond de l'église quand ils reconnurent la jeune servante en compagnie d'un homme plus âgé, sans doute son père. Ils virent aussi, au premier rang plusieurs Templiers en manteau blanc et aperçurent l'aimable drapier qui logeait à la Corne de Fer.

Sortis les premiers, ils attendirent la jeune femme qui ne cacha pas sa surprise en les apercevant. Guilhem craignait qu'elle ne s'enfuie mais, au contraire, elle se précipita vers eux avec un grand sourire épanoui et il en fut soulagé.

— Vous êtes libres, seigneurs ! Quel bonheur ! s'exclama-t-elle.

— Nous étions accusés à tort, répondit évasivement Guilhem. Où est Anna Maria ?

— Ne parlons pas ici, on peut nous observer, répliqua-t-elle en coulant un regard vers les Templiers qui n'étaient pas très loin. Soyez sur la place de Grève quand none sonnera. Je vous retrouverai.

Elle leur tourna le dos et s'éloigna avec l'homme qui l'accompagnait, resté à l'écart.

— Elle va encore disparaître ! protesta Bartolomeo.

— Tu as raison, approuva Guilhem, après une hésitation. Suis-les et retrouve-moi à la Corne de Fer.

Bartolomeo le rejoignit alors qu'il était à table avec le drapier. À cause de la présence du marchand, le jeune Italien ne dit rien mais arbora seulement un grand sourire.

— Nous parlions de votre arrestation, lui dit le drapier. Je ne doutais pas qu'on vous libérerait, mais si vous étiez restés emprisonnés, j'étais résolu à intervenir auprès du prévôt de Paris !

— Ce n'était qu'une erreur, fit Bartolomeo. D'ailleurs, qui s'intéresse à des troubadours ? Il a suffit à mon maître de chanter devant l'official pour qu'il nous demande de nous en aller.

— Ce devait être un chant convaincant, risqua le drapier.

— Ça l'était, répliqua Guilhem avec ironie.

— Et vous-même, avez-vous acheté beaucoup de drap ? demanda poliment Bartolomeo.

— Suffisamment, je repars dans la semaine.

Voyant que son seigneur avait terminé son dîner, Bartolomeo avala rapidement sa soupe et vida le pichet de vin.

— À vous revoir, maître drapier, dit l'italien en se levant en même temps que Guilhem.

Ils sortirent.

— Ce drapier est un peu trop souvent près de nous, lâcha Bartolomeo, une fois dehors.

— Je l'ai remarqué. Il s'est installé à côté de moi à peine étais-je arrivé et a tout tenté pour savoir ce que nous voulait l'official et pourquoi il nous avait libérés. Allons à Saint-Merry. En chemin tu me diras ce que tu as appris.

L'église était à quelques pas, ils la traversèrent et sortirent par le cloître. Là, ils attendirent quelques instants, et, constatant qu'ils n'étaient pas suivis, ils prirent la direction de la place de Grève. Entretemps Bartolomeo avait raconté qu'il avait suivi le couple jusqu'à une échoppe de tisserand. Il s'était renseigné. L'homme s'appelait Enguerrand, c'était l'ancien syndic de la guilde. La fille était son enfant et se nommait Sanceline.

En ce dimanche, les rues étaient presque désertes et les boutiques closes mais la place n'était pas vide, car si la bourdonnante activité du port était en sommeil, les familles se rendaient au bord de la rivière pour jouer à la balle ou pêcher.

Ce fut Sanceline qui les aborda en passant près d'eux pour leur glisser un discret : « Suivez-moi. »

Sans se retourner, elle descendit jusqu'à la grève qu'elle longea jusqu'à une bâtisse de pierre à deux tourelles d'angle sans ouverture sinon d'étroites archères ; une ancienne fortification jugea Guilhem. Sanceline emprunta une rampe de bois menant à une profonde voûte fermée par des grilles. Elle en ouvrit une avec une clef, poussa une porte intérieure et entra. Ils la suivirent avec prudence, craignant un traquenard, mais elle les attendait au milieu d'une salle obscure, vide de toute présence humaine.

C'était un entrepôt, car des ballots étaient empilés le long des murs et contre les piliers. Guilhem aperçut un escalier qui devait conduire à une salle supérieure. Était-ce là que Robert se cachait ?

— Vous m'avez suivie ce matin, dit la jeune femme à Bartolomeo, donc vous savez qui je suis. Je me nomme Sanceline, mon père est tisserand et vous êtes dans l'entrepôt de la guilde.

— C'est ici que se trouve ma sœur ? demanda agressivement Bartolomeo.

— Non, elle n'est pas ici, nous allons passer par la cave pour la rejoindre.

Elle alla à la porte, referma la grille à clef, puis la porte de bois. La salle n'était plus éclairée que par deux archères. Elle prit une lanterne dans une niche et un briquet de fer à amadou qu'elle battit pour en allumer la chandelle.

Un autre escalier descendait vers une salle identique à celle où étaient entreposés les ballots. Celle-là était vide et humide. Sanceline se dirigea vers une extrémité et passa entre deux gros piliers. Ils découvrirent une seconde salle à quatre arcs d'ogive avec une grille de fer. Elle l'ouvrit avec une autre clef et leur dit :

— Nous allons suivre un long passage souterrain, faites attention à vos têtes.

— Pour aller où ? s'enquit Guilhem avec méfiance.

— Là où se trouvent vos amis.

Le souterrain était étroit et grimpait légèrement. Guilhem sentait un sol sablonneux sous ses pieds, puis ce fut de la roche. Il regardait attentivement autour de lui, se doutant que le prévôt de Paris ignorait l'existence de ce passage utilisé certainement pour de la contrebande. Comment Robert s'était-il trouvé mêlé à une telle

histoire ? Plusieurs fois, Guilhem heurta douloureusement la voûte et, finalement, il avança tête rentrée dans les épaules.

Au bout d'un moment, ils débouchèrent dans une salle basse aux voûtes soutenues par des piliers droits, sans chapiteaux. Ils la traversèrent et distinguèrent un lit de planches avec une paillasse et des couvertures.

— C'est là que se cachait le seigneur de Locksley ? demanda Guilhem.

— Durant quelques jours, oui. Il y avait aussi un de nos amis qui est recherché.

— Un cathare ?

— Qui vous l'a dit ? demanda-t-elle d'une voix blanche.

— Je le sais, répondit Guilhem évasivement.

Elle s'était arrêtée. À nouveau, il perçut l'odeur du romarin et pensa à Constance. Cette fois il chassa facilement son image et sourit à la jeune fille dont il ne voyait que le visage éclairé par la lanterne.

— Vous êtes des cathares, n'est-ce pas ? affirma-t-il avec bienveillance.

— Comment le savez-vous ? demanda-t-elle avec agressivité.

— Parce qu'on accuse Robert de Locksley d'avoir aidé un tisserand cathare.

— Que savez-vous des cathares ?

— Je viens de Toulouse. Anna Maria vous l'a peut-être dit, les cathares y sont nombreux.

— On dit qu'ils n'ont pas à se cacher, là-bas, fit-elle, un peu rassérénée.

— Non, ils ont même des évêques. Où sommes-nous ici ? questionna-t-il, désignant la salle d'un geste vague.

— Sous la tour du Pet au Diable. Nous allons continuer par là, sous la rue de la Tisseranderie.

Sur la grève, le drapier qui suivait Bartolomeo et Guilhem, de très loin, les vit entrer dans l'ancien corps de garde du comte de Meulan servant d'entrepôt aux tisserands. Comment avaient-ils fait ? s'interrogea-t-il. Le magasin était fermé le dimanche. Il attendit un moment et ne vit personne sortir, aussi il s'approcha. La porte et la grille étaient bien fermées.

C'est donc là qu'ils se cachaient, se dit-il avec satisfaction.

OceanofPDF.com

Chapitre 23

Ils arrivèrent devant un second passage, à peine plus large que le précédent.

— Ce couloir dessert des caves, dont celle de la maison où attendent vos amis, dit-elle.

Ils poursuivirent et montèrent quelques marches pour déboucher dans une salle voûtée. Par un nouvel escalier, ils arrivèrent dans une pièce où trônait un grand métier à tisser. Là, Robert de Locksley et Anna Maria les attendaient.

Bartolomeo se jeta dans les bras de sa sœur et Guilhem accola avec affection son ami. Ils restèrent ainsi un long moment étroitement serrés.

— Enfin ! dit le Saxon. Nous avons tant de choses à nous dire !

— Et à faire ! compléta Guilhem.

— Si vous n'avez plus besoin de moi, je vais vous laisser, proposa timidement Sanceline.

— Merci pour tout ce que tu as fait pour nous, Sanceline, lui dit Anna Maria en lui prenant affectueusement les mains.

— Comment vous retrouverai-je ? lui demanda Guilhem à son tour, et comment sortir d'ici ?

— Vous êtes chez Bertaut, un ami. La porte arrière donne sur un jardin d'où vous pourrez gagner la rue des Deux-Portes. Bertaut et sa femme vivent chez moi en ce moment et le seigneur de Locksley habite ici. Quand vous aurez terminé, vous n'aurez qu'à retourner à la Corne de Fer.

— Je suis devenu un bon compagnon tisserand ! plaisanta Locksley. Ce brave Bertaut, qui tisse avec sa femme, m'a appris son métier. C'est moi désormais qui fais passer la navette. C'est fastidieux, mais je préfère ça à errer dans les caves comme un rat !

— Charmante Sanceline, je rends grâce à votre courage et à votre dévouement, dit Guilhem, ému et peiné du départ de la jeune fille. Ce que vous avez fait pour nous restera longtemps gravé dans mon souvenir.

Sans doute par timidité, les joues et le front de Sanceline se couvrirent d'une vive rougeur. Mais derrière cette émotion, il y avait peut-être d'autres sentiments plus confus, car elle planta un instant ses yeux dans les siens avant de se détourner pudiquement. Dans la pièce obscure, le volet sur la rue n'étant pas levé, personne ne remarqua que sa main avait frôlé celle de Guilhem.

Elle sortit par la porte principale et il resta un instant songeur. La fragrance de romarin flottait dans la pièce.

— Sanceline nous a appris que le prévôt du chapitre vous avait arrêtés, fit Locksley. Samedi, nous sommes partis avec Anna Maria nous renseigner sur le parvis, mais nous n'avons rien appris.

— C'est drôle, ironisa Guilhem, nous étions aussi là-bas. Nous aurions pu nous rencontrer ! Maintenant, raconte-moi tout depuis Châlus.

Ils s'assirent sur le banc du tisserand, Anna Maria et Bartolomeo sur des escabelles, et Locksley commença. Il parla de la statuette d'or, d'Amaury, de Mercadier et des soupçons d'Aliénor sur la mort de son fils. Puis il rapporta sa rencontre inopinée, à Limoges, avec Maurice de Bracy et les deux Templiers, et expliqua d'où il les connaissait.

— Maurice de Bracy, fidèle du prince Jean, est un homme malfaisant. Il s'est rebellé contre Richard qui l'a banni, tout comme le grand maître Lucas de Beaumanoir et le commandeur Albert de Malvoisin. Philippe de Malvoisin, le frère d'Albert, n'a pas eu cette chance. Richard l'a fait exécuter dans la tour de Londres, tant ses actes de déloyauté et de cruauté étaient impardonnables. Après avoir passé la mer, Maurice de Bracy est entré au service de Philippe Auguste, tandis qu'Albert de Malvoisin et Lucas de Beaumanoir étaient reçus au Temple de Paris.

» C'est vous dire comme j'ai été ébahi de les apercevoir à quelques lieues de Châlus. Plus tard, à Paris, avec l'aide d'Amaury,

j'ai retrouvé Gilles de Corbeil et le chirurgien de Richard. Si ce dernier avait fui, c'était pour ce qu'il avait découvert et entendu de Basile, le chevalier qui avait tiré le mortel carreau. Ce carreau était empoisonné par des fleurs de renoncule et le poison avait été remis la veille de l'arrivée de Mercadier par deux Templiers de passage.

— Ce Beaumanoir et ce Malvoisin dont tu viens de parler ? demanda Guilhem.

— Qui d'autre ? Puis le père d'Amaury a été arrêté, dénoncé comme cathare. Je l'ai délivré, car si je ne l'avais pas fait, Amaury s'en serait chargé et aurait été pris ou tué. C'est alors que je suis tombé dans un guet-apens que Beaumanoir et Malvoisin avaient préparé contre moi.

— Quel genre de guet-apens ?

— J'ai été attiré dans un piège comme un jolet ! Ils étaient en nombre et, sans Amaury, j'aurais succombé.

— Comment Beaumanoir et Malvoisin savaient-ils que tu étais à Paris, comment t'ont-ils trouvé ?

— Sans doute l'un d'eux m'a-t-il vu et reconnu. Je ne me cachais pas.,

— Admettons ! dit Guilhem. Mais si tu veux les châtier pour la mort de Richard, eux l'ignorent ! Pourquoi te tendre un piège ? Te haïssent-ils tant que ça ?

— Ils voulaient me capturer pour me faire parler, car après le guet-apens ils sont allés fouiller ma chambre, à l'auberge. Ils croyaient que j'avais volé la statuette d'or et ils voulaient se l'approprier.

— Qui savait que tu étais accusé de ce vol ?

— Mercadier était le seul à être persuadé que je l'avais prise. Par un de ses hommes qui me suivait, il a su que j'étais avec Amaury. La statuette était destinée au prince Jean, et Mercadier lui a forcément dit que j'étais le voleur. Tu comprends ce que cela signifie ?

Guilhem ne répondit pas tout de suite. Bien sûr, il avait deviné, mais il faisait surtout la relation avec ce que Cadoc lui avait révélé.

— Le prince Jean a transmis le renseignement à Beaumanoir et Malvoisin qui sont toujours ses serviteurs, laissa-t-il tomber en hochant du chef.

— Jean a marché dans les pas de Caïn, accusa Robert de Locksley, les poings serrés.

— Où est la statue en ce moment ? demanda Guilhem.

— Dans un mur de ma chambre, à l'hôtellerie, derrière le coffre.

— Comment es-tu arrivé ici ? demanda Guilhem en montrant la pièce d'un geste de la main.

— Après le guet-apens, Amaury a demandé aux tisserands de me cacher.

— Ce sont tous des cathares ? s'enquit Bartolomeo.

— La plupart. Je leur dois beaucoup.

— Et Sanceline, quand intervient-elle dans l'histoire ?

— Comme je ne pouvais plus retourner à la Corne de Fer, et que vous alliez arriver, Sanceline a convaincu un tavemier de ses amis de demander à l'aubergiste de la Corne de Fer de l'employer comme servante, bien que son père y fût opposé. Seulement, elle ne vous a pas reconnus quand vous êtes arrivés, car elle ne s'attendait pas à des jongleurs. Ce n'est que le lendemain, en parlant avec Anna Maria, qu'elle a compris.

— Quand vous êtes partis pour le Louvre, je suis restée malheureuse et inquiète, intervint Anna Maria, s'adressant à Guilhem et à son frère. Sanceline m'a vue seule à une table. Je pleurais et elle est venue me consoler. Je lui ai dit que je recherchais mon mari, que j'aurais dû le trouver à la Corne de Fer et que j'étais désespérée. Elle m'a demandé son nom, j'ai juste répondu : Robert, elle m'a alors demandé si j'étais Anna Maria et je lui ai dit oui. Elle m'a ensuite amenée ici, puis elle est allée vous chercher.

— Je comprends mieux, dit Guilhem en se frottant la barbe irritée par les piqûres de poux. Mais ce sot d'hôtelier aurait mieux fait de me raconter tout ça. J'ai failli lui trancher les mains pour le faire parler !

Robert de Locksley sourit.

— Le tavemier qui a envoyé Sanceline à la Corne de Fer n'avait pas confiance en notre gargotier, aussi avait-il passé un marché avec lui. Il lui donnait un denier d'argent pour qu'il prenne Sanceline à son service, mais il devait jurer ne jamais dire qui elle était. Par sûreté, il l'a conduit à Saint-Gervais où notre aubergiste a juré devant les statues du saint et de la Vierge. Pour rien au monde il n'aurait trahi son serment, car il aurait été damné.

— C'était en effet une bonne raison. À sa place, j'aurais pourtant préféré garder mes mains et être damné !

— Je n'ai jamais eu l'impression que tu étais un bon chrétien, ironisa Robert sur un ton faussement attristé.

— À mon tour de te raconter maintenant ce que m'a appris Cadoc… Cela te fera considérer la mort de Richard Cœur de Lion sous un autre jour.

Locksley resta en effet abasourdi quand Guilhem parla de l'archer envoyé par le prince Jean. Un archer qui ne ratait jamais sa cible !

— C'est incroyable ! fit-il. Jean veut faire assassiner le roi de France après avoir fait tuer son frère ! Qui aurait imaginé que sa malfaisance puisse aller si loin ?

— L'archer est à Paris et se cache quelque part, dit Guilhem. Cadoc est persuadé qu'il est chez les cathares, mais connaissant désormais le rôle de tes amis Templiers, il ne peut être que chez eux.

— Qui pourrait être cet archer, et comment va-t-il s'y prendre ? s'interrogea Locksley à voix haute. Il ne pourra tirer que de loin pour ne pas se faire prendre, et donc être sacrément bon.

— Tu m'as dit que Bracy est désormais au service de Philippe Auguste. Il pourrait avoir préparé une embuscade en forêt.

— C'est bien possible… Mais avec cette révélation, le guet-apens contre moi s'explique moins bien. Certes, Beaumanoir, Malvoisin et Bracy voulaient s'approprier la statuette d'or, mais s'ils préparent une si formidable entreprise, ils auraient dû éviter de se faire remarquer.

— L'appât du gain a été le plus fort, soupira Guilhem en haussant les épaules.

— Et s'ils voulaient vous capturer pour une autre raison, seigneur comte ? suggéra Bartolomeo.

— Laquelle ?

— Cadoc vous accuse déjà d'être l'archer qui doit tuer le roi. Pourquoi les Templiers n'auraient-ils pas décidé de vous livrer après l'assassinat ? Vous feriez un coupable idéal et ainsi personne ne pourrait les suspecter.

— Ce serait bien retors.

— Mais pas fol, reconnut Guilhem après un instant de réflexion.

— Quel embrouillamini ! Mais Dieu soit loué, nous n'avons pas à nous en mêler. Une seule chose importe à mes yeux : Beaumanoir, Malvoisin et Bracy ont tué Richard et je vais leur faire payer ce crime.

— Quel est ton plan ?

— M'installer dans une chambre en face du manoir du Temple et leur décocher une flèche à chacun dès que je les verrai.

Guilhem approuva de la tête.

— As-tu trouvé cette chambre ?

— Non, j'ai besoin de toi pour cela. Il y a une rue Putigneux, un peu plus haut que le manoir. Amaury m'a dit qu'il pourrait m'y trouver un bouge d'où je pourrais tirer. Mais comme il ne connaît rien au tir à l'arc, je n'ai pas voulu qu'il le choisisse seul. Il pourrait prendre un endroit qui ne me convienne pas. Quant à y aller moi-même, ce serait courir le risque d'être reconnu par Malvoisin ou Beaumanoir. Il n'y a donc que toi qui puisses le faire, tu es le seul à avoir l'expérience nécessaire pour trouver le meilleur emplacement.

— J'irai donc avec Amaury. Où est-il ?

Locksley grimaça.

— Justement, il a disparu depuis quelques jours !

— Est-ce inquiétant ?

— Non ! Ce n'est qu'une querelle d'amoureux ! Amaury aime Sanceline et ils se sont disputés.

Locksley ne remarqua pas que Guilhem pâlissait.

— Elle l'aime ? s'enquit-il négligemment.

— Même si elle l'aimait, elle ne l'épouserait pas. Le père de Sanceline est Parfait. Sais-tu ce que cela veut dire ?

Guilhem hocha la tête.

— Elle veut devenir Parfait, comme lui. Elle réprouve l'amour charnel et le mariage. Amaury doit partir à Albi avec son père et il souhaite quelle l'accompagne, mais elle a refusé.

— C'est pour cela qu'ils se sont disputés ? demanda Bartolomeo.

— Pas seulement. Amaury reste un voleur, même s'il respecte vaguement quelques préceptes cathares, aussi elle lui a dit qu'elle ne voulait plus qu'il lui parle de mariage. Je pense qu'il est fâché et qu'il boude quelque part. Je sais où il habite, mais je ne peux pas envoyer Sanceline chez lui. Quant aux autres cathares, ils ne l'estiment guère et je ne veux pas les embarrasser. Mais maintenant que Bartolomeo est là, il pourrait aller le chercher.

De nouveau Guilhem hocha la tête. Ce que venait de lui dire son ami l'avait perturbé et il s'efforçait de dissimuler son trouble.

— Seulement tu pourras attendre longtemps à surveiller le manoir. Qui te dit que Bracy y vient souvent ?

— Il y loge. Le syndic des tisserands, Noël de Champeaux s'est renseigné pour moi.

— D'accord, mais il faudra aussi qu'ils soient tous les trois ensemble, car si tu n'en tues qu'un, les autres se méfieront. De plus, s'ils ont des complices, leur mort ne changera rien pour le roi de France.

— La mort de Philippe Auguste ne me regarde pas !

— Ce n'est pas si simple, mon ami, remarqua Guilhem. Admettons que tu les punisses, que feras-tu ensuite ? Vas-tu rentrer en Angleterre avec les ennuis que tu as à Huntington ?

— J'ai promis à dame Aliénor de découvrir qui avait assassiné son fils. Une fois les assassins châtiés, j'irais à Fontevrault et je rendrai la statuette d'or. Ensuite… Je ne sais pas… je songeais à t'accompagner quand tu rentreras à Toulouse. Je peux écrire à des amis en Angleterre pour faire vendre mes terres et recevoir l'argent par des juifs…

— Je serais honoré que tu restes avec moi, mais tu oublies juste un détail : si le roi de France a été assassiné par d'autres participants à ce complot, et si tu es accusé du crime, tu seras poursuivi partout. Je ne crois pas que le comte de Toulouse t'offrira l'hospitalité.

Le silence se fit, car jusqu'à présent le Saxon n'avait pas songé à cette éventualité.

— Tu as raison, il faudrait savoir combien de complices a Beaumanoir, et peut-être trouver l'archer pour l'empêcher d'agir, dit Locksley.

— Si on parvenait à fouiller le manoir du Temple, suggéra Anna Maria, peut-être y découvririons-nous quelques indices révélateurs.

— Les Templiers nous laisseront certainement faire ! ironisa son frère. Tu as toujours de bonnes idées !

— Nous sommes des jongleurs, Bartolomeo, nous pourrions nous faire inviter, lui répliqua-t-elle en souriant.

— Ça ne me plaît pas ! rétorqua-t-il avec un air boudeur.

— Ta sœur a raison, approuva Guilhem. Nous pourrions découvrir quelque chose là-bas, surprendre une conversation. Cela vaut la peine d'essayer.

— Comment ? demanda Locksley.

— Dès demain, jouons tous les jours devant Saint-Gervais, et quand nous verrons les Templiers, je leur proposerai de faire un spectacle chez eux.

Il les interrogea du regard et Bartolomeo fut le dernier à acquiescer.

— Et les cathares ? demanda alors Locksley. J'ai appris à les connaître et à les respecter, mais arriverez-vous à les accepter ? »

— Dans le comté de Toulouse, les cathares se nomment bons chrétiens, et je les crois tels, dit simplement Guilhem.

Guilhem apprit ensuite à son ami ce qui se passait en Touraine. Tout le pays était en guerre au sud de la Loire depuis qu'Aliénor et Mercadier avaient pris la ville d'Angers qui avait eu l'audace de reconnaître le jeune Arthur comme duc d'Aquitaine et héritier de Richard.

— Le voyage de retour vers Toulouse sera d'autant plus dangereux, conclut Guilhem.

— C'est hélas dame Aliénor qui est la cause de cette misère, dit Robert de Locksley. C'est elle qui a incité Richard à refuser Arthur comme héritier au détriment de Jean.

— Pourtant elle n'ignore pas que son fils Jean a tenté plusieurs fois de se débarrasser de Richard. C'était elle qui avait réuni la rançon pour libérer Richard de l'archiduc, alors que Jean payait, au contraire, pour qu'on garde son frère prisonnier ! fit Guilhem en secouant la tête. Et maintenant, elle s'allie avec ce malfaisant contre son propre petit-fils, héritier légitime !

— Dame Aliénor est malheureusement aveuglée par la crainte que l'Aquitaine et la Normandie ne deviennent des terres françaises, expliqua Locksley pour la défendre.

— Et alors ? Ce serait enfin la paix ! conclut Anna Maria.

On le sait, Amaury ne boudait pas. Le jeudi précédent, en remontant la rue du Temple, Thomas le Tondeur avait interrogé un ânier dont la bête chancelait sous un énorme chargement de foin. Il cherchait Amaury à qui il devait de l'argent, expliqua-t-il.

— Amaury Le Trébuchet ? Vous ne l'avez pas vu ? Je l'ai croisé tout à l'heure. Il allait acheter une corde, fit l'ânier.

— Où ?

— Il était au bourg Thibourg. Il m'a dit qu'il irait ensuite chez Marie la Regrattière qui lui doit de l'argent.

Thomas le Tondeur avait pris la direction que l'ânier lui avait indiquée, mais les rues n'étaient que des chemins bordés de maisons isolées par des enclos et des jardins potagers, et il n'avait pas retrouvé la trace d'Amaury. Il rageait de ne pas avoir demandé plus de détails quand, au détour d'une haie, il avait vu un homme

marcher d’un bon pas le long d’un champ d’avoine. Sa silhouette lui rappelait celle du musard de Châlus. Il avait mis son cheval au galop et saisi la masse d’arme qu’il avait à sa selle.

L’homme avait entendu la galopade. S’étant retourné et découvrant ce cavalier qui se précipitait sur lui en brandissant une masse, il s’était mis à courir.

Thomas le Tondeur l’avait facilement rattrapé et lui avait administré un coup dans le dos, pas trop fort pourtant, car il ne voulait pas le tuer.

L’homme s’était écroulé.

Il n’y avait personne aux alentours, le champ étant bordé de haies. Thomas le Tondeur avait sauté au sol et regardé sa victime.

C’était bien le musard.

Ayant prit des lanières dans une de ses sacoches, il l’avait attaché et caché dans l’épaisseur de la haie. Puis il était parti à la recherche du Mulet.

OceanofPDF.com

Chapitre 24

Le lundi matin, le prévôt de Paris se rendit à l'entrepôt des tisserands. Laissant son cheval en garde à un gagne-denier, il gravit l'escalier et, dans la salle, interpella un compagnon tisserand qui vérifiait le contenu de ballots de laine. L'homme le reconnut et s'inclina, murmurant une respectueuse salutation.

— Notre noble roi souhaite construire un nouveau pont entre l'île et la place de Grève, lui dit Philippe Hamelin. Mais plusieurs maîtres maçons ont objecté que le sol était trop meuble et les crues trop hautes à cet endroit. Comme votre entrepôt est le plus vieux bâtiment ici, je viens le visiter pour savoir s'il a résisté au temps.

— Il n'y a pas de maître ce matin, noble prévôt, s'excusa le compagnon.

— Aucune importance ! Je n'ai besoin de personne.

D'autorité, Philippe Hamelin monta dans la salle supérieure. Comme elle était vide, il redescendit aussitôt. Avisant l'escalier qui conduisait à la cave, il prit la lanterne et l'alluma avec le briquet posé à côté.

Il descendit prudemment, car les marches étaient hautes. En bas, il fit le tour de la cave et ne découvrit aucune trace de présence humaine. Toutefois, en examinant chaque recoin, il trouva le passage entre les deux piliers et la grille du souterrain.

Elle était fermée, aussi remonta-t-il.

— C'est très satisfaisant, je n'ai pas vu d'humidité ou de fleur de roche, dit-il au compagnon tisserand.

Il partit sans avoir fait allusion à la grille, ni demandé la clef. Il était inutile que les cathares se doutent qu'il était sur leur piste.

De retour au Grand-Châtelet, il fit chercher au Louvre son maître maçon.

— Que sais-tu du magasin des tisserands de la place de Grève ? lui demanda-t-il.

— L'entrepôt ? C'était un corps de garde du comte de Meulan. La ligue des tisserands l'a acheté pour en faire son magasin. C'est très pratique puisqu'ils y font débarquer la laine qui arrive en bateau.

— Sais-tu s'il y a des souterrains sous le Monceau-Saint-Gervais ?

— C'est bien possible, noble prévôt, répondit le maçon après un instant de réflexion. La roche est trouée de partout, entre les caves et les anciennes carrières. De plus, le grand-père du seigneur comte de Meulan, qui était vassal du roi d'Angleterre, avait solidement fait fortifier le Monceau-Saint-Gervais à l'époque où il était en guerre avec notre roi. Il a bien pu prévoir une sortie si son donjon du Pet au Diable était assiégé.

— Il pourrait y en avoir une vers la Seine… De manière à fuir en barque. Comment pourrais-je en savoir plus ? Quelqu'un le saurait-il ? Peut-être y a-t-il une charte…

— Pas à ma connaissance, répondit le maître maçon en secouant la tête. Il a pu y avoir des chartes conservées par le chapitre de l'église Saint-Gervais mais, depuis que Saint-Éloy dépend de Saint-Maur, toutes les archives ont été perdues.

Hamelin le remercia et resta seul à réfléchir. C'était Robert de Meulan, comte de Leicester et compagnon de Guillaume le Conquérant, qui avait fait bâtir l'enceinte et les fortifications du Monceau-Saint-Gervais. Si un souterrain partait depuis l'entrepôt des tisserands, il conduisait certainement à la tour du Pet au Diable, mais il pouvait y avoir d'autres ramifications.

Il devait connaître toutes les issues avant de pénétrer dans l'entrepôt avec le guet, sinon Robin au Capuchon pourrait bien parvenir à fuir.

Seul Robert de Meulan pourrait lui en dire plus sur ce souterrain, or il était à Vincennes avec le roi.

Philippe Hamelin partit pour Vincennes le lendemain. C'était le mardi 18 mai.

C’est le père de Philippe Auguste qui avait fait construire le premier manoir dans la forêt de Vincennes près d’un monastère de l’ordre de Grandmont et de l’église Notre-Dame de Vie Saine. L’endroit était pratique, à proximité de la voie romaine de Paris à Sens, de la Marne et de la Seine. L’est de Paris était autrement plus sûr que l’ouest, proche de la Normandie et des terres anglaises, et la présence des fleuves et du pont de Charenton facilitaient les déplacements d’un roi sans cesse sur les chemins.

À l’origine, le manoir n’était qu’une grande salle basse avec une cave, sans enceinte ni fortification. Philippe Auguste se l’était approprié, car il aimait chasser et la forêt était giboyeuse, peuplée de daims et de biches offerts par le père de Richard Cœur de Lion.

Comme le roi y venait avec une nombreuse cour, le manoir avait été complété de constructions disparates sommairement disposées autour d’une coin ». C’étaient des logis pour ses familiers et ses hommes d’armes, des écuries avec un maréchal-ferrant, des celliers, des granges, des fours, des cuisines, une paneterie, une fruiterie et bien sûr une chapelle. S’y ajoutaient, depuis peu, de grands chenils et une fauconnerie.

Philippe Auguste avait aussi fait construire un mur de pierre pour clôturer la forêt afin d’éviter le défrichement et le braconnage. Dans cet immense enclos, il avait fait lâcher des daims et des biches. Lui seul pouvait les chasser, et les innombrables pendus accrochés aux chênes témoignaient de sa sévérité envers les braconniers.

Quand Philippe Hamelin arriva, Philippe Auguste était encore à la chasse avec Robert de Meulan et Simon de Montfort, ses deux plus proches baillis. Le prévôt les attendit jusqu’au milieu de l’après-midi, circulant entre les granges et les celliers autour de la grande salle du manoir, discutant avec les chapelains, les valets des cuisines qui préparaient le gibier, et les hommes d’armes qui jouaient aux dés.

C’est quelques heures avant le coucher du soleil qu’il entendit le bruit lointain d’une meute de chiens, puis le son des cors. Soudain, une trentaine de cavaliers déferlèrent dans la cour. Les dogues, difficilement retenus par des serviteurs, tentaient de s’approcher du gibier : deux sangliers et un jeune daim suspendus par les pattes à de longues perches portées par des valets.

Le roi de France chevauchait à côté de son jeune fils. Sitôt qu’il vit le prévôt, il lui fit un signe amical et, s’arrêtant devant le manoir,

sauta prestement au sol, donna son épieu ensanglanté à un valet et s'avança vers lui, souriant.

Philippe Auguste avait un visage carré, rouge et sanguin, avec de longues moustaches[56]. Malgré un œil à demi fermé, celui qu'il avait perdu après avoir eu la suette, il gardait une mine fière et bienveillante. La quarantaine approchant, il était encore bien découplé et se tenait droit. En cotte d'arme bleue avec une croix rouge et des fleurs de lys à chaque angle, il portait des braies et des souliers de cuir lacés. Un large couteau de chasse pendait à son baudrier et ses cheveux longs, parsemés de fils gris, étaient serrés dans une couronne de fer et d'or.

— Philippe Hamelin ! Loué soit Jésus-Christ d'avoir conduit mon prévôt jusqu'ici ! s'exclama-t-il.

— À jamais, seigneur, et que Dieu vous garde éternellement dans son cœur.

— As-tu vu Cadoc ? demanda le roi, s'approchant du bassin construit au milieu de la cour pour s'asperger d'eau fraîche tant il transpirait.

Il prit ensuite le verre de vin blanc frais que lui tendait un serviteur et l'avala d'un trait. Le vin venait des vignes de Vincennes.

— Je l'ai vu, seigneur, répondit Hamelin, prenant à son tour un gobelet, ainsi que frère Guérin. Je suis venu vous en parler, car j'ai découvert des faits nouveaux.

— Allons à l'intérieur, décida le roi, brusquement rembruni.

— Le comte de Meulan pourrait-il nous rejoindre, sire ?

Philippe le considéra un instant d'un regard pénétrant, puis il appela le comte.

— Robert, viens avec moi.

Robert de Meulan abandonna la discussion qu'il avait avec Simon de Montfort sur la meute de loups dont ils avaient vu les traces et qui décimait le gibier.

Ils entrèrent dans la grande salle, une longue pièce à deux cheminées, au sol en carreaux émaillés jaunes et verts avec un motif en fleur de lys. La charpente était en bois couverte d'une épaisse couche de chaume. Le roi alla à sa chaise et s'assit, laissant les deux hommes debout.

— Parle, Philippe ! dit-il au prévôt.

— Un maçon a entendu parler d'un souterrain existant sous le Monceau-Saint-Gervais, à partir de la tour du Pet au Diable. Il aurait

été construit par votre grand-père, noble comte (il s'adressa au comte de Meulan). S'il existe, ce souterrain m'inquiète, car à quoi servent des murailles si on peut passer dessous ?

— Qu'en sais-tu, Robert ? demanda le roi en plissant le front.

Robert de Meulan était un homme corpulent avec un visage rougeaud, un double menton et des cheveux roux. D'un naturel fidèle, il était tout dévoué au roi.

— J'en ignore tout, sire. Mon père ne m'en a jamais parlé.

— J'approuve Hamelin. Il faut savoir ! décida Philippe Auguste après un temps de silence. Que peut-on faire ?

— Je pensais que le comte de Meulan pourrait m'apprendre quelque chose, sinon j'aurai besoin de consulter ses chartes. S'il y a un souterrain, il en sera fait mention.

— Mes chartes ? À Meulan ? s'étonna le comte.

— Oui, en présence d'un de vos clercs, bien sûr. Mon frère, qui est prévôt de Saint-Éloy, pourrait m'aider, ainsi personne d'autre ne les consulterait.

— Cela te dérange, Robert ? Tu peux avoir une totale confiance en Philippe et son frère, assura le roi.

— Non… non… S'il ne s'agit que de les consulter. Mon chapelain sait où elles sont rangées. Mais je ne crois pas qu'il y soit fait mention d'un souterrain.

— Alors, c'est décidé. Je dicterai une lettre à mon clerc, et toi, Robert, dicte-en une aussi que tu remettras à Philippe. Maintenant, laisse-nous, mon prévôt va m'entretenir d'autre chose.

Robert de Meulan sortit, contrarié mais obéissant. Il ne refusait jamais rien à ce roi à qui il avait donné sa foi.

Philippe Hamelin raconta alors à Philippe Auguste ce qu'il savait de l'archer anglais nommé Robert au Capuchon, et lui dit qu'il était peut-être caché dans le souterrain du comte de Meulan. C'était cela la première raison de sa visite.

Malgré le banquet qui avait duré une partie de la nuit, le prévôt rentra à Paris dès le lendemain, au lever du soleil. Il se rendit à l'abbaye Saint-Éloy pour chercher son frère et ils partirent ensemble pour Meulan où ils arrivèrent à la nuit.

Ce fut l'épouse du comte qui les reçut. Mathilde de Comouailles, fille du comte de Comouailles, lui-même fils illégitime d'Henri I^{er} d'Angleterre, ne savait pas lire. Après que le prévôt lui eut expliqué

les raisons de sa venue et remis les lettres, elle fit appeler son chapelain pour qu'il les lui lise.

Les missives avaient la forme de quareignons, c'est-à-dire de parchemins pliés en quatre, scellés et rangés dans une boîte. Mathilde de Comouailles ayant vérifié les sceaux, le clerc déploya la première lettre et, à la lumière d'un flambeau, la lut une première fois en silence pour la comprendre puisqu'elle était en latin. Ensuite, il la traduisit à voix haute sans rien omettre.

Philippe, roi de France, à ceux qui liront cette lettre, considère qu'il sera bons et agréables services faits à notre compagnie que laisser Philippe Hamelin, prévôt de notre chère ville de Paris, à regarder et étudier chartes et tous autres documents décrivant les constructions et bâtisses érigées par les comtes de Meulan dans l'Outre-Grand-Pont.

Fait en ce jour de mai à Vincennes

Philippe, roi

La seconde lettre, celle du comte, était plus brève. Adressée à sa femme, il lui demandait de laisser le prévôt de Paris consulter les chartes sur le Monceau-Saint-Gervais en présence du chapelain et d'un clerc.

Mathilde de Comouailles ne posa pas de questions sur les raisons de cet examen, car elle s'intéressait peu aux affaires de son mari. Les frères Hamelin furent logés dans un réduit, sur la même paillasse, et passèrent leur première journée dans une tour du château où étaient entreposées les chartes les plus précieuses, surveillés par le chapelain et le clerc, car ces parchemins étaient parfois les seules preuves des propriétés et des droits des comtes.

Ils ne découvrirent rien sur la construction de la tour du Pet au Diable et aucune description de souterrain ou de relevé.

C'était ce que le prévôt craignait, car il savait que les maçons ne faisaient jamais de plans sur parchemin. Les dessins dont ils avaient besoin étaient simplement tracés sur des ardoises ou sur des enduits de plâtre, et ne survivaient jamais à la fin des travaux.

Malgré cette déception, Philippe Hamelin insista et interrogea le chapelain. N'y avait-il pas d'autres documents du premier comte

Robert, ou même de son fils Galéran ? Des lettres que le comte aurait reçues ?

Le clerc savait que le comte gardait beaucoup de missives de sa famille dans sa chambre, aussi le prévôt de Paris demanda-t-il à Mathilde de Comouailles à pouvoir les consulter. Elle hésita, car ce n'était pas autorisé par la lettre de son mari, et c'était extrêmement indiscret. Dieu sait quelles confidences ou quels secrets intimes le prévôt pouvait découvrir ainsi ? La voyant incertaine, plutôt prête à refuser, Hamelin lui rappela combien le roi tenait à ce qu'il consulte tous les documents qui concernaient les constructions et bâtisses érigées par les comtes de Meulan dans l'Outre-Grand-Pont. S'il revenait les mains vides, leur monarque serait très mécontent. Il lui jura qu'il éviterait de regarder les courriers familiaux. Le clerc, à qui il avait remis un denier d'argent pour qu'il le soutienne dans sa demande, se porta garant.

Elle accepta donc.

Il y avait dans sa chambre deux grands coffres de parchemins qu'ils transportèrent dans la tour des chartes.

Leur lecture prit trois jours, car beaucoup étaient vieux et illisibles, rongés par la vermine. La plupart concernaient les terres anglaises des comtes de Meulan, d'autres étaient des documents familiaux, des lettres ou des actes de donations. C'était sans intérêt jusqu'à ce que le frère de Philippe découvre une courte phrase sur une lettre adressée au comte par un de ses lieutenants. Justement celui qui avait la garde du donjon du Monceau-Saint-Gervais.

Très haut seigneur et gracieux comte,

Le souterrain est entièrement terminé depuis le donjon. Il arrive à la Seine dans la fortification qui gardera toujours une barque à l'abri. Comme vous me l'avez demandé, j'ai fait creuser un autre passage jusqu'à la maison à l'angle de la rue de la Tisseranderie et de celle des Deux-Portes. Il arrive dans une grande cave. Les esclaves que vous aviez achetés pour ces travaux ont été renvoyés en Angleterre.

Que Dieu vous garde et vous bénisse…

On était le dimanche après-midi.

— Qu'y a-t-il à l'angle de ces rues ? demanda Robert Hamelin à son frère.

— Une taverne, qui utilise justement de grandes caves creusées en sous-sol. La taverne du Lièvre Cornu.

Robert ajouta :

— Quand j'ai arrêté Étienne Le Trébuchet devant Saint-Gervais, il sortait de l'église avec des amis et, parmi eux, il y avait Geoffroi, le tavemier du Lièvre Cornu.

— C'est aussi un cathare ! en conclut le prévôt de Paris. Ils ont découvert le souterrain et l'utilisent pour cacher leurs infâmes pratiques. Nous rentrons demain à Paris.

Ce lundi pendant lequel le prévôt de Paris explorait l'entrepôt des tisserands en prétextant la construction d'un pont, Bartolomeo se rendit rue des Rosiers et s'enquit d'Amaury. Sa logeuse et grand-tante, méfiante, lui dit d'abord qu'elle ne connaissait pas d'Amaury. D'ailleurs sa maison n'avait qu'une pièce, avec un lit en bois à la custode de toiles grossières, et elle lui montra qu'il était vide. Il lui demanda pourtant de transmettre à Amaury qu'il venait de la part de Sanceline et du sire de Locksley. Pour prouver sa bonne foi, il lui dit que le seigneur de Locksley s'était rendu avec lui à Saint-Victor. Il alla ensuite vider un pichet de vin clairet devant un cabaret en regardant passer les troupeaux de moutons qu'on conduisait aux boucheries. Deux heures plus tard, il revint à la maison de la rue des Rosiers et, cette fois, la logeuse lui montra l'échelle qu'elle venait d'installer pour monta'au solier.

Bartolomeo grimpa. Le fils du tisserand était allongé sur de la paille recouverte par une couverture. Bartolomeo lui dit qui il était et Amaury expliqua qu'il avait l'épaule démise et une contusion dans le dos qui l'empêchaient de marcher. Il raconta comment l'homme de Mercadier l'avait attaqué et garrotté, mais, n'ayant pas été fouillé, il était parvenu à sortir son couteau de son sayon et à trancher ses liens. Ensuite, en boitant, soutenu uniquement par la peur de ce qu'il subirait s'il était rattrapé, il était rentré jusque chez lui.

Sa grand-tante l'avait caché et avait fait venir un rebouteux qui avait remis son épaule en place, mais il avait un os brisé et l'hématome avait tellement gonflé qu'il était paralysé. L'homme lui avait pourtant assuré qu'il pourrait remarcher dans quelques jours.

Amaury promit qu'il irait chez Bertaut dès qu'il le pourrait. Il connaissait plusieurs garces de la rue Putigneux qui accepteraient certainement de céder leur galetas contre quelques piécettes de cuivre.

Pendant ce temps, Guilhem s'était rendu chez le curé de Saint-Gervais pour lui proposer de jouer des mystères sur le parvis, à la sortie de la messe. Le prêtre l'écouta favorablement, car le clergé encourageait les spectacles qui enseignaient le christianisme, et quand Guilhem lui assura que sa troupe pouvait jouer en musique le *Miracle de sainte Catherine* et *l'Histoire de Noé,* deux mystères qu'on n'avait montrés qu'à Notre-Dame, le religieux lui donna son accord et promit d'annoncer lui-même le spectacle à chacune des messes de la matinée.

Le mardi, leur représentation ne dura guère et eut peu de spectateurs à cause de la pluie. Le *Miracle de sainte Catherine,* chanté et joué dans un mélange de latin et de langue d'oïl, fut surtout applaudi par les enfants. Le lendemain, l'*Histoire de Noé* attira plus de monde, car beaucoup de femmes attendaient la scène où l'épouse de Noé refusait d'entrer dans l'arche et soufflетait son mari. De nombreux hommes aussi étaient là, car on disait qu'au Mans les jongleurs qui avaient représenté ce mystère avaient joué nus et ils espéraient voir la jongleresse dans sa natureté, mais ils furent déçus.

Après la représentation, le soleil étant revenu, ils jouèrent de la vielle et du psaltérion pendant que Bartolomeo faisait des cabrioles.

C'est le jeudi que plusieurs Templiers vinrent assister au spectacle. En dehors des fêtes de Noël, il y avait si peu de jongleurs de rue dans l'industrieux Monceau-Saint-Gervais que la rumeur de la présence de troubadours s'était vite répandue.

Ils étaient quatre. Deux sergents, un chevalier et un commandeur du Temple. En faisant la quête, Guilhem lui demanda s'ils pourraient les aider pour être reçus à la Villeneuve.

— Peut-être, répondit évasivement le commandeur. Où loge votre ménestrandie ?

— À la Corne de Fer, seigneur.

Le commandeur resta impassible et proposa seulement :

— Pour commencer, pourquoi ne pas venir au manoir du Temple pour que notre grand maître soit juge de votre talent ?

— Ce serait un honneur, seigneur, répondit Guilhem en s'inclinant servilement.

— Qui est la jongleresse ? demanda-t-il, en désignant du menton l'épouse de Robert de Locksley.

— Anna Maria, la sœur de Bartolomeo, le plus grand jongleur de Rome, seigneur.

— Passez cet après-midi pour rencontrer le chambellan du grand maître. Pourriez-vous venir jouer samedi durant le dîner ?

— Oui, seigneur.

— Je préviendrai le chambellan. Je suis le commandeur Albert de Malvoisin.

Le Templier rentra plus que satisfait. Quand il avait appris que des jongleurs jouaient devant Saint-Gervais, il s'y était rendu avec quelques frères, se demandant si ces ménestrels n'étaient pas ceux qui avaient été arrêtés par l'official.

Il les avait observés jouer. Ce n'étaient pas des imposteurs, car il avait même été ému par leur représentation de la vie de sainte Catherine, mais quand leur chef lui avait dit qu'ils logeaient à la Corne de Fer, il avait compris que c'étaient bien ceux qui s'étaient renseignés sur le comte de Huntington. Il avait donc décidé de les inviter au Temple pour que Lucas de Beaumanoir puisse les interroger.

Il fallait tirer au clair les raisons pour lesquelles ils recherchaient Locksley. Le grand maître parviendrait bien à les faire parler, et s'il s'avérait qu'ils n'étaient que de simples jongleurs, ils resteraient libres, sinon, sous un prétexte futile, ils seraient enfermés dans le cachot du manoir où on les laisserait mourir de faim

Quant à la jongleresse, elle était trop belle et partagerait sa couche.

La représentation devant Saint-Gervais terminée, et ne se doutant pas des noirs desseins du commandeur, Guilhem et Bartolomeo laissèrent Anna Maria chez Geoffroi le Tavemier, où l'attendait son mari. Bartolomeo rentra à l'auberge et Guilhem se rendit chez le gros Bertaut, espérant y trouver Sanceline.

Il l'avait déjà vue deux fois depuis le début de la semaine, malgré l'opposition de son père.

Tout avait commencé le mardi quand Sanceline était venue assister au spectacle devant Saint-Gervais. Comme Guilhem était

ensuite resté près d'elle, elle l'avait interrogé sur Toulouse.

Elle voulait surtout qu'il lui parle des cathares qui vivaient là-bas. Ne lui avait-il pas dit qu'ils avaient des évêques ?

Comme on pouvait les écouter, elle avait proposé qu'ils se rendent chez le gros Bertaut. Bertaut et sa femme tissaient ensemble. C'est lui qui manœuvrait le métier, un grand cadre horizontal en bois sur lequel étaient tendus deux mille fils de chaîne dans le sens de la longueur. C'est lui qui enroulait l'étoffe au fur et à mesure qu'elle était tissée, et c'est lui qui jouait des pédales pour croiser les fils. Sa femme lançait la navette et, après chaque passage, pressait le fil contre le précédent à l'aide d'un peigne.

Guilhem et Sanceline s'étaient installés au fond de l'ouvroir. On pouvait les voir de la rue mais pas les entendre, car si la navette faisait peu de bruit en glissant, le claquement des pédales couvrait leurs paroles. Tout en discutant, Sanceline encollait du fil de laine avec de la colle de froment pour éviter qu'il ne casse quand il serait tiré par la navette.

Guilhem lui avait rapporté tout ce qu'il savait sur ceux qui se nommaient les *bons chrétiens*. Le comte de Toulouse les laissait tranquilles, lui avait-il dit, et le vicomte Raymond Trencavel, suzerain d'Albi et de Carcassonne, était bienveillant avec eux, tout comme la plus grande partie de la noblesse du Midi. Il avait pourtant précisé que c'était surtout par intérêt qu'ils agissaient ainsi.

— Pourquoi ? lui avait-elle demandé pendant que les Bertaut écoutaient.

— Votre religion affaiblit l'Église, puisque vous refusez ses lois. En laissant s'installer des évêchés cathares, les puissants s'affranchissent de Rome. Certains espèrent même s'emparer un jour des biens d'une Église inutile.

— Vous êtes cynique, noble Guilhem, lui avait-elle reproché sèchement. Ne croyez-vous pas que la foi peut transformer les hommes ?

— Pas avec la vie que j'ai connue, lui avait-il tristement répondu.

Ils s'étaient quittés brouillés mais, désireuse d'en savoir plus, ou souhaitant simplement sa compagnie, elle était à nouveau à Saint-Gervais le lendemain et, tout naturellement, ils étaient revenus chez les Bertaut.

Pour ne plus se disputer, il lui avait raconté dans quelles circonstances il avait rencontré Anna Maria, Bartolomeo et Robert de

Locksley, et il lui avait même parlé de Constance Mont Laurier. En plaisantant, elle l'avait alors interrogé sur les femmes qu'il avait connues.

Il avait été évasif, mais il était beau et chantait l'amour, aussi avait-elle deviné quelle vie il menait. Elle lui avait gentiment reproché de pécher ainsi et il lui avait rétorqué, mi-sérieux, mi-riant, que l'amour n'était pas péché mais vertu.

— L'amour rend bons les méchants et les bons meilleurs, lui avait-il même affirmé.

Elle était restée silencieuse, songeuse et les yeux baissés, pendant qu'il humait sa douce odeur de romarin

Ce jour-là, ils s'étaient séparés avec regret.

Le lendemain, il avait été impatient de la retrouver, préoccupé pourtant de cet amour naissant mais impossible. C'était le jour où les Templiers lui avaient proposé de venir jouer au manoir du Temple. Dès qu'ils étaient partis, il s'était précipité chez Bertaut.

Sanceline l'attendait et il s'assit près d'elle.

— On m'a dit qu'Amaury vous voulait pour femme, lui dit-il d'une voix qu'il voulait détachée.

— Peut-être, mais je ne serai jamais son épouse.

— Parce qu'il est un voleur ?

— Surtout parce que je souhaite devenir Parfaite, comme mon père.

— Avez-vous vocation à devenir nonne ? plaisanta-t-il.

— Saint Paul n'a-t-il pas affirmé : il est bon à l'homme de ne toucher point de femme ?

Devant les yeux écarquillés de Guilhem, elle réprima un sourire avant d'ajouter avec sérieux :

— Le mariage est le plus grand des maux, car il provoque la naissance d'êtres dans un monde diabolique. Mettre un enfant au monde, c'est précipiter une nouvelle âme dans le royaume du Mal.

— Pourtant Notre Seigneur a dit : *Croissez et multipliez-vous,* objecta-t-il.

— C'est dit dans la Genèse, qui est le livre du Mal, rétorqua-t-elle. Pour atteindre le *consolamentum* de son vivant, il faut s'engager à la chasteté perpétuelle.

— Le mariage est donc péché ? Un si beau sacrement ? s'étonna-t-il.

— Bien sûr ! On faute avec son épouse ou son mari de la même façon qu'avec son amant ou sa maîtresse. Le mariage n'est qu'une forme autorisée de la débauche et de la lubricité. C'est Satan qui l'a créé. D'ailleurs, si j'avais à choisir, j'inclinerais pour la luxure plutôt que pour le mariage, et pour la sauvegarde de votre âme, noble Guilhem, je préfère vous savoir paillard qu'époux.

Il resta un instant sans voix, se demandant si elle se moquait, car les époux Bertaut riaient sous cape.

— Pourquoi ? demanda-t-il enfin.

— Je suis certaine que vous avez honte de vos dépravations, Guilhem, et que souvent vous vous repentez ! Vos débauches ne sont que passagères, donc tolérables. Tandis que dans le mariage, il n'y a pas de honte et on éprouve même du plaisir à commettre le mal.

Interloqué, Guilhem regarda les Bertaut qui tissaient à nouveau en silence, ayant bien sûr entendu ces reproches. Il observa un instant l'étoffe se construire sous le peigne et s'allonger. Bertaut la fit tourner plusieurs fois sur le rouleau. On n'entendait plus que le claquement des pédales du métier à tisser.

— Les Parfaits admettent que les simples croyants puissent pécher, car ils espèrent que le bien l'emportera et que le bon chrétien, qui vit dans l'erreur, brisera ses liens familiaux, poursuivit Sanceline. Quiconque veut être sauvé doit se soumettre à une chasteté rigoureuse, martela-t-elle. Le mari doit donc quitter sa femme et la femme son mari. Les parents doivent abandonner leurs enfants. Personne ne peut se sauver en restant avec sa famille.

— C'est un monde du désordre ! s'exclama-t-il.

— Croyez-vous, noble Guilhem ? N'avez-vous pas chanté ce matin : *Un jour le monde ira sens dessus dessous, le curé ira au tournoi et la femme fera le sermon* ?

Il plongea ses yeux dans les siens, y cherchant la vérité. Était-elle si rigoriste ? Se moquait-elle de lui, ou ne cherchait-elle qu'à le séduire ? Il savait combien une femme pouvait prêcher le faux pour tendre ses filets autour d'un homme.

— Abandonnerez-vous votre père pour devenir Parfaite ? demanda-t-il.

Comme elle ne répondait point, il la tutoya brusquement :

— Je sais que tu te trompes, Sanceline. L'amour est pur. Je sais que j'ai beaucoup fauté, et je sais aussi que c'est par l'amour que je serai sauvé.

Comme elle ne disait rien, il demanda :

— Que suis-je pour toi, Sanceline, moi qui ne crois pas à ta religion ?

— Chaque mois nous faisons notre examen de conscience avec notre pasteur, répondit-elle après une hésitation. Nous appelons cela l'*apparelhamentum*. Mon père nous demande quels rapports nous avons eu avec les infidèles du monde diabolique, car nous devons considérer les autres comme des ennemis. Quand il m'interrogera, je ne sais ce que je lui dirai sur toi.

— Je ne suis pas ton ennemi, lui promit-il en lui prenant la main.

Elle ne répondit pas et n'ôta pas sa main.

OceanofPDF.com

Chapitre 25

En bas de la rue du Chevet-Saint-Gervais, le manoir du Temple était une massive forteresse rectangulaire dans laquelle on pénétrait par un sombre passage voûté fermé par des herses et un portail à double battant aux larges pentures de fer. À l'intérieur, une étroite cour s'étendait sur toute la longueur et desservait, de part et d'autre du passage voûté, écurie, grange, échansonnerie et toutes sortes de celliers où étaient entreposés nourriture, vins et marchandises.

En face se déployait la grande salle, une longue pièce voûtée en arcs d'ogive qui se terminait par une chapelle. À droite, un escalier carré à claire-voie desservait l'étage où se situaient les appartements du grand maître Lucas de Beaumanoir, du commandeur Malvoisin et les chambres des chevaliers, servants et sergents du Temple. Le second étage était réservé aux serviteurs qui y avaient leurs galetas. Dans la cour se trouvaient aussi les fours où les queux, sauciers et panetiers faisaient cuire les rots, les potages et les pains.

Comme convenu, Guilhem vint le vendredi après-midi avec Bartolomeo pour examiner la grande salle afin d'y préparer leur spectacle. Une double table serait dressée sur toute la longueur de la pièce, expliqua le chambellan attaché au grand maître, et ils joueraient au milieu.

— Nous avons besoin de sortir et d'entrer souvent, pour nous changer, expliqua Guilhem.

— Ce sera aisé. Vous voyez la petite porte à l'autre bout de la salle ? Elle permet d'accéder à un escalier en colimaçon qui dessert

les chambres. Vous n'aurez qu'à vous installer sur les marches.

Guilhem jeta un regard satisfait à Bartolomeo. Cette disposition leur convenait parfaitement puisqu'ils pourraient, à tour de rôle, monter dans les étages.

— Qui assistera au spectacle, noble chambellan ?

— Tout le monde ! Le Templier énuméra sur ses doigts : le commandeur des chevaliers, le gonfalonier et les écuyers, les chevaliers, le chapelain, les aumôniers et les clercs, le clerc procureur et enfin les serviteurs laïques, les valets et les vilains de l'ordre. Les seuls absents seront les gardes qui resteront dans les galeries et la cour.

— Nous essaierons de bien les distraire, assura Guilhem.

Ils parlèrent un instant de leurs gages, le chambellan promettant six deniers d'argent que Guilhem accepta sans barguigner.

Comme les jours précédents, Guilhem et Bartolomeo raccompagnèrent Anna Maria chez Geoffroi le tavemier où ils trouvèrent Amaury en compagnie de Locksley.

Le fils du tisserand se déplaçait difficilement, mais il avait tenu à venir comme il l'avait promis. En sayon court, avec des braies et des chaussures à courroies croisées, il portait un chaperon de pèlerin de couleur verte sous lequel il dissimulait son visage. Guilhem lui proposa qu'ils se rendent sans tarder dans la rue Putigneux. •

Il avait déjà repéré quelques fenêtres qui auraient convenu, mais à mesure qu'il les désignait à Amaury, celui-ci avouait ne pas en connaître les occupants. Par chance, le garçon avait fréquenté la bagasse qui vivait avec sa mère dans le galetas de la dernière fenêtre. Après une brève discussion, les deux femmes acceptèrent de laisser leur bouge jusqu'à la Saint-Jean contre un denier d'argent. Quand elles eurent quitté les lieux, Guilhem ouvrit la fenêtre pour évaluer l'angle de tir. La chambre était assez éloignée du manoir et celui-ci était en partie masqué par un encorbellement. Ce n'était pas le meilleur endroit. Si les Templiers et Bracy sortaient ensemble, Locksley ne pourrait les atteindre à coup sûr que s'ils remontaient vers l'église Saint-Gervais.

Avant d'aller chercher son ami pour qu'il prenne possession des lieux, Guilhem raccompagna Amaury rue des Rosiers en passant par la porte Baudoyer. Rassuré par sa présence, et comme il faisait chaud en cette après-midi, le fils du tisserand baissa son capuchon.

Un homme le reconnut et les suivit.

Le samedi, les trois jongleurs arrivèrent au manoir quelques heures avant le dîner avec leurs instruments de musique, leurs accessoires et toutes sortes de déguisements. Pendant qu'ils les rangeaient dans l'escalier, ils en profitèrent pour se rendre dans les étages sous divers prétextes. Au premier, une galerie à claire-voie tournait autour de la cour et desservait des chambres. Elle se terminait par les logements de Malvoisin et Beaumanoir. Au second niveau se trouvaient des logis et des dortoirs pour les simples frères et les domestiques laïques, ainsi qu'une chambre dont on leur dit qu'elle était occupée par un ami du grand maître, le sire de Bracy.

Quand vint l'heure du banquet, la grande salle se remplit rapidement tant les Templiers avaient hâte d'assister au spectacle des jongleurs, une distraction qu'ils n'avaient habituellement que pour Noël. Anna Maria avait fait poser une tenture devant la porte de l'escalier et, dissimulés derrière, ils pouvaient voir l'avancement du dîner, prêts à sortir à tour de rôle.

Chaque invité s'installa à la place convenant à son rang. Les serviteurs avaient placé les victuailles sur les tables et les échansons avaient disposé les vins. Les panetiers apportèrent les pains de froment tout chauds sortis des fours et en coupèrent de larges tranches qu'ils distribuèrent sur les écuelles de bois. Seuls le grand maître avait une écuelle en argent et les commandeurs des assiettes en faïence. Enfin Lucas de Beaumanoir entra, suivi de trois pauvres que les Templiers recevaient à leur table pour l'occasion. Le chapelain récita le bénédicité. Un page sonna du cor, et chacun s'assit tandis qu'on faisait sortir les domestiques et les serviteurs inutiles.

Comme les convives se servaient la soupe sur leur tranchoir de pain, Bartolomeo entra en marchant sur les mains, sifflant comme un merle. En cotte serrée, mi-partie violette et verte, avec un grand bonnet à clochettes qui tintinnabulaient en touchant le sol, il fit quelques pirouettes, puis sauta par-dessus une table, provoquant la surprise des convives.

Saisissant dextrement deux couteaux que des chevaliers avaient posés à côté de leur écuelle, il les lança en l'air et se mit à jongler adroitement. Puis il en attrapa un troisième quj rejoignit les autres, ensuite un quatrième, et enfin, un cinquième, provoquant des murmures de stupéfaction.

Plusieurs fois, il fit semblant de tituber, rattrapant une lame au dernier moment en la faisant ricocher sur une autre et suscitant à

chaque fois les cris d'effroi du public.

Déjà Guilhem entrait avec sa vielle à roue. Tournant la manivelle, il commença une ballade :

Seigneurs, écoutez donc les exploits du pauvre chevalier infidèle…

Comme Bartolomeo s'éclipsait, on vit entrer un chevalier dans un costume de fantaisie, brandissant un grand sabre de bois recourbé peint en rouge. C'était Anna Maria qui mima la défaite des Sarrasins devant Jérusalem, mais d'une façon si drôle qu'elle provoqua les rires des chevaliers et des sergents, et même un sourire de la part de Lucas de Beaumanoir.

Les soupes étaient finies. Maintenant chacun se servait avec ses doigts des pâtés de porc et des rôtis de sanglier placés devant eux. Le vin coulait à flots. La joie et la bonne humeur régnaient.

Personne n'imaginait que, dans la première galerie, Bartolomeo fouillait sans vergogne les chambres dans lesquelles il avait pénétré, évitant de se faire voir des gardes qui jouaient aux bibelots[57].

N'ayant rien trouvé, il redescendit au bout d'un moment et rentra dans la salle du banquet en jonglant furieusement avec deux épées et deux balles multicolores. Aussitôt, Anna Maria abandonna Guilhem et personne n'entendit le frère murmurer à sa sœur :

— J'ai examiné les quatre premières chambres à gauche.

Les convives démembraient pigeons et faisans quand Bartolomeo commença des cabrioles assorties de simagrées burlesques, toujours en jonglant, tandis que Guilhem terminait son récit à grand renfort de musique.

En même temps, il examinait les Templiers assis aux places d'honneur. Le commandeur Malvoisin, qui les avait invités, était à la gauche d'un grand maître au visage maigre et ascétique. Sans doute Lucas de Beaumanoir. Les autres étaient tous des chevaliers porteurs de la croix rouge, donc Bracy n'était pas là. Pourquoi n'avait-il pas été invité ?

Subitement, Bartolomeo abandonna épées et balles pour se saisir d'un gobelet sur la table la plus proche. Il le vida d'un trait avant de le lancer en l'air. En même temps, il prenait un autre gobelet et faisait de même. Jonglant avec les deux récipients, il ajouta un troisième gobelet, puis un quatrième et un cinquième, chancelant un

peu plus à chaque fois, sous l'effet de la boisson. Ses titubations étant ponctuées par des accords de vielle.

C'était un spectacle hallucinant et même Lucas de Beaumanoir s'arrêta de manger pour le regarder tant il était esbaubi. Cela dura jusqu'à ce qu'Anna Maria revienne avec son psaltérion.

Ne portant aucune coiffe, elle avait revêtu la robe ample et cramoisie des putains avec un corset lacé qui dégageait ses avantages. Tous les hommes restèrent stupéfaits par sa beauté et ses rondeurs laiteuses et généreuses. Les chevaliers les plus intransigeants sur leur vœu de chasteté se signèrent pour se faire pardonner du Seigneur les tentations qui leur venaient dans l'esprit.

— Il reste les quatre dernières chambres de droite, murmura-t-elle à son frère qui se retirait.

Le silence se fit quand elle commença à chanter d'une voix cristalline, accompagnée de son psaltérion et de la vielle de Guilhem :

La garde d'une fille est chose mal aisée,
Instruisez-la, vous la rendrez rusée.
Sans peine à vous tromper, elle réussira.
Rendez-la sotte, hélas ! Simple sans artifice,
Par ignorance, elle fera
Ce que fait l'autre par malice.

Elle dansa un moment au son de la vielle avant de poursuivre :

Une beauté jeune et novice
Vivait dans un château, seule avec ses ennuis.
Que dis-je ? Elle y passait et les jours et les nuits
Avec une vieille nourrice :
C'est être pis que seule. Amour y vint aussi…

Elle poursuivit l'histoire qui racontait les frasques d'une jeune fille faisant l'ignorante des désirs de l'amour et des hommes. Son récit était si envoûtant que plusieurs oublièrent de se servir du chevreuil et des lièvres en sauce.

Quand elle eut terminé, Bartolomeo revint faire le bouffon. Il fit quelques tours de prestidigitation, surprenant tout le monde en découvrant des œufs dans le manteau de Lucas de Beaumanoir, des

pommes dans la robe du chapelain et un pigeon dans la coiffe d'un écuyer.

À nouveau, il fit quelques cabrioles quand Guilhem commença à chanter, rythmant la cadence avec sa vielle tandis qu'Anna Maria apparaissait, cette fois vêtue en pudique bourgeoise.

Aucunes gens m'ont demandé
Pourquoi me suis-je si empiré.
Ne me vient pas de maladie
Il me vient de mélancolie.

L'autre jour à Paris allé
Oncques mais n'y avais-je été
Avec moi ma femme menais
À la grand-messe à Saint-Gervais

Je la perdis à la sortie
Sur le parvis je m'en enquis
Je n'en oui nulles nouvelles
Or chacun sait quelle est très belle

Un homme qui portait deux seaux, me dit compaing si tu m'en crois,
Tu la trouveras plus haut
Sur la grève devant la croix

Je demandais aux chambrières,
qui se trouvaient rue Lavandières,
On me dit qu'elle était partie,
Avec un bien meilleur ami,
J'étais alors plus blanc qu'albâtre,
Et me dis je devrai la battre

M'en vint plein de mélancolie
Devant la grande boucherie

M'en vint plus tard rue des Deux-Portes
Où trouvait une femme morte.

Entre chaque strophe, Anna Maria dansait en se faisant de plus en plus aguichante.

Bartolomeo, lui, avait quitté la salle. Il était cette fois monté au deuxième étage où il explorait les dortoirs des serviteurs. C'est dans le troisième que quelqu'un l'interpella :

— Dieu vous garde, l'ami !

Surpris, Bartolomeo se retourna. C'était un homme âgé et ridé mais d'une belle robustesse. Il se tenait bien droit et avait des muscles puissants visibles sous son surcot ajusté.

— Loué soit Jésus-Christ, compaing, répondit benoîtement Bartolomeo. Vous n'êtes pas au banquet ?

— Je ne suis pas invité, je ne suis qu'un garde-chasse, même si mon grand-père était à Hastings.

Il avait un accent normand presque incompréhensible.

— Vous êtes normand ?

— Mon grand-père l'était. Mon nom est Hubert, et je suis au seigneur de Malvoisin. Et vous ? ajouta-t-il. Vous êtes nouveau ici, je ne vous ai jamais vu !

— Je cherche les latrines ! s'excusa Bartolomeo sans répondre.

— C'est là-bas, je vais vous conduire. Vous avez une étrange vêture…

Bartolomeo portait sa cotte mi-partie.

— C'est moi qui l'ai coupée et cousue, répliqua fièrement Bartolomeo. Comment la trouvez-vous ? Je la voulais plus ample et plus longue, avec un col de martre, mais je n'y suis pas parvenu, car je ne suis pas couturier.

— Un homme ne peut faire que de son mieux, répliqua sentencieusement Hubert après avoir examiné le vêtement, sans paraître impressionné.

— C'est ce que j'ai fait : de mon mieux ! plaisanta Bartolomeo.

Le garde-chasse le laissa devant les latrines, un trou sur un socle de pierre dans une tourelle.

Après son départ, Bartolomeo poursuivit sa visite des autres pièces et, quand il redescendit, sans avoir rien trouvé de révélateur, Guilhem poursuivait sa chanson dans laquelle il racontait la recherche de son épouse disparue.

Et à chacun je demandais
J'enquis à clercs et à curé
De la quérir j'étais honteux
Mais les pleurs emplissaient mes yeux
Je crois bien que j'étais fourbu
Mais d'amour j'étais éperdu

Mon soulier était percé
Quand j'arrivais porte Baudoyer
Trop de vergogne l'on me dit
Pourtant allais rue de la Mortellerie

Bartolomeo entra dans la salle en lançant un bâton et une écuelle. Il rattrapa prestement le morceau de bois et saisit l'écuelle par une de ses extrémités, la faisant tourner comme une toupie. Puis, il plaça l'autre bout du bâton sur son front. Pendant ce temps, Anna Maria dansait en tirant des sons gais de son psaltérion.

À table, les convives avaient terminé les poissons et les valets portaient des pâtisseries sucrées et salées avec des confitures.

Fatigué un peu m'assis
Sur un pas rue de la Tisseranderie
Allait rue de la Poterie
Mais ma femme n'y était mie

Enfin au Grand pont la trouvait
Où depuis elle m'attendait
J'en suis resté bien trop honteux
Car les galants étaient nombreux
Je les chassais d'un coup de pied
Et je rentrai chez nous fatigué.

Guilhem lança un dernier son de sa vielle et les trois jongleurs saluèrent. La représentation était terminée.

OceanofPDF.com

Chapitre 26

Ils se retirèrent dans l'escalier pour se délasser, car ils avaient joué, jonglé et dansé pendant plus de deux heures. À voix basse, Bartolomeo expliqua qu'il n'avait rien découvert et Anna Maria confirma qu'il en était de même pour elle.

Ils étaient venus pour rien.

Un peu plus tard, le chambellan vint les voir et ils retournèrent dans la grande salle. Le repas se terminait et la plupart des convives s'étaient retirés, sauf ceux qui espéraient échanger quelques mots avec Anna Maria, pour savoir si elle était vraiment godinette{58} ou puterelle comme en témoignaient ses habits. Si elle accepta leurs compliments, elle les garda à distance et ils repartirent déçus.

Le chambellan leur proposa alors de se rendre dans la cuisine ripailler les restes du banquet, mais auparavant le grand maître, le noble sire Lucas de Beaumanoir, voulait parler au chef de la ménestrandie.

Pendant qu'un valet conduisait Anna Maria et Bartolomeo jusqu'aux fourneaux de la cour, où les domestiques se gavaient déjà des restes des rots, le chambellan conduisit Guilhem au premier étage.

Ils entrèrent dans une belle et vaste chambre meublée de coffres, d'un lit à l'épaisse custode, d'une table, d'une haute cathèdre, d'un faux d'esteuil et de bancs. Des armes décoraient les murs en boiserie ainsi qu'un gonfanon aux armes du Temple. Deux Templiers l'attendaient, debout. L'un était le commandeur Malvoisin et l'autre

celui qui présidait le banquet. Le chambellan le présenta. C'était bien le grand maître des Pauvres chevaliers du Christ, Lucas de Beaumanoir.

Guilhem s'agenouilla un instant.

— Dieu vous garde, très-haut et révérend seigneur, fit-il en se relevant.

— Que Dieu soit aussi avec toi, ménestrel. Tes farceries nous ont bien ébanoyé, ce fut un régal et un plaisir, pourtant je suis un peu déconfit à ton sujet, commença sévèrement Beaumanoir.

— Vous aurais-je déplu, seigneur ?

— Une rumeur est arrivée à mes oreilles, ménestrel, que tu serais écuyer ou chevalier.

— C'est parfaitement vrai, noble grand maître. Je parcours les routes en chantant l'amour et la guerre, deux arts dans lesquels j'excelle pour les avoir pratiqués, sourit-il, mais mes deux compagnons sont jongleurs, bien que de noble origine.

— Cela explique sans doute votre talent. As-tu souvent combattu ?

— Oui-da, grand maître, j'ai été dans plusieurs compagnies, au gré des engagements qui me convenaient, car je ne suis vassal de personne.

— Avec qui ?

— J'ai connu Mercadier et le seigneur de Gaillon, fit prudemment Guilhem qui se demandait ce que savaient les deux Templiers, et ce qu'ils lui voulaient.

— Tu étais mercenaire ? '

— Oui, seigneur.

— Voici les deniers d'argent convenus, toi et tes compères aimeriez sans doute en gagner plus… :

— Certainement, seigneur, notre ménestrandie n'est pas riche.

— Pourquoi êtes-vous venus à Paris ?

— Nous allons où l'on nous réclame, seigneur.

— Vous aviez donc une bonne raison de venir ici ?

— Oui, seigneur, reconnut Guilhem, brusquement sérieux, le sire Lambert de Gaillon m'a demandé de me renseigner sur un homme qu'il recherche. Il a jugé qu'il me serait facile de le retrouver, car on fait facilement confiance à des jongleurs.

Aux regards qu'échangèrent les deux Templiers, Guilhem comprit qu'on l'avait fait venir pour l'interroger sur Robert de

Locksley. Il avait bien fait de ne pas dissimuler la vérité, mais il se demandait pourquoi le sire de Bracy n'était pas là.

— Qui est cet homme recherché ? demanda le grand maître.

— Je ne sais pas si le seigneur de Gaillon m'autoriserait à vous le dire, seigneur, répondit Guilhem, faussement embarrassé.

— Crois-tu capable de félonie un chevalier du Temple ? s'offusqua Lucas de Beaumanoir.

— Excusez-moi, seigneur. Il s'agit d'un archer qui serait à Paris.

— Quel est son nom ?

Guilhem choisit de lâcher une vérité qu'ils connaissaient déjà.

— Huntington, seigneur. D'après le seigneur de Gaillon, d'autres l'appellent Robin.

Le bref hochement de tête de Beaumanoir ne lui échappa pas.

— L'as-tu trouvé ?

— Non, seigneur, mais je laisse traîner mes oreilles.

— Si toi et tes compagnons le découvrez, venez me le dire. Vous recevrez un sou d'or.

Guilhem s'inclina.

— Merci, seigneur.

— Mais garde-toi de me tromper !

— Je ne le ferai jamais, noble grand maître.

Quand il fut parti, Lucas de Beaumanoir afficha sa satisfaction.

— Il a confirmé ce que nous savions, Malvoisin. Cadoc utilise cet homme, et pour un sou d'or, nous saurons ce qu'il découvrira. Nous pouvons donc continuer sans crainte, d'autant qu'il ne reste que cinq jours avant l'Ascension.

Maussade, Malvoisin l'approuva. À la fin du banquet, il avait obtenu de Beaumanoir que le jongleur serait jeté dans un cachot s'il leur mentait et qu'il pourrait garder la donzelle.

La franchise de ce ménestrel lui avait fait perdre des heures de plaisir.

Guilhem retrouva ses compagnons dans la cour. Il restait préoccupé par l'absence de Maurice de Bracy, se demandant s'il n'était déjà à Vincennes avec l'archer.

Pendant que le frère et la sœur rentraient à la Corne de Fer où Anna Maria était retournée depuis que son mari s'était installé rue Putigneux, Guilhem rejoignit Locksley pour lui dire qu'ils n'avaient rien découvert. Le Saxon décida donc d'en rester à son plan initial. Il

guetterait le passage des trois assassins de Richard et leur décocherait à chacun une flèche quand il les verrait ensemble.

Restait que l'absence de Maurice de Bracy, si elle se prolongeait, rendrait caduque cette entreprise. Robert de Locksley suggéra qu'il n'avait peut-être pas été invité, ou qu'il était présent, mais que Guilhem ne l'avait pas reconnu. Il le lui décrivit donc à nouveau avec une grande précision, mais ce ne fut que pour conforter Guilhem dans la disparition du chevalier anglais.

Le lendemain dimanche, Bartolomeo vint porter son dîner à son beau-frère. Quand il arriva, le Saxon était déjà devant la fenêtre, la corde de soie tendue sur son grand arc, des flèches dans la main protégée par le gant de cuir. Il ne quittait pas des yeux la demeure des Templiers.

Bartolomeo avait apporté un flacon de clairet et des charcutailles. Il préparait la table quand le portail du manoir s'ouvrit pour laisser sortir un Templier à cheval. Locksley reconnut Malvoisin et se prépara à tirer quand deux autres cavaliers sortirent à leur tour. L'un, comme Malvoisin, portait le manteau blanc du Temple, l'autre n'avait qu'une cotte couverte d'un mantel vert, mais tous deux avaient le visage dissimulé par un capuchon.

Robert de Locksley hésita à tirer et le groupe s'éloigna vers la Seine.

— Par le Diable ! Si ce sont eux, j'ai laissé passer dame Chance ! gronda-t-il.

— Mais ce n'était peut-être pas eux ! grimaça Bartolomeo… Et si je les rattrapais pour le savoir ?

— Et alors ? Ils seront loin ! ragea Locksley.

— Je serai de retour ici avant qu'ils ne reviennent, et quand ils arriveront à la porte du manoir, si ce sont eux, vous pourrez cette fois tirer sans vous tromper.

— Tu as raison, pars vite avant qu'ils ne soient trop loin.

Bartolomeo rattrapa les cavaliers au Grand pont, mais, craignant d'être reconnu, il resta loin d'eux et ne put les identifier. Il décida donc de les suivre jusqu'à leur destination.

Le petit groupe longea la muraille du Palais, puis emprunta la rue Notre-Dame pleine de la foultitude qui se rendait à la messe du dimanche. La menuaille était telle que les cavaliers allaient lentement, aussi Bartolomeo parvint-il à se rapprocher, sans toutefois réussir à passer devant eux, car ils avançaient de front.

Devant Saint-Jean-le-Rond, les trois hommes franchirent la porte du Cloître, ignorant les échafaudages de la façade qu'on encourtinait[59] de drap et de tentures pour la fête de l'Ascension.

Ils ne se rendaient donc pas à la messe, jugea Bartolomeo, à moins qu'ils n'entrent dans l'église par une autre porte. Comme il n'était pas certain qu'on lui laisse franchir la porte du Cloître, il resta à observer les cavaliers qui s'étaient arrêtés devant les échafaudages où travaillaient en semaine les carriers, les maçons et les couvreurs. Ce dimanche, il y avait encore quelques ouvriers qui assemblaient des crampons sur un arc-boutant, les maçons ayant le droit de travailler les jours de fête quand ils avaient à terminer une opération délicate.

Ayant attaché leurs chevaux, les cavaliers mirent pied à terre devant une grande grue à roue. Comme il commençait à faire chaud, le Templier et l'homme en vert baissèrent alors leur capuchon et Bartolomeo put enfin voir leur visage. Le Templier était un inconnu, mais l'autre, c'était Hubert, le garde-chasse.

Que venait-il faire là ?

Malvoisin désigna les échelles, puis la toiture et les arcs-boutants. Petit à petit, la lumière se fit dans l'esprit de Bartolomeo. Hubert se renseignait sur la construction. Sans doute n'était-il pas garde-chasse, mais maçon, et il venait là pour découvrir les secrets de la construction.

Quoi qu'il en soit, cela n'avait aucune importance. Lucas de Beaumanoir n'était pas avec eux, pas plus que le chevalier Bracy.

Il resta encore un moment à regarder Hubert et Malvoisin grimper à une échelle jusqu'en haut d'un échafaudage, puis gagner une petite galerie qui longeait le toit. Il décida alors de rentrer. Ce qu'ils feraient là-haut n'avait pas d'intérêt.

Il revint à la chambre de Locksley et lui dit seulement que Malvoisin n'était pas avec Beaumanoir et que le troisième homme était un domestique qu'il avait aperçu dans le manoir du Temple. Tous trois étaient restés à Notre-Dame.

Après avoir perdu Amaury, les hommes de Mercadier avaient, sans succès, écumé le Beau bourg, allant jusqu'aux Champeaux, au bourg Thibourg et même jusqu'à l'abbaye de Saint-Martin. Mais soit le musard avait été prudent, soit ceux qui le connaissaient s'étaient méfiés des hommes d'armes, car ils ne l'avaient pas retrouvé.

Pourtant il ne pouvait être loin et quelqu'un devait forcément savoir où il logeait ! Interrogés, quelques vilains leur avaient d'ailleurs affirmé qu'ils voyaient parfois le jeune Amaury, mais qu'ils ignoraient où il habitait. Le Mulet leur avait quand même promis un denier d'argent s'ils découvraient sa maison.

Le dimanche matin, tandis que Locksley surveillait la porte du manoir et que Bartolomeo était à Notre-Dame, un vilain vint au Loup qui Prêche et demanda après le seigneur Le Mulet.

Le chevalier de Mercadier était dans la salle à ripailler avec ses trois compères. Ils étaient seuls à la même table, personne n'ayant envie d'être près de ces soudards brutaux.

— Seigneur, fit le vilain en tenant son bonnet de laine à la main, j'ai vu celui que vous cherchez, hier. Le nommé Amaury. Je l'ai suivi.

— Coquefredouille ! jura Le Mulet en se levant. Où est-il ?

— Je peux vous conduire, seigneur, proposa le vilain, mal à l'aise, car il n'osait demander son denier.

— Allons-y !

— Attend, Geoffroy ! intervint Robert l'Apôtre qui était le plus raisonnable. S'il est sorti, on ira pour rien et il risque de découvrir qu'on est sur ses traces. Il vaut mieux le surprendre dans son sommeil.

— Tu as raison. Toi, le maroufle, dis-nous où il loge.

— Je… Vous m'aviez promis un denier, seigneur.

— Tu l'auras, vilain, mais quand nous l'aurons trouvé. Nous irons ce soir, à la nuit. Sois ici au soleil couché !

L'autre revint comme on le lui avait demandé. Le Mulet le prit en croupe et le vilain les conduisit rue des Rosiers. C'est là qu'il leur désigna la maison verte.

— Garde nos chevaux dans ce jardin, lui ordonna Le Mulet, tu auras ton denier à notre retour.

Ils partirent vers la maison d'Amaury. La nuit était tombée et on n'y voyait presque plus.

Thomas Le Tondeur avait sa masse d'arme, un lourd marteau de fer à l'extrémité en pointe. Devant l'huis, il leva l'arme et frappa sur la porte à coups redoublés pendant que Simon Le Tripier et Robert l'Apôtre faisaient le tour du logis par un petit passage séparant la maison mitoyenne.

Enfin, la porte se fracassa et ils se ruèrent à l'intérieur. La logeuse était recroquevillée dans le lit à rideaux, terrorisée. Thomas le Tondeur la tira de sa couche et lui brisa la tête avec sa masse.

Ils étaient dans une quasi-obscurité. Le Tondeur battit son briquet de fer pour allumer un bout de chandelle pendant que Le Mulet restait devant l'entrée, car il ne semblait pas y avoir d'autres issues. C'est alors qu'ils perçurent un léger bruit dans le grenier. Levant les yeux, ils distinguèrent la trappe et Le Mulet découvrit l'échelle contre le mur.

— Il est là-haut ! cria-t-il.

Avisant une lanterne, Thomas Le Tondeur l'alluma avec sa chandelle. Ils placèrent l'échelle et Le Mulet monta avec prudence, tenant la lanterne.

Le musard était bien là, tentant de se dissimuler dans un coin du solier. Il n'avait aucune arme. L'homme de Mercadier l'attrapa par le col et le bouscula vers la trappe, lui faisant dégringoler les barreaux. Comme Amaury poussait un long hurlement de terreur en s'écroulant par terre, Le Tondeur le gifla à plusieurs reprises avant de le bâillonner avec une corde.

Ayant entendu, Simon Le Tripier et Robert l'Apôtre revinrent. Ils attachèrent Amaury sur le lit, puis Le Tripier sortit son couteau à écorcher :

— Écoute-moi bien, le musard. Simon va t'écorcher par lambeaux. Mais tu peux éviter ça si tu me dis où est Robert de Locksley et la statuette d'or.

Amaury, terrorisé, roulait des yeux d'épouvante. Il parvint à opiner.

— Je vais lever ton bâillon. Crie et je te gifle, ensuite Simon t'écorchera un bras, menaça Le Mulet qui avait aussi sorti un long coutelas.

Il leva la corde et Amaury balbutia :

— La tour du Pet au Diable.

— Quoi, la tour du Pet au Diable ?

— Dessous, dans les caves… Il y a une crypte…

— C'est là qu'est Locksley ?

— Oui.

— Comment entrer dans la tour ?

— Mes… amis… ont une clef…

— Les tisserands ?

— Oui.
— Pourquoi Locksley n'est-il pas chez eux ?
— Trop… trop dangereux… La crypte est notre refuge.
— Vous êtes des hérétiques ? cracha Le Mulet.
— Oui.

Le capitaine de Mercadier considéra sa victime avec un sourire malfaisant. Ce musard n'aurait pu inventer une histoire pareille, et ils en savaient tissez. D'un geste, il lui trancha la gorge avec la satisfaction de punir un sacrilège.

— Partons ! dit-il en sautant en arrière pour éviter le jet de sang.

— Foutre de Dieu, il était pas bien courageux, gronda Le Tondeur.

Aux chevaux, le vilain avait disparu. Sans doute avait-il compris qu'il ne sortirait pas vivant de l'expédition. Le Mulet en fut contrarié. Le coquin savait où ils habitaient, bien qu'il soit peu probable qu'il les dénonce. Il n'empêche, ils devraient agir sans tarder.

En chemin, ils se consultèrent. N'auraient-ils pas intérêt à briser la porte de la tour ce soir et à descendre dans la crypte ? Thomas Le Tondeur objecta qu'il serait plus prudent d'examiner la porte en plein jour. Elle était peut-être solide et il faudrait repérer si ses points faibles étaient les gonds ou la fermeture.

Le Mulet approuva et ils décidèrent de reporter l'opération à la nuit du lendemain.

OceanofPDF.com

Chapitre 27

Le matin du lundi, un voisin de la maison verte de la rue des Rosiers découvrit la porte défoncée. Comprenant que des larrons s'étaient introduits dans la nuit, il prévint des amis. Armés de faux et de coutelas, ils découvrirent avec terreur le sol couvert d'une épaisse couche de sang à peine séché, puis la vieille femme, la tête en bouillie, et le jeune homme attaché sur le lit, la gorge tranchée.

L'un des voisins savait qui était Amaury. Il partit pour la rue de la Tisseranderie prévenir le syndic des tisserands. Certes, Amaury ne faisait pas partie de la guilde, mais son père en avait été membre.

Noël de Champeaux se rendit aussitôt rue des Rosiers d'où il fit transporter les corps chez lui. Il prévint ensuite les autres tisserands et décida, avec Enguerrand, que les obsèques auraient lieu le lendemain à Saint-Gervais. Après quoi les corps seraient ensevelis dans une fosse du nouveau cimetière des Innocents. Mais avant, la communauté cathare se réunirait dans la crypte pour prier, avec leur pasteur, pour l'âme d'Amaury.

Les femmes lavèrent les corps que les hommes descendirent sous la tour du Pet au Diable. Durant tout ce temps, Étienne Le Trébuchet ne quitta pas son fils. Ses cheveux avaient blanchi d'un seul coup quand il avait appris l'effroyable nouvelle.

C'est Sanceline qui prévint Guilhem, Anna Maria et Bartolomeo à la Corne de Fer. Craignant que ce ne soient des hommes de Mercadier qui aient tué Amaury, Guilhem partit aussitôt examiner le cadavre. S'ils l'avaient torturé et s'il avait parlé, ils n'étaient plus en

sécurité. Il demanda donc à Bartolomeo de rester à la Corne de Fer avec sa sœur, armé et rembarré dans la chambre, car une attaque-surprise des routiers était possible.

Le corps d'Amaury était dans la crypte, veillé par son père. Guilhem l'étudia longuement avec une lanterne et constata qu'on lui avait seulement coupé la gorge. Il n'y avait aucune trace de torture sinon de nombreux hématomes sans doute dus à sa rencontre avec Thomas le Tondeur. Comme la logeuse avait aussi été massacrée, peut-être n'était-ce, finalement, que des maraudeurs, se rassura-t-il. Il demanda pourtant à Sanceline d'être prudente et de ne plus sortir seule avant d'aller raconter à Locksley ce qui s'était passé.

À cette occasion, il transmit à son ami une prière de Noël de Champeaux : les cathares souhaitaient qu'ils participent, tous les quatre, à la cérémonie pour la mort d'Amaury. Ce ne serait pas compromettant, lui avait assuré Noël, Enguerrand lirait seulement un texte de saint Jean et bénirait l'assemblée. Guilhem avait déjà donné son accord, pour être avec Sanceline. Locksley accepta aussi, en mémoire d'Amaury, et Anna Maria et Bartolomeo ne voulurent pas qu'ils y aillent seuls.

La nuit tombée, quand ils arrivèrent dans la crypte après être passés par la maison de Bertaut, la salle était déjà pleine d'une trentaine de cathares, dont beaucoup de femmes et d'enfants. Toute la communauté de la rue de la Tisseranderie était là.

La grande cave était éclairée par des chandelles de suif et des torches de résine attachées aux murs par des crochets de fer. Le corps d'Amaury, enveloppé d'un linceul, était allongé sur des planches posées sur des tréteaux. Au milieu de la crypte avait été dressée une table couverte d'une nappe blanche avec l'Évangile de saint Jean posé dessus, ainsi qu'une croix à trois branches.

Dès que Sanceline les aperçut, elle se précipita pour les présenter à des amis que Locksley connaissait déjà : Jehan le Flamand, le tisserand aux cheveux flamboyants, et Aignan le libraire qui était avec ses deux grands garçons. Dame Bertaut et d'autres femmes avec enfants et nourrissons les rejoignirent.

Ensuite, Locksley et Guilhem vinrent se recueillir un moment devant le corps d'Amaury où priait déjà Enguerrand.

— Allez-vous pratiquer votre *consolamentum* ? lui demanda Locksley, un peu agressivement. Amaury mérite qu'on lui pardonne ses péchés.

— Je le ferais, si c'était possible, seigneur comte, mais le *consolamentum* ne peut être reçu que vivant. Soyez pourtant assuré que l'âme d'Amaury existe toujours. Simplement, comme elle n'a pas accompli sa pénitence dans le corps où elle se trouvait, elle est passée dans un nouveau corps.

— Nous changeons ainsi souvent de corps ? s'enquit Guilhem, intrigué.

— Sept fois, ou seize fois selon nos évêques. Il n'y a ni purgatoire ni résurrection dans notre foi, répondit Enguerrand en les considérant avec tristesse.

Il ajouta, sur un ton de reproche :

— Pourquoi êtes-vous venus en haubert et cervelière, avec dague et épée ? C'est le temps de la prière et non celui de la fureur. Ne croyez-vous pas qu'il y a déjà eu assez de violence ?

— Nous ne sommes pas cathares, maître Enguerrand, et encore moins Parfaits, lui répondit Locksley en plantant ses yeux dans les siens. Amaury était mon ami, il a été tué par les armes et je lui rendrai hommage armé. C'est aussi avec mes armes que je le vengerai.

Sans baisser les yeux, le Parfait prit doucement les mains de Locksley et les garda un instant dans les siennes avant de s'éloigner, sans une parole, vers Étienne Le Trébuchet qui sanglotait. Le Saxon resta immobile. Il avait ressenti une brusque colère quand Enguerrand lui avait reproché d'être armé, mais après que le Parfait lui eut pris les mains, toute animosité avait disparu et il éprouvait maintenant une troublante sérénité. Il vit Sanceline rejoindre son père et prendre le tisserand par l'épaule pour le consoler. Le pauvre homme chancelait, désemparé par la mort de son enfant et angoissé pour son avenir. Elle le conduisit jusqu'à l'escalier qui montait à la salle supérieure de la tour du Pet au Diable et le fit asseoir sur les marches.

— Curieux bonhomme ! laissa tomber Guilhem qui n'avait rien perdu de ce qui s'était passé.

— Curieuse religion ! ajouta le Saxon, méditatif.

Bartolomeo se dirigeait vers eux quand ils entendirent un épouvantable vacarme venant du dessus. Ce furent d'abord des coups assourdissants durant lesquels tout le monde leva les yeux, puis une masse de gravats s'écroula dans l'escalier. Sanceline chercha à protéger Le Trébuchet, tandis que tout le monde se débandait,

croyant à un écroulement de la tour. Mais presque aussitôt un homme, puis d'autres, surgirent en haut des marches et sautèrent dans la crypte. L'un d'eux abattit sa masse sur la tête de Le Trébuchet qui éclata comme un fruit sanglant. Un autre leva son épée pour fendre celle de Sanceline.

Mais sa lame s'arrêta dans une gerbe d'étincelles. Elle avait heurté celle de Guilhem d'Ussel.

Une heure plus tôt, la nuit étant tombée, les quatre hommes de Mercadier brisèrent à coups de masse un des éléments de la herse de bois de la tour du Pet au Diable. Ils se glissèrent dans l'ouverture, montèrent l'escalier jusqu'au pont dormant qu'ils traversèrent.

La porte du donjon avait de solides pentures ferrées, mais ils savaient comment briser des portes et le bruit ne les inquiétait pas. Personne n'alerterait le guet, et, s'il venait, ils tueraient les gardes. Le Mulet avait même pris deux arbalètes en cas de nécessité. Les seuls qu'ils auraient pu redouter étaient les Templiers, mais qui les préviendrait dans la nuit ?

Chacun avec une masse, Thomas Le Tondeur et Simon Le Tripier alternèrent les coups sur la grosse serrure. Au bout d'une dizaine de frappes, elle se brisa et ils entrèrent.

Ils étaient dans une haute salle obscure avec quatre piliers soutenant des voûtes ogivales. Le Mulet avait sa lanterne et Robert l'Apôtre en alluma une autre. La pièce était remplie de ballots et de barriques. Dans l'épaisseur d'un mur, il y avait un escalier qu'ils descendirent jusqu'à une salle identique emplie de tonnelets. Ils ne découvrirent aucune autre ouverture.

— Le musard nous aurait menti ? gronda Le Mulet.

— Le sol est couvert de pierres taillées. Il doit y avoir une cave plus bas, remarqua l'Apôtre.

— Par où passer ?

— L'ouverture doit être cachée par une dalle.

Ils les examinèrent une à une. C'était de grandes plaques de pierres de deux pieds de côté. L'Apôtre découvrit vite que l'une d'elles était marquée d'un signe de maçon. Avec un couteau, il creusa le joint friable autour.

— Celle-là ! dit-il, satisfait.

Ils commencèrent à la briser avec les masses, frappant comme des fous furieux. En quelques coups, la pierre s'effondra, découvrant

des marches et une salle éclairée. Déjà Thomas Le Tondeur s'était précipité, suivi du Mulet brandissant son épée.

La bataille fut brève, mais sanglante. Si les hommes de Mercadier croyaient bénéficier de la surprise, ils furent saisis d'étonnement en trouvant trois hommes en haubert et épée à la main qui se jetèrent sur eux. Après avoir écarté l'épée du Mulet, Guilhem se retourna vers Thomas Le Tondeur à qui il trancha le cou. Pendant ce temps Le Mulet s'était précipité sur Locksley qu'il avait reconnu. Tenant leur épée à deux mains, les deux hommes s'affrontèrent avec une violence décuplée par la haine qu'ils éprouvaient l'un envers l'autre.

Guilhem avait engagé le combat contre Robert l'Apôtre qui tenait un fléau et un coutelas. Mais l'Apôtre frappait n'importe comment, à tout-va. Guilhem eut vite fait de lier son fléau avec son épée. Les armes emmêlées, le combat se poursuivit coutelas contre miséricorde jusqu'à ce que le chevalier troubadour donne un coup de tête à la face du routier. Le nez brisé, le Brabançon chancela un instant et la lame de Guilhem pénétra son haubert, juste sous la dernière côte.

Pendant ce temps, Bartolomeo reculait, trébuchant, parant comme il le pouvait la formidable masse de Simon Le Tripier. Mais il ne pouvait rompre éternellement. Il heurta enfin un mur et comprit que son heure était venue. Pourtant ; à l'instant où le Brabançon levait son marteau pour l'écraser, le mercenaire s'écroula, crachant une giclée de sang.

Par-derrière, Anna Maria lui avait planté un poinçon dans la nuque, Le Tripier n'ayant pas de cervelière. Sans chercher à comprendre, Bartolomeo lui enfonça son épée dans le corps, puis se précipita pour soutenir Locksley.

Mais le Saxon n'avait pas besoin d'aide. Épuisé, Le Mulet cria : « Merci ! » Locksley la lui refusa et, d'un coup de taille, lui trancha l'épaule.

— Anna Maria, où as-tu eu ce poinçon ? haleta alors Bartolomeo.

— Je l'ai pris à la ceinture de Geoffroi le tavemier. C'est celui qu'il utilise pour percer les fûts ! Ton adversaire ne m'a pas vu arriver dans son dos, dit-elle fièrement.

Guilhem examina chacun des hommes de Mercadier, achevant Le Mulet qui agonisait.

— Tu les connais ? demanda-t-il à Locksley.

— Oui. Celui-ci s'appelle Le Mulet. C'est le premier lieutenant de Mercadier. Ce sont eux qui étaient à mes trousses, et qui ont sans doute tué Amaury.

Déjà quelques cathares avaient surmonté leur terreur et leur répulsion devant le massacre. Marchant sur le sol couvert de sang, Enguerrand s'approcha avec Noël de Champeaux et le gros Bertaut.

— Vous les avez tués ! gémit le Parfait, le visage blafard et décomposé.

— Plutôt deux fois qu'une ! répondit Guilhem en vérifiant à son tour que leurs agresseurs étaient morts.

— Nous dénions aux hommes le droit de verser le sang, même pour se défendre contre les malfaiteurs ! s'indigna Noël de Champeaux.

— Nous voulions vous protéger ! répliqua sèchement Guilhem.

— Le Christ a dit que quiconque tue par l'épée doit périr par l'épée, émit Bertaut, mal à l'aise.

— Toute guerre, même juste, est criminelle. Celui qui défend sa vie après s'être armé est un assassin, au même titre que le plus vulgaire des malfaiteurs, insista Enguerrand d'un ton intraitable.

Robert de Locksley les considéra à tour de rôle, interloqué.

— Libre à vous de préférer être à la place de ces chiens ! fît-il. Vous devinez ce qu'ils vous auraient fait ? Vous avez vu ce qui est arrivé à Étienne alors même qu'il pleurait son fils ? Savez-vous ce qu'aurait subi vos femmes et vos filles ?

— Rien ne peut vous autoriser à verser le sang humain, déclara Noël de Champeaux, d'une voix moins assurée.

— Votre religion n'est décidément pas de ce monde ! grimaça Guilhem en secouant la tête.

— Laissez-nous, Guilhem ! intervint Sanceline qui venait de s'approcher. Elle avait les larmes aux yeux, mais Guilhem ne pouvait déterminer si c'était par peur ou par dégoût envers eux. Laissez-nous !

Locksley, Bartolomeo et Guilhem ne virent autour d'eux que des regards réprobateurs. Certains étaient même des regards d'horreur, ce qui était bien pire.

— Allons-nous-en ! décida Locksley, plein de ressentiment.

Guilhem le prit par l'épaule et ils se dirigèrent vers le souterrain qui conduisait aux caves. Anna Maria les rattrapa :

— Reviens dans un moment, Robert. Ils sont sous le choc de ce massacre. Tu dois les comprendre, mais je suis sûr qu'ils ne t'en veulent pas.

Dépités et fatigués, ils remontèrent par la cave de Bertaut jusque dans son atelier det tissage. Robert de Locksley savait où était le vin et en servit trois gobelets à ses compagnons. Ils s'assirent sur les bancs et les escabelles, épuisés par la violente bataille. Robert de Locksley essuya une estafilade qu'il avait à la joue et regarda sa main sanglante.

— Comment ont-ils connu l'entrée de la crypte ? demanda Bartolomeo.

— Amaury ! répliqua Guilhem en haussant les épaules. Il a parlé, parce qu'il a eu peur, mais il les a trompés. Il leur a fait croire qu'ils devaient passer par la tour du Pet au Diable où, en temps normal, ils n'auraient trouvé personne, sinon des Templiers dans les salles hautes.

— Il ne pouvait se douter qu'on célébrerait ses obsèques dans le sous-sol. C'était un garçon adroit et courageux, remarqua tristement Robert de Locksley. Que le seigneur et la Vierge Marie le reçoivent parmi eux. Je penserai souvent à lui.

— Un homme ne peut faire que de son mieux, et c'est ce qu'il a fait, conclut Bartolomeo en se signant.

Le silence s'installa un moment jusqu'à ce que Robert de Locksley le rompît.

— Répète ce que tu viens de dire, Bartolomeo.

— Un homme ne peut faire que de son mieux…

— Pourquoi as-tu dis ça ? l'interrompit Locksley.

— J'avais cette phrase dans la tête, répondit Bartolomeo en haussant les épaules d'évidence.

— Pourquoi ? Où l'as-tu entendue ?

— Lorsque nous avons joué au manoir du Temple.

— Répète ça ! s'exclama Robert de Locksley en se levant, empreint d'une subite agitation.

— Au manoir du Temple. Quand je fouillais les chambres, j'ai rencontré un homme avec qui j'ai parlé, au deuxième étage.

— Il a dit ces paroles ? Sais-tu son nom ? Qui était-il ?

— Oui, il a dit exactement ces mots. Cela m'a frappé, car j'ai trouvé que c'était très vrai. On ne peut faire que de son mieux, pas au-delà. C'était un Normand, il m'a dit que son père avait combattu à

Hastings. Il n'avait pas eu le droit de venir au banquet et il s'ennuyait. C'est un garde-chasse appartenant à Malvoisin.

— Son nom ! rugit Robert de Locksley.

— Hubert… répondit Bartolomeo, effrayé par l'état du Saxon.

— Le meilleur archer d'Angleterre ! lâcha Locksley.

— Quoi ? fit Guilhem

— C'est lui qu'ils ont fait venir ! C'est lui qui doit tuer le roi ! Ce sont bien les Templiers qui ont tout préparé !

— Tu connais cet Hubert ? demanda Guilhem, incrédule.

— Oh oui, j'ai été opposé à lui dans un tournoi. Il est presque aussi fort que moi. Il faut l'empêcher d'agir, le retrouver !

— Je… Je l'ai revu, balbutia Bartolomeo, surpris par la tournure de la conversation.

— Revu ?

— Après la représentation que nous avons faite, souvenez-vous, seigneur comte : j'étais avec vous, dimanche… Nous avons vu deux Templiers et un serviteur avec un surcot vert. Ce serviteur, c'était lui !

— Je m'en souviens. Tu m'as dis qu'ils étaient allés à Notre-Dame…

— À Notre-Dame où le roi se rend pour l'Ascension, compléta Guilhem qui avait pâli.

— Je retourne prévenir Anna Maria, décida Locksley. Retrouvons-nous ici demain matin. J'ai besoin de réfléchir.

Il redescendit dans les sous-sols.

— Rentrons à l'auberge, Bartolomeo, dit Guilhem à son tour, moi aussi j'ai besoin des penser à tout cela. En chemin, raconte-moi exactement où ils sont allés.

À peu près au même moment, le prévôt de Paris descendait dans la cave du Lièvre Cornu.

Philippe Hamelin avait passé la journée avec son frère. Il voulait capturer Robin au Capuchon et son frère voulait saisir les cathares pour les interroger avant l'official. Ils savaient désormais où Robin se cachait, mais ils savaient aussi que c'était un homme redoutable. De plus, il serait peut-être aidé par ses amis, aussi décidèrent-ils d'entrer dans le souterrain durant la nuit, espérant le prendre dans son sommeil.

Cependant, ignorant ce qu'ils allaient découvrir dans les sous-sols du Monceau-Saint-Gervais, Philippe Hamelin ne voulait prendre aucun risque. Il avait donc rassemblé tous les gens dont il disposait pour le guet. Ce n'étaient pas des soldats, juste des hommes frustes, mais vigoureux et obéissants. Quand ils assuraient le guet, ils n'étaient munis que de lourds bâtons ferrés et pointus, des sortes d'épieux redoutables qu'ils utilisaient soit en donnant des coups de taille, pour assommer, briser un membre ou un dos, soit en coup de pointe, pour tuer comme on le fait avec les loups et les sangliers. Le prévôt les avait prévenus. Il voulait prendre ceux qu'ils découvriraient vivants. Donc ils pourraient assommer, mais rien de plus.

C'est en fin de matinée que Philippe Hamelin avait aussi appris que des larrons avaient tué une vieille femme et un jeune homme, rue des Rosiers. C'était si banal qu'il n'y avait prêté aucune attention, mais un peu plus tard un de ses clercs lui avait annoncé que le jeune homme avait été reconnu : c'était Amaury, le fils du tisserand que le mystérieux archer, Robin au Capuchon, avait fait évader.

Qu'est-ce que cela signifiait ? Qui étaient ceux qui avaient tué Amaury ? Les cathares ? C'était impossible ! Ils refusaient de donner la mort. Peut-être n'était-ce qu'un règlement de comptes entre truands,

Amaury était un petit voleur et il pouvait avoir trahi ses complices, s'était-il dit.

Par prudence, il avait quand même demandé à son frère des archers de Saint-Éloy et était allé au Louvre rencontrer Cadoc. Il lui avait fait part de ce qu'il savait et lui avait demandé de l'aide. Cadoc lui avait prêté une trentaine d'arbalétriers.

Philippe Hamelin était arrivé au Lièvre Cornu une heure après la tombée de la nuit. Il était avec son frère, deux gardes portant lanterne et deux arbalétriers. Il s'était fait ouvrir par la servante, terrorisée quand le policier s'était fait connaître.

Une fois dans le cabaret, le prévôt l'avait fouillé, mais l'endroit était vide. Il avait enfermé la servante dans un cagibi, puis l'un des porteurs de lanterne était allé faire des signaux afin de prévenir ceux qui attendaient au bout de la rue, soit une dizaine de gens du guet avec des arbalétriers de Lambert de Cadoc, ainsi que quatre gardes de la prévôté de Saint-Éloy.

Un peu plus tôt, d'autres arbalétriers avaient encerclé l'entrepôt de la guilde des tisserands, près de la place de Grève. D'autres encore avaient pris position devant la tour du Pet au Diable. Ceux-là n'avaient pas remarqué le morceau de herse brisée, pas plus que la porte du donjon, mais elle était dans l'obscurité et Le Mulet avait pris la précaution de la refermer.

Dans la cave du Lièvre Cornu, une dalle était soulevée, découvrant un vieil escalier étroit. Les deux frères Hamelin s'y engagèrent seuls, laissant leurs hommes dans la cave après, leur avoir ordonné d'être silencieux.

En arrivant en bas des marches, le prévôt de Paris aperçut une lumière. Il éteignit immédiatement la chandelle de sa lanterne, prévenant son frère de ne faire aucun bruit, tandis qu'il reculait pour se dissimuler dans un recoin. Ils virent passer à quelques pas d'eux un homme en haubert avec une épée à son baudrier. Était-ce Robin au Capuchon ?

Ils attendirent un moment. Le silence étant revenu, Philippe Hamelin ralluma sa chandelle et suivit l'inconnu d'assez loin, son frère derrière lui. À un carrefour, il choisit la direction d'où provenaient des éclats de voix, des prières et des lamentations. Quand les bruits furent bien distincts et qu'il perçut des lueurs, il éteignit à nouveau la lanterne.

La fade odeur qui arriva à ses narines le fit frissonner. C'était celle de la place des bouchers, devant le Châtelet, celle que l'on sentait quand l'exécuteur de la haute justice démembrait un condamné. C'était l'odeur du sang. On venait de tuer.

Le cœur battant le tambour, les deux frères avancèrent avec précaution dans le noir. Enfin le prévôt de Paris découvrit d'où venaient les paroles. Devant lui s'étendait une crypte éclairée par des chandelles et des flambeaux. Restant dans l'ombre contre son frère, il observa des hommes et des femmes qui transportaient des corps. D'autres installaient des bancs devant une table où s'asseyaient déjà femmes et enfants.

Ce ne pouvait être que des cathares, mais quels étaient ces corps ? Y avait-il sacrifice humain comme certains le rapportaient ?

Il chuchota à son frère d'aller chercher les gens du guet, et surtout qu'ils arrivent vites et silencieusement.

Son frère parti, Philippe Hamelin examina longuement la salle. Il aperçut l'homme en haubert qui parlait avec une femme. Le couple

ne semblait pas s'intéresser à ce qui se passait autour de lui. Continuant d'observer, il remarqua que personne n'était armé, sinon celui en haubert, mais que sous un flambeau on avait empilé épées et masses d'armes. Ses hommes devraient empêcher que les cathares ne s'en saisissent, se dit-il.

Dans la crypte, quelqu'un commença à parler et le silence se fit. Le prévôt de Paris reconnut l'orateur, c'était Enguerrand, l'ancien syndic des tisserands. Il commença à lire un texte de saint Jean. Les cathares, assis sur des bancs, écoutaient avec recueillement, joignant les mains ou fléchissant les genoux en s'inclinant plusieurs fois. Ils répétèrent à plusieurs reprises :

— Bénissez-nous !

Et :

— Priez Dieu pour nous pécheurs, afin qu'il fasse de nous de bons chrétiens et qu'il nous conduise à une bonne fin.

— Que Dieu vous bénisse, dit Enguerrand en étendant les mains sur eux. Que Dieu veuille faire de vous de bons chrétiens et vous conduire à une bonne fin.

C'était une étrange cérémonie, ressemblant à une bénédiction catholique, mais pourtant si différente. Hamelin frissonna et se signa : c'était une cérémonie d'hérétiques et il risquait la damnation pour l'avoir écoutée.

Il était maintenant impatient. Il craignait que, la bénédiction finie, les cathares ne s'en aillent et ne le découvrent. Enfin il entendit son frère chuchoter quelques mots dans son dos. Les hommes d'armes arrivaient et Robert avait même fait chercher du renfort.

Le prévôt se retira dans le souterrain et, à voix basse, donna ses ordres. Il fallait capturer vivant l'homme au haubert. Pour y parvenir, les arbalétriers devraient l'entourer avec interdiction de tirer. Ensuite il fit entrer ses sergents chacun tenant épée, masse d'arme ou arbalète.

Quand une dizaine d'hommes se furent ainsi installés près de l'ouverture, il entra dans la crypte et lança un ordre :

— Je suis le prévôt de Paris, quiconque bouge perdra la vie. Mes hommes bouclent toutes les issues et les arbalétriers vous tiennent en joue.

Ce fut une débandade. Malgré les ordres du prévôt, quelques arbalétriers tirèrent sur les fuyards, tandis que les femmes et les plus

peureux se rendaient en se jetant à genoux. L'homme au haubert, lui, avait dégainé, mais il fut vite entouré et contraint de jeter son épée.

Le prévôt s'avança vers lui :

— Vous êtes Robin au Capuchon ! lui dit-il.

Robert de Locksley ne répondit pas.

— Laissez-vous attacher, sinon, il y aura d'autres morts.

Déjà ses hommes avaient saisi Anna Maria.

— Ne la touchez pas ! hurla Locksley.

Il tenta de s'interposer, mais les gardes étaient trop nombreux et le rouèrent de coups avant de le garrotter.

Une heure plus tard, dans la rue de la Tisseranderie, une longue file d'hommes, de femmes et d'enfants, tous poignets liés, prirent la direction du Grand-Châtelet.

OceanofPDF.com

Chapitre 28

Le mardi 25 mai à l'aurore, les gens du guet pénétrèrent dans la rue de la Tisseranderie pour barrer les carrefours et empêcher toute fuite par les jardins. Philippe Hamelin fit saisir plusieurs amis des tisserands hérétiques. Les maisons de ceux qui avaient été arrêtés furent fouillées, puis soigneusement fermées avec leurs clefs déposées au Grand-Châtelet.

C'est en descendant de sa chambre le matin, pour aller avaler une soupe chaude, que Guilhem apprit la rafle des hérétiques. On ne parlait que de ça dans les deux salles.

— Dans la nuit, seigneur ! lui répondit l'hôtelier quand il s'inquiéta de ce qu'il entendait. On dit que le prévôt de Paris avait eu des informations confidentielles sur des hérétiques qui se réunissaient sous la tour du Pet au Diable !

Guilhem se tourna vers Bartolomeo, brusquement livide comme un trépassé. La première réaction du jongleur fut de se précipiter chez Bertaut, mais Guilhem le prit par l'épaule pour qu'il se maîtrise, lui faisant comprendre qu'ils devaient rester indifférents, sinon ils seraient, suspectés, surtout si Anna Maria avait été arrêtée.

Avec une feinte indifférence, il interpella pourtant le cabaretier.

— Connaissez-vous les hérétiques qui ont été saisis ?

— Bien sûr ! C'étaient des voisins, des amis ! Si j'avais pu me douter ! se lamenta l'hôtelier en écartant les mains. Puis, avec les doigts de sa main gauche, il commença une énumération : il y a Geoffroi le tavemier du Lièvre Cornu, Enguerrand, l'ancien syndic de

la guilde des tisserands, et Noël de Champeaux, le syndic actuel. Tous de bons compagnons…

— Notre amie était logée chez Bertaut où elle avait retrouvé un ami, l'interrompit Guilhem.

— Je crois bien qu'il a aussi été arrêté. Vous devriez aller vous renseigner.

Sur son conseil, ils se rendirent rue de la Tisseranderie où tous les ateliers étaient fermés. Interrogeant plusieurs boutiquiers, on leur raconta le coup de filet du matin, à la première heure du jour. Peu à peu, à force de questions, ils parvinrent à reconstituer ce qui s'était passé. Le prévôt avait procédé à une première arrestation dans la nuit en passant par la tour du Pet au Diable, ayant appris que des hérétiques se réunissaient dans les sous-sols du Monceau-Saint-Gervais. Certains avaient vu transporter des cadavres ensanglantés dans une charrette. On les avait trouvés dans la crypte des hérétiques, preuve qu'ils mangeaient la chair humaine.

Guilhem et Bartolomeo comprirent que la rafle avait eu lieu juste après leur départ. Donc Anna Maria et Robert étaient parmi les prisonniers, peut-être blessés.

Un charpentier leur indiqua que les hérétiques avaient été conduits au Grand-Châtelet. Ils s'y précipitèrent et retrouvèrent, sur la place des bouchers, plusieurs proches de ceux qui avaient été raflés. Les interrogeant, ils apprirent que le prévôt Hamelin interrogeait les prisonniers et avait fait savoir qu'il libérerait les vrais chrétiens.

Guilhem et Bartolomeo restèrent sur la place. Épouvantés par ce qui venait d'arriver, ils attendaient, murés dans un quasi-silence. Accablé de douleur, Bartolomeo pensait à sa sœur et à son mari, sachant trop bien ce que devenaient les hérétiques quand ils tombaient aux mains de l'Église. Quant à Guilhem, s'il songeait aussi à Robert de Locksley, il savait que son ami s'était déjà tiré de bien des situations difficiles et ne s'inquiétait pas trop pour lui. En revanche, il éprouvait une douleur presque insurmontable quand il imaginait Sanceline dans un cachot du Grand-Châtelet. Il s'efforçait vainement de chasser de son esprit ce qui lui adviendrait et, pour la première fois de sa vie, les émotions qu'il éprouvait l'empêchaient de réfléchir rationnellement.

Le cœur serré, il ne cessait de penser aux trois femmes qu'il avait aimées depuis qu'il avait rejoint le comte de Toulouse. Amicie de

Villemur, qui s'était moquée de lui en se mariant avec un autre. Constance Mont Laurier, qui était trop cruelle, et enfin Sanceline, dont la religion lui faisait refuser son amour.

Pourtant, depuis quelques jours, il lui avait montré qu'il éprouvait la plus sincère passion qui fût jamais et il était certain qu'elle la partageait. Il devait la sauver.

En début d'après-midi, on libéra plusieurs personnes dont Gilles de La Croix, un pelletier de la rue de la Tisseranderie. Accompagné de sa femme, de ses trois enfants et de son ouvrier, il répondit comme il put aux questions. Ils avaient été enfermés dans des salles, au sous-sol, avec Bertaut, sa femme, Enguerrand et Sanceline. On, l'avait arrêté, car il était l'ami de plusieurs cathares, mais il avait pu convaincre Hamelin qu'il était bon catholique.

— Oui-da, dans notre cachot il y avait une jeune femme que je ne connaissais pas, répondit-il à Guilhem. Elle était avec un homme brun, de grande taille.

Anna Maria et Robert de Locksley ! Ce ne pouvaient être qu'eux !

Bartolomeo et Guilhem restèrent jusqu'au soir, se nourrissant seulement d'oublies et de petits pains chauds achetés à des marchands ambulants, mais leur attente fut vaine, car on ne libéra personne d'autre. Morts d'inquiétude, ils rentrèrent à la nuit et soupèrent sans appétit à la Corne de Fer. Si Bartolomeo sombra dans un sommeil hanté de cauchemars, Guilhem savait que, le lendemain, il aurait besoin de toutes ses forces et de toutes les ressources de son esprit, aussi se contraignit-il à écarter la passion et la peur qui le rongeaient pour enfin parvenir au repos.

Le matin, avant même le lever du soleil, ils retournèrent au Châtelet. Comme la veille, ils étaient plusieurs dizaines à attendre. En fin de matinée, un clerc accompagné de deux hommes du guet vint leur annoncer que l'official avait réclamé les hérétiques. Philippe Auguste, arrivé la veille à Paris, s'était entretenu avec l'évêque et avait reconnu que c'était à la justice ecclésiastique de les juger. Mais bien sûr, pour ceux qui seraient déclarés coupables, la peine de mort ne serait appliquée qu'après que le roi et son chancelier aient eu connaissance des interrogatoires et aient donné leur accord.

Le clerc ajouta que les prisonniers seraient transférés à la prison de l'évêché et demanda à chacun de rentrer chez soi, faute de quoi il ferait arrêter tout le monde.

Immédiatement, la foule se dispersa et Guilhem parvint à interroger le clerc.

— Je suis jongleur, gentil clerc, et mon amie logeait chez un tisserand. Elle se nomme Anna Maria. Pourquoi serait-elle enfermée alors qu'elle est catholique ?

— Je ne peux pas vous répondre. Je crois me souvenir qu'une dame nommée Anna Maria et une jeune fille sont ensemble et seront jugées comme les autres par l'official. Mais si elle est bonne catholique, elle ne risque rien. Le Seigneur sait reconnaître les siens.

— Je le sais, il l'a toujours montré ! feignit d'approuver Guilhem en se signant fort sérieusement. On m'a dit qu'il y avait aussi un archer étranger…

— C'est vrai. Il se nomme Robin au Capuchon et sera emprisonné au Louvre.

Le clerc rentra et Guilhem et Bartolomeo restèrent seuls devant le Châtelet, malgré tout soulagés d'avoir appris que Robert était vivant.

— Attendons-nous qu'ils sortent ? On pourrait essayer de les libérer quand on les conduira à la prison de l'évêché, proposa Bartolomeo.

— À deux ? Devant Notre-Dame ? Ne te souviens-tu pas du nombre de gardes et d'arbalétriers qu'il y avait dans la cour de l'évêché ? Nous n'aurions aucune chance ! Il y a des cas où la force est inutile. Partons plutôt au Palais. J'arriverai peut-être à convaincre Cadoc.

Au Palais, assis sur un banc de pierre dans la grande salle, Guilhem et Bartolomeo attendirent jusqu'à vêpres. Beaucoup de monde passait devant eux. En général, on les ignorait. Parfois un homme en robe ou en surcot blasonné les dévisageait, le regard interrogateur. Personne ne leur adressa la parole. Enfin un clerc en bliaut blanc arriva et leur demanda de les suivre. Ils prirent un escalier à vis, au bout de la salle, et débouchèrent sur une galerie à colonnade donnant sur une cour. Le clerc gratta à une porte et les fit entrer.

Cadoc était en compagnie du drapier de l'auberge. Tous deux étaient assis sur de hautes chaises. Guilhem maîtrisa sa surprise et comprit immédiatement que ce drapier avait été un espion. Il s'en doutait un peu, mais n'aurait jamais pensé le trouver là.

— Je n'ai pas beaucoup de temps, Guilhem. Demain, le roi se rend à Notre-Dame, ensuite commenceront le procès de ton ami anglais et des hérétiques cathares. Le roi a déjà exigé un châtiment exemplaire. Je me doute de ce que tu viens demander, car j'ai deviné ton rôle. Ma réponse est non et je ne t'ai reçu que parce que tu es chevalier et au titre de notre ancienne fraternité d'armes.

Guilhem comprit que Cadoc savait tout. Les interrogatoires des tisserands avaient certainement été fructueux. Il hocha lentement la tête, inexpressif.

— Qui êtes-vous, vraiment ? demanda-t-il au drapier.

— Philippe Hamelin. Je suis le prévôt de Paris.

— Je comprends mieux, fit Guilhem, se reprochant amèrement de ne pas avoir été plus perspicace.

— Je savais que ce Robin attendait des amis, je n'ai eu qu'à vous suivre, expliqua le prévôt. Cela a été un peu compliqué de trouver les entrées du souterrain des cathares, mais j'ai pu saisir toute la vermine avant qu'elle ne se répande et ne s'attaque au roi. Par contre, j'ignore encore d'où viennent les cadavres qu'on a trouvés… Les tisserands ont dit qu'ils avaient été attaqués, mais je ne les crois pas. Ils seront donc aussi jugés pour ces crimes.

— C'étaient des gens de Mercadier, laissa tomber Guilhem, après une brève hésitation.

Avec ce qu'il allait dire, le prévôt tenterait peut-être de l'arrêter, mais il ne voulait pas qu'on accuse les cathares de pratiquer des sacrifices rituels, comme certains en répandaient déjà la rumeur.

— Comment le sais-tu ? demanda Cadoc, intéressé.

— Si je vous le dis, ai-je votre parole que vous me laisserez repartir libre ?

Cadoc interrogea le prévôt du regard, comme si la décision lui incombait.

Philippe Hamelin pensait avoir anéanti le complot cathare du prince Jean. Il ne restait que cet homme, ce soi-disant jongleur, pour qu'il tienne tous les conjurés. Il pouvait le faire jeter dans un cachot et le torturer, mais il avait le sentiment qu'il ne le ferait pas parler. Le prévôt de Paris savait que la vérité avait un prix. Si le jongleur parlait ici librement, cela lui permettrait de tout savoir rapidement, et Philippe Auguste apprécierait son efficience.

— Avez-vous participé au complot visant à tuer notre roi ? demanda-t-il à Guilhem.

— Non. Je vous le jure sur l'Évangile.

— Je vous donne ma parole que vous sortirez libre du Palais, dit Hamelin, mais vous serez bannis du royaume à jamais. Maintenant, parlez !

— Ils étaient quatre, l'un d'eux se nommait Geoffroy Le Mulet.

— Que faisaient-ils là ? s'étonna Cadoc.

— C'est une longue histoire, sans rapport avec ce qui m'amène, mais la voici en quelques mots. Il y avait un trésor à Châlus (Cadoc opina), et un jeune homme, le fils d'un tisserand de la rue de la Tisseranderie, l'a volé. Or, mon ami Robert de Locksley, celui qui s'appelle Robin au Capuchon, a été accusé du vol. Il est parvenu à s'enfuir et a retrouvé ce jeune homme qui l'a conduit à Paris. La suite, je ne la connais que par déduction. Mercadier avait envoyé Geoffroy Le Mulet aux trousses de Locksley. On a trouvé avant-hier le corps du fils du tisserand. Les gens de Mercadier ont dû le torturer et le faire parler. Ensuite, ils sont entrés dans la cour du Pet au Diable et sont arrivés dans la crypte où ils pensaient que Robert de Locksley se cachait. Il y était, en effet, mais pas seul, puisque les cathares célébraient les obsèques du fils du tisserand.

— Tu étais avec lui ?

— Oui, sourit Guilhem en soutenant son regard. Mais ensuite, il y a eu dispute. Les cathares n'ont pas approuvé que l'on se batte, aussi je suis parti.

— Vous avez bien fait, dit le prévôt. Je vous aurais trouvé avec les autres et vous auriez fini sur le bûcher. Maintenant, parlez-moi du complot…

— Plutôt du trésor ! le coupa Cadoc, car il n'y avait que cela qui l'intéressait.

— Locksley l'a perdu, répondit Guilhem, songeant qu'il avait peut-être là une monnaie d'échange avec Cadoc.

Le visage du capitaine mercenaire s'assombrit. Une de ses mains quitta l'accoudoir de sa chaise et se posa sur la poignée de son épée.

— Dieu me damne, Guilhem ! gronda-t-il. Vas-tu me mentir longtemps ?

— Je ne t'ai jamais menti, Cadoc. Locksley m'a appelé à l'aide pour punir un crime. Il avait découvert que deux chevaliers du Temple et le seigneur de Bracy, tous trois serviteurs du prince Jean, étaient les instigateurs de la mort de Richard Cœur de Lion, son roi.

— Richard a été tué d'un vulgaire coup d'arbalète, répliqua Cadoc, un peu calmé. Le même coup que je lui avais infligé.

— Les deux Templiers avaient fait empoisonner le trait.

— Comment ? demanda le prévôt qui ne s'attendait pas à cette révélation.

— Ils avaient remis du poison à Basile, le chevalier qui a tiré. Ensuite, à Paris, Locksley et moi avons découvert que les Templiers avaient fait venir un archer d'Angleterre et qu'après avoir tué Richard, ils voulaient assassiner votre roi Philippe. Ainsi le prince Jean serait devenu roi de France et d'Angleterre.

— Qui sont ces Templiers ? demanda le prévôt.

— Lucas de Beaumanoir et Albert de Malvoisin.

Le prévôt secoua négativement la tête en grimaçant.

— C'est un conte ! Le grand maître Beaumanoir est un ami du roi et fort estimé par le Templier chargé des finances royales. Avez-vous une preuve ?

— Aucune, seigneur prévôt. Mais si vous ne me croyez pas, l'archer anglais tuera votre roi demain ! fit Guilhem qui sentait monter sa colère.

— Assez ! cria Cadoc. Je veux bien admettre que ce Locksley t'ait abusé. La vérité est que Locksley et les cathares ont préparé l'assassinat de notre roi à la demande du roi Jean, le plus infâme félon que la terre ait porté ! Mais leur complot a échoué et tes amis vont nous confesser leur projet criminel. J'espère ne pas découvrir que tu étais des leurs.

— Serais-je venu ici ? C'est vous qui vous trompez ! Les cathares n'ont jamais conspiré contre Philippe Auguste. Il y a bien un autre archer anglais ! Bartolomeo, mon écuyer, l'a vu dans le manoir du Temple. Malvoisin l'a conduit à Notre-Dame pour qu'il choisisse l'endroit d'où tirer. À cette heure, il est encore dans le manoir. Vous pouvez saisir tous les comploteurs, si vous agissez vite !

— Balivernes ! laissa tomber Cadoc en haussant les épaules.

— Interrogez donc Maurice de Bracy ! Vous verrez bien ce qu'il répondra quand je l'accuserai !

— Personne n'a vu le sire de Bracy depuis plusieurs jours, répliqua le prévôt. Sans doute est-il en voyage…

— En voyage ! Alors qu'il prépare la mort du roi ! Questionnez alors Locksley ! Il vous confirmera ce que je viens de dire. Cela ne vous prendra pas longtemps de le conduire ici.

— Locksley est enfermé au Louvre. C'est là-bas qu'il sera jugé et je ne le transférerai pas au Palais, décida le prévôt.

— Décidément, vous êtes un maître sot ! Vous serez la cause de la mort de votre roi !

— Arrête-toi, Guilhem ! Un mot de plus et je te fais pendre dans la cour. Au nom de notre ancienne amitié et pour respecter la parole que t'a donnée Philippe Hamelin, nous te laissons partir. Mais tu auras quitté Paris ce soir ! Est-ce clair !

— Que l'official libère au moins deux femmes nommées Anna Maria et Sanceline, elles ne sont pas cathares !

— Cela n'est pas de notre juridiction, laissa tomber le prévôt.

Fou de rage, Guilhem fit un pas pour se jeter sur lui, mais Cadoc se dressa pour l'empêcher, l'épée à demi sortie.

— Par le Diable, sors d'ici ! rugit-il.

Guilhem comprit qu'il faisait une folie et se maîtrisa. Il planta pourtant ses yeux dans ceux du mercenaire avant de dire :

— Je t'obéis, Cadoc ! Mais n'oublie pas mes paroles : il viendra un temps où les chiens auront besoin de leur queue !

Il leur tourna le dos et partit.

Ils quittèrent le Palais dans un silence sinistre. Bartolomeo songeait à sa sœur, à ce qu'il pourrait tenter pour la sauver. Guilhem, lui, examinait toutes sortes d'entreprises, mais aucune n'était réalisable, surtout à deux et en si peu de temps.

Il songea alors qu'il prenait le problème à l'envers. Les prisonniers étaient inaccessibles, mais pas les Templiers. Eux étaient dans le manoir, avec l'archer anglais. S'il parvenait à y pénétrer, à capturer Malvoisin ou Beaumanoir, il saurait obtenir leur confession. Mais comment entrer ? Les étroites fenêtres du premier étage étaient protégées par d'épaisses grilles. Le double portail était clouté. Peut-être Bartolomeo pourrait-il accrocher un filin aux colonnettes du deuxième étage. Mais après ? Le manoir était plein d'hommes d'armes et de sergents du Temple.

Finalement, il était tout autant impossible de sortir Malvoisin ou Beaumanoir de là que Robert de Locksley du Louvre ou les deux femmes de leur prison.

Certes, il pourrait s'en prendre à l'archer quand il sortirait du manoir du Temple avec Bracy et Malvoisin. Mais si les tuer tous les trois sauverait Philippe Auguste, cela n'innocenterait pas Robert ni

ne permettrait la libération d'Anna Maria et de Sanceline. C'était donc une vaine entreprise.

Il s'efforça de faire le vide dans son esprit et d'anticiper ce qui allait se passer pour trouver des faiblesses dont il pourrait profiter. Quand il était capitaine de Mercadier et de Cadoc, il avait souvent tiré parti de telles spéculations avant une expédition.

À Notre-Dame, l'archer tirerait sur Philippe Auguste. Puis les Templiers le ramèneraient au manoir pour le faire disparaître, à moins que ceux qui l'aient accompagné ne le tuent sur place. En aucune manière ce pauvre garde-chasse ne devrait parler et raconter ce qu'il savait.

Le roi mort, Robert de Locksley serait au moins disculpé d'être son assassin. On l'interrogerait, il parlerait et accuserait Bracy, Beaumanoir et Malvoisin, comme lui-même venait de le faire au Palais, devant Cadoc et le prévôt.

La position de Beaumanoir serait alors difficile. Si le prévôt de Paris questionnait les gens du manoir du Temple, il pourrait bien y avoir un serviteur qui parle d'Hubert.

Le grand maître ne pouvait ignorer cela. Or, l'homme qui avait conçu l'assassinat de Richard Cœur de Lion par procuration avait prouvé qu'il était fin stratège. Il avait certainement tout prévu pour ne pas être soupçonné.

Guilhem songea à ce que Bartolomeo avait suggéré : que Locksley aurait fait un bon coupable si les Templiers l'avaient capturé. Ils n'auraient eu qu'à livrer son cadavre en assurant qu'il était le seul meurtrier.

Mais ce n'était plus possible.

Comment Beaumanoir allait-il se disculper ? Avait-il prévu de fuir ? Il perdrait alors toutes ses charges dans l'ordre du Temple, tout comme Malvoisin. Quant à Bracy…

Bracy ne venait plus au Louvre, avait dit le prévôt. Il n'était pas au banquet. Était-il déjà en fuite ? Pourtant, d'après le portrait qu'en avait fait Locksley, ce n'était pas un lâche.

Où était-il ? Sans comprendre pourquoi, Guilhem sentit que cette question était importante.

La vérité le frappa alors d'un seul coup. Lucas de Beaumanoir allait faire passer Bracy comme le maître d'Hubert et l'organisateur du complot ! Si Bracy n'était pas au banquet et s'il ne venait plus au Louvre, c'est qu'il était prisonnier. Il serait extrait de sa prison après

la mort de Philippe et on ne retrouverait que son cadavre. Maurice de Bracy remplacerait Robert de Locksley dans le rôle du coupable.

Ils venaient de passer le Grand pont et le regard de Guilhem s'égara vers la Seine. Si l'on retrouvait le cadavre de Bracy demain ou après-demain accroché aux pales d'un moulin, on penserait qu'il avait tenté de fuir en barque, qu'il était tombé et qu'il s'était noyé.

Beaumanoir avait certainement prévu quelque document accusateur prouvant qu'il était un traître, qu'il avait toujours été au service de Jean, que c'est lui qui était le maître d'Hubert. Les accusations de Locksley et les siennes iraient d'ailleurs dans le même sens.

Mais où était Bracy ? Ce qu'il venait d'imaginer impliquait qu'il fût encore vivant. On ne devait retrouver son corps qu'après la mort du roi. Il ne pouvait donc être enfermé que près de la Seine, de manière à pouvoir être facilement noyé.

Il était forcément dans le manoir du Temple, dans un cachot !

Si capturer et faire sortir Beaumanoir ou Malvoisin du manoir était impossible, il n'en serait pas de même de Bracy, qui, une fois sorti de sa cellule, accepterait facilement de le suivre pour avoir la vie sauve. Guilhem disposerait alors d'un témoin que le prévôt croirait.

Mais comment entrer dans le manoir ?

— Allons rue du Chevet-Saint-Gervais, dit-il à Bartolomeo, songeant qu'en examinant la forteresse une idée lui viendrait peut-être.

Son écuyer prit la direction de la grève en longeant la Seine. En chemin, Guilhem expliqua à Bartolomeo ce qu'il avait déduit, tandis qu'ils passaient devant l'entrepôt fermé des tisserands.

— Seigneur, fit alors Bartolomeo, il me vient à l'esprit que les affaires du sire de Locksley sont toujours dans sa chambre de la rue Putigneux. Il y a surtout son arc et ses flèches…

— Tu as raison, allons les chercher.

Ils parvinrent à se faire ouvrir la porte de la maison. À l'étage, Guilhem enfonça celle de la chambre d'un coup d'épaule et prit l'arc et les flèches de son ami. Il n'y avait rien d'autre qui méritât d'être emporté. De retour dans la rue, il resta un long moment à examiner le manoir du Temple, son portail ferré et ses fenêtres grillagées. Passer par le toit était tout autant impossible… Et par-dessous ? songea-t-il soudain.

C'était une vieille forteresse. C'est Louis VI, le grand-père de Philippe Auguste, qui avait offert leur première maison aux chevaliers du Temple. Plus tard, Louis VII leur avait donné le terrain sur lequel ils avaient construit le manoir. Un terrain qui appartenait au comte de Meulan. Que s'y trouvait-il avant la construction du manoir ? Sans doute une fortification du comte de Meulan. Dans ce cas, il était possible qu'elle ait été reliée au donjon du Pet au Diable.

— Bartolomeo, crois-tu qu'il pourrait y avoir un souterrain vers le manoir du Temple ?

— Depuis le passage du magasin des tisserands ?

— Oui.

— Je n'ai rien vu de tel, répondit le jeune homme après un instant de réflexion.

Mais il ajouta :

— Le conduit est creusé dans la roche. Pourtant j'ai vu des traces moussues qui pourraient bien être de vieux joints maçonnés. Oui, il se pourrait qu'il y ait un ancien passage que l'on ait bouché.

— Nous allons vérifier cette nuit.

— L'entrepôt des tisserands est fermé, comment entrera-t-on ?

— On passera par la maison de Bertaut. Il suffira de grimper à une fenêtre.

Bartolomeo grimaça son inquiétude.

— Et ensuite ?

— Dans le manoir, on cherchera Bracy. Il doit être dans un cachot. On le sortira et on le mènera au Grand-Châtelet, chez le prévôt, où je le ferai parler.

— Et si vous vous êtes trompé, seigneur ? S'il n'y a pas de souterrain ? s'enquit Bartolomeo qui voyait mal comment ils viendraient à bout de la garnison du manoir.

— Dans ce cas, j'attendrai que Malvoisin et l'archer sortent du manoir demain matin. Nous les suivrons et tenterons de les capturer. Ce qui ne sera pas facile.

— Pourquoi ne pas les tuer ?

— Cela sauverait le roi, mais n'absoudrait ni Robert ni Anna Maria et Sanceline.

Ils revinrent à la Corne de Fer. Cadoc voulait qu'ils aient quitté Paris le soir même, donc ils ne devaient plus se trouver à l'auberge si le prévôt y venait. Ils se changèrent, ne gardant qu'une chemise et des chausses, puisqu'ils allaient peut-être devoir creuser et se salir.

Ensuite, ils rassemblèrent leurs bagages, leurs armes, leur gambison et leur haubert, l'arbalète et les carreaux. Bartolomeo garda l'arc de Locksley.

Sortis de l'auberge, ils s'arrêtèrent à l'échoppe d'un chandelier auquel ils achetèrent deux douzaines de chandelles de suif attachées par une ficelle, puis ils reprirent leurs cinq chevaux à l'écurie. Guilhem fit seller celui d'Anna Maria, les autres servant de bât pour leurs bagages.

OceanofPDF.com

Chapitre 29

Rue de la Tisseranderie, au coin de la rue des Deux-Portes, une traverse étroite séparait l'habitation de Bertaut de celle d'Enguerrand. Ces passages, laissés libres pour éviter la propagation des incendies, conduisaient à des lopins de terre et des jardins. L'obscurité s'étendait quand Guilhem et Bartolomeo l'empruntèrent.

L'arrière des maisons était en encorbellement. Le premier étage de celle de Bertaut était à un peu plus de deux toises du sol. À ce niveau, il n'y avait qu'une fenêtre avec un volet intérieur, fermé, car le prévôt avait fait rembarrer toutes les ouvertures des maisons fouillées.

Ils attachèrent les chevaux, laissant leurs harnachements et leurs armes en espérant qu'un rôdeur ne les volerait pas. Ensuite, debout sur le dos de sa monture, Bartolomeo attrapa une traverse en saillie et grimpa sur la corniche. À l'appui, il atteignit la fenêtre, déchira les peaux de porc servant de vitrage et força la fermeture en frappant dessus avec le manche de sa miséricorde.

— Je vais vous ouvrir la porte de la rue, seigneur, dit-il en rentrant.

Guilhem retourna rue de la Tisseranderie. Des voisins avaient dû les voir, ou plutôt les entendre, mais cela n'avait aucune importance. La nuit tombée, personne ne sortait. On ne préviendrait le prévôt que le lendemain, si on le prévenait.

— Trouve tout ce qui peut nous servir à creuser, dit Guilhem, quand Bartolomeo l'eut fait entrer.

Il leur aurait fallu un pic de maçon, des outils de carrier ou des brettes de tailleurs de pierre, mais personne ne leur aurait prêté des outils si précieux. Ils fouillèrent donc l'atelier où trônait le grand métier à tisser, découvrant un maillet de bois, un petit marteau de fer et un gros poinçon. Bartolomeo emporta aussi la navette du tisserand qui pourrait servir de levier. Pour le reste, ils utiliseraient leur miséricorde et les épées.

Guilhem alluma une chandelle avec son briquet à amadou avant de prendre la direction des caves. Au sous-sol, la dalle qui dissimulait le passage était toujours ouverte.

Ils descendirent dans la seconde cave, puis dans le passage qui conduisait à la salle, sous la tour du Pet au Diable.

Si les tréteaux et leurs planches étaient toujours dressés, il ne restait aucune trace de la bataille qui s'y était déroulée. Pourtant, dans une crevasse du sol, Bartolomeo aperçut un manche qui dépassait. Il s'en saisit. C'était une masse d'arme d'un des hommes de Mercadier, recouverte de sable par les piétinements.

Engagés dans le long corridor conduisant à l'entrepôt des tisserands, ils examinèrent attentivement le mur du côté du manoir du Temple. Par endroits, la paroi était couverte de mousses, car les plus hautes crues de la Seine avaient dû atteindre le souterrain. Ils s'arrêtèrent plusieurs fois, croyant distinguer des joints, mais en les grattant avec une lame ils découvrirent, chaque fois, que ce n'était que des traces naturelles.

C'est presque à l'extrémité de la galerie qu'ils devinèrent une sorte d'échiquier, vert olive et ocre foncé, mélange de mousses et de moisissures ayant l'apparence du velours. Après avoir gratté jusqu'à la pierre, ils firent enfin apparaître de larges joints de chaux. C'était indiscutablement un mur qui se situait, à peu près, dans la direction du manoir du Temple.

Guilhem ressentit un mélange d'espoir et de satisfaction, mais plus d'une heure s'était écoulée depuis qu'ils étaient entrés chez Bertaut. Le temps passait trop vite. Pendant que Bartolomeo allumait une seconde chandelle pour ne pas prendre le risque de se trouver dans le noir, il commença à donner de grands coups de masse dans le mur sans que celui-ci s'ébranle ou donne l'impression qu'il existait un vide de l'autre côté.

La force brute étant inutile, ils commencèrent à creuser dans les joints. Bartolomeo utilisait le poinçon et le maillet du tisserand,

Guilhem sa miséricorde et le petit marteau. Mais, malgré leur âge et les moisissures, les joints étaient solides, car la chaux avait bien durci. Le travail avait été fait par des maçons consciencieux dont Guilhem maudit en silence l'efficacité.

Au bout d'une heure, les mains en sang, ils avaient chacun dégagé une pierre de la taille d'un tronc humain, mais sans parvenir de l'autre côté. Le poinçon étant trop court, Bartolomeo poursuivit avec sa miséricorde.

Une nouvelle heure de grattage s'était écoulée quand la lame de Guilhem rencontra enfin le vide. De nouveau pleins d'espoir, ils poursuivirent avec ardeur bien qu'ils soient exténués, travaillant à genoux, sans guère d'espace. C'est alors qu'une pierre bougea. À deux, et avec les épées comme levier, ils parvinrent à pousser le quartier de roc et à le faire tomber.

Bartolomeo introduisit la chandelle et distingua un passage identique à celui dans lequel ils se trouvaient. En revanche, il n'y avait aucun appel d'air. Donc l'extrémité de ce nouveau souterrain était sans doute fermée.

Ils ne pouvaient se glisser dans l'orifice trop étroit et durent dégager deux ou trois autres pierres. Pour y parvenir, il leur fallut encore une heure et ce fut à la masse qu'ils brisèrent les derniers quartiers. Immédiatement Bartolomeo pénétra dans le trou avec l'une des chandelles. Guilhem fit passer leurs outils et entra à son tour.

Le nouveau souterrain était identique à celui qu'ils connaissaient. Ils le suivirent sur quelque cinq cents pieds jusqu'à ce qu'ils soient arrêtés par un mur.

— On doit être au niveau des caves du manoir du Temple, dit Bartolomeo.

— Il faut recommencer à creuser, décida Guilhem avec un brin de découragement.

Il devait être minuit, peut-être plus. S'il leur fallait encore quatre heures pour percer ce mur, plus le temps de trouver Bracy, ils ne seraient jamais au Grand-Châtelet avant le départ d'Hamelin.

Le travail harassant reprit. Fatigués, ils travaillaient plus lentement. Ce n'est qu'après avoir creusé les joints de deux grosses pierres, et avoir frappé dessus plusieurs fois avec la masse, qu'ils entendirent le bruit. Ils se figèrent.

Le son venait de l'autre côté. Un bruit irrégulier, comme un choc contre la roche, assourdi, étouffé.

Aucun doute, il y avait quelqu'un !

— Qui cela peut-il être ? demanda Bartolomeo.

— Nous allons le savoir. ,

— Et s'il donne l'alerte ? s'inquiéta Bartolomeo.

— S'il voulait nous surprendre, il ne nous aurait pas signalé sa présence, décida Guijhem. Peut-être arrivons-nous à un cachot et est-ce un prisonnier. Peut-être même est-ce Bracy.

— Si ce n'est pas lui, nous ne serons pas plus avancés, grimaça Bartolomeo. Aboutir dans une prison, quelle malchance !

— Continuons !

Ils creusèrent encore et encore. Une nouvelle fois, ils purent passer la lame d'une épée. C'est alors qu'ils entendirent la voix :

— Qui êtes-vous ?

— Et vous ? répliqua Guilhem.

— Maurice de Bracy. Je suis prisonnier ici.

Guilhem jeta un regard satisfait à Bartolomeo.

Dès qu'ils auraient percé ce mur, ils pourraient l'emmener avec eux. Ils avaient encore le temps d'aller au Grand-Châtelet.

Bartolomeo se remit à creuser les joints pendant que Guilhem s'approchait de la fente pour demander :

— Pourquoi êtes-vous prisonnier ?

— Vous ne m'avez pas dit qui vous étiez, répondit la voix, méfiante.

— Des amis de Robert de Locksley qui empêcheront Beaumanoir d'agir.

— Vous connaissez Lucas de Beaumanoir ?

— Je l'ai rencontré.

Bien qu'assourdie, la voix qui parvenait de l'autre côté était empreinte d'un mélange de crainte et d'espoir.

— Vous savez ce qu'il veut faire ?

— Il a tué Richard Cœur de Lion et il s'apprête à tuer le roi de France.

— Qui êtes-vous ? répéta la voix.

— Je me nomme Guilhem d'Ussel, je suis chevalier et féal vassal de Raymond de Saint-Gilles.

Jugeant qu'il perdait du temps, Guilhem s'attaqua à agrandir la fente avec sa miséricorde.

— Que voulez-vous faire ? demanda Bracy, après un long silence, comme s'il avait dû digérer ce qu'il avait entendu.

— Je suis venu vous chercher.

— Pourquoi ?

— Je vais vous conduire au Grand-Châtelet où vous raconterez vos crimes au prévôt.

— Et si je refuse ?

— Croyez-vous que je vous laisse le choix ? Si c'est nécessaire, vous serez torturé.

— Je n'ai pas peur de la torture.

Guilhem ne répondit pas. Tout en frappant avec vigueur dans le joint avec le maillet que Bartolomeo lui avait laissé, il se demandait si Bracy pouvait être si courageux. Il était son seul témoin. S'il ne parlait pas, Robert de Locksley, Anna Maria et Sanceline étaient perdus.

— Pourquoi Robert de Locksley n'est-il pas avec vous ?

— Il a été arrêté. On l'accuse d'avoir voulu tuer Philippe Auguste.

— Je l'ignorais.

De nouveau il se tut et Guilhem continua à frapper la roche pendant que Bartolomeo déchaussait une autre pierre.

— Où est-il enfermé ?

— Au Louvre.

— Je pourrais le faire sortir, proposa la voix après un moment.

— Vous ? demanda Guilhem, tellement interloqué qu'il s'arrêta de creuser.

— Oui-da, je suis un proche du roi. Je connais les chevaliers et les sergents d'armes qui ont en charge la prison du donjon. Je parviendrai sans peine à les convaincre de me remette Locksley.

— Ensuite ?

— Malvoisin conduira Hubert à Notre-Dame avant le lever du soleil. À nous trois, nous pourrons les arrêter.

— Pourquoi vous ferais-je confiance ?

— Parce que j'ai rendu hommage au roi Philippe et que je n'ai qu'une foi.

— Si vous étiez un loyal chevalier, vous l'auriez prévenu, persifla Guilhem en arrachant des bouts de roche avec les mains. Vous n'êtes qu'un félon.

Bracy resta silencieux, tandis que Guilhem se remettait à frapper la pierre avec la masse. Enfin, elle se brisa en morceaux.

Bartolomeo l'aida à la dégager. Ils s'acharnèrent pendant un moment jusqu'à ce que Guilhem parvienne à faire basculer les plus gros restes de l'autre côté.

— Aidez-nous à dégager les débris de votre côté ! ordonna Guilhem

— Laissez-moi au moins vous raconter ce qui s'est passé avant de me juger, proposa alors Bracy d'une voix assurée.

— Je vous écoute, répondit Guilhem en agrandissant le trou avec sa miséricorde pendant que Bartolomeo creusait autour d'une autre pierre.

— Il y a un an, j'ai reçu la visite d'Étienne de Dinant, un chevalier normand proche du prince Jean. Dinant me rappela que j'avais non seulement été le féal de Jean, mais aussi son ami, et qu'il souhaitait que je revienne près de lui.

» J'ai été flatté jusqu'au moment où il m'a expliqué les conditions de cette proposition : le roi de France avait plusieurs fois manqué à sa parole envers le prince Jean et celui-ci voulait à bon droit se venger. Jean était prêt à richement récompenser celui qui exaucerait son vœu le plus cher. Ayant compris le sens de ses paroles, je lui répondis que j'avais rendu hommage à Philippe Auguste et que je ne le trahirais pas. Dinant parut accepter mes scrupules et m'indiqua seulement, avec indifférence, que si Richard venait aussi à disparaître, je pourrais devenir l'ami du roi de France et d'Angleterre, car Jean saisirait le trône des lys ; le fils de Philippe étant incapable de le défendre. J'ai objecté que Richard était toujours roi, mais Dinant me rappela que les fortunes de la guerre faisaient que le Cœur de Lion pouvait disparaître d'un jour à l'autre, tant il prenait des risques insensés dans les batailles. Il ajouta alors qu'il avait aussi beaucoup d'ennemis. Je compris qu'il me comptait parmi eux et qu'il me demandait non seulement de tuer le roi de France, mais aussi le roi d'Angleterre.

Après cette confession, Bracy resta silencieux, peut-être parce que Guilhem s'était remis à frapper de toutes ses forces sur une pierre presque déchaussée, peut-être aussi par honte pour avoir écouté une aussi infâme proposition.

— Je l'avoue, reprit-il quand les coups de masse s'arrêtèrent, l'idée d'être le favori du roi de France et d'Angleterre m'avait ébloui et troublé, mais n'est-ce pas ainsi que Satan agit ?

Que Satan agisse ainsi, Guilhem l'avait observé. Mais il savait surtout que le Diable s'adressait à ceux qui prêtaient une oreille favorable à ses propositions.

— Très vite, pourtant, je me ressaisis et l'horreur chassa l'avidité qui m'avait de prime abord guidé. Je répondis froidement à Dinant que je devais la vie à Richard et que jamais je ne porterais la main sur lui. Il parut m'approuver et me parla alors de Beaumanoir et de Malvoisin, mes amis, exilés comme moi, mais qui, eux, haïssaient mortellement Richard. Il souhaitait que je leur parle comme il venait de le faire et je devinai qu'il me le demandait pour ne pas se compromettre. J'aurais pu refuser et le chasser, mais je ne l'ai pas fait.

Bracy se tut un instant, car Bartolomeo frappait de vigoureux coups de masse sur une pierre qui lui résistait.

— J'ai beaucoup réfléchi dans ce cachot. Je sais que j'ai été tenté par cette infâme proposition. Dinant avait semé une graine dans mon cœur et dans ma foi. En l'écoutant, j'étais déjà entré dans les ignobles calculs de Jean.

La pierre sur laquelle s'acharnait Bartolomeo tomba dans un grand fracas qui les fit sursauter.

— Le trou est assez grand, me semble-t-il, essayez de passer, proposa Guilhem.

Bracy se glissa dans l'orifice. Il portait une robe longue avec un surcot à ses armes qu'il salit en rampant dans les gravats. Tiré par Bartolomeo, il parvint de l'autre côté où Guilhem lui mit sa miséricorde sous la gorge.

— Donnez-moi votre parole que vous m'accompagnerez au Grand-Châtelet sans tenter de fuir, seigneur de Bracy, sinon je vous attache.

— Vous avez ma parole, promit Bracy.

Ils ramassèrent les chandelles et reprirent le tunnel en sens inverse. En chemin, Bracy, qui suivait Bartolomeo, poursuivit son récit, comme désireux de convaincre Guilhem.

— Je me suis battu contre Richard. Il m'a vaincu et m'a laissé la vie sauve, même s'il m'a chassé d'Angleterre, aussi ai-je juré de ne plus jamais attenter à ses jours. Seulement que pouvais-je faire pour lui ? Lui apprendre que son frère voulait l'assassiner ? Il ne m'aurait pas cru ! La situation était la même avec le roi de France. Philippe m'a accueilli et je lui ai rendu hommage, bien qu'il m'ait toujours

laissé à l'écart de ses fidèles. Lui dire que le prince Jean voulait attenter à ses jours ? Qu'on m'avait proposé d'être l'instrument de sa mort ? Je suis certain qu'il m'aurait cru, mais il m'aurait chassé de sa cour. D'ailleurs, Philippe prenait de telles mesures pour se protéger, craignant d'être assassiné par Saladin, que personne n'aurait réussi à le tuer.

» Je décidai donc d'entrer dans la conspiration pour y faire obstacle. Beaumanoir et Malvoisin avaient de bonnes raisons de se venger de Richard et ne devaient rien au roi de France, car c'était le Temple de Paris qui les avait accueillis. Ils écoutèrent donc avec intérêt les propositions de Dinant, mais me dirent qu'ils étaient incapables de les réaliser. Je croyais alors le projet abandonné jusqu'à un jour du mois de mars où Albert de Malvoisin m'interrogea sur Hubert.

— L'archer anglais ?

— Oui. Malvoisin avait reçu une lettre de son neveu, le fils de son frère Philippe exécuté par Richard. Ce neveu avait gardé à son service le garde-chasse de son oncle qui venait de remporter le tournoi annuel de tir à l'arc du Yorkshire. Albert, sachant que j'avais été un ami de son frère et ne connaissant pas Hubert, me demanda si ce garde-chasse était vraiment adroit.

» Je lui répondis qu'il l'était, cependant la dernière fois que je l'avais vu, il avait quand même été battu par Robert de Locksley qui avait coupé en deux sa flèche, fichée au centre de la cible.

Guilhem ne put s'empêcher de sourire à cette évocation, puisqu'il avait vu Locksley faire de même avec Rostang de Castillon{60}.

— Nous avons échangé ensuite quelques souvenirs jusqu'à ce que Malvoisin me dise : « Nous ne pouvons approcher Richard Cœur de Lion ou Philippe Auguste, mais une flèche y parviendrait. Croyez-vous qu'Hubert en soit capable ? »

» Je ne m'attendais pas à une telle infamie. Stupéfait, j'objectais finalement qu'une flèche pourrait à peine percer un camail ou un haubert, si l'un des rois portait une cotte de mailles. Malvoisin le reconnut et ne m'en parla plus jusqu'au jour où Beaumanoir m'invita à dîner et me tint ce discours à la fin du repas : « Je viens d'apprendre qu'un trésor a été découvert à Châlus. Le roi Richard va s'y rendre avec Mercadier et son armée. En même temps, il lancera une offensive sur plusieurs châteaux de ses vassaux félons du Limousin. Nous avons là une chance de l'approcher." "Une chance ?

Je ne vois pas laquelle" ai-je dit. "Êtes-vous prêt à nous accompagner à Châlus ?" m'avait seulement répondu Beaumanoir. "Pour y faire quoi ? Attendre que Richard prenne le château et nous trouve à l'intérieur ?" ai-je plaisanté. "Quand Richard s'attaquera à Châlus, les combats seront sans merci, car Mercadier ne fait jamais de quartier. Si nous arrivons avant eux, nous pourrons donner un peu d'espoir aux défenseurs", me rétorqua Beaumanoir. "Comment ?" ai-je demandé. "À prix d'or, un apothicaire m'a fourni un flacon de liquide dans lequel il suffirait de tremper la pointe de quelques flèches", a lâché Malvoisin.

» J'étais resté interloqué en entendant cette nouvelle vilenie. "Qu'un défenseur blesse Richard par un trait empoisonné… et ils seront sauvés, car Richard mort, Mercadier les abandonnera", a ajouté Lucas de Beaumanoir. "Croyez-vous parvenir à les convaincre d'une telle félonie ?" ai-je objecté. "N'oubliez pas que les gens de Châlus seront désespérés. Je saurai les convaincre, car Dieu m'aidera", a rétorqué Beaumanoir. "Nous partons aujourd'hui, il serait dommage d'arriver trop tard." m'annonça alors Malvoisin. "Venez-vous avec nous ?" avait-il ajouté.

» J'étais persuadé qu'ils ne pourraient parvenir à leurs fins et rester avec eux était le seul moyen de garder leur confiance pour sauver Philippe Auguste quand ils s'en prendraient à lui. J'acceptai donc de les accompagner, tout en les prévenant que je resterais à Limoges, ayant juré de ne jamais rien entreprendre contre Richard Plantagenêt.

» Dix jours plus tard, nous étions à Limoges en même temps que le seigneur Achard de Châlus, venu demander de l'aide à son suzerain. La ville s'emplissait déjà de gens qui fuyaient les mercenaires de Mercadier. Beaumanoir et Malvoisin me quittèrent et partirent seuls à Châlus. J'aurais voulu prévenir Richard, mais comment faire ? Et quand bien même je serais parvenu près de lui, Mercadier m'aurait fait pendre !

En l'écoutant, Guilhem devinait que Bracy cherchait à le convaincre de son innocence, mais il était malgré tout ébranlé, tant le récit du chevalier sonnait juste.

— Beaumanoir et Malvoisin revinrent de Châlus deux jours plus tard. Nous restâmes à Limoges jusqu'au jour où nous apprîmes la mort du Cœur de Lion. Ainsi ils avaient réussi ! Honteux et

désespéré, je parvins pourtant à leur cacher ma peine et mes pleurs. Je me suis alors juré de sauver Philippe Auguste.

— Ensuite ?

— Il y a quelques jours, Dinant est revenu à Paris. À cette occasion, il nous apprit que Robert de Locksley était à Châlus, lors de la mort de Richard, et qu'il avait volé une statuette d'or. Or, deux jours plus tard, Malvoisin l'apercevait dans la rue du Chevet-Saint-Gervais. Nous décidâmes de le capturer. Beaumanoir voulait l'emprisonner pour qu'il soit accusé d'avoir tiré sur le roi de France. Malvoisin était résolu à obtenir la statuette, et moi je désirais me venger, car il avait été la cause de ma ruine en aidant Richard à prendre le château où je me trouvais. Je confesse que la statuette d'or m'avait aussi tenté.

» La vengeance et l'appât de l'or n'étaient pourtant pas les seules raisons qui me guidaient. Beaumanoir et Malvoisin avaient fait venir Hubert d'Angleterre, mais ils me tenaient à l'écart de leur projet contre le roi. En saisissant Locksley, ils me feraient confiance et m'en apprendraient plus. J'en étais d'autant plus persuadé que Beaumanoir m'avait proposé de loger dans le manoir. Ce que j'avais pris comme une marque de confiance, alors que ce chien envisageait déjà de me jeter dans cette basse-fosse !

» Je préparai le guet-apens contre Locksley, mais il nous échappa. Malvoisin lança alors l'official sur ses traces, sans plus de succès. Or, dans les jours qui suivirent, le prévôt de Paris fit annoncer à son de trompe qu'on recherchait un archer anglais nommé Robin au Capuchon. Nous en restâmes stupéfaits et inquiets.

— Pourquoi ?

— Que le prévôt de Saint-Éloy et que l'official recherchent Robin au Capuchon, qui avait fait évader un hérétique, nous le comprenions, mais pourquoi la justice royale ? Beaumanoir me chargea de me renseigner au Palais. J'y rencontrai Cadoc qui me dit avoir surpris un complot du prince Jean, que ce Robin au Capuchon avait été envoyé pour tuer le roi de France. Bien sûr, je savais que c'était faux, mais Cadoc avait tout de même appris la venue à Paris d'un archer anglais. Comment ? Il ne voulut pas me le dire.

» Quand je rapportai cette conversation à Beaumanoir et à Malvoisin, j'aurais dû remarquer leur attitude. Ils me dirent de ne pas m'inquiéter et proposèrent de me montrer un prisonnier dans le cachot du manoir.

» Persuadé que c'était Locksley et qu'ils allaient, enfin, me dévoiler leur plan contre le roi de France, je les accompagnai. Malvoisin ouvrit le cachot où vous m'avez trouvé et, tandis que j'y pénétrais, il referma la porte dans mon dos. Sur le coup je ne compris pas, puis je frappai, j'appelai. J'étais au désespoir. Avaient-ils deviné que j'allais dévoiler leurs félonies ? Voulaient-ils me punir de ne pas les avoir accompagnés à Limoges ? Je leur avais pourtant toujours donné les apparences de la loyauté.

» C'est le lendemain que Beaumanoir est venu. En me passant un pain dur par un trou du mur, il me dit qu'il n'avait jamais eu confiance en moi, que j'étais un pleutre, et puisque la justice du roi s'imaginait qu'il y avait un complot anglais, il allait lui offrir un coupable. Faute de Robert de Locksley, ce serait moi qu'on accuserait de la mort de Philippe Auguste. Ma disparition serait la preuve de ma culpabilité. Dès la mort du roi, je serais noyé en Seine. On retrouverait mon corps sur la grève et on penserait à un accident lors de ma fuite.

En son for intérieur, Guilhem était satisfait d'être parvenu aux mêmes conclusions, tout en se morigénant de ne pas y avoir pensé plus tôt.

— Je lui affirmai alors qu'il ne parviendrait jamais à tuer le roi de France. Par vanité, il me rétorqua que le garde-chasse des Malvoisin, Hubert, tirerait une flèche empoisonnée du haut de Notre-Dame quand Philippe Auguste viendrait pour la fête de l'Ascension.

Ils étaient arrivés devant l'escalier conduisant à la cave de Bertaut quand, pour la première fois, Bracy parut s'intéresser au souterrain.

— Où sommes-nous ?

— Aucune importance ! Des chevaux sont dehors. Tentez de fuir et vous le regretterez !

— Je vous ai donné ma parole, mais si je viens de vous confier la complète vérité, soyez sûr que je n'en dirai pas un mot au prévôt de Paris,' ni à personne d'autre. Je préfère souffrir mille maux que d'être déshonoré, car je n'ai jamais failli au roi de France.

— Vous sentez-vous vraiment capable de sortir Locksley du Louvre ?

— J'y laisserai ma vie si j'échoue.

— Je vais vous faire confiance, Bracy, mais soyez sûr que si vous me trahissez, vous êtes mort.

— Je vous jure que je ne vous trahirai pas. J'échange ma vie contre celle de Locksley. Mais que ferons-nous si je parviens à le faire sortir du Louvre ?

— Nous irons à Notre-Dame, comme vous me l'avez proposé, et cette fois, ce sera à Dieu de nous aider.

C'était la nouvelle lune, mais l'aube approchait. Leurs chevaux étaient toujours là. Bartolomeo et Guilhem enfilèrent leur gambison et leur haubert. Bracy était en robe. Il se brossa et ils lui confièrent une épée.

OceanofPDF.com

Chapitre 30

En se rendant au Louvre, les trois hommes observèrent le silence. Guilhem savait qu'ils allaient tenter une folie, et l'incertitude le rongeait. Par moments, il jetait un regard à Bracy qui chevauchait à côté de lui, mais celui-ci restait impénétrable. Pouvait-il lui faire confiance ?

Au pont-levis de la forteresse, les gardes reconnurent Maurice de Bracy et les laissèrent passer sans leur poser de questions. Ce fut un soulagement, mais le plus difficile restait à faire : persuader le chevalier commandant le donjon de laisser partir Robert de Locksley avec eux. S'il envoyait quelqu'un au Palais demander confirmation, tout serait perdu. Guilhem voulait se convaincre que l'assurance qu'il afficherait serait suffisante. Jusqu'à présent l'audace lui avait permis de réussir bien des exploits, alors pourquoi pas une nouvelle fois ? Mais inconsciemment, il se demandait s'il ne sollicitait pas trop sa chance.

Surtout, il y avait Bracy. C'était pour lui une occasion unique de se racheter en les dénonçant. Guilhem avait la main posée sur sa dague, prêt à la lui enfoncer dans le corps au moindre doute.

Au bas de la rampe de pierre conduisant au donjon, Bartolomeo resta avec les chenaux, surveillant la sortie vers le pont-levis, tandis que Guilhem et Bracy montaient à pied jusqu'à la herse.

— Je viens chercher un prisonnier, laissa tomber Bracy d'une voix fatiguée.

Le sergent qui commandait la garde fit signe à deux de ses hommes de se mettre à la grande manivelle. Dans un long grincement prolongé, la herse se leva lentement. À mi-hauteur, ils se baissèrent et entrèrent.

Le mur de la tour était épais de près d'une toise. Ils pénétrèrent dans une salle ronde, froide, sombre, voûtée en arcs d'ogive avec un escalier à vis, en partie dans le mur, qui grimpait à l'étage supérieur. À part la porte d'entrée, il n'y avait aucune ouverture et deux flambeaux de résine éclairaient la partie la plus sombre en noircissant le mur. Aucune cheminée, aucun meuble, sinon des barriques, des tonneaux et des sacs entassés jusqu'aux arcs-boutants. Sur le mur circulaire étaient accrochés arbalètes, écus, guisarmes et masses d'arme. L'endroit n'était qu'un entrepôt comme la plupart des salles basses de donjon. Les pièces d'habitation étaient au-dessus.

Une vingtaine d'hommes en armes se tenaient là, assis sur les sacs ou les tonneaux. Certains jouaient aux dés ou aux bibelots, faisant glisser les petits os entre leurs doigts, à grand renfort d'interjections et d'encouragements. D'autres sculptaient des morceaux de bois. Quand Bracy et Guilhem entrèrent, ils arrêtèrent leurs activités et leurs discussions pour les dévisager.

Prévenu de leur arrivée, un chevalier en haubert descendait de l'étage supérieur. Tête nue et cheveux très courts, en robe, il portait son épée haut à la taille. C'était sans doute lui qui avait la garde du donjon. En les voyant, son visage s'éclaira d'un sourire.

— Bracy ? Que venez-vous faire ici ? Je ne vous y ai jamais vu !

Il n'y avait aucune méfiance dans sa voix, juste un brin d'étonnement teinté de la satisfaction d'avoir des visiteurs.

— C'est le seigneur de Gaillon qui m'envoie, répondit Bracy du même ton ennuyé qu'il avait pris en arrivant. Avant de partir pour Notre-Dame, le roi veut personnellement interroger le prisonnier, l'Anglais qui se nomme Robert de Locksley. On vient de saisir de nouveaux complices cette nuit.

— Encore ?

— Hélas ! intervint Guilhem. Ces comparses étaient même dans l'entourage du roi, au Palais !

— Je ne vous connais pas, vous, fit le chevalier, cette fois avec une ombre de suspicion.

— Mon nom est Guilhem d'Ussel. Je suis au seigneur de Gaillon.

Il aperçut alors, avec soulagement, le sergent à l'épaisse barbe noire qui l'avait fait entrer dans la grande salle, quand il était venu au Louvre. Il le désigna du doigt.

— Je suis déjà venu ici, il y a deux semaines. C'est lui qui m'a conduit à Lambert de Cadoc ! C'était au sujet de cette enquête que je conduis depuis un mois sur les hérétiques.

Le chevalier se tourna vers le sergent, le regard interrogateur.

— C'est vrai, seigneur. C'est moi qui suis allé prévenir le sire de Gaillon de l'arrivée de ce seigneur. Le noble Cadoc l'a reçu immédiatement et l'a accolé. C'est un de ses amis.

À une époque où peu d'hommes savaient lire, où le papier était rare, la plupart des ordres étaient transmis par la voie orale et la confiance jouait un rôle primordial.

— Sang de bœuf ! Nous n'avons guère de temps pour échanger des souvenirs comme de vieilles femmes, intervint Bracy avec impatience. Le roi attend !

— Excusez-moi. Le prisonnier est là-dessous !

Maintenant convaincu, le chevalier désigna une grille sur le sol et s'en approcha. Il s'accroupit et, ayant sorti une grosse clef de fer attachée par une chaînette à son baudrier, il fit jouer la serrure, puis tira un large verrou, tandis qu'un soldat apportait une longue échelle. Ils la firent descendre à plusieurs et le chevalier cria :

— Toi, l'Anglais, monte ou on va te chercher !

Guilhem entendit des glissements de pas puis le craquement des barreaux de bois. Il jeta un regard inquiet à Bracy. Tout se passait bien, mais cela allait-il durer ?

La tête de Robert de Locksley apparut. Un visage tuméfié avec une plaie sanglante au-dessus de l'oreille. Il ne tenait les barreaux que d'une main. Son autre bras paraissait raide. Passant la tête, il dévisagea chacun et resta impassible en découvrant Bracy et Guilhem.

— Dépêche-toi ! Le roi t'attend, chien de godon{61} ! cria le chevalier.

Robert de Locksley sortit entièrement et attendit. La tête basse, épuisé, vaincu, avec un bras ballant. En le voyant ainsi, Guilhem s'inquiéta. Si son bras était brisé, il ne pourrait rien faire.

— Avance ! fit un soldat d'une voix rude.

— Il faut l'attacher ! intervint le sergent.

— Dans son état ? ironisa Guilhem en haussant les épaules. C'est inutile ! Donnez-moi seulement votre corde, j'entraverai ses jambes à la selle.

Ils sortirent du donjon sans autre formalité. Sur la rampe, Guilhem murmura entre ses dents.

— Ton bras ?

— Rien de grave, répondit Locksley de la même façon.

Son ton insouciant rassura Guilhem qui le prit par l'épaule pour le faire avancer, car le chevalier et ses hommes les avaient suivis sur la rampe. Aux montures, Bartolomeo aida Locksley à se mettre en selle avant de lui attacher solidement les jambes sous le poitrail de son cheval.

Après être tous montés, ils quittèrent le Louvre.

C'est seulement en suivant la rive de la Seine, vers le Grand pont, que Locksley demanda, pendant que Guilhem lui coupait ses liens :

— Je ne sais pas comment vous vous y êtes pris, mais je n'aurais pas mieux fait ! Où va-t-on ? Et que fait Bracy ici ?

— Pour l'instant, Bracy est avec nous. C'est lui qui m'a proposé de te faire évader, mais cette nuit, je l'ai moi-même sorti du cachot où Beaumanoir l'avait jeté. J'ai ton arc, pourras-tu l'utiliser si c'est nécessaire ?

— J'ai reçu un coup de pied au coude et j'ai du mal à plier le bras gauche, mais sois sûr que je reste capable de tendre un arc.

— Nous allons à Notre-Dame. Bartolomeo va nous montrer l'endroit où Malvoisin et Hubert se sont rendus. Si on les aperçoit, il faudra que tu atteignes Hubert d'une flèche avant qu'il ne tue le roi. J'ai pris une arbalète pour abattre Malvoisin. Bartolomeo et le seigneur de Bracy s'occuperont des autres, s'il y en a.

— Ensuite ? demanda Robert de Locksley qui pensait surtout à Anna Maria.

— Nous disparaîtrons au plus vite. Tu resteras caché et j'irai chez Cadoc avec Bracy. Je m'expliquerai avec lui et il nous écoutera. Il nous conduira auprès du roi. Une fois que nous lui aurons sauvé la vie, Philippe Auguste ne pourra que libérer nos amis.

Robert de Locksley dissimula une grimace dubitative. Cela faisait beaucoup de supputations, mais ce n'était pas le moment d'en discuter.

— Je suis passé devant Notre-Dame, il y a quelques jours, dit-il. La cathédrale est immense. Comment les trouver ?

— Ce ne sera pas si difficile ! intervint Bracy. Le roi et son cortège arriveront par la nouvelle rue Notre-Dame jusqu'au parvis. L'archer ne pourra tirer que de la façade ou du toit.

— Il pourrait tirer de l'intérieur, pendant le service, remarqua Locksley.

— Beaumanoir est un Templier. Jamais il n'aurait décidé de commettre un crime dans un lieu consacré. Et puis, il est plus facile de gagner la façade de l'extérieur que de s'installer à l'intérieur alors que l'église est pleine de religieux et de gardes.

— Où peut-il se cacher sur la façade ?

— C'est bien là le problème. Les travaux de construction ont été masqués par des planches peintes et des tentures, mais si l'archer se met sur ces échafaudages, tout le monde le verra de la rue. Donc il sera ailleurs.

— Où ?

— Je ne sais pas ! J'ai pensé au faîte du toit, mais j'ignore s'il est accessible.

Ils se turent pour passer sous l'arche du Grand-Châtelet. Le ciel était particulièrement sombre, avec de gros nuages noirs, aussi l'obscurité restait-elle profonde malgré l'aube proche. Parfois des éclairs lointains déchiraient la nuit.

Ils traversèrent le Grand pont où les boutiques des changeurs étaient toutes fermées. Sur l'autre rive, Bracy les guida jusqu'à la rue de la Vieille-Draperie. La ville se réveillait, mais aucune échoppe ou atelier n'était ouvert puisque c'était l'Ascension. Au demeurant, tout le monde allait à Notre-Dame voir le roi.

Pour entrer dans le Cloître, Bracy savait qu'à cette heure seule la porte des Marmousets serait ouverte, des chanoines l'empruntant très tôt pour se rendre au Palais. Au bout de la rue, des gardes du chapitre étaient en faction devant une maison aux bois de colombage sculptés de monstrueuses figures d'enfants qui avaient donné son nom à la porte. Les gardes connaissaient Bracy et le laissèrent passer. Ils suivirent alors la rue Chanoinesse, puis la rue du Cloître pour descendre vers la cathédrale.

Les travaux de construction, ou plutôt de reconstruction puisque Notre-Dame remplaçait Saint-Étienne, avaient commencé près de quarante ans plus tôt. Le chœur et le déambulatoire étaient terminés, ainsi que les travées, les bas-côtés et les tribunes. La charpente était posée et couverte de feuilles de plomb, et on avait commencé les

assises de la façade et des tours. Mais la cathédrale restait un immense chantier entouré d'une forêt de longues perches de pins ou d'acacia assemblés avec des liens de cordes. Cette armature, qui permettait aux ouvriers de se déplacer partout, montait par gradins jusqu'à la toiture.

Si en semaine des centaines de carriers, sculpteurs, maçons, couvreurs et charpentiers s'activaient là, en ce jeudi de l'Ascension le chantier était désert.

Ils attachèrent les chevaux à l'un des échafaudages, devant la loge des maçons, et balayèrent les lieux du regard, espérant apercevoir Hubert ou Malvoisin. Partout, des blocs de pierre de différentes tailles étaient soigneusement empilés, quelques-uns déjà sculptés. Il y avait aussi un gros tas de sable sous un auvent, près du four à chaux.

La porte du Cloître séparant la Cité de l'enclos des chanoines était encore fermée et ils étaient masqués du parvis par la petite église Saint-Jean-le-Rond dressée sur le flanc de la cathédrale. On ne pouvait donc les voir que des maisons mitoyennes. Par contre, ils entendaient l'immense rumeur des gens qui arrivaient devant l'église ou qui se massaient dans la rue Notre-Dame. Soudain, une cloche sonna, puis une autre et encore une autre. Les carillons couvrirent finalement tous les bruits pendant que Robert de Locksley tendait la corde de son arc et préparait ses flèches.

— Savez-vous quand le roi doit arriver ? cria Guilhem à Bracy pour dominer le vacarme.

— Non, mais certainement sous peu, répondit Bracy.

— Je ne vois personne sur les échafaudages, lança Locksley, déçu.

Sur ce flanc de la cathédrale s'étageaient deux niveaux d'arcs-boutants s'appuyant sur la nef. La partie basse de l'échafaudage servait de terrasse pour accéder à un second niveau qui couvrait les toitures des bas-côtés. Au-dessus, en corniche à la base de la toiture, se trouvait une étroite galerie à colonnades utilisée pour nettoyer les gouttières et les bouches des gargouilles.

Soudain retentirent des conversations. Un groupe de chanoines en robe, accompagné de deux gardes porteur d'espontons{62}, arriva de la rue du Cloître. Ils regardèrent ces quatre hommes qui examinaient l'église, mais ayant observé qu'il y avait des chevaliers, ils les saluèrent courtoisement. Les chanoines passèrent par la porte

de la cathédrale qui leur était réservée, tandis que les gardes se rendirent à la porte du Cloître qu'ils se firent ouvrir et que l'on referma derrière eux.

De nouveau seuls, Guilhem, Locksley, Bracy et Bartolomeo longèrent le flanc de la cathédrale sur toute sa longueur, recherchant vainement le moindre signe de vie dans l'échafaudage.

— Hubert s'est sans doute déjà installé sur la façade, fit Guilhem. A-t-il pu passer par l'intérieur ?

— Non. Il aurait été vu par ceux qui préparent l'église pour la messe, répliqua Bracy.

— De plus, c'est là que je l'ai vu avec Malvoisin, insista Bartolomeo. Ils ont même pris une échelle à cet endroit et sont montés jusqu'à cette galerie à la balustrade de colonnettes, en bas des combles.

— Il y avait une échelle ici ? demanda Robert de Locksley. Pour l'instant, je n'en vois pas !

— Il y avait plusieurs échelles ! Les ouvriers les ont sans doute emportées avec leurs outils.

— Ou Malvoisin a tiré derrière eux celle qu'ils ont utilisée, remarqua Bracy. Pour être certain de ne pas être dérangé.

— Sans elles, je ne vois pas comment grimper là-haut, dit Locksley. Essayons d'en trouver une, en faisant le tour de l'église.

— Je peux grimper le long de ces poteaux, proposa Bartolomeo.

— Toi, oui, mais pas Robert avec son bras meurtri.

— La roue ! proposa Bartolomeo.

C'était la cage d'écureuil d'une grande grue à roue installée devant un arc-boutant. Contre elle se dressait un mât formé d'un énorme tronc d'arbre avec une potence à poulie à son extrémité. Une grosse corde allait de la roue à la potence et redescendait jusqu'à une plateforme en planches. En faisant tourner la roue, la corde s'enroulait autour du tambour et soulevait le plateau, permettant de monter des pierres et du mortier.

— Mettez-vous dans la roue, seigneurs, et que le sire de Locksley se mette sur le plateau ! proposa Bartolomeo à Guilhem et Bracy. En faisant tourner la cage d'écureuil, vous le monterez jusqu'au sommet des arcs-boutants.

— Mais je serai encore loin de la galerie, remarqua Robert de Locksley. Devrais-je sauter comme un singe ?

— Je vais grimper au sommet de l'échafaudage. J'y aperçois des cordages. J'en prendrais un et, de la petite galerie, je vous en jetterai une extrémité. Vous avez remarqué que la potence pivote autour du mât grâce à un anneau de fer ? Quand vous serez en haut, je tirerai la corde et votre plateau s'approchera du plancher de l'échafaudage. Vous n'aurez qu'à passer dessus et me rejoindre à pied.

Tout en parlant, il désignait du doigt les différents endroits que Locksley suivait du regard. Brusquement, un éclair déchira le ciel et le tonnerre gronda.

— Vrai Dieu ! Ça me convient ! lança le Saxon, mais pressons-nous, car l'orage gronde. Compagnons, êtes-vous prêts à jouer à l'écureuil ? demanda-t-il d'une voix joyeuse.

OceanofPDF.com

Chapitre 31

Bracy et Guilhem entrèrent dans la cage ronde pendant que Bartolomeo grimpait sur les perches comme un singe. Locksley, lui, s'installa sur la plateforme et attrapa fermement le gros cordage qui la soulèverait.

Se balançant à bout de bras, Bartolomeo était déjà arrivé en haut. Il lança l'extrémité d'une cordelette au Saxon avant de gagner la galerie, s'accrochant aux morceaux de bois tel un équilibriste. Immédiatement les deux hommes dans la cage commencèrent à marcher lentement.

Peu à peu, le cordage s'enroula et Robert de Locksley sentit la plateforme bouger. Habituellement un ouvrier utilisait un frein à l'arrière de la roue pour la bloquer, mais, comme ils n'étaient pas assez nombreux, ce serait aux deux marcheurs d'éviter que la roue ne tourne en arrière. Pour y parvenir, ils faisaient des pas très courts et très lents en se cramponnant solidement aux côtés de la grue.

Peu à peu, Locksley commença à monter, tenant arc et flèches d'une main et le cordage de l'autre. En même temps, Bartolomeo tirait sur la cordelette et, dans un grincement plaintif et monotone, la potence se tourna lentement vers la galerie supérieure. L'élévation était très lente. Dans la roue, Guilhem s'inquiétait. Si des gens arrivaient, ils s'interrogeraient sur ce qu'ils faisaient et pourraient bien prévenir les gardes. Robert de Locksley et Bartolomeo n'auraient alors jamais le temps de fuir.

Au fur et à mesure que la corde se tendait, les deux marcheurs faisaient un effort de plus en plus important pour que le plateau monte. De nouveau, des cloches retentirent et les hourras éclatèrent. Le roi arrivait-il ?

Finalement, la plateforme se trouva à quelques pas d'un plancher d'échafaudage qui surmontait l'arc-boutant. Lâchant la corde et s'agrippant à une tête grimaçante de chimère, Robert de Locksley sauta et rejoignit facilement Bartolomeo qui l'aida pour passer sur l'étroite galerie.

— Attends-moi là, ordonna Locksley.

Il s'élança en courant vers la façade de la cathédrale. La galerie à colonnettes se terminait par un parapet d'où il avait une vue somptueuse sur le parvis et la rue Notre-Dame. Toutes les maisons étaient pavoisées, tapissées de haut en bas de draps camelotés aux armes de France. Partout le populaire s'entassait sur les toits et aux fenêtres en criant : « Noël ! Noël ! »

En bas, la foule était innombrable, à peine contenue par des sergents qui la repoussaient à coups de boulaie{63}. Au bout de la rue, le cortège royal approchait lentement, précédé d'une procession de religieux portant de saintes reliques et chantant le *Benedictus qui venit*.

Examinant le toit, Locksley passa en revue les têtes de tarasques et les gargouilles qui le dévisageaient, mais il n'y avait aucune trace d'un être humain. Et si Hubert avait prévu de tirer d'un autre endroit ?

À sa gauche se dressait le grand pignon triangulaire qui fermait le comble de la nef. Juste devant, un étroit passage couvert de feuilles de plomb se terminait abruptement par la façade en bois et en draperies, car toute cette partie de la cathédrale était encore en travaux. Il n'y avait aucun recoin pour se dissimuler.

Il recula, essayant d'atteindre le toit, mais il était bien trop pentu pour pouvoir grimper dessus, surtout avec son bras douloureux. À côté de lui, la gargouille d'une gouttière se moqua de ses vains efforts dans une grimace figée.

Il revint au parapet et baissa les yeux. Le roi devait être encore à plus de cinq cents pas, mais, bientôt, il serait à portée d'une flèche. Si elle était empoisonnée, il suffirait de l'égratigner.

Désemparé, il examina un instant le cortège. Philippe Auguste était en haubert recouvert d'un surcot bleu brodé d'argent avec une

éclatante croix écarlate sur le torse. Tête nue, une couronne d'or serrait sa longue chevelure. Devant lui, un page portait son épée et deux écuyers des gonfanons aux fleurs de lys et son écu. À quelques pas chevauchaient les grands barons qui entouraient Louis, le jeune fils du roi. Plus loin derrière, c'était le cortège des Templiers, tous en manteau blanc. Locksley reconnut Lucas de Beaumanoir près d'un grand maître qui devait être celui de la Villeneuve.

Les robes des palefrois disparaissaient sous des housses de velours et de drap brodées d'or et passementées d'hermine.

L'attention de Robert de Locksley fut alors brièvement attirée par un imperceptible mouvement venant du grand pignon. Tournant la tête, il posa son regard sur l'endroit qui avait attiré son attention et balaya lentement des yeux la façade triangulaire, sans rien remarquer. Soudain, le bref mouvement se reproduisit : c'était la pointe d'une flèche qui, par instants, dépassait du mur. Brusquement un éclair éblouissant déchira l'air et la pluie commença à tomber.

Se penchant le plus qu'il pouvait, tout en évitant de se faire voir d'en bas, Locksley découvrit que le pignon était percé d'une porte permettant aux ouvriers de passer dans l'église sans avoir à descendre. Venant des échafaudages ou de la galerie où il se trouvait, ils n'avaient qu'à longer la petite corniche couverte de plomb pour s'y rendre.

Hubert était là ! Dissimulé dans la profonde embrasure de la porte. Ainsi dans l'ombre, il était invisible de la rue ou du parvis.

La gorge sèche, Locksley hésitait. Il pouvait franchir la corniche et tenter de surprendre le garde-chasse pour lui donner un coup d'épée. Mais il devrait avancer très lentement sur la corniche rendue glissante par la pluie, et si Hubert l'entendait, il lui tirerait dessus à bout portant. Quant à décocher lui-même une flèche, il ne pourrait toucher le garde-chasse tant qu'il resterait caché dans l'embrasure.

Les exclamations et les vivats couvraient maintenant le crépitement de la pluie. Il se tourna vers le parvis. Philippe approchait. Il devait agir.

Il vit à nouveau que la pointe de flèche dépassait. Cette fois, elle s'avança presque d'un pied, puis s'abaissa. Hubert allait tirer.

Sans perdre un instant, Robert de Locksley leva son bras gauche en le gardant raide. Réprimant la douleur, il fit basculer une des flèches à l'horizontale et tendit la corde de soie jusque derrière sa joue. Il y eut un claquement et le trait partit. Il heurta la pointe de la

flèche d'Hubert qui s'arracha de son arc. Surpris, ne comprenant pas ce qui venait de se produire, Hubert se pencha pour regarder et reçut la seconde flèche dans l'œil. Il bascula en avant et tomba dans le vide.

Locksley ne le regarda pas s'écraser au sol. Dans un instant, toute la garde du roi serait là. Il courut sur la galerie jusqu'à Bartolomeo qui l'attendait.

— C'est fait ! Filons !

Un immense tumulte arrivait jusqu'à eux, venant du parvis. Dans combien de temps le guet et les gens du roi seraient-ils à leurs trousses ?

Bartolomeo l'aida à passer sur l'échafaudage et ils sautèrent sur la plateforme tous les deux. En bas, Bracy et Guilhem, qui les avaient vus, se mirent aussitôt à marcher à reculons et le plateau descendit très lentement.

Il était à peine à mi-chemin que deux douzaines d'hommes porteurs d'arbalètes débouchèrent par la porte du cloître. Derrière arriva Cadoc à cheval, entouré de cavaliers. La troupe entoura la grue et les arbalétriers les mirent en joue.

Le seigneur de Gaillon approcha sa monture de la roue, l'air faussement affable.

— Quelle surprise, Bracy ! Et toi, Guilhem, tu ressembles à un rat dans cette cage ! Continuez à marcher pour que je récupère vos deux amis, là-haut. C'est pas de chance pour vous que votre archer ait glissé et que la flèche qu'il promettait au roi l'ait percé en s'écrasant sur le parvis. Vous allez rejoindre Robert de Locksley dans son cachot et payer cher vos félonies.

— Je suis Robert de Locksley ! cria un des hommes sur le plateau.

Cadoc leva les yeux en fronçant imperceptiblement les sourcils.

— Vous mentez ! Locksley est en prison ! Qui êtes-vous ?

— C'est bien Locksley, lança une autre voix. Celui qui s'appelle aussi Robin au Capuchon, mais, par l'épée de saint Pierre, je ne comprends pas comment il peut se trouver là !

Tous se tournèrent vers le prévôt Hamelin qui venait de parler.

— Robin au Capuchon, ou Robin Hood, pour vous servir, seigneur de Gaillon, persifla Robert en sautant au sol, car la plateforme n'était plus qu'à quatre pieds.

Aussitôt un arbalétrier tenta de se saisir de lui, mais il le repoussa.

— Un peu de considération pour le comte de Huntington qui vient de sauver le roi de France, fit-il avec dédain.

— Qui est celui qui vient de tomber avec une flèche dans le visage ? demanda le prévôt.

— Hubert, garde-chasse des Malvoisin, répliqua Locksley en soutenant son regard. Le meilleur archer d'Angleterre, après moi, bien sûr. Un homme qui voulait toujours faire de son mieux. Il n'y est pas parvenu, aujourd'hui.

Guilhem sortit de la cage.

— J'ai retrouvé Bracy cette nuit, fit-il à Cadoc. Je l'ai tiré du cul-de-basse-fosse où Beaumanoir l'avait jeté et il a fait sortir mon ami Locksley du Louvre. J'espère que tu me crois maintenant !

— Peut-être, fit Cadoc, indécis.

— Si vous voulez que Philippe Auguste reste encore un peu vivant, vous feriez mieux d'éloigner Lucas de Beaumanoir, laissa tomber Locksley avec une fausse indifférence

Cadoc regarda Hamelin avant de hocher de la tête. Immédiatement, le prévôt retourna sur le parvis.

— Se pourrait-il que vos seigneuries nous croient ? ironisa Locksley.

Le doute rongeait Lambert de Cadoc. Il avait eu durant deux ans Guilhem d'Ussel comme chevalier et n'avait jamais pris sa loyauté en défaut. C'est dire s'il avait été déçu de ce qu'il croyait être une trahison. Mais s'il s'était trompé ? Si ces deux-là et Bracy avaient vraiment sauvé le roi ?

— J'attends vos explications, fit-il durement, pour se donner une contenance. Et je ne veux plus de mensonge !

— Avant tout, trouve Malvoisin, dit Guilhem avec un soupir satisfait. C'est lui qui a conduit Hubert là-haut, ce matin. Il est peut-être encore dans l'église. Saisissez-le ainsi que Beaumanoir et vous leur ferez facilement avouer la vérité.

— Quelle vérité ? Ta vérité ? demanda Cadoc avec dédain. Tu n'as fait que me mentir !

— Je ne t'ai jamais menti, Lambert ! Tu n'auras qu'à interroger Bracy. Beaumanoir l'avait emprisonné pour qu'il soit accusé de l'assassinat du roi, après l'avoir tué.

— Beaumanoir n'est plus là ! cria Hamelin qui revenait en courant. Il n'est pas entré dans l'église, m'a assuré frère Haimard, et quelqu'un a vu Malvoisin partir.

— Ils ont filé au manoir du Temple. Ils y prendront leurs affaires et l'argent des moulins du Temple avant de rejoindre le prince Jean, intervint Bracy.

— Hamelin, occupe-toi de ceux-là, décida Cadoc en montrant les prisonniers. Je rassemble mes hommes et je me rends au Temple.

Il fit faire demi-tour à son cheval, suivi des autres cavaliers.

— Comte de Huntington, puis-je avoir votre parole de rester mon prisonnier et de ne pas tenter de fuir ? demanda le prévôt.

— Je vous la donne, noble prévôt, promit solennellement Locksley. Si vous éprouviez un doute, sachez que les comtes de Huntington descendent des rois d'Écosse et n'ont jamais failli.

— Et vous ? s'enquit Hamelin à Guilhem et à Bracy.

— Vous l'avez, sire prévôt, dirent-ils ensemble.

— Soyez assuré que mon écuyer restera avec moi, ajouta Guilhem en montrant Bartolomeo.

— Nous allons sur le parvis pour attendre que le roi sorte. Vous vous expliquerez avec lui. Mais auparavant, laissez-moi vos armes.

La pluie tombait maintenant avec fureur. Ils remirent leurs épées, tandis que Robert de Locksley donnait son arc et ses flèches à un arbalétrier en lui demandant de les protéger de la pluie. Le prévôt rassembla les armes et les conduisit devant Saint-Jean-le-Rond. La foule s'était dispersée ou était entrée dans la cathédrale pour écouter la messe, voir le roi et se mettre à l'abri. Devant l'église se tenait encore une trentaine d'hommes farouches, porteurs de masses à croc. D'autres étaient devant l'archevêché, près de l'écurie de l'évêque où étaient les chevaux. Guilhem savait que cette garde avait été recrutée par Cadoc parmi ses meilleurs mercenaires. Laissant traîner son regard, il aperçut le corps d'Hubert, abandonné comme un chien sur le parvis.

Les voix des chantres retentissaient, venant du chœur de l'église. Hamelin avait disparu. Les arbalétriers les entouraient et les porteurs de masses les considéraient avec hostilité, mais on ne les maltraita pas. Locksley en profita pour raconter comment il avait repéré et tué Hubert. Malvoisin ne devait pas être loin du garde-chasse, peut-être était-il avec lui dans l'embrasure de la porte sur la façade, et quand il l'avait vu tomber, il avait fui par l'intérieur de l'église, conclut-il. Bartolomeo écoutait en silence, complètement abattu en pensant seulement à sa sœur. Bracy ne disait mot, fataliste.

La pluie ruisselait sur eux et ils commencèrent à grelotter. Le haubert de Guilhem pesait un poids infini sur ses épaules.

Cette pénible attente dura près d'une heure et, quand les premiers fidèles sortirent, les quatre prisonniers étaient aussi mouillés que si on les avait jetés dans la Seine. D'autres arbalétriers, qui se tenaient dans l'entrée de la cathédrale, firent une barrière humaine pour contenir la populace, car les gens ne s'éloignaient pas, restant sur le parvis, autant pour acclamer le roi que pour savoir ce qui allait se passer. Tous avaient remarqué les quatre hommes désarmés entourés d'arbalétriers. Sans doute des complices de celui qui était tombé du toit. La rumeur circulait qu'ils avaient tenté de tuer Philippe Auguste, et la foule voulait assister au jugement.

Mais comme il fallait de la place pour le roi et ses familiers, quelques hommes à cheval repoussèrent sans ménagement la foultitude vers les rues adjacentes. Après quoi, selon les strictes règles de préséance, les Templiers sortirent les premiers, puis ce furent les Hospitaliers, les clercs et les proches du roi. Enfin apparut Philippe et son jeune fils, entourés du prévôt Hamelin et d'une dizaine de grands barons. Parmi eux, Guilhem reconnut Simon de Montfort, qu'il avait rencontré une fois, et Robert de Meulan, le premier bailli du roi. Les autres, il ne les avait jamais vus. Derrière se tenait l'évêque Eudes de Sully en chasuble et en tiare, tenant sa crosse. Avec lui se trouvaient les archidiacres du chapitre et l'official Raymond Baudet qui le dévisagea avec malveillance. Des prélats et les chanoines entouraient ce groupe, parlant à voix basse en les désignant parfois d'un doigt ou d'un mouvement de tête. Tout le monde était impatient de savoir ce qu'allait décider Philippe Auguste.

Comme la pluie redoublait, le prévôt Hamelin alla chercher les prisonniers, tandis que le roi et son fils restaient à l'abri sous le porche de bois de l'église. À six pas de lui, Guilhem et les autres s'agenouillèrent dans une flaque tandis que Philippe Auguste restait indéchiffrable.

Guilhem l'avait aperçu une seule fois auparavant et n'avait pas oublié son visage carré et son regard inquisiteur. Le roi les observait avec attention, sans colère, avec une évidente curiosité, s'interrogeant sur ce que le prévôt lui avait déjà dit concernant Lucas de Beaumanoir. Près de lui, son fils Louis, fluet, paraissait

impressionné par ce qu'il avait vu. Il avait même une expression légèrement craintive.

— Lequel d'entre vous est l'Anglais ? demanda finalement Philippe d'une voix grave.

— Moi, sire roi. Je suis le comte de Huntington et je ne suis pas anglais, mais saxon.

— Pourquoi avez-vous voulu me tuer ? s'enquit Philippe après avoir froncé le front à la remarque de Locksley.

— J'ai seulement tiré sur cet homme, sire. (Il désigna le corps près de l'écurie.) Si je ne l'avais pas fait, vous seriez à sa place, répliqua Locksley avec arrogance.

Simon de Montfort, un homme massif au visage sanguin avec une épaisse barbe, fit deux pas en avant, la main gantée de cuir levée pour corriger l'insolent.

— Laisse, Simon ! Un roi juste doit laisser s'expliquer quiconque est accusé.

— Cet archer se nommait Hubert, sire, poursuivit Locksley. C'était le garde-chasse du frère d'Albert de Malvoisin, un commandeur du Temple chassé d'Angleterre par le roi Richard Plantagenêt. Hubert était le meilleur archer d'Angleterre, après moi. J'étais sur sa piste, depuis quelques jours, car je savais qu'il attenterait à votre vie, noble et gracieux roi.

Le monarque tressaillit à ces mots, mais resta silencieux, tandis que le comte de Meulan intervenait d'un ton rassurant.

— Il n'avait aucune chance de vous atteindre à cette distance, sire, et encore moins de vous meurtrir avec votre cotte de mailles.

— La flèche était empoisonnée, répliqua Locksley. De la même façon que l'était le carreau qui a tué mon roi au cœur de lion, poursuivit-il en articulant lentement.

— Pas un mot de plus ! intervint alors sèchement Philippe Auguste en se tournant vers l'évêque, à deux pas de lui.

— Eudes, rendons-nous dans ton Palais épiscopal. Haimard, Guérin, Robert, Simon, Reims, venez avec moi. Eudes, fais-toi seulement accompagner du juge de l'official.

Ignorant les prisonniers, et sans attendre la réponse de l'évêque, il sortit de la cathédrale et se dirigea vers l'évêché. Aussitôt sa garde de porteurs de masse l'entoura. Ceux qu'il avait désignés l'accompagnèrent, au grand dam des autres qui auraient bien aimé en savoir plus.

Eudes de Sully dit quelques mots aux autres religieux et rejoignit le roi, tandis qu'Hamelin restait avec les prisonniers. Il ne les fit avancer que quand Philippe Auguste fut dans le Palais épiscopal. Ils traversèrent la cour des duels judiciaires et pénétrèrent dans une antichambre où Hamelin les fit attendre. De là, ils apercevaient la grande salle.

Deux hautes chaises étaient dressées à l'extrémité de l'immense pièce. Le roi et l'évêque étaient sur le point de s'y asseoir, mais attendaient que l'on approche une autre chaise pour le jeune Louis. De part et d'autre, des bancs à accoudoirs longeaient les murs. Ceux qui avaient accompagné le roi et l'évêque s'installèrent peu à peu, suivant des règles de préséance, les chevaliers et le Templier frère Haimard d'un côté, l'official et frère Guérin, le chancelier, de l'autre.

Cela ressemblait fort à la salle d'un jugement, se dit Guilhem.

Le roi s'assit et fit signe à Hamelin de s'approcher. Ils conversèrent un moment à voix basse, puis Hamelin ordonna aux quatre prisonniers d'approcher.

À quatre toises du roi, il les fit agenouiller.

— Robert de Locksley, fit Philippe Auguste, vous venez de proférer une grave accusation que vous devez justifier, avant que ma justice ne s'abatte sur vous.

— J'étais à Châlus, sire, à la mort de Richard, mon roi. J'accompagnais dame Aliénor, la duchesse d'Aquitaine.

Le roi resta impassible, mais Guilhem surprit le léger froncement de front et la lueur d'intérêt dans son regard.

— La mère de Richard, ayant fait examiner la blessure de son fils mourant, était convaincue que le trait, ou la plaie, avait été empoisonné, aussi m'envoya-t-elle à Paris à la recherche du chirurgien qui avait soigné le roi et s'était enfui à sa mort. En chemin, à Limoges, j'aperçus le commandeur Albert de Malvoisin, le grand maître Lucas de Beaumanoir et Maurice de Bracy, que j'avais combattus en Angleterre. Je m'étonnais de leur présence. Qu'avaient-ils à faire à Limoges ? Arrivé à Paris, je poursuivis mon enquête auprès de Gilles de Corbeil qui me conduisit au chirurgien de Richard. Celui-ci me dit avoir entendu la confession de Pierre Basile, celui qui avait tiré sur mon roi. Basile avait empoisonné le trait sur le conseil de deux Templiers de passage. Ce ne pouvait être que Beaumanoir et Malvoisin qui étaient justement à Limoges et

haïssaient Richard Plantagenêt, depuis qu'il les avait chassés d'Angleterre.

— Étiez-vous vraiment avec eux, Bracy ? Confirmez-vous ce récit ? s'enquit sévèrement le roi.

— Oui, sire. Le comte de Huntington n'est pas mon ami, loin de là, mais je confesse que j'étais informé de ce funeste dessein. C'était un projet du roi Jean qui avait aussi l'intention de vous faire passer à trépas.

— Et vous ne les avez pas dénoncés ? rugit Simon de Montfort en le désignant d'un doigt accusateur.

— Qui m'aurait cru ? J'avais choisi d'en savoir plus et d'obtenir des preuves pour étayer mon accusation. Hélas, pour Richard je n'ai rien pu faire, car Beaumanoir et Malvoisin sont allés à Châlus sans moi.

En entendant la confirmation du crime commis par les Templiers anglais, des murmures d'horreur se firent entendre sur les bancs. Eudes de Sully se signa plusieurs fois avant de marmonner une prière.

— Poursuivez ! ordonna le roi à Locksley.

— À Paris, Beaumanoir et Malvoisin ont découvert que j'étais sur leur trace. J'ai eu la chance de trouver de l'aide chez des tisserands qui m'ont caché. Ceux-là mêmes que le prévôt Hamelin a saisis, il y a deux jours.

— Les hérétiques cathares qui seront brûlés ! lâcha Simon de Montfort.

— Puis le prévôt m'a arrêté avec eux, poursuivit Locksley en l'ignorant.

— Comment êtes-vous sorti de prison ? demanda Robert de Meulan.

— Mon ami Guilhem et le seigneur de Bracy m'ont fait sortir du Louvre.

À cet instant, quelqu'un entra dans la salle et le roi, qui avait haussé les sourcils aux dernières paroles de Locksley, fit un signe de la main pour que le nouveau venu s'approche. Guilhem se retourna : c'était Lambert de Cadoc.

Le seigneur de Gaillon mit un genou en terre avant de déclarer :

— J'arrive du manoir du Temple, sire. Je me suis fait ouvrir en votre nom. J'y ai trouvé le commandeur Malvoisin et je lui ai demandé de me suivre.

— Beaumanoir ?

— Il semble qu'il ait quitté la ville dès le début de la messe, sire. Il n'est pas allé au manoir et je crains qu'il ne soit déjà sur la route de Normandie.

— Si c'est vrai, sa fuite l'accuse, mais avant de prendre des décisions, entendons le commandeur Malvoisin.

Cadoc ressortit pour revenir avec le Templier désarmé. Revêtu du manteau du Temple, Malvoisin balaya la salle avec arrogance et, découvrant Locksley et Bracy, il laissa tomber d'une voix satisfaite :

— Dieu soit loué, sire, vous avez arrêté ces félons !

— Ces hommes ont proféré de graves accusations contre vous, commandeur, répliqua le roi avec froideur.

— Ce sont des renégats et des menteurs, sire. J'avais découvert hier qu'ils allaient attenter à votre vie à Notre-Dame, aussi ai-je envoyé mon garde-chasse Hubert pour vous protéger, mais le seigneur de Gaillon vient de m'apprendre que Robert de Locksley l'a tué. Dieu soit loué, ce félon de Locksley n'a pas eu le temps de lancer une autre flèche sur vous.

Le visage du roi devint indéchiffrable.

— L'un de vous deux ment, décida-t-il au bout d'un instant, en regardant successivement le Templier et Locksley.

Le Saxon haussa imperceptiblement les épaules.

— Il y a suffisamment de preuves contre lui, sire.

— La seule preuve qui compte est le jugement de Dieu, déclara Malvoisin qui venait de s'apercevoir que Robert de Locksley avait un bras gauche immobile.

De nouveau, murmures et interjections montèrent des rangs des chevaliers et des religieux : Malvoisin demandait le duel judiciaire. Le roi se pencha vers l'évêque pour lui dire quelques mots à mi-voix. Son père, Louis le Gros, avait délégué aux abbés le droit de faire juger les procès par des combats à outrance et des duels, mais un duel était-il acceptable dans le cas d'une tentative d'assassinat du roi ? L'évêque lui confirma que rien ne s'y opposait.

— Le duel aura lieu dans la cour de justice de l'évêché, décida Philippe Auguste.

Guilhem décela le sentiment de victoire chez Malvoisin. Locksley, avec son bras meurtri, n'avait aucune chance.

OceanofPDF.com

Chapitre 32

— Sire, intervint Guilhem, je vous supplie d'entendre ma prière. Mon ami Robert a été blessé par les gens du prévôt. Il serait injuste qu'il se batte avec un bras en moins. Je demande à être son champion.

C'est au VI^e^ siècle que les rois de Bourgogne avaient admis le duel judiciaire comme preuve d'un procès. Peu à peu la procédure avait été codifiée et l'usage d'un champion accepté, car les faibles, les femmes ou les enfants auraient été désavantagés dans des duels où ils auraient dû combattre eux-mêmes. Il existait donc des champions professionnels, sortes d'avocats qui se battaient pour leur client, prenant vraiment des risques, car, vaincu, le bourreau leur tranchait un pied ou une main.

— Vous ne m'avez pas dit qui vous étiez, fit le roi en le désignant.

— Mon nom est Guilhem d'Ussel et je viens de Toulouse.

— Êtes-vous chevalier ?

Tout chevalier de naissance noble pouvait soutenir la cause d'un autre chevalier.

— Oui, sire, le seigneur de Gaillon pourra en témoigner.

Le roi s'adressa à Lambert de Cadoc.

— Que sais-tu de lui ?

— Guilhem d'Ussel a été accolé par Mercadier (il y eut quelques murmures) qu'il a quitté pour me rejoindre. C'est un preux qui a toujours été loyal envers moi, c'est dire si j'ai été étonné quand j'ai découvert son rôle ici. Il y a quatre ou cinq ans, le père du comte de

Toulouse a cherché à recruter des mercenaires. Vous devez vous en souvenir, sire, j'ai demandé à Ussel d'y aller, car il était judicieux d'avoir des hommes fidèles là-bas. Mais quand Guilhem est arrivé, le comte était mort et avait laissé le comté à son fils. Guilhem est resté avec lui et je ne l'ai plus revu.

— Quelle part prenez-vous dans cette affaire ? demanda le roi à Guilhem.

— Mon ami Robert de Locksley m'a demandé son aide et j'ai accouru.

— De Toulouse ? Raymond de Saint-Gilles vous a laissé partir ? demanda le roi d'un ton incrédule.

— Oui, sire, mon suzerain sait que l'amitié est plus forte que tous autres liens.

Philippe Auguste resta silencieux un moment, comme s'il méditait cette réponse.

— Avez-vous un fief ? demanda-t-il enfin.

— Oui, sire.

— Robert de Locksley, acceptez-vous Guilhem d'Ussel comme champion ?

— Je l'accepte, sire, et peut-être lui devrais-je la vie une nouvelle fois.

— Il vous a déjà sauvé la vie ?

— Oui, sire.

— Ussel, vous connaissez les risques que vous prenez ? Le champion vaincu a le poing coupé, et lorsqu'il défend une personne accusée d'un crime méritant la mort, il est pendu et traîné ensuite sur une claie comme un chien.

— Je ne crains pas la mort, sire, et je suis sûr de ma cause.

— Albert de Malvoisin, commandeur du Temple, voulez-vous toujours ce duel ?

Malvoisin réprima une grimace, mais il n'avait plus le choix et il ne connaissait pas de champion pour le remplacer.

— Oui, sire.

— Noble prévôt Hamelin, vous serez héraut d'armes. Vous autres, preux chevaliers, allez écouter la messe à Saint-Jean-le-Rond pendant que sera préparée la lice.

Accompagnés de gardes du roi porteurs de masses, Guilbem et Malvoisin quittèrent rapidement la grande salle, suivis par l'official qui, en tant que grand vicaire, devait s'occuper des préparatifs du

duel judiciaire. Ensuite, le prévôt Hamelin fit sortir Locksley et Bartolomeo et tracer le champ clos, dans la cour, pendant qu'on allait chercher les armes des combattants. Ce ne seraient pas des épées de fer et des boucliers, mais de lourds bâtons et des harasses, sortes de grosses plaques de bois servant à parer les coups. Le combat cesserait quand l'un des combattants, harassé, s'écroulerait ou sortirait du champ clos.

Quand Guilhem et Malvoisin revinrent de la courte messe, célébrée par un religieux de l'évêché, une immense foule de curieux se pressait devant la cour, contenue à distance par des gardes. À l'extrémité, une tribune avait hâtivement été dressée pour Philippe Auguste, son fils et l'évêque. Les familiers du roi, les prélats importants de l'évêché et les chanoines étaient installés à proximité, debout et protégés par une barrière. La pluie avait complètement cessé et un chaud soleil perçait au milieu de quelques gros nuages noirs.

Les deux hommes entrèrent dans le champ clos, limité par des cordes attachées à des pieux, et le silence se fit lorsque deux trompettes sonnèrent.

Hamelin vint alors se placer au milieu de la lice pour proclamer à haute voix :

— Vaillant roi de France, révérend évêque, barons et chanoines, peuple de Paris, le chevalier Albert de Malvoisin, commandeur de l'ordre du Temple, a été accusé par le noble comte de Huntington d'avoir voulu attenter à la vie de notre grand et noble roi.

Des interjections, murmures et commentaires montèrent de la foule. Ce n'est que lorsque le silence revint que le prévôt de Paris poursuivit.

— Pour prouver son bon droit, le chevalier Albert de Malvoisin a défié en duel judicaire son accusateur qui sera remplacé par un champion, le noble chevalier Guilhem d'Ussel. Tous deux se sont engagés à faire leur devoir et à combattre honorablement. En choisissant le vainqueur, Notre Seigneur Dieu fera connaître sa sainte et divine volonté.

— Faites apporter le crucifix et le missel pour qu'ils prêtent serment, déclara l'évêque.

L'official avait tout préparé. Pieds nus, les deux combattants qui ne portaient qu'une simple tunique, ayant abandonné leur cotte de mailles, s'approchèrent d'une table couverte d'un tapis écarlate

frangé d'or sur laquelle étaient posés un missel et un crucifix d'or serti de rubis.

— Êtes-vous prêt à jurer de votre bon droit sur la croix et les Évangiles ? demanda l'évêque en s'adressant à Malvoisin.

— Oui, je le jure, dit-il en s'agenouillant et étendant la main droite sur l'Évangile. Avec l'aide de Dieu, de tous les saints et de mon bon droit, je le prouverai par mon corps et par mes armes contre quiconque voudra soutenir le contraire.

Guilhem vint à son tour, s'agenouilla et jura qu'avec l'aide de Dieu, des saints et de son bon droit, il prouverait que Malvoisin était un parjure.

On leur donna à chacun un bouclier de bois rond couvert de cuir rouge et un lourd bâton de trois pieds.

Simon de Montfort et Lambert de Cadoc vinrent s'assurer que les armes étaient parfaitement égales, après quoi les deux combattants durent jurer à nouveau sur l'Évangile qu'ils n'avaient pas d'arme cachée et qu'ils n'emploieraient ni fraude, ni sorcellerie, ni maléfice pour s'assurer de la victoire.

Les trompettes sonnèrent une nouvelle fois et le prévôt annonça à haute voix :

— Oyez, oyez, oyez ! Voici le brave chevalier Albert de Malvoisin, commandeur de l'ordre du Temple, qui combattra aujourd'hui honorablement le champion du noble comte de Huntington.

Un silence solennel régna pendant quelques instants, le temps que Simon de Montfort et Lambert de Cadoc examinent la conformité de la lice, puis le prévôt Hamelin menaça de peine sévère ceux qui chercheraient à favoriser l'un ou l'autre des combattants par gestes ou paroles, donnant ordre à chacun de rester immobile et silencieux hors du champ clos.

— Tout est-il régulier et conforme à la loi du combat ? demanda le roi quand tous ces préparatifs furent terminés. Les combattants ont-ils quelque chose à ajouter ?

— Je maintiens mon innocence, et je demande à Dieu, dont la bonté suprême vient souvent à notre secours au dernier moment, de me protéger ! lança Malvoisin.

— Parjure ! Prépare-toi à la mort ! répliqua Guilhem. Seigneur Dieu, je me confie à ta bonne garde.

— Faites votre devoir, preux chevaliers ! lança Hamelin en se retirant sur un des côtés de la lice d'où il proclama, de nouveau, que

personne, sous peine de mort, ne tente par des paroles, des cris ou des gestes, d'interrompre ou de déranger le combat.

Philippe Auguste, qui tenait en main un gant, le jeta dans l'arène, et prononça ces mots :

— Laissez aller !

Immédiatement, Malvoisin se rua sur Guilhem.

L'ancien commandeur du Temple de Londres était un homme corpulent et sanguin. Bien plus large d'épaules que Guilhem, doté d'un cou de taureau et d'un physique de lutteur, il était pourtant plus ventru et empâté que musclé. Il manquait surtout d'entraînement, n'ayant plus combattu depuis qu'il était en France. Malgré cela, il abattit son bâton sur Guilhem avec une force inouïe. Mais Ussel avait prévu le coup qu'il para avec sa harasse, comme il para facilement les autres coups qui se succédèrent avec une incroyable rapidité.

Cette violence donnait l'impression qu'une force surnaturelle guidait le Templier. À voix basse, plusieurs spectateurs échangèrent leur opinion : le Seigneur avait choisi Malvoisin.

Guilhem parait, évitait, reculait, mais sans pour autant se rapprocher trop des cordes. Il avait souvent combattu en champ clos, généralement dans des joutes amicales, et il savait à quel point le poids de la harasse de bois fatiguait vite.

En effet, après quelques minutes, Malvoisin s'arrêta de frapper pour reprendre son souffle et ce fut lui qui attendit les coups de son adversaire.

D'un geste rapide, Guilhem tenta de frapper ses jambes, mais Malvoisin para aisément de son bâton et de son bouclier, laissant son ventre sans protection. C'était ce que Guilhem avait espéré. D'un coup d'estoc, il enfonça son bâton dans la bedaine de son adversaire.

Ce ne fut pas très violent, mais extrêmement douloureux. Comme Malvoisin se pliait en deux, Guilhem le frappa à la tête. Bien que le Templier eût levé sa harasse pour se protéger, il ne le fit pas suffisamment vite et le choc l'étourdit. Aussitôt Guilhem lui infligea un violent coup dans les côtes, qui étaient à découvert, et les spectateurs près de la lice entendirent les os craquer.

Chancelant, le colosse s'abrita sous son bouclier, mais Guilhem le frappa en bas de la jambe, rompant l'os. Malvoisin mit un genou en terre et Guilhem lui donna un nouveau coup d'estoc à l'abdomen, puis, tournant autour de lui, il abattit de toutes ses forces sa hampe sur le dos du Templier, lui éclatant les reins.

Le commandeur s'écroula. Guilhem leva une dernière fois son bâton pour lui casser la tête.

— Ne le tuez pas sans confession, sire chevalier ! cria le roi. Ne faites pas périr à la fois son corps et son âme ! Nous le déclarons vaincu !

Guilhem arrêta son geste et salua Philippe Auguste en s'inclinant.

— Tu t'es conduit avec vaillance et loyauté, Ussel, lui dit le roi. Je déclare Robert de Locksley libre et innocent.

— Sire, demanda le Templier frère Haimard, puis-je emmener le commandeur Malvoisin pour qu'il reçoive chez nous les derniers sacrements et que nous l'aidions à prier ?

— Non ! répliqua le roi avec une pointe d'agacement. S'il vit encore, Malvoisin recevra le châtiment des régicides demain matin sur le parvis. Hamelin, emmène-le !

Il eut alors un véritable regard aimable envers Guilhem d'Ussel et Robert de Locksley.

— Je sais désormais ce que je vous dois, nobles chevaliers, je vous recevrai cet après-midi au Palais.

— Sire, puis-je vous demander une grâce ? lança Guilhem.

Le chancelier Guérin fronça les sourcils, car il n'était pas habituel d'interpeller le roi après qu'il eut parlé.

— Pourquoi pas ? fit cependant Philippe avec bienveillance.

— Sire, sans l'aide désintéressée des tisserands que votre prévôt a arrêtés et livrés à l'official, mon ami Robert de Locksley serait tombé entre les mains de Beaumanoir, et à cette heure, le félon serait parvenu à ses fins…

— Ce sont des hérétiques ! intervint violemment Simon de Montfort.

— Non ! dit Guilhem. Ce sont de bons chrétiens qui se sont égarés, et parmi eux se trouvent aussi des innocents comme la comtesse de Huntington.

Le roi lança un regard interrogateur à Robert de Locksley.

— C'est vrai, sire, j'allais vous supplier de la libérer, ainsi que mes amis les tisserands.

— Ce sont des hérétiques ! Ils doivent être brûlés ! protesta l'official dans un cri de rage.

— Je ne peux rien faire, déclara Philippe Auguste après avoir consulté frère Guérin et Eudes de Sully du regard. Ils appartiennent à

la justice de l'Église. Tout au plus pourrais-je gracier les moins coupables après le jugement. Quant à votre épouse, comte, l'évêque l'entendra tout à l'heure. Si elle a été prise par erreur, il la libérera.

— Je demande à fausser la cour ! lança Guilhem d'une voix de stentor. Je serai le champion des cathares.

L'assistance resta interloquée. Les prélats et les proches du roi se regardèrent les uns les autres, stupéfaits.

Dans le jugement de Dieu, l'accusé appelait au combat sa partie adverse, mais il pouvait aussi défier les juges et se battre avec eux, ou avec leur champion. C'était ce qu'on appelait fausser la cour. S'il perdait, il était pendu sur-le-champ{64}.

L'official dit quelques mots à l'évêque qui hocha la tête avant de le laisser prendre la parole.

— Sire. J'accepte le jugement de Dieu et je vais faire chercher mon champion.

Philippe jeta un regard interrogateur à Guilhem, comme pour savoir s'il confirmait sa décision.

— Je maintiens ma demande, mais si je vaincs le champion de l'official, j'exige de me battre ensuite avec Raymond Baudet, car le juge n'est pas en état de faiblesse.

Des murmures se firent entendre. Les requêtes pour fausser la cour étaient rares et l'exigence de Guilhem ne s'était jamais produite.

— Pourquoi ? demanda le roi. Si vous gagnez, les cathares seront libérés.

— Je prétends que l'accusation de l'official est fausse et mensongère. Raymond Baudet la maintient, soit ! Mais il devra la défendre les armes à la main et, si je le vaincs, je lui trancherai moi-même le poing, car c'est la coutume.

— Je ne suis pas un combattant, sire ! protesta l'official, le visage décomposé par la peur.

Le roi se tourna vers son chancelier, frère Guérin.

— La demande de Guilhem d'Ussel est-elle recevable ?

— Elle l'est, sire, bien qu'inhabituelle. La loi exige seulement que l'appeleur doit fausser toute la cour, et pour avoir gain de cause doit vaincre tous les juges dans une même journée, sinon être pendu. Mais comme l'official a décidé d'être seul juge, il sera seul à se battre. Le seigneur Guilhem devra cependant auparavant avoir vaincu le champion de l'évêché.

— Je veux être ce champion, sire, intervint alors Simon de Montfort.

— Toi, Simon ? dit le roi, étonné. Mais pourquoi ?

— Les hérétiques cathares offensent notre Seigneur et tout bon chrétien doit les combattre, gronda le chevalier.

Indécis, le roi considéra Guilhem, Montfort, puis l'évêque en se frottant le menton de la main gauche. Ce Guilhem était bien capable de tuer Simon, un de ses fidèles. Si cela arrivait, ses sujets auraient l'impression que c'est le roi de France qui avait été vaincu. Ce n'était même pas envisageable.

— Cette affaire concerne l'Église, Simon. Je t'interdis de t'en mêler.

Eudes de Sully intervint alors :

— Sire, je souhaite parler un instant à l'official.

Le roi opina et l'évêque s'éloigna avec Raymond Baudet.

— Je refuse ce jugement de Dieu, Raymond, dit Eudes de Sully. Ce Guilhem va battre notre champion, puis te couper une main. Ensuite, l'Église épiscopale aura perdu toute autorité. Ce n'est pas possible !

— Je me fie à votre clairvoyance, monseigneur, déglutit l'official, soulagé.

— Laissez-moi parler, décida l'évêque en revenant vers le roi.

» Sire, peut-être y a-t-il en effet des innocents parmi ceux qui ont été saisis par le prévôt de Paris, et je suis favorable à leur remise en liberté. Quant aux autres, voici ce que je propose : je les interrogerai et s'ils jurent être bons chrétiens, je les laisserai libre, mais ceux qui refuseront devront être jugés.

Eudes savait parfaitement que les cathares refusaient le serment. Sa proposition indulgente en apparence, était en fait un moyen déguisé de condamner les hérétiques. Le roi parut l'approuver. Il interrogea des yeux frère Guérin, qui acquiesça, puis Guilhem.

— Seul notre Seigneur Dieu peut dire s'ils méritent leur liberté, sire, fit Guilhem. Je demande son jugement, et uniquement son jugement comme m'y autorise la loi des Francs.

Eudes de Sully se mordilla les lèvres de colère.

— Songez, sire, que si les tisserands retournent à leur atelier, ils propageront l'hérésie dans votre ville, supplia-t-il. Votre parent, Philippe d'Alsace, a lutté toute sa vie contre eux.

Ce n'était pas le meilleur argument. Philippe d'Alsace, son tuteur, s'était opposé à lui.

— Voici donc ma décision, dit le roi en joignant les mains. Vous interrogerez les prisonniers, Eudes. Ceux qui jureront seront libres. Les autres seront bannis du royaume.

— Il serait plus prudent de les bannir tous, et même de bannir tous les tisserands, remarqua Simon de Montfort.

— Tu dis cela parce que tu n'as pas la charge du royaume de France, lui reprocha Philippe qui se souvenait d'avoir chassé les juifs quand il était monté sur le trône, et de l'avoir payé cher quand il s'était rendu compte qu'ils finançaient le commerce et l'artisanat.

» Guilhem d'Ussel, allez-vous retourner à Toulouse ?

— Oui, sire, si vous m'y autorisez.

— On dit les cathares nombreux, là-bas.

— On le dit, sire, mais je n'ai rien remarqué.

— Vous emmènerez avec vous ceux qui seront bannis. Mon cousin Raymond de Saint-Gilles fera avec eux ce que lui dictera sa conscience.

Son regard balaya l'assistance.

— La justice est rendue et je ne veux plus de contestation. Comte de Huntington, et vous, Guilhem, je vous verrai après dîner. Mon cher Eudes, je vous attendrai ensuite pour connaître votre verdict.

Le roi se retira du champ clos, emmenant avec lui sa cour. Déjà sa garde l'entourait et préparait les chevaux. Sur un signe du prévôt de Paris, un de ses hommes rendit leurs épées à Bracy, Guilhem, Locksley et Bartolomeo. Guilhem s'approcha alors de Hamelin et lui dit quelques mots. L'autre approuva de la tête. Pendant ce temps, Locksley, qui avait récupéré son arc, s'adressa à Cadoc.

— Seigneur de Gaillon, vous avez un cheval qui m'appartient.

— Je l'ai et je le garde, le défia Lambert de Cadoc.

— Vous serez donc en dette avec moi, je ne l'oublierai pas.

Il lui tourna le dos et revint vers Guilhem qui lui parla un instant avant de se diriger vers l'évêque :

— Monseigneur, je souhaite assister à l'interrogatoire des prisonniers, fit-il courtoisement.

Eudes retint une grimace. Il aurait pu refuser, mais il n'avait plus qu'un désir, c'est que toute cette affaire se termine vite. Après tout, si les cathares quittaient le royaume, le saint pontife n'aurait rien à lui reprocher. Il approuva d'un bref hochement.

— Père Raymond, dit-il ensuite à l'official, faites conduire les prisonniers dans la salle de l'évêché où ils jureront sur la croix qu'ils sont bons chrétiens.

— Et ceux qui refuseront ? demanda l'official.

— Ils resteront en prison pour l'instant.

— Non ! intervint Guilhem. Le roi me les a confiés. Je quitterai Paris avec eux avant la nuit. Je m'y engage.

Excédé, l'évêque soupira et acquiesça, avant de rentrer dans l'évêché entouré des prélats qui l'avaient rejoint. Le juge ecclésiastique Raymond Baudet partit de son côté avec le prévôt de l'évêché, vers la tour carrée.

Guilhem, Locksley, Bracy et Bartolomeo restèrent seuls, sous les regards curieux d'une petite foule qui espérait assister à un autre combat.

Maurice de Bracy était silencieux. Il attendait que Guilhem décide de son sort.

— Nous nous retrouverons au Palais, lui dit Guilhem. (Il se tourna vers Locksley.) Robert, es-tu prêt à oublier ton différend avec le seigneur de Bracy ?

— S'il y est prêt, répliqua Locksley, sans un sourire.

Les deux anciens ennemis restèrent face à face un long moment, puis Locksley fit le premier pas et ils s'accolèrent, mais sans grande chaleur. Après quoi Bracy salua Guilhem et Bartolomeo, et s'en alla.

— Entrons dans la salle, les prisonniers ne vont pas tarder, proposa Locksley.

Effectivement, ils étaient depuis peu de temps à l'intérieur quand l'évêque fit son entrée et s'assit sur son siège. Une vingtaine de prélats et de chanoines entrèrent à leur tour et prirent place sur les bancs, puis l'official posa le crucifix d'or ayant déjà servi pour le duel judiciaire sur la même table recouverte du tapis rouge à franges d'or. Il resta debout à côté et dit quelques mots à voix basse au greffier de l'official, puis au prévôt de l'évêché. Celui-ci sortit et, quelques instants plus tard, fit entrer une trentaine de malheureux épuisés par deux jours de cachot. Les hommes paraissaient apeurés et perdus, sauf Enguerrand qui se tenait droit, considérant ses juges avec beaucoup de dignité. Les femmes, derrière eux, tenaient leurs enfants par la main. Leurs visages gardaient les traces des larmes versées. La grosse Bertaut aidait une vieille femme. Anna Maria était la dernière avec Sanceline. Quand elles aperçurent Guilhem, Robert

et Bartolomeo libres et armés, leur regard s'éclaira et Anna Maria fondit en pleurs.

Elles n'eurent pas le temps de leur faire des signes, car, sur ordre du prévôt de l'évêché, les cathares furent rassemblés en quatre lignes et s'agenouillèrent.

— À tour de rôle, vous allez jurer sur le crucifix de Notre Seigneur être bons chrétiens, honorant notre Église et notre Saint-Père, dit l'évêque d'un ton profondément ennuyé. Aussitôt après, vous pourrez rentrer chez vous.

Il se tut et Enguerrand prit la parole :

— Saint Jacques a demandé aux croyants de ne pas mentir et de ne pas jurer, révérend seigneur évêque.

— Le refus du serment sera un aveu d'hérésie, déclara Eudes de Sully, ignorant l'intervention. Néanmoins, vous pouvez remercier votre roi de sa mansuétude : ceux qui ne jureront pas seront seulement bannis du royaume. Le chevalier Guilhem d'Ussel, ici présent, s'est engagé à les conduire jusqu'au comté de Toulouse. Ils devront avoir quitté la ville avant le coucher du soleil, sinon ils seront à nouveau emprisonnés. Père Raymond, présentez-leur le crucifix.

Quelques-uns jurèrent. Enguerrand et Sanceline refusèrent, arguant l'interdiction de saint Jacques. Le gros Bertaut et sa femme, Geoffroi le tavemier, Jehan le Flamand et Aignan le libraire firent de même. Ceux-là, Guilhem ne doutait pas de leur décision. Il y eut aussi Estienne, un tisserand gendre de Bertaut, ainsi que sa femme qui avait deux jeunes enfants, un nommé Thomas le cordonnier et sa sœur, quelques servantes et enfin Noël de Champeaux, le syndic des tisserands.

Anna Maria jura bien sûr, étant très bonne chrétienne et fille d'un cardinal.

À mesure qu'ils avaient prêté serment, les prisonniers pouvaient partir. Les autres durent attendre que Guilhem vienne jurer devant l'évêque de leur faire quitter la ville avant la fermeture des portes.

Ils purent enfin sortir et Anna Maria se jeta dans les bras de son époux. Tous avaient faim et soif, mais le temps leur était compté et les prisonniers étaient tellement en détresse qu'ils restaient muets et inertes.

Sur le parvis, la foule s'était enfin dispersée. Ils se rendirent jusqu'à l'écurie où Guilhem s'adressa aux cathares :

— Compagnons, vous n'avez que quelques heures pour rassembler ce à quoi vous tenez le plus et trouver charrettes, ânes ou mulets. Mon écuyer Bartolomeo va vous conduire au Grand-Châtelet. Le prévôt m'a promis de vous rendre vos clefs. Avant vêpres, soyez tous devant la Corne de Fer. Nous partirons ensemble.

— Où dormirons-nous ? Où mangerons-nous ? demanda avec inquiétude Geoffroi le tavemier.

— Nous achèterons de la nourriture. Emportez aussi ce que vous avez. Nous dormirons dehors si nous ne trouvons rien, mais ce sera mieux qu'au fond d'un cachot.

Noël de Champeaux sourit en approuvant. Son premier sourire depuis son arrestation.

— Nous aurons ensuite un long voyage jusqu'à Albi ou Toulouse. Mais vous pourrez pratiquer librement votre religion là-bas. Je m'y engage.

Pendant ce temps, Robert de Locksley racontait à sa femme ce qui s'était passé depuis l'arrestation. Il lui dit qu'ils allaient être reçus par le roi avant de pouvoir revenir à la Corne de Fer. En les attendant, elle devrait rester dans leur chambre, veiller à ce que personne n'y entre, car il avait encore le Mercure d'or à l'intérieur.

Bartolomeo devait acheter une charrette et une mule pour ceux qui n'en auraient pas, ainsi que des provisions : de l'avoine, du blé ou de l'épeautre, du fromage et du vin.

OceanofPDF.com

Chapitre 33

Ils attendaient depuis plus d'une heure dans la galerie mercière du Palais quand ils aperçurent Maurice de Bracy. Cela faisait un moment que leurs entrailles criaient de malefaim, car Robert de Locksley n'avait eu qu'un bol de bouillie d'avoine dans son cachot et Guilhem n'avait rien avalé depuis la veille. De plus, ils étaient tourmentés par une soif inextinguible.

Bracy les rejoignit. Lui-même s'était rassasié dans une auberge avant de venir et il leur proposa de leur faire porter des pâtés chauds et du vin des cuisines. Il assura connaître suffisamment de domestiques pour qu'on satisfasse ses demandes et, effectivement, peu après son départ, un esclave apporta rapidement ce qu'il avait demandé.

Rassasiés et désaltérés, ils attendirent encore une heure quand enfin un serviteur vint les chercher. L'entretien eut lieu dans une salle des appartements du roi, face aux jardins. Cadoc, Montfort et frère Guérin étaient auprès de Philippe Auguste ainsi que son jeune fils.

Le roi interrogea d'abord Robert de Locksley sur son rang et sur l'origine des Huntington. Locksley ne lui cacha rien de sa jeunesse, de sa lutte contre le prince Jean et le shérif de Nottingham quand il était Robin Hood — Robin au Capuchon –, l'archer le plus habile d'Angleterre. Il lui parla de sa rencontre avec Richard, de sa réhabilitation et pourquoi il était allé à Châlus avec la duchesse Aliénor. Il raconta ensuite qu'il avait été injustement accusé de vol,

qu'il avait dû s'enfuir et comment il avait connu les cathares de Paris. Il fit silence sur la statuette d'or, mais il remarqua combien Cadoc l'observait attentivement.

Ensuite Philippe interrogea Guilhem sur Mercadier et sur la vie qu'il menait à la cour de Saint-Gilles. Comme Cadoc intervenait pour dire que Guilhem était aussi troubadour, le roi lui fit porter une viole et lui demanda de jouer et de chanter. Tout le monde parut apprécier, sauf Simon de Montfort qui gardait un visage fermé.

Mais toutes les questions du roi étaient en vérité de peu d'intérêt pour lui, Guilhem devinait qu'il cherchait simplement à mieux les connaître, et à savoir quel genre d'hommes ils étaient.

— Qu'allez-vous faire, maintenant, comte de Huntington ?

— Je ne sais trop, sire. Je ne prendrai pas le risque de rentrer en Angleterre, car le roi Jean cherchera à se venger de moi. J'irai donc chercher mon escorte à Fontevrault et raconter à dame Aliénor ce que j'ai appris…

— Lui direz-vous que Jean a fait tuer son frère ?

— Non, je ne lui parlerai que d'une vengeance de Templiers que Richard avait chassés. Ensuite, j'accompagnerai mon ami Guilhem à Toulouse. Après, Dieu guidera mes pas…

— Si vous cherchez un loyal suzerain, comte, vous l'avez trouvé en ma personne, déclara solennellement Philippe Auguste.

— Je vous rends grâce, sire, j'accepte votre proposition qui me réchauffe le cœur, mais je ne resterai pas à Paris, pour l'instant.

— Peu importe, il me suffit de connaître votre dévouement. Et vous, Guilhem d'Ussel ?

— Je conduirai les tisserands à Toulouse comme je m'y suis engagé, après quoi je m'occuperai de mon fief pour lequel je rendrai hommage au comte d'Armagnac et à l'archevêque d'Auch. Comme le château a été incendié, tout est à reconstruire.

— Ussel, je vous fais la même proposition qu'au comte de Huntington. Cadoc m'a parlé de vous au dîner. Restez le fidèle vassal de Raymond, mais rendez-moi hommage. Et si un jour vous me rejoignez, vous trouverez à mon service richesse et honneur[65].

Un silence poignant tomba dans la pièce tant la proposition du roi était généreuse et inattendue. Locksley regarda Guilhem qui opina lentement. Alors le comte de Huntington fit deux pas vers le roi qui lui ouvrit les bras. Locksley plaça ses mains jointes dans celles de Philippe Auguste, se donnant ainsi à lui. Il n'y eut pas de serment,

seulement cet acte de commende[66] qui dura quelques instants. Puis le Saxon revint à sa place. Guilhem fit ensuite comme lui.

Ils étaient désormais des fidèles du roi de France. Ils ignoraient que cela changerait leur vie.

Mais quand tout fut terminé, Simon de Montfort intervint :

— Si j'ai un conseil à vous donner, Ussel, c'est de reprendre votre liberté avec Toulouse. Notre roi vous cédera facilement un fief. Ne vous compromettez pas avec Raymond de Saint-Gilles qui protège des hérétiques. Un jour, la colère de Dieu s'abattra sur son pays et sur tous ses vassaux.

— J'ai donné sincèrement ma foi à Raymond de Saint-Gilles, seigneur de Montfort, et je ne crois pas que les cathares offensent Notre Seigneur. Vous devriez mieux les connaître.

— Mettez-vous en doute la parole de notre Saint Pontife ?

— Ce n'est ni le lieu ni l'heure pour une discussion théologique, Simon ! le coupa le roi. Locksley et Ussel, frère Guérin vous remettra une lettre pour Raymond de Saint-Gilles que je lui ai fait préparer, ainsi qu'une somme suffisante pour votre voyage et un laissez-passer. Que Dieu vous garde !

L'entretien était terminé. Ils saluèrent le roi, Montfort et Cadoc et sortirent, accompagnés par frère Guérin. Une heure plus tard, ils étaient à la Corne de Fer.

Anna Maria et Bartolomeo avaient fait le nécessaire. Le prévôt de Paris avait rendu à Bartolomeo les clefs des maisons des tisserands, mais aussi l'équipement qu'avait Locksley quand il avait été pris dans la crypte. Les chevaux, armes, bagages et provisions étaient prêts et déjà plusieurs cathares attendaient le départ avec impatience. Parmi eux, Enguerrand qui n'avait rien emporté, et sa fille qui n'avait qu'un sac de vêtements. En revanche, Geoffroi le tavemier avait un chariot plein de tonneaux venant de son auberge.

Locksley, Guilhem et Anna Maria montèrent dans la chambre. Là, Locksley poussa le coffre, puis creusa le mur à grands coups d'épée. Guilhem dégagea les débris et sortit la statuette avec le sac de pièces d'or d'Aliénor.

— Cette statue pèse au moins une centaine d'onces[67], fit-il en la soupesant, un sourire aux lèvres.

Il la tendit à Anna Maria qui la mit dans le sac quelle avait apporté.

— Peut-être plus, fit-elle.

— Elle représente quinze marcs d'or ou cent cinquante marcs d'argent, confirma Locksley. Une belle rançon. Partons rapidement maintenant. Je connais suffisamment Cadoc pour craindre qu'il ne tente de se l'approprier.

Laissant le trou béant, ils rejoignirent les tisserands. Les derniers cathares étaient arrivés, quelques voisins les avaient accompagnés. Ce furent les derniers adieux et le convoi se mit pesamment en route.

Parmi les cathares, et bien que leur religion refuse la violence, Jehan le Flamand, Estienne – le gendre de Bertaut –, Thomas le cordonnier et Geoffroi le tavemier acceptèrent de prendre un épieu ferré. Bartolomeo leur remit aussi deux cuirasses achetées à un haubergier. Ils seraient donc sept armés pour le voyage jusqu'à Fontevrault. Une force suffisante pour éloigner quelques croquants, mais bien faible face à une compagnie de routiers ou de brigands. Ils devraient donc prier Dieu pour qu'il les aide.

De l'autre côté de l'île de la Cité, ils découvrirent qu'on les attendait devant le Petit-Châtelet. Il y avait là Cadoc avec une dizaine d'hommes à lui, tous à pied avec des arbalètes, le prévôt de Paris et l'official avec des archers de l'évêché.

Cadoc était devant le passage, ses arbalétriers derrière lui. Guilhem fit arrêter le convoi et s'approcha seul.

— Le roi a-t-il changé d'avis ? demanda-t-il en plissant les yeux sous son casque à nasal.

— Non, mais vous avez bien trop de bagages. Ces hérétiques ont été chassés comme les juifs, sans rien. Je vais les fouiller et prendre ce dont ils n'ont pas besoin. Il serait dommage qu'ils emportent ce qui revient de droit à la couronne.

— Le roi n'a rien dit de tel, remarqua Guilhem après un bref silence durant lequel il avait évalué les forces en face d'eux. Il m'a remis un laissez-passer. Tu le sais, Lambert, puisque tu étais avec moi. Tente de toucher à nos biens et tu perdras la vie.

Robert de Locksley tenait déjà une poignée de flèches avec son arc. L'une était encochée.

Cadoc grimaça, n'ayant pas prévu que les exilés se rebellent. Il ne portait d'ailleurs ni haubert ni casque, étant juste en robe avec son baudrier et son épée. Il hésita, non qu'il craignît pour sa vie, car il était certain que ses arbalétriers cloueraient ces rebelles avant qu'ils ne bougent, mais ces deux-là avaient prêté hommage au roi. Qui pouvait savoir comment Philippe réagirait s'il les tuait ?

D’un autre côté, il était convaincu que la statue d’or était là, à portée de main, et que s’il l’offrait à Philippe, il aurait une récompense royale.

Guilhem avait perçu l’hésitation. Dans un défi, il savait que celui qui atermoyait était le perdant. Il tira lentement son épée et planta son regard dans celui de Cadoc.

— Corne bouc ! Écarte-toi, Lambert, ou tout finira dans le sang, gronda-t-il. Ne nous sous-estime pas, mon ami…

Le silence tomba, aussi pesant que celui qui précédait une mise en terre au cimetière des Innocents. Les arbalétriers levèrent subrepticement leurs armes dans leur direction. Bartolomeo dégaina à son tour son épée dans un froissement de métal et les cathares serrèrent leurs épieux dans leur main. Les femmes et les enfants, terrorisés, avaient reculé derrière les chariots. Quelques badauds, comprenant qu’il allait y avoir une sanglante bataille, s’étaient approchés pour y assister, restant quand même à l’abri derrière des piliers de maisons.

La tension était extrême et l’official, qui s’était aussi écarté avec ses archers, affichait un grand sourire. Que Cadoc tue ces impies et il reprendrait les hérétiques, se disait-il.

C’est alors que le prévôt Hamelin s’interposa.

— Noble seigneur de Gaillon, notre sire roi n’a jamais dit que les cathares devaient partir sans rien. Encore moins que soient dépouillés le comte de Huntington et le noble Guilhem d’Ussel qui sont ses vassaux. Comme prévôt de cette ville, je vous demande de les laisser passer.

Cadoc considéra Hamelin avec un mélange de colère et de surprise, persuadé, jusque-là, que le prévôt de Paris lui prêterait main-forte. En même temps, il était soulagé, car cette intervention lui permettait de sauver la face.

— Dieu me damne, Hamelin ! Je saurai m’en souvenir ! cracha-t-il avec une expression courroucée pour se donner une contenance.

Il s’écarta et fit ranger ses arbalétriers.

Tout en les surveillant, car une traîtrise était normale chez Cadoc, Guilhem fit signe aux cathares d’avancer. Ils s’engagèrent sur le pont et, quand ils furent de l’autre côté, Locksley passa à son tour.

— Que Dieu vous garde, noble prévôt, dit Guilhem avant de quitter l’île. Quant à toi, Lambert, que le Seigneur te protège aussi. Tu sais que je reste ton ami.

Cadoc hocha faiblement la tête et Guilhem franchit le pont.

Ils passèrent la nuit dans une grange du bourg Saint-Marcel, bien à l'abri derrière les murs d'enceinte. Le lendemain, ils purent acheter deux vieilles broignes maclées et trois masses d'armes à un forgeron pour compléter leur équipement.

Ils mirent deux semaines pour gagner Fontevrault. Ils étaient une trentaine avec les enfants et les nouveau-nés. En général, Locksley, Bartolomeo et Jehan le Flamand, revêtu d'une des broignes, chevauchaient en tête. Guilhem fermait la marche avec Thomas le cordonnier, le plus âgé des cathares, mais aussi le plus robuste après Jehan le Flamand. Parfois Sanceline, à qui Guilhem avait laissé leur second cheval de bât, les rejoignait, sous le regard désapprobateur de son père.

Les autres hommes marchaient à pied. Les femmes cathares, c'est-à-dire les servantes, dame Bertaut et les épouses de Jehan le Flamand, d'Aignan le libraire et d'Estienne, ainsi que les enfants, faisaient le chemin sur les chariots, les ânes et les mules.

Leur convoi comptait quatre charrettes à deux roues et le chariot de Geoffroi où les exilés, sauf Enguerrand qui n'avait rien emporté, avaient mis leur matelas, leur literie et leurs meilleurs vêtements. Ils avaient laissé toutes leurs possessions, certains ayant cependant pu vendre quelques objets à leurs voisins. Seul Noël de Champeaux avait emporté son métier à tisser dans sa charrette.

Les premiers jours, les cathares restèrent muets, tant ils avaient le cœur serré de quitter une existence durant laquelle ils avaient connu des moments heureux. Ils étaient aussi inquiets sur leur avenir, n'ayant plus ni demeure ni travail. Les plus jeunes enfants pleuraient souvent, ne comprenant pas pourquoi ils marchaient sur des chemins inconnus. Mais la soif d'aventure pour quelques-uns, l'espoir de prier librement pour d'autres, compensèrent peu à peu leur peine, surtout quand Enguerrand leur dit qu'ils marchaient vers la terre promise.

La femme de Jehan le Flamand, rousse comme lui, s'occupait de ses deux filles et de son nourrisson. Son mari apprenait vite le métier des armes. Locksley lui enseigna comment tendre son grand arc saxon, avant de lui montrer comment s'en fabriquer un.

Sanceline acceptait désormais l'amour de Guilhem, refusant pourtant de s'engager à l'épouser. Elle faisait souvent la route avec

Anna Maria avec qui elle avait noué une franche amitié. Parmi les cathares, le gros Bertaut et sa femme étaient les plus bienveillants. Ils s'occupaient des repas, consolaient les plus malheureux et soignaient les blessés, car beaucoup n'avaient que de mauvaises chaussures, même si Thomas le cordonnier faisait tout ce qu'il pouvait pour les réparer.

Geoffroi le tavemier, veuf sans enfant, s'occupait des approvisionnements avec Aignan le libraire et sa femme, aidés eux de leurs grands garçons. Chaque jour, leur troupe devait trouver du fourrage, de la farine pour les bouillies, du lait et des fromages. Et bien sûr de la viande pour ceux qui n'étaient pas cathares. Il fut plus difficile d'avoir du poisson, jusqu'à ce qu'ils atteignent la Loire.

Estienne, le gendre de Bertaut, était le plus doux des hommes avec sa jeune femme et leur nourrisson, mais il possédait aussi une fronde avec laquelle il était très adroit. Thomas le cordonnier en fabriqua une pour chacun d'entre eux, même pour les enfants, et Estienne leur apprit à s'en servir. Quelques-uns devinrent rapidement très adroits.

Thomas le cordonnier s'occupait aussi de l'entretien des équipages des mules et des chevaux. Quant à Noël de Champeaux, qui était veuf, il avait beaucoup à faire avec ses deux jeunes garçons et sa petite fille, sa servante ayant refusé de quitter Paris.

Chaque fin d'après-midi, Guilhem partait devant. Il connaissait le pays et savait où ils pourraient faire étape. Quand il montrait la lettre du roi, les monastères les accueillaient. Les petits bourgs étaient plus réticents mais on leur laissait toujours occuper quelque grange.

Ils ne firent aucune mauvaise rencontre jusqu'à la Loire, sauf quelques Brabançons sans engagement que Robert de Locksley mit en fuite avec ses flèches. Ensuite, ils pénétrèrent dans un pays ravagé par les gens de Mercadier. Plusieurs fois, ils croisèrent des troupes plus fortes qu'eux mais, par chance, il y eut à chaque fois parmi eux un chevalier capable de lire le laissez-passer d'Aliénor. Ce fut l'un d'eux qui les conduisit à Fontevrault où les deux écuyers de Locksley et ses hommes d'armes l'attendaient. De là, ils firent route jusqu'à Poitiers où la duchesse d'Aquitaine s'était installée pour recevoir les hommages de ses vassaux.

La mort de son fils et la fréquentation de Mercadier avaient changé Aliénor d'Aquitaine. À soixante-quinze ans, celle qui avait

décidé de finir ses jours comme religieuse à Fontevrault était devenue un chef de guerre sans pitié, combattant avec une rare férocité ceux qui soutenaient les droits de son petit-fils Arthur.

Mercadier étant en Guyenne, Robert de Locksley fut reçu seul par la duchesse. Il lui remit la statuette, lui raconta les événements qu'il avait vécus et lui affirma que le trait qui avait tué Richard avait été empoisonné par deux Templiers félons, l'un d'eux avait été tué en ordalie par son ami Guilhem, l'autre était en fuite.

Elle resta longtemps silencieuse après ce récit, tenant serré son chapelet entre ses doigts décharnés.

— Seigneur de Locksley, j'aurais aimé vous connaître plus tôt, dit-elle enfin. Je comprends pourquoi mon fils vous aimait. J'ai eu une longue vie, et j'ai vu bien des ignominies. Je sais que j'en verrai d'autres avant ma mort. Je devine que vous ne voulez pas tout me dire, mais je préfère ne pas savoir. Désormais seul m'importe que l'héritage des Plantagenêt ne tombe pas dans l'escarcelle du roi de France. Voulez-vous rester à mon service ? C'est moi qui m'occuperai désormais du duché d'Aquitaine. J'ai besoin d'hommes tels que vous en ce temps d'épreuve.

— Ma reine, s'il n'y avait Mercadier et votre fils Jean, vous savez que ce serait mon plus cher désir…

— Je comprends, fit-elle, le visage inexpressif. Jean a mis votre tête à prix, mais en lui remettant cette statue, je parviendrai peut-être à le faire changer d'avis. Je vous protégerai en Aquitaine tant que je le pourrai. Qu'allez-vous devenir ?

— J'accompagne mon ami à Toulouse avec des hommes et des femmes que le roi de France a chassés de Paris.

— Des hérétiques, m'a-t-on rapporté.

— Des chrétiens, ma dame.

— Je ne crois pas qu'ils le soient, fit-elle durement. On m'a parlé d'eux et je crains qu'ils ne soient la cause de grands malheurs à venir.

Elle ferma les yeux un moment avant d'ajouter :

— Je ne sais si nous nous reverrons, comte de Huntington. Mon trésorier vous remettra cinq cents pièces d'or. Avez-vous un souhait ?

— On m'a dit que l'abbé du Pin est à Poitiers. Pourrait-il être témoin d'un acte devant notaire afin de mandater l'évêque de Hereford de vendre quelques-uns de mes biens ? J'ai confiance en lui et je sais qu'il me fera parvenir mon argent.

— Je le ferai chercher et je serai aussi témoin. Puis-je faire plus ?

Il tomba à genoux.
— Donnez-moi votre bénédiction, ma dame.
Ils partirent le lendemain.

OceanofPDF.com

Vrai ou faux ?

Y avait-il des cathares à Paris sous Philippe Auguste ? On l'ignore, mais on sait que les cathares étaient nombreux parmi les tisserands. Or, les tisserands étaient les principaux artisans de la rue de la Tisseranderie qui est devenue la rue de Rivoli. Alors pourquoi n'y aurait-il pas eu des cathares parmi eux ?

La tour du Pet au Diable existait encore au XIX^e^ siècle. On peut en voir une coupe, avec ses sous-sols, dans l'*Atlas de Paris au Moyen Âge*.

Le Monceau-Saint-Gervais perdit définitivement ce qui lui restait d'autonomie sous le règne de Philippe Auguste. À la mort de Robert de Meulan, en 1204, le roi l'annexa à la couronne. De nos jours, il n'est plus que le quartier de l'Hôtel de Ville mais la rue du Chevet-Saint-Gervais subsiste toujours, c'est la rue des Barres, derrière l'église. La place Baudoyer, toute proche, marque l'emplacement de la porte du même nom.

Lambert de Cadoc resta un fidèle du roi. En 1203, il participa au siège de château Gaillard, aux Andelys. Pour le récompenser, Philippe Auguste lui donna plusieurs fiefs, mais en 1220, criblé de dettes, Cadoc fut jeté en prison. Il y resta jusqu'en 1227, lorsqu'il promit au roi de distribuer tous ses biens.

Sans maître, Mercadier se mit au service d'Aliénor. Après avoir pris le château d'Angers pour la duchesse d'Aquitaine et ravagé la Touraine, le chef mercenaire partit pour la Gascogne à la demande de Jean sans Terre afín de châtier quelques seigneurs rebelles. Sur

place, avec ses routiers, il mit le pays au pillage, n'épargnant même pas les abbayes et les églises.

Au printemps 1200, une trêve fut signée entre les rois de France et d'Angleterre. À cette occasion, Blanche de Castille, fille d'Alphonse IX, vint en France pour épouser Louis, le fils de Philippe Auguste{68}. Elle fut reçue par Aliénor à Bordeaux et, comme c'était Pâques, il y eut une grande fête le lundi 10 avril. Mercadier y était invité lorsqu'un inconnu le défia et le tua. C'est une histoire que nous raconterons un jour.

Ainsi périt le plus fameux des capitaines des grandes compagnies, treize mois après la mort du roi qu'il avait servi, aimé, et peut-être tué par négligence. On ne garda de lui que le souvenir de sa cruauté.

Jean sans Terre, *John Lackland,* se fit encore plus haïr comme roi que comme prince. Le scutum qu'il avait imposé à Robert de Locksley et à tous ces barons devint tellement insupportable qu'une quinzaine d'années après notre récit ils se révoltèrent et imposèrent au roi la Grande Charte. Ce fut le début du régime parlementaire anglais.

OceanofPDF.com

Bibliographie

AZÉMA J.-P., *Vivre et survivre dans le Marais,* Le Manuscrit, 2005.

BALDWIN J. W., *Paris 1200,* Aubier, 2006.

BORDONOVE G., *Philippe Auguste,* Pygmalion, 1988.

CAPEFIGUE J.-B.-H.-R., *Histoire de Philippe Auguste,* Dufey, 1829.

CASSAGNES-BROUQUET S., *Les métiers du Moyen Âge,* Ouest France 2008.

CHURCH S. D., *King John : new interpretations,* Boydell & Brewer, 1999

DÉJEAN J.-L., *Quand chevauchaient les comtes de Toulouse,* Fayard 1979.

DUBY G., *Qu'est-ce que la société féodale ?,* Flammarion, 2002.

FLORI J., *Richard Cœur de Lion,* Payot, 1999.

GANE R., BILLOT C., *Le chapitre de Notre-Dame de Paris au XIV^e siècle* université de Saint-Étienne, 1999.

IPPOLITO M.-M., *Richard Cœur de Lion et le Limousin,* L'Harmattan 1999.

LE MŒL M., DERENS J., *La place de Grève,* délégation à l'action artistique de la ville de Paris.

LOMBARD-JOURDAN A., *Aux origines de Paris,* CNRS, 1985.

LORENTZ P., SANDRON D., *Atlas de Paris au Moyen Âge,* Parigramme 2006.

MARTIN J., PLATEAU Y., *Paris Notre-Dame,* Casterman, 2006.

ROY OWEN D. D., *Eleanor of Aquitaine : Queen and Legend,* Wiley Blackwell, 1996

SCOTT W., *Ivanhoé.*

SPALART R. von, JAUBERT L. de, BRETON de la MARTINIÈRE J.-B.J., *Tablea historique des costumes, des mœurs et des usages des principau peuples de VAntiquité et du Moyen Âge,* Ollignon, 1806 (tome 6).
TANON L., *Histoire des justices des anciennes églises et communauté monastiques de Paris,* L. Larose et Forcel, 1883.
VESPŒRRE B., *Guide du Paris médiéval,* L'Harmattan, 2006.

OceanofPDF.com

Remerciements

Je remercie Caroline Lamoulie, mon éditrice, pour les excellentes relations que nous avons eues lors de la préparation de ce livre.

J'ai bénéficié de la documentation de M. Thierry Gamier (lemercuredegaillon.free.fr) et du Chevalier Dauphinois, pour les châteaux et le comté de Toulouse (château.over-blog.net).

J'ai toujours beaucoup de gratitude envers Jeannine Gréco qui accepte si volontiers de relire et de corriger le premier manuscrit.

Enfin, je dois remercier mon épouse et mes filles qui restent les plus sévères juges... sans oublier mes lectrices et mes lecteurs auxquels rien n'échappe !

Aix, août 2009

Vous pouvez joindre l'auteur :
Aillon@laposte.net
http://www grand-chatelet.net
http://louis-fronsac.site.voila fr

OceanofPDF.com

{1} Petite catapulte.
{2} Catapulte plus importante que l'onagre.
{3} Bouclier rond.
{4} En anglais : *scutage*.
{5} Jean sans Terre.
{6} L'empereur d'Allemagne.
{7} Le prince Jean était comte de Mortain en Normandie.
{8} Voir : *Marseille, 1198,* même auteur, même éditeur.
{9} Robin Hood, en français Robin des Bois.
{10} Voir : *Ivanhoé,* de sir Walter Scott.
{11} La Saint-Benoît se fêtait le 4 avril.
{12} Le prieuré avait été établi en 974 à Sault par des bénédictins sur un éperon rocheux.
{13} *Tabourets*.
{14} Châteauroux.
{15} Un pied faisait environ trente centimètres.
{16} None est la prière de la neuvième heure du jour. Elle était sonnée entre une heure et deux heures de l'après-midi.
{17} La censive était l'équivalent d'un fief, mais avait été concédée à des roturiers. Sur ce territoire s'exerçaient les justices seigneuriales.
{18} Cette rue est devenue la rue de la Verrerie.
{19} Un peu plus de six litres.
{20} Cette pierre, un petit mégalithe, disparut quand elle fut déplacée dans l'Université par François Villon et ses amis qui voulaient s'amuser.
{21} Cette pierre, un petit mégalithe, disparut quand elle fut déplacée dans l'Université par François Villon et ses amis qui voulaient s'amuser.
{22} Le cens était la redevance seigneuriale versée par celui qui possédait un bien dans une censive ou un fief.
{23} L'actuelle rue des Barres.
{24} Appelé aussi Guillaume de Pierre.
{25} Marseille, 1198, même auteur, même éditeur.
{26} Phrase authentique.
{27} Vers sept heures.
{28} Notre-Dame, comme la plupart des églises, était dirigée par un chapitre de chanoines.
{29} Nommé Averroès en Occident. Ibn Rushd était cadi et médecin du sultan de Marrakech.
{30} Le juge ecclésiastique de l'évêché.
{31} L'Église hait le sang.

{32} En 1199, il n'y avait à Paris ni école de médecine ni université, et Saint-Victor avait alors la même réputation que Sainte-Geneviève. Thomas Becket y avait même enseigné.

{33} En 1193, Philippe Auguste avait épousé Ingeburge de Danemark, pour une dot de dix mille marcs d'argent. Le lendemain des noces, il l'avait fait enfermer dans un couvent et avait demandé l'annulation du mariage. Une assemblée d'évêques l'avait approuvé et, en 1196, il avait épousé Agnès de Méranie. Mais Innocent III venait de décider que le premier mariage était toujours valable. Bigame, le roi de France devait donc répudier Agnès de Méranie sous peine d'excommunication.

{34} Cette tour n'était pas le fameux donjon du Temple, mais une tour plus ancienne appelée plus tard la tour de César.

{35} Elle se situait en haut de la rue du Temple, au-dessus de la rue Portefoin.

{36} Henri I^{er}, fils de Guillaume le Conquérant, lui avait succédé. La fille d'Henri, Mathilde, héritière légitime, avait ensuite été évincée au profit de son cousin Étienne. Ce fut Henri II Plantagenêt, père de Richard Cœur de Lion et époux de Mathilde, qui avait reconquis le trône anglais.

{37} Vêtement religieux à capuchon qui recouvrait la robe ou la chasuble.

{38} Après avoir été tissés, les draps étaient dégraissés par des foulons pour débarrasser la laine des colles utilisées au tissage. Ensuite, les tondeurs égalisaient le tissu avec de grands ciseaux.

{39} Devenue la rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie.

{40} Marcher, avancer.

{41} Chenapan.

{42} Au revoir.

{43} Mendiant.

{44} L'espion.

{45} Le terrain d'entraînement des arbalétriers est devenu l'impasse des Arbalétriers. On y construisit l'hôtel Barbette et c'est là que Jean sans Peur, duc de Bourgogne, y fera assassiner Louis, duc d'Orléans, frère de Charles VI.

{46} La rue des Quatre-Fils actuelle.

{47} L'oubloier est un marchand d'oublie, sorte de crêpe en cornet.

{48} Cette phrase, comme d'autres ici, sont extraites du *Livre des Deux Principes*.

{49} Espace dans les combles du toit.

{50} Chaise à bras et dossier recouvert d'étoffe.

{51} Nom que se donnaient les chevaliers hospitaliers de Jérusalem.

{52} Saint-Pierre-aux-Bœufs a été démolie; mais son portail a été installé sur une porte latérale de l'église Saint-Séverin.

{53} Le psaltérion était une cithare aux cordes en boyaux dont la caisse avait la forme d'un trapèze.

{54} Il est devenu la rue des Vieilles-Poulies.

{55} *Le lecteur curieux pourra lire la suite dans : Fabliaux et contes des poètes françois des XI^e^, XII^e^, XIII^e^, XIV^e^ et XV^e^ siècles, par Étienne Barbazan.*

{56} Philippe Auguste était-il imberbe ou non ? Nous n'en savons rien, mais une chronique tardive reprend la description d'un chevalier siennois qui l'avait vu moustachu un peu avant sa mort.

{57} Osselets.

{58} Dépravée.

{59} Garnir de courtines et de tapisseries.

{60} Voir : *Marseille, 1198,* même auteur, même éditeur.

{61} Surnom des Anglais.

{62} Sorte d'épieux ou de demi-piques.

{63} Utilisée par les sergents, la boulaie était une longue masse ou massue.

{64} Dans la procédure féodale, il s'agissait d'une procédure d'appel, la partie perdante déclarant que les juges avaient prononcé une sentence fausse et mauvaise et qu'ils devaient être prêts à la soutenir de leur corps.

{65} À cette époque, les chevaliers pouvaient rendre hommage à plusieurs seigneurs lorsqu'il ny avait pas concession de fief, l'hommage étant surtout une garantie de ne pas nuire à son suzerain et s'apparentait à un simple rapport d'amitié.

{66} La commende personnelle était un acte de vassalité et de protection.

{67} L'once faisait 40 grammes, la statue pesait donc de quatre à six kilogrammes.

{68} Qui sera le père de Saint Louis.

OceanofPDF.com